FRANCESCA GIANNONE

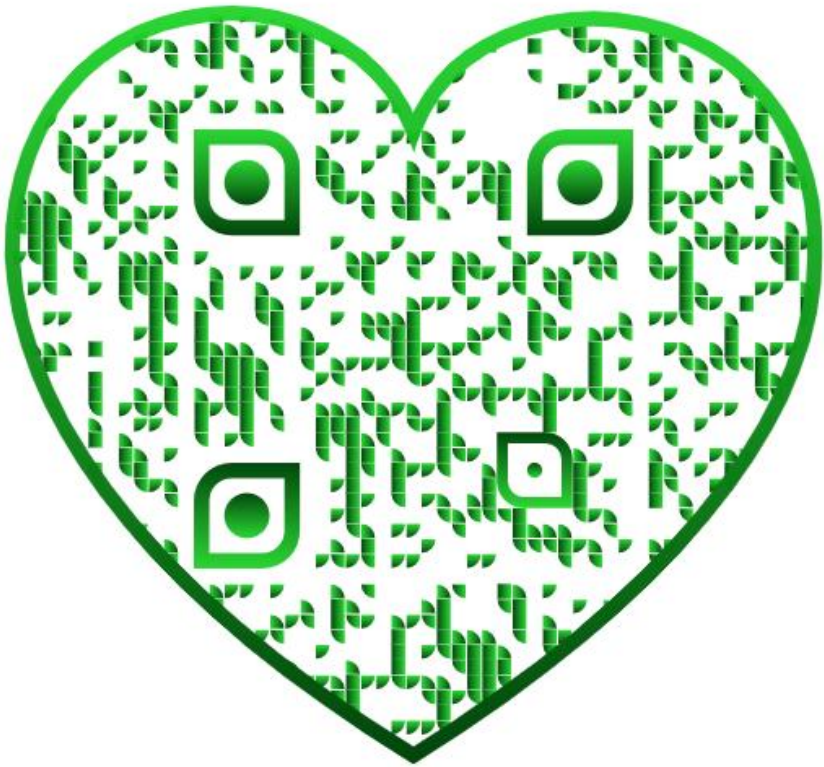
À NOUS, DEMAIN

ROMAN

PAR L'AUTRICE DE *LA PORTEUSE DE LETTRES*

Si vous aimez les grandes histoires d'amour, les héroïnes inoubliables et l'Italie, alors ce roman est pour vous !

ALBIN MICHEL



FRANCESCA GIANNONE

À NOUS, DEMAIN

ROMAN

PAR L'AUTRICE DE *LA PORTEUSE DE LETTRES*

Si vous aimez les grandes histoires d'amour, les héroïnes inoubliables et l'Italie, alors ce roman est pour vous !

ALBIN MICHEL

FRANCESCA GIANNONE

À NOUS, DEMAIN

roman

Traduit de l'italien
par Béatrice Robert-Boissier

ALBIN MICHEL

© Éditions Albin Michel, 2026
pour la traduction française

ISBN : 978-2-226-51194-2

Ce livre est un ouvrage de fiction. Les noms, personnages et les événements relatés sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des faits avérés, des lieux existants ou des personnes réelles, vivantes ou décédées, serait purement fortuite.

Édition originale italienne parue sous le titre :
domani, domani
© Casa Editrice Nord s.u.r.l., 2024
Gruppo editoriale Mauri Spagnol

Cet ouvrage a été traduit avec le soutien du Centre pour le livre et la lecture du ministère italien de la Culture.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Claudia, ma maman.
À Franco, mon papa
Et au cher Giuseppe,
mon ami joyeux. Tu nous manques.

« Il y a des gens qui aiment mille choses
Et qui se perdent à travers les rues du monde.
Moi qui n'aime que toi,
Je m'arrêterai
Et je t'offrirai
Ce qui reste
De ma jeunesse. »

Sergio Endrigo,
Io che amo solo te
(« Moi qui n'aime que toi »), 1962

Prologue

Cinq ans plus tôt

22 septembre 1953

La première fois, le téléphone sonna dans le vide.

– C'était bien la peine de leur acheter cet engin, ils ne répondent jamais ! marmonna Renato en raccrochant.

– Allez, il y a des gens qui attendent, dit sa femme Marianna en jetant un regard à la queue qui s'était formée derrière l'épicerie.

– Et alors ? Ils ont tous besoin de téléphoner maintenant ?

– Mais on va les voir tout à l'heure… Qu'y a-t-il de si pressé ?

Renato fronça les sourcils, décrocha le combiné et composa de nouveau le numéro.

– Je vais continuer jusqu'à ce qu'ils lèvent leurs fesses et viennent répondre. C'est l'heure du déjeuner, où veux-tu qu'ils soient ? Ils sont forcément chez eux.

Au bout de six sonneries, il entendit enfin : « Allô ? »

– On peut savoir pourquoi vous ne répondiez pas ?

– Papa, nous étions à table…, dit Giuseppe.

– Tout va bien à l'usine ?

– Vous n'êtes partis que depuis quatre jours, qu'est-ce qui pourrait ne pas aller ?

– Avec toi, on ne sait jamais, répliqua Renato.

Sa femme lui lança un regard réprobateur, avec un geste qui signifiait : *Ça suffit, laisse-le tranquille.*

– Passe-moi donc mes petits-enfants, poursuivit-il.

– Je les appelle, murmura Giuseppe.

Renato entendit les pas de son fils qui s'éloignaient, puis : « Les enfants, grand-père au téléphone », suivi de cris de joie. Il était sûr que c'était Agnese qui arrivait en courant ; il sourit en l'imaginant battre impatiemment le sol de ses petits pieds potelés.

– Grand-père ! s'exclama la fillette. Quand est-ce que vous rentrez ?

– Eh, laisse-moi écouter aussi, mets le combiné au milieu, protestait son frère Lorenzo. Salut, grand-père ! Je suis là moi aussi ! Comment s'est passée la foire ?

Renato eut un petit rire et fit signe à Marianna de se rapprocher du téléphone.

– Nous sommes sur le départ, répondit-il. Nous serons à la maison dans quelques heures.

– Tant que ça ? demanda Agnese.

– C'est loin, Bari, espèce d'âne ! l'interrompit son frère.

– Ne me traite pas d'âne ! protesta-t-elle.

– Allons, ne vous disputez pas, dit Renato, amusé. J'appelle pour vous donner une bonne nouvelle, très bonne même ! Grand-mère et moi avons tout vendu ! Nous allons rentrer les mains vides. Vous auriez dû voir ça… dès le troisième jour, nous avions déjà écoulé tout le stock de *Marianne* !

Et il lança un baiser à Marianna, qui lui sourit. Ce savon qui portait le nom de sa femme – mais en français pour bien montrer qu'il n'avait rien à envier au célèbre savon de Marseille – avait été conçu par Renato exprès pour elle, la seule femme qu'il avait jamais aimée : il était petit et carré, au doux parfum de talc, avec un élégant *M* gravé dessus. Il était vite devenu le produit phare de la Casa Rizzo, leur savonnerie.

Les petits-enfants poussèrent des cris d'enthousiasme et Renato dut éloigner le combiné de son oreille pour ne pas devenir sourd.

– Alors, on va devoir en produire des tonnes ! dit Lorenzo.

– Oui ! J'ai hâte ! s'exclama Agnese.

Renato sourit.

– Bientôt, demain, répondit-il.

– Alors ? On va finir par prendre racine ! se plaignit, avec un fort accent de Bari, un homme coiffé d'un chapeau et vêtu d'un gilet.

Renato l'envoya au diable d'un geste.

– Les enfants, il va falloir raccrocher. On se voit plus tard, intervint Marianna en rassurant l'homme au chapeau d'un regard aimable.

Avant d'arriver à la voiture, ils passèrent devant les pavillons qui accueillaient les savonniers venus de toute la région. Renato se tourna un instant vers l'imposant stand surmonté de l'enseigne colella pris d'assaut par les clients. *Nous aussi nous nous agrandirons*, pensa-t-il avec un pincement de jalousie.

Ils regagnèrent la Fiat 1100 bleue garée dans l'espace réservé aux exposants et prirent la route de chez eux, à Araglie, tout au sud des Pouilles.

Renato ouvrit la fenêtre et laissa le vent ébouriffer son épaisse chevelure grise. À côté de lui, Marianna défit son chignon, retirant les épingles une à une.

– Pourquoi faut-il que tu sois toujours si dur avec Giuseppe ? Tout à l'heure, au téléphone, tu as exagéré…, murmura-t-elle en ôtant ses étroits escarpins de satin noir.

– C'est comme ça qu'il faut faire avec lui, on doit toujours être sur son dos, répliqua Renato avec sévérité. Tu devrais le voir, à l'usine : il reste là, amorphe, comme s'il n'était pas concerné. Si je n'étais pas là pour tout contrôler…

Marianna se massa le pied en grimaçant.

– Je sais, mon chéri. Mais laisse-lui le temps.

– Le temps…, répéta Renato, renfrogné. (Il secoua la tête en serrant le volant.) Il ne m'a même pas demandé comment s'était passée la foire.

Elle s'adossa au siège.

– Mais Agnese et Lorenzo étaient si contents…, dit-elle en se tournant vers lui avec un petit sourire.

Le visage de Renato se détendit.

– Ils sont comme moi, se contenta-t-il de commenter.

Marianna acquiesça et laissa échapper un bâillement.

– Tu es fatiguée ?

– Un peu.

– Ferme les yeux et repose-toi, lui dit-il avec une caresse sur le genou. On a le temps avant d'arriver.

– J'en aurais bien besoin, en effet. Tu es sûr que cela ne t'ennuie pas, si je ne te tiens pas compagnie ?

Il lui prit la main et effleura des lèvres sa peau veloutée et

parfumée de talc.

– Bien sûr que non, cela ne m'ennuie pas, ne t'inquiète pas.

Il lui sourit.

Marianna s'endormit rapidement, la tête sur le côté. Renato regardait devant lui la route droite et dégagée.

Soudain, une explosion assourdissante.

– Qu'est-ce que c'était ? hurla Marianna, réveillée en sursaut.

Alors qu'elle prononçait ces mots, la voiture fit une embardée et sortit de la chaussée.

Ils entendirent le choc.

Puis, plus rien.

1

L’été où tout se tenait encore

Août 1958

Ce satané Lambretta faisait des siennes, comme toujours. Dans l’allée devant le porche de la maison, Lorenzo s’acharnait furieusement sur la pédale de démarrage, en vain.

– Maintenant que je vais avoir mon permis, je jure que je vais le jeter à la mer, ce tas de ferraille, éclata-t-il en donnant un coup de pied dans la carrosserie couleur sable.

Il soupira, retroussa les manches de sa chemise blanche sur ses bras minces et repoussa les épais cheveux noirs qui retombaient sans cesse sur son front.

Depuis la fenêtre ouverte au premier étage, la voix de Domenico Modugno s’échappait du poste de radio, chantant à tue-tête *Nel blu, dipinto di blu*, heureux de voler au-delà du soleil…

– Agnese ! cria Lorenzo en levant le regard vers la fenêtre.

Sa sœur sortit la tête en s’appuyant sur le rebord :

– Qu’y a-t-il ?

– Il ne démarre pas, répondit le jeune homme, les mains sur les hanches, l’air épuisé.

– Ce n’est pas grave. On ira à pied, où est le problème ?

– À pied, tu parles…, murmura Lorenzo en faisant la grimace.

Soudain pensif, il se mit à mordiller sa lèvre inférieure. Puis il revint au Lambretta et recommença à presser la pédale.

– Il y a bien de l’essence ? demanda Agnese.

– Bien sûr qu'il y en a, répliqua-t-il, la voix étranglée par l'effort. Bon sang !

À la énième tentative, le moteur du scooter se mit enfin à ronronner. Lorenzo se tourna, rayonnant, vers sa sœur.

– Tu es prête ? Descends, vite, avant qu'il ne cale à nouveau !

– Un instant, répondit-elle avant de disparaître de l'embrasure de la fenêtre.

Elle s'assit sur le lit et enfila en vitesse sa sandale gauche.

Malheur ! pensa-t-elle en s'arrêtant net. Elle ôta la sandale et chaussa d'abord la droite puis la gauche, comme elle le faisait toujours.

Elle se leva, prit sur la commode de bois massif sombre sa brosse posée sur un épais *Manuel de botanique* aux pages jaunies et à la couverture rigide, et s'approcha de la psyché : un rapide coup d'œil lui suffit pour comprendre qu'il ne servirait à rien de se peigner. L'humidité avait achevé d'emmêler l'épaisse cascade de ressorts qu'elle avait sur le crâne ; toute tentative d'y passer la brosse l'aurait immanquablement laissée prisonnière de ses boucles. Elle voulut alors la lancer sur la commode, mais la brosse heurta le coin du livre et finit par terre. Elle se regarda de nouveau, passa ses mains sur son visage et sentit sa peau sèche sous les doigts. *On dirait que je suis restée trop longtemps sur la plage au soleil*, pensa-t-elle. Mais personne ne l'avait remarqué, elle en était certaine : sa carnation mate lui donnait l'air éternellement bronzé, même en hiver. Même ses lèvres étaient d'une teinte sombre, de la nuance d'un pétale de rose fané, charnues, dessinant un arc de Cupidon si marqué qu'il semblait toujours prêt à décocher une flèche.

– Agnese, dépêche-toi ! l'appela Lorenzo par-dessus la voix de Modugno qui se perdait toujours « dans le bleu de ses yeux bleus ».

– J'arrive, j'arrive !

Elle éteignit le petit poste de radio Phonetta sur sa table de chevet et descendit l'escalier, toujours le pied droit en premier. Elle sortit enfin de la maison, traversa le porche à la hâte et rejoignit son frère qui l'attendait déjà en selle, une cigarette à la main.

– Me voilà !

Elle releva le pan de sa robe qui lui arrivait à mi-mollet et s'assit derrière lui, à califourchon sur la selle en cuir.

– Tu es bien installée ?

– Oui, oui, tu peux y aller.

Lorenzo serra la cigarette entre ses lèvres et, saisissant le guidon du Lambretta, tourna la poignée de l'accélérateur vers lui et démarra. Agnese se serra contre son frère et appuya son menton dans le creux de son épaule. Elle ferma les yeux et huma son cou : sa peau sentait le talc, exactement comme la sienne.

Depuis l'enfance, ce parfum les avait toujours précédés, marqués. « Ça sent le talc, voilà les Rizzo ! » plaisantaient leurs camarades d'école. Même adultes, tous deux se lavaient toujours exclusivement avec *Marianne*, la savonnette de leur enfance.

Lorenzo franchit le portail de la petite maison familiale et tourna à droite sur la route, le long d'une dense rangée d'oliviers. Après une trentaine de mètres, à la hauteur du panneau araglie, il mit les gaz et dépassa une Fiat 500 bleu ciel, sa chemise bouffant sur ses épaules comme un ballon. Agnese se regarda dans le rétroviseur et écarquilla les yeux : ses boucles échevelées, dressées en l'air par le vent, ressemblaient à s'y méprendre au feuillage conique et compact d'un cyprès.

Ils longèrent ainsi la campagne jusqu'à ce que la silhouette de l'usine surgisse au-dessus des arbres. L'imposante enseigne était parfaitement lisible à des centaines de mètres de distance : casa rizzo. savonnerie depuis 1920.

Lorenzo tira une dernière longue bouffée de sa cigarette et la jeta par terre. Devant eux se découpait l'arc brisé de la porte du village, mais le jeune homme tourna à gauche vers le port, rasant les murailles hautes et massives du château angevin, avec sa forme carrée et ses tours majestueuses visibles depuis tout Araglie.

– Comment s'appelle le film que nous allons voir déjà ? demanda Agnese.

– Je ne te l'ai pas dit, répondit-il avec un petit sourire en se retournant à peine. C'est *Le Pigeon.*

Il traversa le port, où les navires marchands et les nombreux bateaux de pêche reposaient sur une eau placide et poursuivit vers la promenade.

– Et de quoi ça parle ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. On ne va pas tarder à le découvrir. De toute façon, c'est un film de Monicelli ! précisa Lorenzo.

– Mazette, murmura Agnese.

– Tu sais qui c'est ?

– Non… Eh, il y a une place, là-bas ! ajouta-t-elle en désignant un espace entre une Fiat 600 blanche et le trottoir.

– Espèce d'âne ! Tu as vu je ne sais combien de films de lui, rétorqua Lorenzo, taquin.

– Quoi, par exemple ? demanda Agnese en descendant de la selle tandis que Lorenzo coupait le moteur du Lambretta.

– Eh bien, ceux avec Totò : *Gendarmes et voleurs*, *Totò et les rois de Rome, Totò et les femmes, Totò et Carolina*…, énuméra Lorenzo sur ses doigts.

– Ah, d'accord, l'interrompit-elle. Totò ne me fait pas rire, tu sais bien.

– Tu ne comprends vraiment rien au cinéma, dit Lorenzo en souriant avec ses grands yeux verts.

Puis il passa un bras autour de ses épaules et ils marchèrent ensemble vers l'écran installé sur la promenade. Agnese fit mine de se vexer et lui, pour toute réponse, se baissa – il la dépassait de vingt bons centimètres – et lui planta un baiser sonore sur la joue.

– Attends ! s'écria-t-elle en s'arrêtant net. Je n'ai pas vérifié mes cheveux.

Elle porta les mains à sa tête en cherchant à aplatir ses boucles et demanda, très sérieuse :

– Est-ce que je ressemble toujours à un cyprès ?

– À un quoi ? éclata de rire Lorenzo.

– Ah, vous voilà enfin ! les interrompit une voix féminine.

Lorenzo se retourna et, un sourire radieux aux lèvres, attira à lui la jeune fille qui avait parlé pour l'embrasser longuement sur la bouche.

– Cela fait longtemps que tu attends ? demanda-t-il. Je suis désolé, j'ai mis beaucoup de temps à démarrer le Lambretta.

– Tu es pardonné, dit-elle en caressant du doigt le bout de son nez pointu. Tu sais, je pensais que c'était, comme d'habitude, la faute de ta sœur qui est toujours en retard.

Puis elle lança une œillade à Agnese qui signifiait : *Tu n'es pas vexée, quand même ? Tu sais bien que je plaisante !*

Agnese lui retourna un regard renfrogné sans rien répondre. Angela et Lorenzo étaient un couple, pour ainsi dire, depuis l'enfance et ils formaient, lorsqu'ils étaient ensemble, une unité impénétrable, hermétiquement scellée. Elle avait deux ans de plus que Lorenzo et

était la sœur de Fernando, son meilleur ami. Tout le monde disait qu'elle était la plus belle fille de la ville, on l'appelait parfois « Brigitte Bardot » et même Agnese, qui n'avait jamais trouvé Angela sympathique, était forcée d'admettre que la grâce de cette blonde à la chevelure soyeuse, aux yeux noisette bordés de longs cils au-dessus d'un petit nez légèrement retroussé et couvert de taches de rousseur, avait quelque chose de magnétique. Lorenzo en était éperdument amoureux : il savait depuis toujours qu'il l'épouserait un jour. En décembre, il aurait vingt et un ans et demanderait en mariage la femme de sa vie, il ne cessait de le répéter à son entourage.

– Et Fernando ? Il n'est pas venu avec toi ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

– Si, bien sûr, répondit Angela. Il est allé prendre quelque chose à boire, il mourait de soif. Le voilà ! ajouta-t-elle avec un sourire, désignant son frère qui se dirigeait vers eux, une bouteille d'eau gazeuse à la main.

Agnese le trouva amaigri, vieilli presque, par rapport à la dernière fois qu'elle l'avait vu, lors des fêtes de Noël.

– Salut, *neh* ! l'accueillit Lorenzo en se précipitant pour le serrer dans ses bras.

Il réservait à Fernando cette exclamation typiquement piémontaise pour plaisanter depuis que ce dernier était parti à Turin travailler chez Fiat.

Son ami lui rendit son accolade.

– Mais regarde qui est là, c'est la petite Agnese ! dit-il. Viens là que je t'embrasse aussi.

– Petite… j'ai seulement trois ans de moins que vous, protesta-t-elle, tandis que Fernando la serrait affectueusement dans ses bras.

– Je sais. Mais tu seras toujours petite à mes yeux, lui répondit-il.

– Alors ? dit Lorenzo en posant une main sur l'épaule du nouveau venu. Comment ça se passe à Turin ?

– Ah, Lore, que dire ?… Pas grand-chose : je fabrique des voitures que je ne pourrai jamais me permettre d'acheter, répondit-il avec un sourire amer.

– C'est toi qui as décidé de partir, l'interrompit aussitôt Angela en lui arrachant la bouteille des mains. Si tu restes là-bas, c'est que tu n'y es pas si mal.

Elle but une gorgée en fixant Fernando d'un regard dur. Il ravala,

comme souvent, la réponse qu'il s'apprêtait à lui retourner : *Mais qu'est-ce que tu sais de la situation là-bas ?*

Entre-temps, les places face à l'écran blanc se remplissaient ; le film n'allait plus tarder à commencer.

– Allons-y ! s'exclama Agnese et, sans attendre les autres, elle se dirigea d'un pas décidé vers la scène.

Puis elle s'arrêta et se mit à compter en pointant chaque rangée de sièges.

– Là, dit-elle enfin en désignant le quatrième rang où l'on apercevait encore quelques places libres.

– Mais c'est trop près, se plaignit Angela. Je vais avoir mal au cou.

– Là-bas aussi, il y a de la place, dit Lorenzo en indiquant cinq rangées plus loin.

Agnese se remit à compter puis secoua la tête.

– Non, c'est une rangée impaire, ça ne va pas.

Et elle s'éloigna de quelques pas pour scruter ailleurs.

Angela soupira.

– Mais pourquoi fait-elle toutes ces histoires…

Lorenzo haussa les épaules.

– C'est depuis l'accident des grands-parents… Je ne sais pas, ce sont ses rituels *magiques*.

Et un sourire étira ses lèvres.

– Des rituels magiques ? répéta Angela avec une grimace.

– Mais oui, des petits gestes qui la rassurent. Comme pour contrer le mauvais sort.

Angela haussa les sourcils.

– Et elle pense vraiment que ça marche ?

– Allez, en quoi ça te gêne ? répliqua Lorenzo en la prenant par la taille. Elle ne fait de mal à personne, non ?

– Voilà, j'ai trouvé, dit Agnese. Le rang douze.

Elle s'adressait uniquement à son frère, le seul à comprendre son fonctionnement, à connaître toutes ses méthodes pour organiser le monde.

– Adjugé ! intervint Fernando en souriant.

Une poignée de minutes plus tard, la mer Ionienne absorba le soleil, et tout le paysage alentour se teinta d'une douce lumière bleutée ; les quatre jeunes gens se hâtèrent vers les places libres du douzième rang et s'installèrent juste au moment où le générique du

film commençait, avec un plan de nuit sur une rue de banlieue.

Lorsque Agnese et Lorenzo rentrèrent, un peu avant minuit, la maison était plongée dans l'obscurité et une odeur d'omelette flottait dans l'air. Ils se dirigeaient tout doucement vers les escaliers lorsqu'elle murmura :

– Moi, j'ai encore faim.

Son frère pouffa de rire.

– Mais tu as mangé une pizza entière ! dit-il à mi-voix.

Agnese haussa les épaules.

– Et alors ? Je ne suis pas rassasiée.

Ils se rendirent dans la cuisine et allumèrent la lumière ; au centre de la table, il y avait une assiette recouverte d'une serviette blanche. Agnese la souleva et découvrit une part d'omelette.

– On fait moitié-moitié ?

Lorenzo secoua la main en s'asseyant :

– Non, non, tout est pour toi.

Agnese s'assit à côté de lui et coupa la part en deux. Elle mordit dans le premier morceau.

Sur un coin de la table était posée *La Settimana Enigmistica*[1], la revue de mots croisés de son père, avec un stylo en guise de marque-page et une auréole bombée sur la couverture, comme si elle avait été mouillée. Lorenzo tendit la main, tira la revue à lui et se mit à la feuilleter.

– Il les fait vraiment tous, marmonna-t-il avec une pointe d'agacement. S'il consacrait à l'usine au moins un dixième du temps qu'il passe sur ce truc…

Agnese finit la première part et jeta son dévolu sur la seconde.

– Attends, reviens en arrière, dit-elle alors, la bouche pleine.

Son frère obtempéra et revint à la page précédente ; elle se pencha en plissant les yeux.

– Là. Qu'est-ce qui est écrit ? demanda-t-elle en désignant un espace blanc au bas de la page où leur père semblait avoir inscrit quelque chose, de sa petite écriture régulière, reconnaissable entre

mille.

– « Il n'y a pas de bonheur sans liberté, ni de liberté sans courage », lut Lorenzo avant de tourner la page.

– Regarde, il y en a une autre ici, dit-elle en pointant le doigt. « Ce qui importe, ce n'est pas ce qu'ils nous ont fait, mais ce que nous faisons de ce qu'ils nous ont fait. »

Elle fit une grimace perplexe :

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Qu'est-ce que j'en sais ?… C'est sûrement la réponse à l'une de ces énigmes…, soupira Lorenzo.

Puis il vit sur la même page, en haut, le nom *Francesco* suivi d'un numéro de téléphone avec l'indicatif 080.

– Francesco ? Qui cela peut-il bien être ? demanda-t-il.

– Aucune idée. Nous ne connaissons aucun Francesco, non ?

– Je ne crois pas.

– À quoi correspond cet indicatif ?

Lorenzo haussa les épaules.

– C'est peut-être Bari, mais je n'en suis pas sûr, répondit-il dans un bâillement en refermant la revue. Bon, on va se coucher, petite sœur ?

Agnese acquiesça.

– Maintenant que j'ai le ventre plein, c'est d'accord.

Sur la table de chevet de Lorenzo, le réveil sonna sept heures. La fenêtre face au lit, restée ouverte toute la nuit, laissait entrer une légère brise de tramontane qui caressait ses jambes nues : après des semaines de sirocco humide et étouffant, le vent avait enfin tourné.

Il se leva et enfila le pantalon et la chemise beige qu'il avait jetés sur la chaise la veille au soir. Sur un chevalet en bois, à côté d'un bureau recouvert de livres et de revues d'art, une petite toile représentait le visage d'une femme ressemblant à Angela ; Lorenzo s'approcha et effleura la surface du pouce : la première couche de peinture était encore collante. Il souleva le chevalet et le plaça face à la fenêtre pour que le vent le sèche rapidement. Contre le mur opposé, occupé tout entier par des affiches de vieux films – de *Rome, ville*

ouverte à *Sciuscià* et *Païsa* en passant par *Le Voleur de bicyclette* et *Riz amer* –, il y avait une commode identique à celle de la chambre d'Agnese ; Lorenzo ouvrit le premier tiroir, y prit un trousseau de clefs et le fourra dans sa poche. Il sortit de la pièce et longea le couloir à pas légers pour ne pas réveiller Agnese. La porte de la chambre de sa sœur, juste à côté de la sienne, était comme toujours grande ouverte et elle dormait dans la même position que lorsqu'elle était enfant : sur le dos, les bras au-dessus de sa tête et une expression renfrognée sur le visage, comme si on la dérangeait. Il descendit dans la cuisine et y trouva la seule personne susceptible d'être debout à cette heure-là : en chemise de nuit, les cheveux ébouriffés, sa mère, Salvatora, attendait devant le fourneau que la cafetière commence à chanter.

Lorenzo la salua d'un baiser sur la joue.

– Assieds-toi, le café est bientôt prêt, dit-elle.

La table était déjà mise pour quatre : assiettes, grandes et petites tasses en porcelaine blanche ornée de fleurs roses, cuillères en métal argenté. Lorenzo s'assit et croisa les bras sur la table, à côté de *La Settimana Enigmistica*.

– Tu prendras des biscuits ? demanda Salvatora.

Et, sans attendre sa réponse, elle ouvrit la porte du buffet en formica brun et sortit un pot en faïence verte. Elle ôta le couvercle et le posa sur la table.

– Seulement deux, dit Lorenzo en plongeant la main dans le récipient.

Salvatora versa le café dans la tasse de Lorenzo puis dans la sienne et s'assit face à lui.

– Pourquoi es-tu déjà debout ? Tu pouvais dormir encore un peu.

– Je vais à la savonnerie, répondit-il en croquant un sablé.

Sa mère but une gorgée en tenant sa tasse des deux mains.

– Mais c'est dimanche…

– Je dois finir un croquis, dit Lorenzo la bouche pleine en se frottant les mains pour ôter les miettes. Tu as vu le dernier ? Celui pour *Neve* ? Il a eu beaucoup de succès à la foire de juillet.

Il but un peu de café.

– Oui, bien sûr que je l'ai vu. Tu es très doué, répondit Salvatora avec un sourire un peu forcé.

– Papa ne l'a même pas regardé, il ne m'a rien dit, maugréa Lorenzo en posant sa tasse sur la soucoupe.

– Mais non, s'empressa-t-elle de le justifier. Tu le connais. Ton père n'est pas très démonstratif, mais il apprécie.

– Oui, d'accord…, concéda Lorenzo avec un geste de la main. C'est déjà un miracle s'il est au courant de ce qui se passe à la savonnerie.

Salvatora s'assombrit :

– Lorenzo, je n'aime pas du tout que tu parles comme ça de lui. Tu dois avoir du respect pour ton père. Toi, et ta sœur aussi. Vous êtes toujours à vous liguer contre lui…

Lorenzo soupira et la regarda d'un air qui signifiait : *Il n'y a rien à faire, tu es toujours de son côté, même quand il est indéfendable.* Il se leva, fit le tour de la table, posa les mains sur les épaules de sa mère et appuya ses lèvres sur son front.

– Allez, j'y vais, se contenta-t-il de dire.

Il gara le Lambretta sur l'esplanade devant le grand portail en bois de l'usine, mit pied à terre et sortit le trousseau de sa poche. Il fit tourner dans la serrure une longue clef en cuivre et entra, refermant le portail derrière lui. L'odeur de la savonnerie l'enveloppa aussitôt comme un manteau : c'était un parfum unique et inimitable, un mélange de graisses végétales, d'essences fleuries et fruitées, de lanoline, de résine, de soude et de solvants.

Ses pas résonnèrent sur le sol en béton ciré : l'usine silencieuse, sans ouvriers, machines éteintes, lui donna soudain l'impression d'être le dernier homme sur terre. Ces murs en pierre nue et ces hauts plafonds avaient toujours été une seconde maison pour Agnese et lui : ils y avaient passé leur enfance à jouer à chat au milieu des grosses chaudières à vapeur et des vasques de refroidissement, jusqu'à ce qu'un après-midi – Lorenzo et Agnese étaient encore à l'école primaire – leur grand-père Renato les appelle dans son bureau et leur dise, avec un sourire en coin : « Un jour, ce sera à vous de prendre les commandes de l'usine. Dès la fin de l'école obligatoire, je veux que vous travailliez à la savonnerie du matin au soir. D'ici là, vous apprendrez. Vous viendrez ici tous les après-midi, sans exception, c'est

bien compris ? » Puis il avait pris Lorenzo à part et lui avait murmuré : « Je compte sur toi, mon bonhomme. C'est à toi de perpétuer le nom des Rizzo, tu as une grande responsabilité. Tu le sais, n'est-ce pas ? » Lorenzo avait acquiescé et lui avait promis que jamais, pour rien au monde, il ne le décevrait. Il avait ajouté d'une petite voix : « Grand-père, je veux quand même décrocher d'abord mon diplôme. Comme toi ! Mais je viendrai tous les après-midi à l'usine. Je te le jure ! » Dès lors, Renato avait entrepris de transmettre à ses petits-enfants tout son savoir, et la production de savon n'eut bientôt plus aucun secret pour eux. Agnese tout particulièrement : leur grand-père disait toujours qu'elle était la seule à avoir hérité de son nez. Et il ne parlait pas de ressemblance, bien qu'elle fût évidente – tous deux avaient le nez asymétrique avec un profil légèrement irrégulier –, mais du talent extraordinaire de la jeune fille pour identifier les essences et leurs propriétés, qu'elle connaissait sur le bout des doigts et qu'elle décelait comme un limier. Lorenzo crut presque voir Agnese et son grand-père en train de s'amuser comme des fous à ajouter des colorants, des parfums et des substances actives dans la pâte de savon.

Il était sur le point d'entrer dans le bureau lorsqu'il entendit un bruit provenant du sous-sol. Il descendit alors au niveau où se trouvaient les citernes d'huile de grignon. Il avait à peine plus de quatre ans lorsqu'il y avait mis les pieds pour la première fois, et il s'en souvenait parfaitement : à peine était-il entré avec son père que Giuseppe avait soudain lâché la main de son fils et, dégoûté par l'odeur âcre qui saturait la pièce, s'était mis à vomir dans un coin. « Ça va, papa ? » lui avait demandé l'enfant, inquiet. « C'est le grignon, avait répondu son père, tâchant de se ressaisir. Je ne m'y ferai jamais… » C'était pourtant bel et bien le grignon qui avait fait la fortune de la famille : son grand-père avait eu l'intuition qu'il était possible de réutiliser les déchets de fabrication de l'huile d'olive – les peaux, les résidus de pulpe, les fragments de noyaux – pour obtenir une huile non comestible mais parfaite en tant que matière grasse pour la production du savon.

Ah, voilà, se dit Lorenzo en apercevant la petite fenêtre basculante qui s'était refermée. *Le vent, sans doute.* Il grimpa sur une chaise et rouvrit la fenêtre afin que la pièce reste aérée puis retourna au rez-de-chaussée. Il ouvrit la porte du bureau qui était autrefois celui de son grand-père, désormais occupé par leur père – lorsqu'il était là –, et

s'assit sur le fauteuil en cuir devant la table. Sur le mur d'en face, le diplôme de sciences agronomiques de Renato occupait la place d'honneur avec, autour, soigneusement encadrés, toutes les distinctions, tous les certificats et prix remportés par la savonnerie Rizzo au fil des ans. Depuis quelque temps s'y étaient ajoutées les affiches et les réclames que Lorenzo avait commencé à dessiner : la dernière, pour le savon à lessive *Neve*, représentait une jeune femme, à laquelle Lorenzo avait donné le visage d'Angela, sortant un drap d'un baquet rempli d'eau et de bulles de savon en forme de flocons de neige. La femme contemplait avec des yeux émerveillés le linge immaculé. À côté d'elle, par terre, au premier plan, la boîte du savon solide, avec l'étiquette bleu ciel et l'inscription *Neve* en majuscules, elle aussi d'un beau blanc pur.

Il ouvrit la chemise dans laquelle il conservait les croquis et en sortit le dessin qu'il avait décidé de terminer ce matin-là. Il y travaillait depuis un moment : il devait servir à relancer sur le marché *Olive*, une savonnette enrichie à l'huile d'olive pour le visage. Les ventes n'avaient jamais décollé, peut-être parce que l'odeur de l'olive ne plaisait pas à tout le monde, mais Agnese avait à présent légèrement modifié la formule et adouci le parfum avec un bouquet d'iris et de tubéreuse.

Lorenzo souleva le couvercle de la boîte de crayons de couleur et reprit là où il s'était interrompu : dans la partie haute de l'affiche, une femme était accroupie à côté d'un enfant dont elle humait la joue les yeux fermés, avec une expression d'extase ; tout autour, la peau rose du petit garçon libérait de minuscules pétales. Au-dessous, Lorenzo commença à esquisser la nouvelle boîte d'*Olive* : un rectangle aux coins verts et, au centre, un ovale violet clair avec l'inscription *Olive* en italique d'un violet plus foncé. Au second plan, il écrivit au crayon le slogan publicitaire : « Les bienfaits nourrissants de l'huile d'olive, le parfum enivrant de l'iris et de la tubéreuse. »

Il resta assis à travailler une bonne heure, jusqu'à ce qu'il entende le portail grincer. Il se leva en repoussant le fauteuil et, au même instant, Agnese ouvrit grand la porte du bureau : elle avait noué ses boucles en une queue-de-cheval haute et portait une petite robe jaune à manches courtes qui laissait apparaître ses mollets robustes.

– Ah, c'est toi, dit Lorenzo en se rasseyant. Pourquoi tu n'es pas restée dormir ? On est dimanche…

– Pour la même raison que toi, répondit Agnese en le fixant de ses yeux noirs de chat.

Il sourit.

– Tu voulais y jeter un œil, c'est ça ?

Il tourna la feuille vers sa sœur.

Agnese la saisit et l'observa longuement.

– Mazette ! s'exclama-t-elle. Ça me plaît beaucoup, tu sais ?

Elle se remit à contempler le dessin d'un air satisfait.

– Oui, c'est vraiment très beau. Juste une chose… Et si on écrivait plutôt : « Les célèbres bienfaits nourrissants de l'huile d'olive alliés à un nouveau parfum enivrant d'iris et de tubéreuse » ? Comme ça on comprendrait que c'est un nouveau produit.

Lorenzo y réfléchit un instant avant de répondre :

– Non, trop de concepts. Je ne suis pas convaincu.

Et il se mit à mordiller sa lèvre inférieure.

– Je sais ! dit-il. « Les bienfaits nourrissants de l'huile d'olive, enrichis d'un nouveau parfum enivrant. » Qu'en dis-tu ?

– C'est parfait ! s'enthousiasma Agnese en battant des mains.

– Adjugé, alors ! dit Lorenzo, tout sourire.

Il se pencha sur la feuille et ses cheveux retombèrent avec souplesse sur son front. Il gomma la seconde partie de la phrase et la réécrivit telle qu'il venait de le décider avec sa sœur.

Agnese se jucha sur le bureau et, la tête penchée et les jambes ballantes, suivit d'un œil attentif le tracé de la mine sur le papier.

– On l'envoie demain à l'impression, annonça Lorenzo, une fois le dessin achevé, en reposant son crayon.

– D'accord, juste le temps de le montrer à papa…, essaya-t-elle d'objecter.

Son frère repoussa le fauteuil et se leva.

– Comme si ça servait à quelque chose… Il y jetterait un regard distrait, comme à chaque fois. Laisse tomber. L'essentiel, c'est que ça nous convienne à tous les deux.

Agnese baissa la tête en faisant la moue.

– Comme tu voudras, murmura-t-elle avant de relever les yeux vers son frère. Dis, tant que nous sommes là, pourrions-nous contrôler le coupe-savon ? Hier, la pédale s'est coincée deux fois.

Lorenzo leva les yeux vers l'horloge murale : elle indiquait dix heures et quart.

– On n'a pas le temps. Nous avons rendez-vous à onze heures à la plage avec Angela et Fernando. Il s'en va aujourd'hui, tu te rappelles ? Et moi, je dois repasser par la maison mettre un maillot de bain.

– Moi aussi, répondit Agnese. Tant pis, nous le ferons plus tard alors. Au retour de la plage.

Le sable était brûlant : ce n'était pas une bonne idée d'enlever ses chaussures, pensa Agnese en sautillant sur la pointe des pieds pour atteindre le rivage. Lorenzo et elle, un drap de bain sur le bras, se frayèrent un chemin au milieu des chaises longues, des enfants qui criaient et couraient en s'éclaboussant, des jeunes qui jouaient au ballon, des rangées de serviettes de bain sur lesquelles les femmes prenaient le soleil ou bien lisaient *Gente* et *Marie Claire*. Depuis le kiosque à boissons, la radio diffusait *Eri piccola così*[2] de Fred Buscaglione.

Ils arrivèrent tout près de l'eau. Angela était allongée les yeux fermés, avec un maillot deux pièces à rayures blanches et rouges qui mettait en valeur son corps parfait. C'était du moins ainsi que le voyait Agnese en le comparant au sien : sa mère lui avait toujours dit de ne pas s'inquiéter, une fois devenue « femme », son corps s'amincirait et prendrait des formes, s'allongerait même. Mais il ne s'était rien passé du tout : Agnese était restée bloquée à son mètre cinquante-cinq, son petit ventre n'était pas parti et sa poitrine, à peine dessinée, ressemblait toujours à celle d'une enfant.

Lorenzo s'agenouilla et effleura les lèvres d'Angela ; ses cheveux glissèrent sur son visage et la chatouillèrent. La jeune fille ouvrit les yeux et son visage s'illumina. Elle se hissa sur les coudes et le regarda d'un air enjôleur.

– Il n'est pas un peu riquiqui ce maillot ? dit-il en repoussant ses cheveux.

– Il ne te plaît pas ? C'est la voisine qui me l'a donné, il est trop petit pour elle.

Lorenzo installa sa serviette à côté de la sienne et ôta chemise et pantalon.

– Je n'ai pas dit qu'il ne me plaisait pas. Tu es magnifique. Le problème, c'est justement que tout le monde te regarde. La prochaine fois, ce serait mieux que tu mettes ton maillot de bain une pièce habituel, d'accord ?

Angela ne répondit pas.

– Allez, viens contre moi, dit-il en s'allongeant.

Angela abandonna sa serviette pour se blottir contre Lorenzo et posa la tête sur son torse. Il l'embrassa sur le front et se mit à lui caresser les cheveux.

Agnese déplia son drap de bain, luttant contre le vent qui ne cessait d'en rabattre les coins, et l'installa à la perpendiculaire de celui, inoccupé, de Fernando. Elle s'assit en tournant le dos au couple pour regarder la mer.

– Tu ne meurs pas de chaud, tout habillée ? lui demanda Lorenzo.

– Pas encore, répondit Agnese en se tournant vers son frère.

Elle tira sa robe jaune jusqu'aux chevilles et regarda de nouveau devant elle : Fernando nageait vers la rive, fendant la mer à grandes brasses.

Lorenzo l'accueillit d'un « Salut, *neh* ! » lorsque le garçon sortit de l'eau pour les rejoindre. Fernando esquissa un bras d'honneur en souriant.

– Comment est l'eau ? Trop froide ? s'enquit Angela d'un air paresseux.

– Pas du tout. Elle est très bonne, répondit Fernando en rabattant en arrière ses cheveux qui gouttaient sur le sable.

Puis il s'assit sur un coin de sa serviette avec un clin d'œil à Agnese, tandis que Lorenzo et Angela passaient devant eux, main dans la main, pour se diriger vers la mer.

– Et toi ? Tu ne te baignes pas ? demanda-t-il en posant sur elle le même regard noisette qu'Angela, mais infiniment plus doux.

Agnese croisa les mains.

– Pas tout de suite, répondit-elle. À quelle heure est ton train ?

– Après le déjeuner. Ce sera un voyage très, très long.

– Où voulais-tu en venir quand tu as dit que tu ne pourrais jamais te permettre d'acheter une Fiat et que ta sœur t'a foudroyé du regard ?

Fernando grimaça.

– Elle croit que je mène la grande vie à Turin… Alors qu'elle ne peut pas s'imaginer. Tu sais, je me demande parfois si je travaille dans

une usine ou dans une caserne… La cadence est épuisante et les salaires n'évoluent pas. Les patrons, eux, s'enrichissent, et nous, on crève toujours la faim. Et si tu essaies de te révolter, ils te renvoient chez toi. Baisse la tête et travaille.

– Mais pars, alors, et reviens ici, non ?

Le jeune homme la dévisagea.

– Et pour faire quoi ? Après tout le temps qu'il m'a fallu pour apprendre le métier ?

Agnese ne sut pas quoi répondre. Ils restèrent silencieux quelques minutes, tous deux les yeux rivés sur Lorenzo et Angela, dans l'eau jusqu'à la taille, enlacés dans un baiser qui n'en finissait plus.

– Et toi ? demanda Fernando en rompant le silence.

– Moi, quoi ?

– Tu n'as pas de fiancé ? précisa-t-il en souriant.

Agnese haussa les épaules.

– Je n'en ai pas besoin.

Fernando rit.

– Que veux-tu dire par là ?

– Que je n'ai pas le temps : je suis à la savonnerie toute la journée.

– Ça n'exclut pas l'amour.

– Peut-être. En tout cas, personne ne me plaît.

– Pas encore. Un jour viendra le garçon qui te fera tomber amoureuse.

– Et toi, tu es amoureux ?

Fernand se redressa sur les coudes.

– Très, admit-il, puis il leva le doigt. Je suis même fiancé. Avec une fille de là-bas. Mais ne le dis pas à Angela… ni même à ton frère, il lui vendrait la mèche sur-le-champ.

– Et pourquoi ?

– Tu connais ma sœur, se contenta-t-il de répondre.

Ils savaient tous deux qu'il était inutile d'ajouter quoi que ce soit.

Agnese traça du doigt un cercle sur le sable mouillé, puis repassa dans le sillon une seconde fois, pour faire un nombre pair.

– Et c'est comment ? Être amoureux, je veux dire, l'interrogea-t-elle.

Fernando sourit.

– Ça t'intéresse quand même, on dirait.

– Simple curiosité. Lorenzo n'a jamais voulu m'expliquer. « Quand

ça t'arrivera, tu le sauras et c'est tout », débita Agnese en imitant la voix grave de son frère.

Fernando éclata de rire, il s'allongea sur le flanc et appuya la tête sur son poing.

– Alors je vais essayer de t'expliquer, moi. Disons que lorsque tu es avec cette personne, tu te sens plus heureux qu'avec n'importe qui d'autre et que partout ailleurs.

Agnese se fit soudain pensive.

– Non, dit-elle enfin d'un ton décidé. Personne au monde ne pourrait me rendre plus heureuse que lorsque je suis à la savonnerie. C'est impossible.

Comme en réponse à cette affirmation péremptoire, la sirène annonçant l'entrée d'un navire dans le port résonna sur toute la plage.

1. Littéralement, « La Semaine des énigmes ». Hebdomadaire de mots croisés et de casse-tête publié sans interruption en Italie depuis 1932. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. « Tu étais grande comme ça ».

2

« Toi et moi, que sommes-nous ? »

Octobre 1958

L'air vivifiant de ce début d'octobre lui caressa le visage : Giorgio croisa ses bras fins et dorés sur le bastingage du pont supérieur pour observer la ville qui se déployait sous ses yeux à mesure que le navire approchait du débarcadère. Araglie se présentait comme un village compact, composé de maisons et d'immeubles bas en pierre de Carparo et en tuf, avec un château majestueux, baigné en partie par la mer. C'était la première fois qu'il faisait étape dans les Pouilles : il avait hâte de mettre pied sur la terre ferme, d'acheter enfin ses Camel, de faire un repas décent dans une auberge et de s'offrir une bonne rasade de vin. C'est tout ce qu'il demandait après des semaines ininterrompues de navigation : la dernière escale remontait à plus de vingt jours, lorsque le navire marchand avait quitté l'Inde.

Un peu plus loin sur leur bateau, des pêcheurs torse nu étaient en train de défaire les nœuds d'un grand filet : lorsque les hommes ouvrirent le sac, laissant apparaître la foisonnante pêche du matin, Giorgio fut plongé dans l'odeur familière du poisson frais.

Sous une nuée de mouettes criant et dansant au-dessus des voiles, le bateau se tourna pour présenter le flanc au quai d'amarrage. Une fois la manœuvre terminée, le jeune homme entendit la voix puissante et un peu rauque du maître d'équipage qui hurlait : « Eh, Belesecche[1] ! » Ce surnom lui avait été attribué, enfant, par ses amis, tant il était maigre, la peau sur les os. En grandissant, il s'était un peu

épaissi, mais pas assez pour effacer ce sobriquet ; il y était si habitué qu'il disait désormais pour se présenter : « Enchanté, Belesecche. » Giorgio soupçonnait même que peu de ses camarades connaissaient son véritable nom de famille : Canepa.

– Les autres sont déjà à leur poste. Tu te bouges ou t'attends que je t'apporte un café ? se moqua le maître d'équipage avec son fort accent napolitain.

Incroyable qu'une voix pareille, à faire trembler les murs d'une caverne, puisse sortir d'un homme aussi petit et fluet, pensa Giorgio. Il pouffa de rire et écarta les bras, l'air de dire : *Je suis prêt de naissance, comme tu vois.* Il attacha un petit sac de sable à un bout qu'il lança à l'un des lamaneurs en poste sur la jetée ; ce dernier l'attrapa au vol et tira le cordage vers l'embarcadère pour le nouer à la bitte d'amarrage.

– Belesecche, je change de tee-shirt et j'arrive.

Un de ses camarades s'était approché, un garçon costaud aux jambes et bras musclés, le visage imberbe et la tête chauve. D'après l'état civil, il s'appelait Emanuele Costa, mais Giorgio l'avait tout de suite rebaptisé « Baciccia », car c'était ainsi que l'on appelait chez lui, à Savone, ceux qui venaient de Gênes.

– Je t'attends ici, répondit Giorgio. Dès que tu es prêt, on descend.

– Et toi, tu ne te changes pas ? demanda Baciccia en fronçant les sourcils.

Giorgio leva les bras et renifla une aisselle puis l'autre, hochant la tête d'un air satisfait sous le regard amusé de son ami.

– Je ne pue pas, contrairement à toi, rétorqua-t-il.

Et il lui adressa un clin d'œil en souriant.

Au même moment, de l'autre côté de la ville, Agnese marchait pieds nus dans l'herbe. Elle tenait un cahier à la couverture noire et à la tranche rouge, bombé comme s'il était tombé dans l'eau avant de sécher au soleil, avec un stylo Bic accroché dessus. Au creux de son bras, un sac de toile claire. Elle se trouvait dans le champ devant la maison de Teresa, l'amie avec laquelle elle devait se rendre à l'épicerie. Agnese était arrivée en avance exprès pour se promener au

milieu des scilles d'automne, des fleurs qui abondaient à cet endroit précis. Elle resserra le bas de sa robe longue autour de ses jambes et se pencha sur un massif de petites fleurs mauves aux minuscules corolles en étoile : elle les huma en fermant les yeux puis s'accroupit, sortit de son sac une petite pelle et se mit à creuser pour en extraire une belle quantité sans abîmer les bulbes. Lorsqu'elle en obtint une grosse poignée, elle les compta : il y en avait cinquante et un. Elle en écarta donc un qu'elle remit en terre. Puis elle se mit à observer en souriant ces bulbes étranges qui ressemblaient à autant de petites poires. Elle avait lu dans l'un des manuels d'université de son grand-père qu'il y avait dans le bulbe des scilles d'automne une substance anti-inflammatoire, et elle avait aussitôt songé à une nouvelle savonnette qui non seulement serait détergente, mais soignerait aussi la peau comme un onguent. Pour le moment, ce n'était qu'une simple idée, une expérience qui restait à mener, c'est pourquoi elle n'en avait touché mot qu'à Lorenzo. Mais comme chaque fois qu'Agnese lui exposait un projet susceptible de devenir un nouveau produit de la Casa Rizzo, celui-ci s'était montré débordant d'enthousiasme.

La jeune fille rangea le petit bouquet et la pelle dans le sac en toile. Puis elle ouvrit le cahier à une page vierge et ôta le bouchon du Bic avec les dents ; elle s'apprêtait à noter ses impressions olfactives lorsque Teresa l'appela depuis la route. Agnese se tourna et la salua de la main. Elle referma son cahier et se hâta vers son amie.

– Mais qu'est-ce que tu fabriques avec ce bouchon dans la bouche ? lui demanda Teresa lorsqu'elles se retrouvèrent face à face.

Agnese écarquilla les yeux et prit le bouchon.

– Je l'avais oublié, répondit-elle sur le ton de l'évidence.

Elle le remit sur le stylo qu'elle fourra dans son sac, avec le cahier.

Teresa soupira. Elle avait le même âge qu'Agnese et avait grandi, comme elle, en jouant entre les murs de la Casa Rizzo. Le père de Teresa, Mario Greco, était l'un des premiers ouvriers de la savonnerie. Il avait été engagé tout jeune par le grand-père, Renato, et il était à présent contremaître, celui à qui tout le monde se référait.

– Tu as l'intention de venir pieds nus ? demanda Teresa en la fixant de ses petits yeux bruns globuleux qui lui donnaient l'air éternellement sur le qui-vive.

Agnese baissa la tête vers ses pieds.

– Misère ! s'exclama-t-elle.

Mais où ai-je bien pu laisser mes chaussures ? pensa-t-elle en regardant tout autour d'elle.

Les deux filles se mirent à leur recherche : elles les trouvèrent non loin de là au bord de la route. Agnese enfila d'abord la droite, puis la gauche, en s'appuyant d'une main sur l'épaule de Teresa.

Elles s'acheminèrent et arrivèrent quelques minutes plus tard sur la place de la Mairie couverte de monde, des bancs aux tables de la terrasse du Bar Italia avec son auvent à rayures bleues et blanches et la réclame pour Cinzano sur la porte vitrée. Elles tournèrent à droite et empruntèrent la célèbre rue des Artisans, la fierté du village, qui attirait les acheteurs de tous les environs mais aussi de l'autre côté de la mer. Elles passèrent devant la boutique de céramiques et Agnese jeta un coup d'œil à l'intérieur : elle aperçut Angela, qui y travaillait depuis des années, occupée à montrer des assiettes colorées à une cliente, sourire ensorceleur aux lèvres.

– Entrons la saluer, suggéra Teresa en désignant l'échoppe de la tête.

– Non, je n'ai pas envie, répondit Agnese.

– Deux minutes, allez, ça ne te coûte rien, insista son amie.

– Je n'ai pas envie, je te dis. De toute façon, ça ne lui fera pas plaisir.

– Tu exagères… Tu es la sœur de son fiancé, évidemment que ça lui fera plaisir !

– Je te dis que non. Elle ne me supporte pas. On dirait parfois qu'elle est presque jalouse de Lorenzo et moi…

Elle fit la moue et tira Teresa par le bras, hâtant le pas dans la rue à travers les étals de marchandises : étoffes de lin et de coton délicatement brodées, vases en terre cuite et céramiques de toutes sortes, crèches et poupons en papier mâché, cages et paniers de jonc. Elles parvinrent ainsi sur la place pavée hexagonale au moment précis où, en son centre, les cloches de l'église baroque San Francesco sonnaient les douze coups de midi. Agnese se boucha les oreilles et se précipita vers l'épicerie située au début de la rue longeant l'église, un raccourci qui menait au port et d'où l'on pouvait apercevoir les mâts des grands bateaux à voile.

– Bonjour, Concetta, dirent les deux filles d'une seule voix.

Une femme se tenait debout sur une chaise, à farfouiller sur l'une des longues étagères qui couvraient le mur jusqu'au plafond et

débordaient de marchandises, conserves, cigarettes, produits de nettoyage et accessoires de couture.

– Bonjour, mesdemoiselles, les salua Concetta en se retournant avec un sourire.

C'était une femme d'environ quarante ans, grande et plantureuse, avec une crinière de cheveux noirs lâchés sur les épaules. Elle descendit de la chaise et se dirigea vers elles, se frayant un passage à travers les produits entassés en désordre sur le sol.

Agnese remarqua aussitôt la nouvelle affiche du savon *Olive* fixée au mur par quatre morceaux d'adhésif transparent avec, au-dessous, une pile des nouvelles boîtes et à côté, toujours par terre, d'autres produits de la Casa Rizzo : la savonnette *Marianne*, le savon à lessive *Neve* et le *Lisse*, pour la barbe.

– Vittoria, viens voir qui est là ! cria Concetta en direction d'une petite porte au fond du magasin.

On entendit une chasse d'eau et, un instant plus tard, surgit de derrière la porte une enfant de huit ans : dès qu'elle vit Agnese, elle se mit à sourire et un filet de salive coula à la commissure de ses lèvres. Elle s'approcha d'une démarche tordue, ses jambes près de se disloquer à chaque pas et, lorsqu'elle fut face à Agnese, elle se jeta dans ses bras.

– Doucement, tu vas la faire tomber, la réprimanda sa mère avec un sourire mi-peiné, mi-attendri.

– Tout va bien, Concetta, la rassura aussitôt Agnese en caressant les cheveux de la fillette, coupés en brosse, comme ceux d'un garçon.

– Sens ! dit alors Vittoria en lui tendant les mains.

Agnese se baissa : elles sentaient le talc, comme chaque fois. Vittoria avait une sorte d'obsession pour le savon *Marianne*, et par conséquent pour Agnese : elle était convaincue que c'était elle qui avait créé ce parfum merveilleux, bien qu'Agnese lui eût expliqué à plusieurs reprises que c'était entièrement l'œuvre de son grand-père.

– Qu'est-ce que je vous sers ? demanda Concetta derrière le comptoir.

Teresa sortit de son décolleté pigeonnant une feuille pliée en deux et s'apprêtait à ouvrir la bouche lorsque deux jeunes hommes poussèrent la porte.

– Bonjour, mesdames ! dit l'un des deux avec un accent qui n'était pas du coin.

Agnese se redressa, lâchant les mains de Vittoria.

– Deux paquets de Camel, s'il vous plaît, poursuivit le nouveau venu en s'approchant du comptoir, tandis que son ami l'attendait, appuyé contre le chambranle.

Agnese l'observa de dos. *Il est même plus grand que mon frère*, pensa-t-elle. Il avait un corps sec et musclé, des jambes longues et des mains fuselées. Sur son avant-bras gauche, il y avait une petite tache sombre aux contours indistincts. Concetta, les joues soudain rouges, posa devant lui les deux paquets de cigarettes ; il prit une pièce de monnaie dans la poche de son pantalon et la mit sur le comptoir. Sous l'autre bras – Agnese ne s'en aperçut qu'à cet instant – il tenait un exemplaire enroulé de *l'Unità*. Il récupéra la monnaie et la fourra dans sa poche. Lorsqu'il se retourna enfin, Agnese en eut le souffle coupé : elle n'avait jamais vu de visage aussi beau de toute sa vie. Elle le fixa, subjuguée : de grands yeux en amande, bleus comme la mer, un nez droit au bout arrondi, une bouche charnue et rieuse. Et des cheveux châtain clair, doux comme de la soie rien qu'à les regarder. *On a envie d'y passer la main*, songea-t-elle.

Se sentant observé, le jeune homme regarda Agnese en retour, avec une expression amusée et intriguée à la fois.

– Tu as un brin d'herbe dans les cheveux, dit-il alors.

Et, avant qu'Agnese ne puisse répondre, il s'approcha d'elle et lui ôta la tige qui s'était logée dans ses boucles.

– Ces cheveux fous de malheur ! Tout se coince dedans, grommela Agnese en portant la main à sa tête.

Il écarquilla les yeux et se mit à rire de bon cœur. Un sourire se dessina lentement sur le visage d'Agnese : personne dans son entourage ne riait de cette façon ; c'était un rire débordant et irrésistible, effervescent comme l'écume d'une vague.

– Vous êtes marins, n'est-ce pas ? interrompit Concetta avec une moue enjôleuse.

La petite Vittoria s'était assise sur le comptoir et se tordait les mains, tête baissée, en murmurant des mots incompréhensibles.

Le jeune homme se retourna.

– Tout à fait, madame.

– Concetta. Je m'appelle Concetta, précisa-t-elle. Et d'où venez-vous ?

– Moi, de Savone. Quant à lui là-bas… – le jeune homme désigna

avec un sourire son ami resté sur le pas de la porte –, il vient de Gênes.

– Et vous n'avez pas de noms ? insista Concetta.

– Moi c'est Belesecche, et lui, Baciccia.

L'épicière les dévisagea d'un air légèrement vexé, comme si elle avait l'impression qu'ils se moquaient d'elle.

– En réalité, je m'appelle Giorgio, poursuivit-il.

– Et moi Emanuele, dit son ami en levant la main et s'avançant d'un pas.

– Tu es communiste ? demanda tout à coup Teresa en désignant *l'Unità* du menton.

– Oui, je suis communiste, répondit Giorgio, brusquement sérieux.

– Mon père aussi, dit Teresa.

– Et toi ? lui demanda Giorgio.

– Moi aussi.

Agnese se troubla. Elle ne découvrait qu'à cet instant que son amie était communiste. *Depuis quand s'intéresse-t-elle à la politique ?*

– Et je suis du côté de Che Guevara et des troupes rebelles, poursuivit Teresa, histoire de prouver qu'elle ne s'était pas déclarée communiste juste pour faire la conversation. Tu vas voir que Batista va tomber avant la fin de l'année, ajouta-t-elle en caressant l'une de ses tresses.

Agnese la regarda, de plus en plus incrédule. *Elle a l'habitude de parler politique, on dirait. Mais pas avec moi*, constata-t-elle avec une pointe de regret.

Giorgio s'adossa au comptoir, tournant le dos à Concetta, qui parut s'en offenser.

– Je suis d'accord avec toi, dit-il à Teresa. Je suis convaincu moi aussi que les révolutionnaires finiront par l'emporter. Surtout depuis l'offensive de Batista dans la Sierra Maestra, ils sont désormais en colère et plus motivés que jamais.

Agnese suivait la conversation les yeux baissés, comme pour dissimuler la honte de sa propre ignorance.

– Et toi, Cheveux fous ? dit Giorgio avec un large sourire en se tournant vers Agnese. Tu n'as rien dit. Ça ne t'intéresse pas, la révolution ?

– Agnese s'intéresse au savon, chuchota Vittoria en continuant à se tordre les mains.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Giorgio en fixant Agnese de ses grands yeux bleus, l'air légèrement surpris.

Le cœur de la jeune fille, transpercé par ce regard, se mit à battre furieusement.

– Je le formule… C'est ce que je sais faire…, répondit-elle avec un tremblement dans la voix.

– Mademoiselle Rizzo est la propriétaire de l'usine de savon, expliqua Concetta, qui faisait des pieds et des mains pour attirer de nouveau l'attention de Giorgio. La Casa Rizzo, tu vois ? poursuivit-elle en indiquant les produits empilés sur le sol.

Giorgio tourna la tête et y jeta un coup d'œil rapide. Ayant surpris ce regard distrait, Agnese eut la nette impression qu'il n'en avait rien à faire de ses savons et en fut plus blessée que de raison.

– Bien, mesdames, dit alors Giorgio en frappant sa paume de *l'Unità* enroulée. Merci pour la compagnie, mais nous devons y aller.

Il ouvrit l'un des paquets de Camel et en sortit une cigarette.

– Va-t-on vous revoir dans le coin ? s'enquit Concetta.

Giorgio haussa les épaules et tapota la cigarette sur le dos de sa main.

– Peut-être.

Puis, contre toute attente, il jeta un dernier regard insistant à Agnese : lui reprochait-il de ne rien savoir de Che Guevara et de la révolution ? Ou bien de ne pas s'être déclarée communiste elle aussi ? En tout cas, se dit-elle, ce regard ne signifiait rien de bon.

Une fois les deux marins sortis, ce fut comme si le rideau s'était baissé sur l'épicerie, comme si l'acteur principal était parti en coulisse et que seules étaient restées sur scène des figurantes sans répliques.

Ce fut Vittoria qui rompit le silence :

– Qu'est-ce que ça veut dire, « communiste » ?

– Je t'expliquerai une autre fois, répondit sa mère d'un ton brusque en la soulevant par les aisselles pour la descendre du comptoir.

– Comment est-ce que tu sais tout ça, toi ? demanda Agnese à son amie.

– Au lycée, le professeur nous fait lire le journal tous les matins, répliqua Teresa.

Et elle la regarda, l'air de dire : *Mais qu'est-ce que tu en sais, toi qui as arrêté l'école ?*

Et alors ? pensa Agnese. *Ce que je voulais apprendre n'était pas dans*

les livres d'école, mais dans les manuels de mon grand-père… Elle n'était pas comme Lorenzo, qui travaillait déjà à l'usine mais avait néanmoins voulu obtenir son diplôme du lycée.

– Et pourquoi ne m'as-tu jamais dit que tu étais communiste ?

Teresa lui jeta un regard ironique :

– Je n'ai pas besoin de le dire, je suis fille d'ouvrier.

– Eh bien, tu pouvais quand même m'en parler, tu pouvais… m'expliquer la politique.

– Mais oui, bien sûr… Tu n'en as jamais rien eu à faire. Tu n'as jamais lu un journal de ta vie. Et puis, tu es dans l'autre camp, tu ne pourrais pas comprendre.

– Pourquoi es-tu si dure ? On dirait presque que tu m'en veux…

Teresa soupira :

– J'en veux à tous les patrons, pas à toi en particulier.

– Mais moi, je ne suis pas « tous les patrons ». Je suis Agnese, tu te rappelles ?

– Et alors ? Arrête de faire l'enfant, s'il te plaît, coupa Teresa sans dissimuler son agacement.

Agnese se tut, ébranlée par cette réponse brutale. Et tandis que Teresa se dirigeait vers Concetta et dépliait enfin sa liste, elle se demanda, les yeux rivés sur l'affiche dessinée par son frère, si tous les autres ouvriers de la Casa Rizzo étaient communistes et si tous leurs enfants l'étaient aussi…

Après avoir remis à Teresa un sac en papier contenant ses emplettes, Concetta la tira de ses pensées.

– Et toi, qu'est-ce qu'il te faut ?

– Attends… Ma mère me l'a noté quelque part, répondit Agnese en fouillant dans son sac de toile.

Elle trouva un morceau de papier chiffonné : *Un litre de lait et trois petits pains*, avait écrit Salvatora de son écriture hésitante.

Agnese leva les yeux vers Concetta :

– Deux litres de lait et quatre petits pains, s'il te plaît.

Le lundi matin, lorsque Lorenzo et Agnese arrivèrent en Lambretta

sur l'esplanade devant l'usine, deux ouvriers étaient occupés à charger de grands cartons sur la remorque d'une camionnette Fiat 615 bleu pétrole. Il était à peine huit heures et demie et tout le personnel de la Casa Rizzo était déjà à pied d'œuvre, à l'exception de Giuseppe, qui ne se montrait jamais au bureau avant onze heures. Parfois, on ne le voyait que passé midi. Bien qu'il fût « le patron », il était le dernier à arriver au travail et le premier à partir. Tout le contraire de Renato, le grand-père, qui arrivait à l'usine avant tout le monde et ne la quittait qu'une fois la Casa Rizzo vide.

Agnese et Lorenzo avaient été formés selon la discipline de leur aïeul et, comme lui, n'abandonnaient pas leur poste avant que la journée ne soit véritablement terminée. Alors, depuis quelque temps, les employés s'adressaient directement à eux s'ils avaient besoin de quelque chose. À commencer par Mario, le contremaître : lorsqu'il y avait une décision à prendre concernant la production, les expéditions, les stocks et autres, il préférait en discuter avec les « jeunes Rizzo ». De toute façon, cela faisait un moment que Giuseppe se contentait de lui répondre : « Oui, c'est toi qui vois ; pour moi, c'est d'accord », en haussant ses épaules tombantes.

– Est-ce qu'il y a aussi les livraisons de l'*Olive* ? demanda Lorenzo aux deux manœuvres en scrutant la marchandise dans la remorque.

– Oui, ce sont les quatre colis déjà chargés, répondit l'un d'eux, un grand costaud aux bras musclés et aux sourcils broussailleux.

– Vous avez bien mis les affiches aussi ?

– Oui, oui, comme vous nous l'avez demandé hier, confirma l'autre, un petit homme trapu, à la barbe bouclée et grisonnante.

– Parfait, merci, dit Lorenzo avant d'entrer dans l'usine.

Agnese passa à côté des deux ouvriers et esquissa un petit sourire avec un signe de la main. Elle portait en bandoulière le sac de toile d'où dépassaient les fleurs de scille d'automne.

Le frère et la sœur saluèrent à la ronde avant de s'enfermer dans le bureau.

– Je dois faire toutes sortes d'essais, commença Agnese en repliant ses jambes sur le fauteuil en cuir. Il faut d'abord voir comment réagit le principe actif au contact du mélange chaud, si les propriétés détergentes ne sont pas altérées, et puis considérer l'aspect, la couleur, l'odeur et ce qu'il est possible d'ajuster le cas échéant…

– Je sais, je sais, l'interrompit Lorenzo, assis sur un coin du bureau.

Il faut tout de suite charger Mario de préparer le nécessaire pour l'extraction. Plus tôt on commence, plus tôt on pourra faire tous les essais que tu voudras.

Agnese acquiesça.

– Je vais le chercher, dit-elle en se levant.

– Dès que papa arrive, on lui en parle aussi, annonça Lorenzo d'un air décidé, alors qu'Agnese était déjà à la porte.

Elle se retourna.

– Déjà ? Attends un peu, non ? Il n'y a pas d'urgence. On va d'abord voir ce que ça donne…

– Je n'ai pas l'intention d'attendre. Je veux qu'il sache que nous deux, au moins, on ne se tourne pas les pouces, ici.

– Mais il le sait déjà… Il le voit. Il *nous* voit.

– Tu en es vraiment sûre ? Si ça ne tenait qu'à lui, tout ça – il traça un rond de son doigt – pourrait tranquillement se casser la figure.

Agnese pinça les lèvres, la main sur la poignée.

– Allez, ne te fâche pas…

Lorenzo soupira et croisa les bras.

– Ça va, je ne suis pas fâché, dit-il en tâchant d'adoucir sa voix.

Agnese lui répondit avec un sourire :

– Tant mieux.

Et elle fit mine d'ouvrir la porte.

– Attends, je viens avec toi, dit Lorenzo.

Mais, au moment de sortir, Agnese regarda son frère qui l'avait rejointe.

– Tu savais, toi, que Mario était communiste ? lui demanda-t-elle. C'est Teresa qui me l'a dit. Elle aussi, elle l'est.

Lorenzo écarquilla les yeux, surpris, mais elle n'aurait pas su dire si c'était à cause de sa question ou de cette révélation.

– Non, je ne le savais pas, murmura-t-il enfin. Mais j'imagine qu'ils le sont tous, à l'usine.

– Et toi, tu l'es ? s'enquit Agnese.

Lorenzo haussa les épaules.

– Tu veux la vérité, petite sœur ? Je n'en ai rien à faire. Démocrates-chrétiens, communistes, socialistes… ils font bien ce qu'ils veulent. Moi, je m'occupe de moi et de mes affaires, je me fiche pas mal du reste.

Agnese sembla y réfléchir quelques secondes, le regard baissé. Puis

elle se tourna vers Lorenzo.

– Je crois que je m'en fiche aussi, admit-elle. Mais si nous ne sommes ni démocrates-chrétiens, ni communistes, ni socialistes, toi et moi, que sommes-nous ?

Son frère lui adressa un large sourire.

– Nous sommes Lorenzo et Agnese Rizzo. Les petits-enfants de Renato Rizzo. Savonniers depuis 1920. Voilà ce que nous sommes.

À l'étage supérieur, ils traversèrent une première salle où le savon liquide, une fois passé des chaudières de cuisson aux mélangeurs, était en train de refroidir dans des claies rectangulaires en bois, et passèrent dans la salle adjacente où un ouvrier s'affairait à trancher de gros blocs de savon solidifié en appuyant sur la pédale d'un coupe-savon. Non loin de là, un jeune homme d'une vingtaine d'années pressait à un rythme régulier une autre pédale actionnant la presse à estamper : il introduisait dans l'appareil, un par un, les morceaux de savon découpés par son collègue et les en sortait bien taillés et estampillés. À cette vitesse, il aurait produit au moins neuf cents pièces en une heure.

Ils trouvèrent Mario dans la troisième salle du premier étage, celle qui servait d'entrepôt : dans sa combinaison de travail beige, il était en train de faire le point sur le stock de marchandises, comme après chaque expédition. C'était un homme de grande taille, hirsute, avec des bras musclés aux veines saillantes, les doigts et les dents jaunis par les trente Nazionali sans filtre qu'il fumait chaque jour.

Muni d'un cahier à petits carreaux et d'un stylo, il inspectait les étagères une à une en notant les réserves de chaque produit.

– Aujourd'hui, on part sur le *Neve*, dit Mario à Lorenzo et Agnese sans même détourner le regard des étagères. Je n'allume qu'une seule chaudière : dix mille kilos suffiront pour le moment.

– Allumons plutôt les deux chaudières, proposa Lorenzo. Le *Neve* s'écoule à toute vitesse.

– Je sais bien, mais j'ai besoin de l'autre pour l'*Olive*, objecta Mario en notant un chiffre sur le cahier. De nouvelles commandes sont

arrivées de toute la région. Ton père ne te l'a pas dit ?

Il se tourna enfin vers Lorenzo, les sourcils froncés, le fixant de ses yeux vifs et globuleux, les mêmes que ceux de Teresa.

– Ça a dû lui échapper, entre deux mots croisés, fit-il sarcastiquement.

Agnese jeta un coup d'œil sur le rayonnage des savonnettes *Marianne* et elle eut l'impression qu'il y avait exactement le même nombre de pièces que la veille et l'avant-veille.

– Pas de *Marianne* dans les envois de ce matin ? demanda-t-elle.

Mario soupira.

– La demande a beaucoup baissé depuis quelque temps. Il faut arrêter la production ; le stock que nous avons suffit.

– Mais…, murmura Agnese. Comment est-ce possible ?

– Que veux-tu que je te dise ?… Il faut croire que le goût des gens est en train de changer, commenta Mario.

– Nous pourrions modifier l'emballage, imaginer une nouvelle campagne de réclame ou peut-être acheter un autre espace publicitaire dans le journal, s'empressa d'intervenir Lorenzo, avant d'ajouter, avec une caresse sur la joue de sa sœur : Ne t'inquiète pas.

Agnese se renfrogna : pour elle, c'était la savonnette parfaite, la plus parfumée au monde. Comment pouvait-elle ne pas plaire à tous ?

– Nous t'attendons en bas dès que tu auras fini, nous devons te parler d'un nouveau projet, poursuivit Lorenzo à l'intention du contremaître.

Mario ferma le cahier et glissa le stylo derrière son oreille.

– Alors je descends tout de suite avec vous. Je finirai ici plus tard.

Une fois dans le bureau, les deux jeunes gens exposèrent en détail à Mario ce qu'ils avaient en tête.

– Très bien. Essayons, bien sûr. Donne-moi tout ça, dit-il en désignant le sac de toile avec le gros bouquet de scilles d'automne. Je préviens les responsables de l'extraction de se mettre tout de suite au travail.

Agnese serra le sac contre elle.

– Je préfère m'en occuper personnellement, dit-elle. C'est un procédé délicat, il faut écraser finement le bulbe, car il vaut mieux cette fois-ci en extraire le principe actif une fois qu'il est broyé. Et puis il faut faire attention au mélange des solvants à employer, et à la température… Bref, c'est difficile à expliquer. Merci, Mario, mais je

m'en occupe.

L'homme haussa les épaules.

– Comme tu préfères…, murmura-t-il.

Lorsque Agnese parlait ainsi, sûre d'elle et de ses compétences, elle était le portrait craché de leur grand-père, pensa Lorenzo. D'ailleurs, elle avait hérité de Renato non seulement le nez mais aussi toutes les connaissances techniques, de la chimie à la botanique, de la biologie à l'herboristerie : combien de fois l'avait-il vue penchée sur les manuels universitaires de leur grand-père, à étudier et à souligner des passages jusqu'à user les pages, tandis qu'il faisait une version latine ou grecque ? Si, à l'extérieur de l'usine, sa sœur pouvait paraître bizarre, un vrai poisson hors de l'eau, dans ces murs, elle était transformée. Comme si elle n'avait pas sa place dehors, dans le monde.

Ce soir-là, lorsque tous deux rentrèrent à la maison, ils furent accueillis sur le pas de la porte par les rires complices de leurs parents. Ils échangèrent un regard : *Mais qu'est-ce qui les amuse comme ça ?*

Salvatora était debout devant la longue table en bois, vêtue d'une robe à fleurs, le couteau avec lequel elle venait de couper des tomates à la main ; ses cheveux châtain délavé étaient relevés en son chignon habituel. Elle riait à gorge déployée. Lorsqu'elle riait ainsi, sa mère s'enlaidissait, pensa Agnese. C'était comme si ses traits s'altéraient : les sillons au coin de ses lèvres pleines – dont elle avait hérité, en plus des solides mollets – se transformaient en rides profondes et son nez en patate s'élargissait, déformant ses narines. Agnese ne l'avait jamais avoué à personne et cette pensée seule la pétrissait de culpabilité, mais elle espérait du plus profond du cœur qu'elle ne lui ressemblerait jamais.

Giuseppe était assis face à sa femme, son éternel magazine de mots croisés sous les yeux, ses lunettes de vue perchées sur le bout d'un nez aquilin où pointait un grain de beauté noirâtre, et un stylo dans la main gauche. Sa chemise blanche aux manches relevées jusqu'aux coudes serrait son ventre rebondi.

– Bonjour, les jeunes ! lança Salvatora d'un ton joyeux en

apercevant ses enfants sur le pas de la cuisine.

Giuseppe cessa de rire et les salua d'un geste du menton.

– Pourquoi riez-vous ? demanda Agnese.

– Pour rien, un dessin humoristique dans le magazine, répondit leur mère. Allez, Giuse', montre-leur !

– Laisse tomber le dessin. Nous t'avons attendu toute la journée à l'usine, attaqua Lorenzo.

– Je suis rentré tard. J'avais un rendez-vous de travail à l'extérieur de la ville.

– C'est que… nous voulions te parler d'une nouvelle idée, intervint Agnese.

Giuseppe plongea les yeux dans son magazine.

– Nous en parlerons à un autre moment. Nous allons dîner maintenant.

– Mais bien sûr, et quand donc…, explosa Lorenzo.

Sa mère lui jeta un regard réprobateur lui signifiant de se calmer sinon le repas serait gâché pour tout le monde, était-ce ce qu'il voulait ?

– Agnese, mets la table, dépêche-toi, ordonna-t-elle ensuite à sa fille en désignant le buffet. Prends deux assiettes de plus, tante Luisa et oncle Domenico seront là aussi.

– Laisse-nous juste te dire de quoi il s'agit, papa. Et nous en reparlerons demain, tenta Agnese.

– Ce soir ou demain, qu'est-ce que cela change ? Allez, aide ta mère à préparer, répondit Giuseppe.

– Pas la peine de mettre mon assiette, dit Lorenzo, le visage sombre. Je vais chez Angela.

– Mais ton oncle et ta tante vont arriver, protesta Salvatora. Ils viennent exprès de Lecce.

– Salue-les de ma part, répliqua-t-il.

– Ton oncle sera déçu de ne pas te voir.

Lorenzo haussa les épaules.

– Je m'en fiche, dit-il avant de sortir de la pièce.

Les assiettes à la main, l'air affligé, Agnese le regarda s'en aller sans bouger.

Salvatora soupira, puis mit les tomates dans la poêle.

– Papa, mais qu'est-ce que cela te coûtait de nous laisser parler ? murmura Agnese.

Giuseppe leva les yeux de ses mots croisés pour demander, le regard dans le vague :

– Le prénom de l'actrice Turner, en quatre lettres qui finissent par *a* ?

– Lana, marmonna-t-elle sans le regarder, en posant les assiettes sur la table.

Giuseppe acquiesça et, tout content, se hâta d'inscrire le mot dans les petites cases.

L'oncle et la tante arrivèrent juste à temps pour regarder l'émission *Carosello* avant le dîner. Après l'échange de baisers, d'embrassades, de tapes sur l'épaule, de « Tout ce que tu as préparé ! Il ne fallait pas te donner tant de mal » et de « C'est tout naturel ! Ôtez vos manteaux et faites comme chez vous », ils se rendirent tous au salon. Salvatora et sa belle-sœur Luisa, une femme d'à peine trente ans, rouge à lèvres sombre, visage poudré et mise en plis, s'assirent côte à côte sur le canapé ocre en velours surpiqué ; l'oncle Domenico, pipe aux lèvres et barbe fournie, s'installa sur l'un des deux fauteuils verts aux accoudoirs en bois. Giuseppe s'enfonça dans l'autre.

– Quand donc arrive Lorenzo ? demanda Domenico. Je lui ai apporté le catalogue d'une exposition que j'ai vue à Rome la semaine dernière.

– Il est parti dîner chez Angela. Il ne savait pas que vous veniez… il n'est pas repassé par la maison après le travail, mentit Salvatora avec un sourire gêné et le rouge aux joues. Mais merci pour le catalogue, c'est très gentil. Il sera ravi !

– Quel dommage. J'aurais voulu le feuilleter avec lui, lui expliquer des choses…, murmura-t-il avec une moue déçue.

L'oncle Domenico n'essayait même pas de cacher sa préférence pour son neveu, constata Agnese. Peut-être était-ce parce qu'il partageait avec Lorenzo la passion de la peinture ; il lui avait appris, et à lui seul, à manier les couleurs et le pinceau, et à aimer l'histoire de l'art lorsque Lorenzo était enfant, avant de déménager à Lecce pour ouvrir sa propre galerie.

– Et toi, Agnese ? Quoi de neuf ? Tu as trouvé un fiancé ? demanda la tante Luisa de sa voix aiguë.

– Tu parles, elle ne me ferait pas ce plaisir, répondit Salvatora d'un ton exaspéré. Moi, à son âge, j'étais déjà mariée et installée… mais elle, elle ne pense qu'au savon…

Agnese fronça les sourcils.

– Je n'ai pas besoin de fiancé, je suis très bien comme ça.

Sa mère secoua la tête et leva les yeux au ciel.

– Tu dis ça maintenant, mais tu vas voir… Tu ne veux tout de même pas finir vieille fille ? glissa Luisa avec un petit sourire.

– Si elle continue ainsi, c'est ce qui va lui arriver, commenta Salvatora avant de couper court à la conversation. Giuse', allume la télévision, s'il te plaît.

Giuseppe s'extirpa du fauteuil, un peu essoufflé, déplaça la petite table ovale sur laquelle était posé un numéro de *Famiglia Cristiana*[2], se traîna vers le petit poste de télévision et tourna le bouton placé sous la marque Geloso jusqu'à ce qu'apparaisse le studio du journal télévisé dans l'écran bombé.

Agnese s'assit par terre, ramena ses genoux contre sa poitrine et y appuya sa joue. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à son frère, à la manière dont il était parti, bouillonnant de colère. Elle se sentait sincèrement désolée pour lui ; elle savait combien il avait été blessé. Lorenzo réagissait toujours de cette manière, il explosait chaque fois qu'il ne pouvait supporter le poids de la tristesse ou de la déception. Combien de fois l'avait-elle vu s'en aller ainsi, le cœur gros ?

À l'instant où l'horloge au mur indiqua neuf heures moins le quart, à l'écran, les rideaux de *Carosello* s'ouvrirent l'un après l'autre, dans un défilé de danseuses, de jongleurs et de musiciens.

Agnese inspira profondément et ferma les yeux.

1. *Belesecche* : « fil de fer », en dialecte ligure.
2. « Famille chrétienne ». Hebdomadaire italien fondé en 1931.

3

L'arrachement

Janvier-février 1959

Au bout de combien de temps un mensonge devient-il vérité ? se demanda Giuseppe alors qu'il buvait un café au comptoir du Bar Italia et que fusaient les « Bonjour, *docteur* Rizzo ». Tous s'obstinaient à l'appeler ainsi, bien qu'il ne fût jamais allé jusqu'au diplôme : contraint et forcé par son père, il avait fait deux ans d'études d'agronomie, mais sans passer un seul examen. « Rentre à la maison, va, tu n'es pas fait pour les études, c'est de l'argent jeté par les fenêtres », lui avait dit Renato. Mais lorsque Giuseppe était rentré à Araglie, les gens avaient commencé à l'appeler *docteur*, car Renato avait laissé entendre qu'il y avait enfin un nouveau diplômé dans la famille Rizzo.

Il posa la tasse sur la soucoupe, le fumet des pâtisseries à peine sorties du four vint lui chatouiller les narines, mais il s'efforça de résister à la tentation : lors de sa dernière visite, le médecin lui avait intimé de perdre au moins vingt-cinq kilos, si ce n'était trente, s'il voulait se remettre en forme. Alors Giuseppe sortit du café et, le souffle court, il se rendit à pied jusqu'à la place San Francesco, essuyant de temps en temps son front perlé de sueur avec le mouchoir qu'il avait toujours dans la poche de son pantalon.

Il arriva au kiosque à journaux et, comme chaque samedi matin, il demanda *La Settimana Enigmistica* tout fraîchement imprimée. Le marchand à la barbe blanche et aux yeux gris, le *Corriere della Sera*

déplié sur une pile de revues, l'obligea à échanger quelques mots sur le sort du gouvernement : les ministres Vigorelli et Togni avaient remis leur démission – bien que Togni, à dire vrai, soit revenu sur sa décision le lendemain –, et il était convaincu que ce n'était qu'une question de jours avant que Fanfani ne démissionne à son tour.

– Ce gouvernement ne va pas durer non plus, conclut l'homme avec un soupir, repliant soigneusement le journal.

Giuseppe se contenta d'acquiescer, parce qu'il savait combien le marchand de journaux aimait avoir – ou en tout cas qu'on lui donne – raison, ce qui, tout bien pensé, revenait au même. Il ramassa la monnaie sur ses cent lires et le salua en soulevant son chapeau.

Il arriva peu après sur la jetée et se dirigea vers son rocher habituel. Il s'assit, croisa les chevilles et posa le magazine à côté de lui : à ce moment, une vaguelette se brisa sur la pierre et une goutte d'eau éclaboussa la couverture, mouillant le *E* du titre. Giuseppe ferma les yeux et huma l'air de la mer, le retenant le plus longtemps possible dans ses poumons, avant de rouvrir les yeux et de l'expulser. Un peu plus loin, un bateau de pêche était en train de manœuvrer ; poussé par la tramontane, il passa l'embouchure du port et gagna le large. Giuseppe resta à l'observer, jusqu'à ce qu'il devienne petit au point de tenir entre son pouce et son index.

Enfant, avec son meilleur ami, Luigi, il restait des heures sur le banc à regarder les grands navires qui accostaient au port, et il ne pouvait s'empêcher d'envier les marins bronzés et souriants qui en descendaient : que pouvait-il y avoir de plus exaltant qu'une vie en mer, que de débarquer en terre étrangère avec un sentiment de liberté aussi absolu ? Lorsqu'il n'était pas au port, il était dans l'atelier du père de Luigi, Gino Mazzotta, le charpentier naval d'Araglie, le seul dans le village à construire des bateaux de pêche à rames, et il restait, hypnotisé, à le regarder façonner et assembler les pièces en bois. Il délaissait volontiers les devoirs de mathématiques ou de grammaire pour étudier les atlas, tracer des routes sur la carte du monde, apprendre toutes sortes de nœuds marins. Combien d'après-midi avaient-ils passés, avec Luigi, à construire de minutieuses maquettes en bois de voiliers et de navires marchands ! Alors, vers dix ans, Giuseppe avait annoncé à ses parents que lorsqu'il serait grand, il deviendrait capitaine de navire et qu'il passerait sa vie en mer. C'était son rêve, son idée du bonheur. Il avait à peine fini sa phrase qu'une

gifle de Renato cingla sa joue comme un coup de fouet. « Ne dis pas ça, même pour plaisanter ! avait-il hurlé, en brandissant un index sous son nez. Qui t'a mis ces idées en tête ? Le fils du charpentier ? Et pourquoi avons-nous créé l'usine, ta mère et moi ? Pour te donner un avenir, petit imbécile ! »

Sa mère, Marianna, avait aussitôt posé une main sur le bras de son mari, un geste signifiant : *Calme-toi, laisse-moi lui parler*. « Peppino, c'est *ici* ta place, avait-elle murmuré. Que veux-tu faire ? Réduire à néant les sacrifices que nous avons faits jusqu'à présent ? Voir l'usine tomber entre des mains étrangères ? Non, cela n'arrivera pas. Je sais que tu es un brave garçon. Et tu vas nous le montrer. »

Les yeux humides, la main sur sa joue rouge et douloureuse, Giuseppe n'avait pas eu le courage de répondre, de peur de prendre une autre gifle.

« Et à partir de demain, tu ne mettras plus les pieds dans l'atelier de Mazzotta ! » Renato avait ainsi clos la discussion. L'enfant avait acquiescé, une larme roulant sur sa joue encore brûlante. Le matin suivant, à son retour de l'école, les atlas, la carte du monde et toutes les précieuses maquettes auxquelles il avait dédié des heures et des heures avaient disparu…

À compter de ce jour, Giuseppe s'était mis à détester la savonnerie de toutes ses forces. La seule odeur du grignon lui soulevait le cœur et l'obligeait à courir vider le contenu de son estomac loin du regard scrutateur de son père. Renato avait fini par lui inculquer de force tout ce qu'il y avait à savoir sur la fabrication du savon et la gestion d'une usine. Et Giuseppe avait dû apprendre contre son gré, réprimant dans sa poitrine un cri terrible qui, s'il était sorti, aurait fracassé les fondations de la savonnerie, fait voler les vitres en éclats, sauter les portes de leurs gonds, exploser les chaudières.

À force de contenir sa colère et sa frustration, c'est à l'intérieur de son corps qu'elles avaient explosé. Il avait fini par peser cent vingt kilos. Et c'était bel et bien de cet excédent de malheur pur que Salvatora était tombée amoureuse. Sa femme l'avait aimé dès le premier instant, avec une patience et une obstination qui frisaient l'aveuglement : elle était la seule à connaître le cœur de Giuseppe et le poids qui pesait sur lui. Combien de fois l'avait-elle encouragé à vendre cette maudite usine qui était, selon ses mots, « le mal dans son corps » ? Toutefois, bien que ce fût son souhait le plus cher, Giuseppe

n'avait jamais véritablement envisagé cette solution. Il s'était employé avec sérieux à ne pas anéantir le travail de ses parents : pendant cinq ans à compter du jour de l'accident, il avait pris en charge la savonnerie en tant qu'héritier légal et, si conscient qu'il fût de n'avoir fait que le strict minimum en maintenant la barque à flot au lieu de l'emmener au large, il était resté là, malgré la souffrance qu'il éprouvait. Parce que sa mère avait raison : il devait se conduire comme « un brave garçon ». La seule idée de vendre déchaînait en lui des élans de culpabilité : non, il ne pouvait pas laisser tomber l'usine familiale, il ne pouvait pas décevoir Agnese et Lorenzo, qui ne vivaient que pour la savonnerie et voyaient en leur grand-père un héros, un modèle à suivre, ce que Giuseppe n'avait jamais été aux yeux de ses enfants.

Il pouvait remercier Salvatora et son insistance douce et inflexible, s'il s'était enfin décidé après toutes ces années. Avec le soutien de sa femme, il avait enfoui ses états d'âme au plus profond de lui-même et accepté la proposition d'achat d'un des fils Colella, les propriétaires de la plus importante savonnerie des Pouilles, dans la région de Bari : la vente de la Casa Rizzo devait être conclue quelques semaines plus tard et Giuseppe n'en pouvait plus d'impatience. À quarante ans, avec l'argent de la vente, il allait pouvoir se réapproprier, du moins en partie, la vie qui lui avait été arrachée, celle qu'il aurait vécue dès le départ si l'usine n'avait jamais existé. Il sourit à cette idée. Il sentait qu'il était sur le point de se libérer d'un poids incommensurable, alors qu'un bateau de pêche passait devant lui, entre le cri des mouettes et le scintillement du soleil sur l'eau.

Quand et comment annoncer la nouvelle à ses enfants ?… Il y penserait à un autre moment, un moment qui ne fût pas rien qu'à lui.

La cuisine était baignée de lumière. Agnese abrita ses yeux du soleil, s'approcha de la fenêtre et écarta légèrement les persiennes. Sur la table, il n'y avait plus que sa tasse et son escorte habituelle – soucoupe et cuillère –, ce qui signifiait qu'elle était la dernière levée et que les autres avaient déjà pris leur petit déjeuner et étaient sortis

ou bien occupés ailleurs : sa mère était certainement à l'église et, comme c'était un jour férié, son père l'avait accompagnée, même si, bien souvent, il sortait avant la fin de la messe pour aller attendre sa femme sur un banc ; son frère – cela va sans dire – était on ne sait où avec Angela pour une de leurs balades dominicales en Lambretta.

Agnese s'assit et souleva la serviette qui couvrait une tarte à la confiture de coings, sa préférée. L'eau à la bouche, elle en coupa une large part qu'elle divisa en deux. Elle mordit dans la première moitié, faisant tomber une pluie de miettes sur la serviette. *Mazette, que c'est bon !* pensa-t-elle. Elle finit la première part et passa à la seconde : en mastiquant plus lentement, elle pensa soudain qu'elle aurait peut-être dû couper directement deux parts plus petites au lieu de diviser une grande part en deux. Elle fut saisie d'inquiétude ; elle n'avait pas répété deux fois le geste comme elle aurait dû. *Et voilà, il va se passer quelque chose de grave maintenant.* Le cœur battant, elle ouvrit la porte de la cuisine qui donnait sur l'arrière de la maison et sortit dans le jardin. Elle alla s'asseoir sous le citronnier et s'adossa au tronc. Elle ferma les yeux et prit une profonde inspiration, en comptant jusqu'à dix dans sa tête pour tâcher de se calmer, mais elle fut interrompue par le parfum des citrons qui vint envahir ses narines. Elle leva les yeux vers les fruits encore verts et une ride vint barrer son front au souvenir de l'expérience avec les scilles d'automne.

Un vrai coup d'épée dans l'eau. Elle avait fait d'innombrables essais, mais le produit final, à chaque ajustement, ne l'avait pas du tout convaincue : une première fois à cause de la consistance, puis d'autres du fait de la couleur ou encore de l'odeur désagréable. Et, malgré l'insistance de Lorenzo qui l'assaillait de ses « Allez, essaie encore », « Je suis sûr que la prochaine fois sera la bonne », « Quel dommage, l'idée est bonne », Agnese avait décidé de laisser tomber ; elle était désormais certaine de ne rien pouvoir en tirer de valable. Elle avait mis le projet de côté et n'y avait plus pensé. Jusqu'à cet instant : là, accroupie sous le citronnier, elle se dit que si elle voulait créer un savon qui ait aussi l'effet d'un soin, pourquoi ne pas utiliser l'écorce des agrumes ? Dans l'un des manuels de son grand-père, elle avait lu que l'on pouvait extraire de la peau des citrons et des oranges des huiles essentielles aux propriétés antiseptiques et purifiantes, et de la peau des mandarines un parfum très doux aux vertus apaisantes. Dans un élan d'enthousiasme, elle se leva en souriant et se précipita à

l'intérieur pour prendre un Bic et son cahier noir à la tranche rouge. Mais lorsqu'elle ôta le bouchon et se mit à écrire, elle s'aperçut que le stylo traçait des mots transparents sur la page. Elle se mit alors à la recherche d'un autre stylo à travers la maison : celui de son père par exemple, toujours glissé dans le magazine de mots croisés ; mais pas plus de stylo que de revue. *Je parie qu'il l'a même emporté à la messe…*, pensa-t-elle. Elle fouilla dans la cuisine, dans le salon, ouvrit tous les tiroirs jusqu'à ce qu'elle trouve un stylo bleu entre des cartes à jouer napolitaines et un carnet à petits carreaux dans lequel étaient consignés les résultats d'une partie de *scopa* : *Giuseppe 4 points, Salvatora 12 points*. Elle déboucha le stylo et l'essaya aussitôt sur son cahier, mais celui-ci n'avait pas d'encre non plus. *C'est pas vrai, il n'y a pas un seul stylo qui marche dans cette maison !* se dit-elle. Elle allait devoir sortir en acheter deux, bien qu'elle n'en eût pas la moindre envie.

Dans l'épicerie, Giorgio était en train d'enfiler son pantalon, la chemise ouverte sur son torse glabre. Concetta, échevelée et le visage rose, ragrafait son soutien-gorge.

– Et maintenant ? Quand est-ce que tu reviens dans les parages ? lui demanda-t-elle voluptueusement en remettant son corsage.

Giorgio, le visage baissé, finit de reboutonner sa chemise, prit une Camel dans sa poche et l'alluma.

– Qui sait ? répondit-il avec un petit sourire en soufflant la fumée. Et si ton mari nous surprend ? Il me brise les jambes ?

Concetta fit la moue.

– Je n'ai pas de mari.

– Ah ? s'étonna Giorgio. Mais alors, ta fille…

– Exactement, *ma* fille. Uniquement la mienne, coupa-t-elle.

– Je comprends, murmura-t-il. Bon, il vaut mieux que j'y aille.

– Attends, je t'ouvre, dit Concetta en se dirigeant vers la porte fermée à clef.

Elle passa la tête dehors et, une fois certaine qu'il n'y avait personne, ouvrit la porte.

– Dépêche-toi, la messe se termine dans dix minutes et ils vont tous sortir.

Giorgio lui planta un baiser dans le cou et entendit en s'éloignant la voix aiguë de Concetta qui disait : « Vittoria, tu peux sortir maintenant, viens voir maman. » Il secoua la tête et prit la direction de la place, tirant une longue bouffée sur sa cigarette.

C'est alors qu'il la vit : la fille aux cheveux fous, celle qui s'intéressait aux savons ou quelque chose du genre ; elle se hâtait vers le kiosque à journaux, l'air profondément absorbé, presque désapprobateur. Un sourire se dessina sur le visage de Giorgio ; il jeta sa cigarette par terre et accéléra le pas pour la rejoindre.

– Salut, Cheveux fous, la salua-t-il en surgissant derrière elle.

Il fut aussitôt enveloppé par un doux parfum de talc. Agnese prit les deux stylos de la main du vendeur de journaux, se retourna d'un bond et le regarda comme si elle le voyait pour la première fois. Il lui fallut quelques secondes pour se rappeler qui il était.

– Ah oui, tu es celui de la révolution…, dit-elle enfin.

Giorgio se mit à rire.

– J'aime bien, « celui de la révolution ».

– Et moi j'aime ton rire, répliqua Agnese. Il met de bonne humeur, il donne envie de rire, même sans raison.

Mon rire met de bonne humeur ? Personne ne me l'avait jamais dit…, pensa-t-il, tout heureux.

– Ils l'ont gagnée finalement, non ? La révolution, poursuivit Agnese.

– Je vois que tu t'es renseignée, remarqua-t-il d'un ton enjoué.

– C'est Teresa qui me l'a dit, celle qui est communiste comme toi, précisa-t-elle. Moi, je ne sais déjà pas très bien ce qui se passe ici, à Araglie, alors à Cuba…

Giorgio continuait à la regarder et à sourire. Elle n'était pas belle à proprement parler, songea-t-il, mais il y avait quelque chose dans le visage singulier de cette fille, dans son regard doux et vif, dans sa manière bien à elle d'être au monde, qui piquait sa curiosité. Il remarqua alors une petite cicatrice horizontale sur son front, à un centimètre de son sourcil gauche. Saisi d'une impulsion, il tendit la main et la caressa lentement du doigt.

Agnese eut l'air surpris mais ne retira pas son visage.

– Incroyable, murmura-t-il. Tu sais que j'ai la même ?

Il tira ses cheveux en arrière, découvrant ainsi son front.

– Tu la vois ? Mais la mienne est près de la racine des sourcils, dit-il en indiquant sa cicatrice.

Agnese plissa les yeux et s'approcha pour mieux voir.

– Comment te l'es-tu faite ? demanda-t-elle.

– En faisant le *nescio*[1], comme d'habitude.

– Le *nescio* ?

– Oui. J'étais sur une bicyclette sans freins. En descente. Et je me suis planté. J'avais sept ou huit ans. Et la tienne ?

Agnese porta instinctivement la main à sa cicatrice.

– Moi, j'ai trébuché et je me suis cognée contre le mélangeur, à la savonnerie. Mais récemment. L'année dernière peut-être.

Giorgio éclata de nouveau de rire.

– *Belinona*[2], va.

– Comment ?

– Rien, rien, fit-il en souriant.

Puis il regarda autour d'eux.

– Dis, tu m'emmènerais voir un bel endroit ? lui demanda-t-il soudain. Je ne repars pas avant demain et, mentit-il, jusqu'à maintenant je n'ai pas vu grand-chose, à part le port et cette place…

– Un bel endroit…, répéta Agnese, songeuse.

Il croisa les bras en signe d'attente.

– Oui, j'ai un bel endroit à te montrer, acquiesça-t-elle enfin.

Elle se mit en marche, et Giorgio dut accélérer le pas pour la suivre. Après quelques instants, elle se retourna.

– Je ne te dis pas où nous allons avant d'y être, d'accord ?

Il esquissa un sourire et leva les bras en un geste signifiant : *Je n'ai rien demandé.*

Ils marchèrent assez longtemps dans le dédale de la ville, traversant des ruelles, montant et descendant des marches en pierre.

– Je ne me souviens pas du nom de la ville d'où tu viens, dit Agnese.

Il répondit qu'elle s'appelait Savone, une ville portuaire, comme Araglie.

– Mais la mer est plus belle là-bas, ajouta-t-il avec un sourire.

– Que veux-tu dire ? La mer est pareille partout, objecta Agnese.

– Ah non ! Crois-en un marin : la mer ligure a une couleur particulière, différente de toutes les autres mers.

– C'est ce que tu dis parce que c'est *ta* mer, répondit Agnese.

Giorgio fit la moue.

– Bon, d'accord, tu as raison, admit-il.

Elle pouffa de rire et dit :

– Je te comprends. On préfère toujours ce qui vient de chez nous.

Puis elle lui demanda s'il avait des frères et sœurs, Giorgio répondit qu'il en avait deux, des gamins encore.

– Et tu t'entends bien avec eux ? Moi, j'adore mon frère, Lorenzo. Il a trois ans de plus que moi.

Giorgio sourit.

– Les miens sont deux garnements, comme moi à leur âge. Ils s'appellent Luca et Enrico. L'un a onze ans et l'autre treize. Je les ai pour ainsi dire élevés.

Agnese lui lança un regard interrogateur.

– Ils étaient tout petits lorsque papa est mort, expliqua-t-il. À dire vrai, je n'étais pas grand non plus, j'avais douze ans.

– Oh…, murmura-t-elle. Je suis désolée.

Il eut un mouvement d'épaules comme pour dire que c'était il y avait bien longtemps désormais…

Ils sortirent du centre habité de la ville par l'arc de la porte et le paysage se transforma d'un coup sous leurs yeux, dévoilant une étendue infinie d'oliviers.

– Mais où sommes-nous ici ? demanda-t-il en regardant autour de lui.

– On est presque arrivés, dit Agnese gaiement en empruntant un petit chemin de terre.

Quelques pas plus loin, Giorgio leva les yeux et aperçut au milieu des frondaisons la grande enseigne : casa rizzo, savonnerie depuis 1920.

– Et voilà le bel endroit ! annonça Agnese en écartant les bras lorsqu'ils furent sur l'esplanade devant l'entrée de la savonnerie.

– Une usine ? commenta Giorgio.

– Pas une usine. *Mon* usine.

Elle sortit la clef en cuivre de son petit sac et ouvrit le portail.

D'un geste brusque, elle lui prit la main et l'entraîna à l'intérieur. Elle commença à parler presque sans reprendre sa respiration, lui expliquant avec un luxe de détails ce que l'on faisait au rez-de-chaussée et à l'étage, à quoi servait telle ou telle machine. Marchant à

côté d'elle, Giorgio remarqua en elle une transformation surprenante : ses yeux s'étaient soudain illuminés, sa voix avait pris un ton plus vif, et même son corps avait changé de posture, gagnant en assurance et en solidité. Il l'écoutait, captivé, se laissant emporter par cette euphorie qui lui semblait irrésistible.

– Et voilà l'entrepôt, conclut Agnese lorsqu'ils parvinrent à la dernière salle de l'étage.

Giorgio jetait un œil aux rayonnages débordants de boîtes de toutes tailles lorsqu'il fut de nouveau frappé par ce parfum :

– Mais qu'est-ce que ça sent ? Le talc ?

– Oui, c'est la savonnette *Marianne*, ma préférée !

Elle en prit une sur l'étagère, la sortit de sa petite boîte carrée et la brandit sous son nez. Giorgio se pencha et la huma à l'endroit précis où était gravé l'élégant *M* sur la surface rose.

– Alors ? N'est-ce pas le plus délicieux des parfums ? dit-elle.

Et elle se mit à lui raconter comment son grand-père avait créé ce savon par amour, en hommage à sa femme.

– Elle s'appelait Marianna. Ma grand-mère, je veux dire. Elle laissait un parfum de talc partout dans son sillage.

– La mienne sentait l'eau de rose, murmura Giorgio. Tu sais, dans une petite bouteille bleue.

Agnese acquiesça.

– Je vois ce que c'est. Ma mère en utilise aussi.

Et elle lui sourit.

Ils restèrent quelques instants silencieux, les yeux dans les yeux.

– Je vais te donner quelques produits, comme ça tu pourras les essayer ! décida Agnese en fouillant parmi les rayons pour prendre deux boîtes de chaque savon. Le *Lisse* pour la barbe, le *Neve* pour laver correctement tes vêtements sur le bateau. Et puis l'*Olive*… et *Marianne*, évidemment !

– Comme ça, je sentirai comme toi, dit-il en souriant.

Agnese se tourna vers lui et lui rendit un sourire gêné. Elle mit alors tous les produits dans un sac en papier marqué *Casa Rizzo* avec l'image d'une savonnette couverte de mousse.

– Joli dessin, observa Giorgio.

– Évidemment, c'est Lorenzo qui l'a fait, répartit-elle fièrement en lui tendant le sachet. Voilà pour toi ! Tu me diras s'ils te plaisent.

Giorgio le prit :

– Je te le dirai en mars, à mon retour, répondit-il avec un regard qui signifiait : *Tu seras toujours là, n'est-ce pas ?*

– Je compte sur toi, approuva-t-elle en rentrant la tête dans les épaules.

Une fois sur le chemin de terre, Agnese lui dit qu'elle rentrait chez elle.

– C'est la dernière maison là-bas tout au fond, après le panneau, dit-elle en pointant son doigt. Tu te rappelles comment rentrer ou bien il faut que je t'explique ?

– Un marin sait toujours comment rentrer, assura Giorgio avec un clin d'œil.

– Alors, salut, dit-elle en tournant à droite.

– Salut, Cheveux fous, répondit-il en prenant à gauche.

Mais quelques secondes plus tard, Agnese cria :

– Eh, marin !

Giorgio se retourna.

– J'étais convaincue qu'il allait y avoir une catastrophe à cause de la tarte. Mais je t'ai rencontré.

Elle lui adressa un dernier sourire avant de tourner les talons et de se mettre à courir.

Il resta là, abasourdi. C'était la phrase la plus bizarre qu'il ait jamais entendue. *Qu'est-ce que c'est que cette histoire de tarte ?* se demanda-t-il en fronçant les sourcils. Et il éclata de rire.

Il faisait plutôt froid, ce dernier vendredi de février ; à peine après avoir poussé la porte vitrée du cinéma-théâtre Apollo, Angela s'enveloppa dans son manteau en frissonnant. Lorenzo la rejoignit, une affiche enroulée dans la main.

– Qu'as-tu pris cette fois ? lui demanda-t-elle.

– L'affiche du *Pigeon*. Tu t'en souviens ? Nous l'avons vu l'été dernier. Ils l'avaient encore, une chance !

Il s'imaginait déjà l'accrocher dans sa chambre, juste à côté de *Gendarmes et voleurs*, et de toutes les autres affiches que lui avait données Alfredo, le gérant du cinéma, si sentimental qu'il ne jetait

jamais aucune affiche, pas même celles des films qui ne lui avaient pas plu. Lorenzo sortit une gauloise de son paquet et l'alluma.

– Tu trembles et tu as le nez tout rouge, dit-il en attirant Angela dans ses bras.

Elle posa la tête sur sa poitrine.

– Je ne sais pas si c'est plus à cause du froid ou du film, répondit-elle en frissonnant à nouveau.

Elle jeta un regard vers l'affiche du film qu'ils venaient de voir, *Sueurs froides*, d'Alfred Hitchcock, s'attardant sur le visage terrifié d'un homme sur fond rouge sang.

– Pourquoi ? Tu n'as pas aimé ? lui demanda Lorenzo.

Elle leva les yeux, lui ôta la cigarette de la bouche et tira une bouffée.

– Non. C'est assez angoissant, avoua-t-elle en soufflant la fumée. Et puis, l'histoire est tellement confuse… C'est comme s'il manquait des pièces…

– Moi, j'ai trouvé le film magnifique, l'interrompit-il en reprenant la cigarette.

– Tellement magnifique qu'il n'y avait que toi, moi et ces deux-là dans la salle, dit-elle en désignant un couple de personnes âgées qui s'éloignaient d'un pas lent en se tenant par le bras.

– Allez, arrête ! protesta Lorenzo. Le thème du double, la peur et l'attrait de l'abîme, l'absence de consolation… Nous pourrions parler des jours entiers de ce film !

– Ah non merci. Très peu pour moi, maugréa Angela avec un faible sourire.

– Moi, je crois que j'irai le voir une deuxième fois.

Et il passa un bras autour des épaules de la jeune fille.

– Comme tu voudras, même si, à mon avis, ils vont l'ôter dès demain de l'affiche, répliqua-t-elle avant de déposer un petit baiser sur sa joue.

Sans desserrer leur étreinte, ils remontèrent la rue pavée où se trouvait le cinéma et arrivèrent sur la place de la Mairie où était garé le Lambretta. Le rideau du Bar Italia était baissé et la lumière des réverbères éclairait une place silencieuse et vide, à l'exception d'un chat tigré qui somnolait devant la porte de la mairie.

– Asseyons-nous ici, dit Lorenzo en la tirant par la main vers l'un des bancs en bois.

– Mais il fait froid, je veux rentrer à la maison…, se lamenta-t-elle.

– Rien qu'un instant. J'ai quelque chose à te dire. Viens, insista-t-il en l'obligeant à s'asseoir et en l'attirant à lui. Je vais te réchauffer.

Il lui prit la main gauche et caressa le doigt où brillait un anneau d'or jaune serti d'une petite émeraude.

Comme il se l'était juré enfant, à sa majorité – il avait eu vingt et un ans le 3 décembre de l'année précédente –, Lorenzo avait demandé Angela en mariage avec la bague de fiançailles qui avait appartenu à Marianna. C'était sa grand-mère elle-même qui la lui avait donnée. Marianna avait toujours eu une bienveillance particulière à l'égard d'Angela, peut-être parce qu'elle aussi avait perdu son père étant petite, et elle connaissait bien le sentiment d'égarement que l'on éprouvait, cette sensation d'être soudain exposé et fragile, sans plus personne pour ouvrir la route. « Ça, quand tu seras grand, tu t'en serviras pour demander Angela en mariage », lui avait-elle dit, refermant sa main ridée sur celle de Lorenzo. Puis elle lui avait fait un clin d'œil, pour signifier que cela devait rester un secret entre eux. Il avait gardé la bague sous clef pendant des années, dans le tiroir du bureau de sa chambre où personne ne serait jamais allé fourrer son nez. Après la mort de ses grands-parents, il avait parfois entendu sa mère grommeler : « Va savoir où a fini la bague de Marianna. J'ai regardé partout chez elle, mais elle n'est nulle part. Bizarre. »

– Tu sais à quoi j'ai pensé ? dit Lorenzo en déposant un baiser tendre sur le front de sa fiancée. Quand tu seras ma femme, tu pourras travailler à la savonnerie avec moi. Tu t'occuperais de tout ce qui est administratif ; tu es précise pour tenir les comptes.

Elle le regarda, surprise.

– Tu es sérieux ? Tu n'en avais jamais parlé jusqu'à présent.

– Bien sûr que je suis sérieux. Tu pensais que j'allais te laisser dans cette boutique de céramiques à être l'esclave de ce type à jamais ? En plus, il a un faible pour toi, ça se voit à des kilomètres.

Elle se redressa, vexée.

– Je ne suis pas une esclave, protesta-t-elle. Et Oronzo n'a pas du tout un faible pour moi, il est seulement gentil. Ne commence pas.

– Ah bon ? Si tu le dis. En tout cas, tu gères la boutique toute seule, et après toutes ces années, il continue à te payer au lance-pierre. Allons, Angela…

Il secoua la tête.

– Ne va pas croire que l'argent entre à flots dans la boutique, Oronzo me paie comme il peut.

– Mais ce type-là ne manque pas d'argent, objecta Lorenzo. Oronzo a ses entrées, là-haut au port. Tout le monde le sait.

– Je ne vois pas de quoi tu parles, rétorqua-t-elle. Mais revenons-en au sujet précédent qui me plaît beaucoup plus.

Le visage de Lorenzo se détendit en un sourire.

– Tu me veux vraiment à tes côtés à la Casa Rizzo ? demanda-t-elle sur un ton radouci.

– Je te veux toujours avec moi. Tu sais pourquoi ?

Elle fit non de la tête.

– « Pour rouler au hasard, il faut être seul. Dès qu'on est deux, on va toujours quelque part. »

Angela haussa les sourcils.

– Mais ce n'est pas…, murmura-t-elle en désignant le cinéma.

Lorenzo se mit à rire :

– Si, si, c'est une réplique de Kim Novak.

– Oh, arrête, idiot, réagit-elle en souriant.

Elle fit mine de le repousser, mais Lorenzo la rattrapa et la serra contre lui.

– Allez, je te ramène chez toi… Tu trembles encore, dit-il en lui frictionnant les bras.

Ils enfourchèrent le Lambretta qui, comme d'habitude, démarra après plusieurs essais. L'affiche entre les jambes, Lorenzo conduisit jusqu'au quartier qui se trouvait bien au-delà du port, là où commençaient les murs décrépits, la puanteur d'urine et les rangées de sous-vêtements séchant sur les balcons. Il s'arrêta devant une maison à la porte en bois décolorée.

– À demain, mon amour, dit-il.

Angela descendit de la selle et lui souhaita une bonne nuit dans un long et tendre baiser.

Lorenzo ouvrit lentement la porte de la maison et s'étonna de voir de la lumière dans la cuisine : personne ne veillait jamais chez eux

après la tombée de la nuit, hormis à Noël et au Nouvel An.

Il trouva son père assis à sa place habituelle, les mains jointes devant lui ; sa mère debout, adossée au buffet, les bras croisés et les traits tirés ; et sa sœur en pleurs, la tête enfouie dans ses bras.

– On t'attendait, l'accueillit Salvatora d'un ton las.

Agnese releva la tête d'un coup, regarda son frère, les yeux humides et les joues striées de larmes, et se jeta contre lui.

– Que se passe-t-il ? demanda-t-il, inquiet, caressant le dos de sa sœur qui continuait à sangloter. Allons, calme-toi. Et vous, allez-vous enfin me dire ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

– Qu'est-ce qu'ils *nous* ont fait, hoqueta Agnese.

Giuseppe soupira et, se tordant les mains, se décida enfin à parler.

– J'ai vendu l'usine, dit-il, sans parvenir à regarder son fils dans les yeux.

– Je… je n'ai pas compris…, bégaya Lorenzo, en plein désarroi.

– Il a vendu la savonnerie. Qu'y a-t-il à comprendre ? intervint Salvatora.

Le jeune homme dévisagea sa mère, puis se tourna vers Giuseppe.

– Tu as fait *quoi* ?

– Calme-toi, papa va t'expliquer, le réprimanda sa mère.

Lorenzo s'écarta d'Agnese et se planta devant son père, les mains crispées sur le dossier de la chaise.

– Je ne vais sûrement pas me calmer, merde !

Giuseppe poussa un soupir. Il avait manifestement du mal à trouver les mots justes, en supposant qu'il y en eût.

– Cela faisait longtemps que j'y pensais…, commença-t-il. Mais je n'en avais jamais trouvé le courage… J'ai fait de mon mieux jusqu'à présent, et pourtant…

Lorenzo l'empêcha de poursuivre.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu as fait au juste ? Tu as passé plus de temps à la maison à faire ces maudits mots croisés qu'à l'usine.

– Ce n'est pas vrai, je ne te permets pas ! réagit Giuseppe en se levant. J'ai dû tout prendre en charge tout seul, après l'accident. Pendant des années. Tout seul, répéta-t-il, presque à bout de souffle. Toi, tu n'as aucune idée de ce que m'a fait endurer ton grand-père… Avec vous, il a été différent, mais avec moi…

– Ne te fiche pas de moi ! le coupa de nouveau Lorenzo. Tu accuses grand-père de je ne sais quoi, alors que tu devrais le

remercier… La vérité, c'est que tu n'en as jamais rien eu à cirer de cet endroit, on voit bien ce que tu en as fait.

– Et qu'est-ce que tu en sais, toi ? éclata Salvatora. Ton père a fait de son mieux, je le sais, moi ! Je l'ai vu de mes yeux ! Et malheur à qui dira le contraire !

– De son mieux ? N'importe quoi ! Nous pouvions nous développer, devenir l'une des savonneries les plus importantes des Pouilles, et nous sommes restés à la traîne. Agnese et moi, nous nous donnons du mal et nous sommes bien les seuls : qui est là-bas du matin au soir comme grand-père ? Qui gère la production, les fournisseurs, les clients ? Qui s'occupe des formules ? Qui a eu l'idée de changer les emballages ? Et des affiches publicitaires ? Hein ?

Giuseppe se rassit.

– Mais laisse-la-nous, l'usine, bon sang ! Pourquoi la vendre ?

– Je l'ai déjà vendue, murmura Giuseppe. J'ai besoin de l'argent pour…

– À qui ? À qui tu l'as vendue ? l'interrompit Lorenzo.

Son père tambourina des doigts sur la table puis regarda sa femme.

– Dis-lui, l'encouragea-t-elle.

– À l'un des Colella, répondit alors Giuseppe dans un filet de voix.

– Papa, mais comment ça, à Colella ? éclata Agnese.

Lorenzo saisit la chaise et la jeta par terre.

– Lorenzo ! cria Salvatora.

– Tu n'as pas de couilles, tu n'en as jamais eu, fulmina-t-il en pointant son index vers Giuseppe. Grand-père ne l'aurait jamais permis. Jamais ! Tu es la honte de la famille.

Giuseppe, assommé par la fureur de ces accusations, serra les poings et commença à trembler. Salvatora se précipita pour le prendre dans ses bras, hurlant à Lorenzo qu'il était un monstre.

– Tu ne sais rien de ton père ! Honte à toi de ces mots indignes qui sont sortis de ta bouche !

– Arrêtez, s'il vous plaît, arrêtez ! s'écria soudain Agnese, qui s'enfuit dans sa chambre en se bouchant les oreilles.

Les cris cessèrent alors enfin.

Lorenzo resta à fixer son père, le regard chargé de haine.

Ces quelques mots – *J'ai vendu l'usine* – lui avaient arraché le cœur.

1. « Idiot » en dialecte ligure.
2. Que l'on pourrait traduire par « tête de linotte ».

4

« Je reste là où est ma maison »

Février-mars 1959

Le matin suivant, la cuisine semblait inhabitée : la pièce était plongée dans l'obscurité, fenêtres fermées, une odeur rance de viande bouillie flottait dans l'air. Salvatora n'avait pas mis la table du petit déjeuner, personne n'était encore descendu, *La Settimana Enigmistica* n'était pas à sa place habituelle sur la table. Il régnait partout un silence suffocant.

Agnese tira une chaise et s'assit. La tête entre les mains, elle se remémora chaque épisode de la nuit précédente, les cris et les mots terribles qui avaient fusé. Elle secoua la tête : elle avait la boule au ventre rien que d'y penser.

– Que fais-tu dans le noir ?

La voix de son père la fit sursauter. Giuseppe alla ouvrir les fenêtres et une faible lumière éclaira la pièce.

Agnese ne répondit pas. Il remplit deux tasses de lait et les apporta sur la table avec la boîte à biscuits verte. Elle leva un instant les yeux vers son père, on aurait dit une figurine en carton triste, dessinée avec une bouche tombante. Puis, lentement, elle trempa un biscuit dans le lait et, au moment où elle le portait à sa bouche, elle fondit en larmes. La partie ramollie du biscuit se détacha et tomba dans la tasse, éclaboussant la table.

– Agnese, murmura Giuseppe.

Elle essuya ses larmes des deux mains et renifla.

– Pourquoi as-tu fait ça, papa ? demanda-t-elle alors, la voix tremblante. Explique-moi, je t'en supplie.

Son père croisa les mains sur la table. Il soupira.

– Tu as raison… J'aurais dû le faire il y a bien longtemps.

– Lorenzo, ouvre, s'il te plaît, dit Agnese devant la porte fermée à clef.

Son frère s'était réfugié dans sa chambre la veille et n'en était pas encore sorti.

Agnese entendit la clef tourner dans la serrure. Lorenzo ouvrit la porte et la laissa entrer. La pièce sentait fort la peinture et la cigarette ; le cendrier sur la commode débordait de mégots noircis et les tubes de couleur, parfois sans bouchon, étaient dispersés un peu partout. Elle se boucha le nez et courut ouvrir la fenêtre.

– Ça ne te fait rien cette odeur ? s'exclama-t-elle en grimaçant et en agitant la main devant son nez.

Puis elle se tourna vers le chevalet et s'approcha du tableau.

– Ah, mais tu l'as terminé… Il est très beau. Elle a le visage d'Angela, elle aussi.

Elle se força à sourire.

Lorenzo resta silencieux. Il s'allongea sur le lit, jambes croisées et mains derrière la tête, et fixa le plafond en se mordillant la lèvre inférieure.

Agnese soupira et alla s'étendre près de lui.

– Je n'arrive toujours pas à y croire… C'est vraiment arrivé, tout ça ? dit Lorenzo d'une voix rauque. Je ne lui pardonnerai jamais, Agnese, jamais. Notre usine… notre maison… les grands-parents… comment a-t-il pu ?

Une larme roula sur la joue d'Agnese. Elle comprenait parfaitement ce que ressentait son frère : elle aussi avait l'impression que tout ce qui était arrivé était encore irréel, impossible. Du jour au lendemain, tout son monde s'était effondré sous ses yeux, comme un immeuble après une explosion.

– Peut-être avons-nous encore le temps de rendre l'argent, rumina-

t-il. On explique à Colella que c'était une énorme erreur, que papa n'était pas lui-même ou quelque chose de ce genre… Il faut qu'on parle à un avocat…

– Non, Lorenzo. Ce n'est pas possible, chuchota-t-elle en secouant la tête les yeux fermés.

– Pourquoi ? Qu'est-ce que tu en sais ?

– Ce matin, j'ai longuement parlé avec papa. Je l'ai obligé à m'expliquer, répondit Agnese. Je peux te raconter ?

Lorenzo prit une longue inspiration.

– Oui, répondit-il enfin.

Agnese se redressa pour pouvoir le regarder dans les yeux. Elle lui dit que la décision de leur père était en réalité une décision réfléchie et difficile, qu'il souhaitait vendre depuis des années mais qu'il n'avait jamais trouvé la force de le faire, qu'il ne voulait pas de cette usine, qu'il n'en avait jamais voulu.

– Mais nous si, bon sang ! J'en veux, moi ! explosa Lorenzo en se redressant d'un coup.

– Attends, laisse-moi finir…, reprit-elle, séchant une autre larme du dos de sa main. Il a dit qu'il allait investir l'argent dans un chantier naval…

– Un chantier naval ? Et d'où ça sort, ça ? Depuis quand il s'intéresse aux bateaux ?

– Depuis toujours, apparemment… C'est juste que nous ne le savions pas. Maman le savait, par contre… Et les grands-parents aussi, mais ils n'ont jamais voulu l'écouter.

Lorenzo la regardait, abasourdi.

– Mais je m'en fiche, moi, de ce qu'il veut faire ! Et nous alors, Agnese, qu'est-ce qu'on va devenir ?

– Il m'a dit qu'il allait verser une partie de la somme sur nos livrets à la Poste. Parce que ce n'est que justice, a-t-il ajouté.

– Ah, merci bien !

– Il a dit aussi une dernière chose… Il a demandé à Colella de nous garder, nous travaillerions pour lui. Il veut nous rencontrer demain.

Lorenzo bondit du lit, toujours plus agité.

– Mais tu plaisantes, Agnese ? Nous, devenir les employés de quelqu'un d'autre, dans *notre* usine ? Jouer les invités dans notre propre maison ? Mais ce type est complètement fou… Comment a-t-il pu avoir l'idée de nous humilier comme ça ? Comment ? Bon sang de

bonsoir…

– Attends… J'ai réfléchi et j'ai eu une idée…

– Quoi, Agnese, quelle idée ? murmura-t-il en se massant les tempes.

– Voilà, si nous mettons de côté ce que nous donnera papa plus ce que nous gagnerons en travaillant pour la savonnerie, un jour, nous pourrons ouvrir une petite usine rien qu'à nous. Toi et moi. Une nouvelle Casa Rizzo.

Lorenzo dévisagea sa sœur comme si elle venait de s'exprimer dans une langue étrangère.

– Tu es devenue folle toi aussi ?

– Penses-y, au moins ! Ne dis pas non tout de suite.

Il s'assit à côté d'elle sur le lit et prit ses deux mains dans les siennes. Il avait le regard enflammé, les cheveux en bataille.

– Regarde-moi dans les yeux et écoute-moi bien, dit-il en détachant chaque mot. Nous ne créerons pas de nouvelle usine, puisque nous en avons déjà une. Et nous devons la récupérer. Nous ne serons pas employés dans notre propre maison, nous ne travaillerons pas pour Colella, est-ce que c'est clair ?

Agnese ouvrit la bouche pour répondre, mais il ne la laissa pas parler.

– Demain, nous irons le rencontrer tous les deux puisque c'est ce qu'il souhaite et nous lui dirons qu'il peut aller se faire voir, nous ne travaillerons jamais pour lui.

– Et quel est ton plan ? demanda-t-elle.

– Nous allons récupérer notre usine. Ensemble. Nous n'en créerons pas d'autre, Agnese, non, hors de question.

– Et qu'est-ce qui te fait croire qu'il voudra bien nous la revendre ?

– Il sera obligé, Agnese, un point c'est tout. Nous lui proposerons plus d'argent. Beaucoup plus d'argent.

– Et où allons-nous trouver tout cet argent, si nous ne travaillons pas ? objecta-t-elle, les yeux ronds.

– Nous le trouverons. Je ne sais pas encore comment, mais nous le trouverons. À n'importe quel prix, Agnese. N'importe lequel.

La jeune fille baissa les yeux vers le couvre-lit et se mit à caresser l'un de ses losanges colorés. Leur mère l'avait fabriqué lorsqu'ils étaient enfants : chaque soir, elle s'installait dans un des fauteuils verts du salon, au coin du feu, et elle cousait tandis que Giuseppe, en

face, dans l'autre fauteuil, la regardait paisiblement, le menton sur la main, le magazine de mots croisés sur les genoux. Elle réalisait seulement à présent que ce regard, même dans ces moments-là, n'était pas serein, mais résigné. Et elle ne l'avait jamais compris.

– Alors ? dit Lorenzo. Nous sommes d'accord ? Demain, nous irons le voir et nous lui montrerons qui nous sommes.

Elle leva les yeux vers son frère.

– D'accord, dit-elle, avant de fixer de nouveau le couvre-lit.

Le rendez-vous avec Colella était fixé à neuf heures à la savonnerie. Lorenzo et Agnese arrivèrent à la Casa Rizzo un peu avant huit heures et demie ; excepté Mario, il n'y avait encore personne. Adossé au mur en combinaison de travail, il fumait une Nazionali. Lorsqu'ils descendirent du Lambretta, Mario les dévisagea d'un air sérieux et ils comprirent tous deux qu'il savait déjà tout.

Ils se saluèrent d'un signe de tête, sans sourire. Une fois à l'intérieur de l'usine, Lorenzo lui demanda à brûle-pourpoint :

– Tu l'as déjà rencontré ?

Mario hésita.

– Oui, finit-il par admettre, la semaine dernière. Le jour où ils ont signé chez le notaire.

– Ah, le jour où tu as demandé à ne pas venir parce que tu étais malade ? siffla Lorenzo.

– Ce jour-là, oui, répondit Mario avec une pointe d'embarras.

Lorenzo hocha la tête, l'air offensé ; il enfonça ses mains dans ses poches et se dirigea vers le bureau.

Agnese et Mario restèrent à l'entrée dans un silence gêné. L'ouvrier aux sourcils broussailleux arriva à ce moment-là.

– Bonjour, Vito, l'accueillit Mario.

– Bonjour, marmonna l'autre, qui poursuivit son chemin.

– C'est quel genre de type, ce Colella ? s'enquit alors Agnese.

Mario haussa les épaules.

– Que veux-tu que je te dise ? Il a la morgue de ceux qui ont de l'argent. La savonnerie Colella doit être trois, voire quatre fois plus

grande qu'ici.

– À quoi lui sert la nôtre s'il a déjà la sienne ? demanda Agnese, fronçant les sourcils.

– Si j'ai bien compris, il ne s'entend pas avec ses deux frères aînés, alors il s'est retiré de l'affaire familiale et a décidé de monter la sienne. Je ne sais rien d'autre…

Il secoua la tête.

– Je suis vraiment désolé. Je te le dis à toi, et rien qu'à toi : ton père a fait une grosse, très grosse connerie. Quand je pense à Renato, à combien il tenait à ce que Lorenzo et toi…

Les yeux emplis de larmes, Agnese lui posa la main sur le bras.

– J'espère qu'il ne licenciera aucun d'entre vous…

Il renifla.

– C'est ce qu'il a promis, et Giuseppe me l'a garanti. Pour le moment, ça nous suffit. Il dit même qu'il veut développer l'affaire… Il a aussi acheté le terrain d'à côté, celui de don Pasquale. Pour ce qu'il en faisait de toute façon…

Agnese inspira profondément.

– D'accord. Merci, Mario, dit-elle en se dirigeant vers le bureau pour rejoindre son frère avant de se raviser. Tu crois que nous devrions accepter sa proposition et rester travailler pour lui ? Lorenzo s'y oppose. Moi, je ne sais plus quoi penser… Tout est tellement bizarre.

Mario mit une main sur son épaule et la serra de ses doigts jaunis.

– Tu sais ce que je dis à Teresa quand elle ne sait pas quoi faire ? D'écouter son cœur. Que te dit le tien, petite Agnese ?

Elle le regarda un instant, puis baissa les yeux sans répondre.

Agnese trouva son frère assis à son bureau ; il se balançait doucement, l'air absorbé, un crayon entre les dents. Elle s'assit face à lui, mais il ne lui accorda pas un regard. Elle croisa alors les mains et regarda autour d'elle : une boule dans la gorge, elle vit le diplôme de leur grand-père, ainsi que les certificats et les prix reçus pour la savonnette *Marianne* aux différentes foires de Gênes, Rome, Florence ;

elle observa les affiches dessinées par son frère – elle les trouva très belles, comme toujours – puis s'arrêta sur la photographie en noir et blanc de leurs grands-parents, encadrée sur le mur derrière Lorenzo. Elle avait été prise le jour de l'inauguration de la savonnerie, en mars 1920 : Renato et Marianna étaient jeunes, ils se tenaient par la main et souriaient, heureux. Ils avaient l'air de se sentir en sécurité, comme s'ils avaient enfin trouvé leur place dans le monde ; et c'était exactement ce qu'elle éprouvait entre ces murs, elle se sentait à la maison… Dès la première fois où son grand-père l'avait autorisée à s'approcher du mélangeur et, d'un sourire, laissée ajouter l'essence de talc à la masse chaude et liquide du savon.

Tout à coup, la voix de Giuseppe se fit entendre derrière la porte fermée.

Lorenzo jeta un œil à l'horloge murale : neuf heures moins dix.

– Un vrai miracle…, ironisa-t-il. Il n'est jamais arrivé aussi tôt.

Giuseppe ouvrit la porte du bureau.

– Salut, fit-il, visiblement mal à l'aise.

Lorenzo tourna le dos. Agnese leva un instant les yeux : leur père s'était mis sur son trente et un : costume sombre, chemise blanche et cravate en soie bordeaux qui faisait plisser son double menton. La dernière fois qu'elle l'avait vu avec – elle s'en souvenait très bien –, c'était à la messe de Noël. Ses cheveux étaient plaqués en arrière avec de la brillantine ; elle imagina sa mère, toujours dévouée, faisant son nœud de cravate et lissant ses cheveux au peigne fin…

Giuseppe soupira et posa sur le bureau une serviette en cuir marron. Il resta debout, tambourinant de ses doigts sur le porte-documents.

– Nous pouvons discuter, avant de…, tenta-t-il.

– Moi, je n'ai plus rien à te dire, éclata Lorenzo en se levant du fauteuil.

Giuseppe regarda Agnese, la suppliant des yeux de lui venir en aide, de raisonner son frère, sans quoi cette matinée ne serait qu'une épreuve de plus, un énième esclandre.

– Que devons-nous savoir avant de le rencontrer ? demanda alors Agnese, s'efforçant de garder son calme.

Lorenzo se dirigea vers la porte comme une furie, l'ouvrit violemment et sortit de la pièce sans la refermer.

Le père et la fille se retournèrent pour le regarder franchir le

portail.

Giuseppe s'avança ensuite d'un pas fatigué vers la chaise à côté d'Agnese et s'assit au bord, comme s'il n'était plus déjà qu'un invité.

– Toi qui es plus sensée que ton frère, écoute-moi.

La jeune fille se tourna vers son père sans répondre.

– J'ai fait en sorte de vous protéger, tu sais. Je l'ai convaincu de vous garder tous. Personne ne se retrouvera à la rue. Ne faites pas les idiots, ne refusez pas sa proposition. Vous avez besoin d'un travail : l'argent que je vous donnerai ne fera pas long feu. Tâche de convaincre ton frère de l'écouter, au moins. Et pas de coup de sang, s'il te plaît. Celui de l'autre soir nous a suffi…

Agnese haussa les épaules.

– Tu le connais. Je ne peux pas y faire grand-chose, moi, dit-elle, avant d'ajouter, voyant la grimace déçue de son père : Mais je vais quand même essayer, d'accord ?

Le silence qui suivit fut rompu par un coup de klaxon.

– Le voilà, annonça Giuseppe en se levant avec difficulté.

– Mais pourquoi il klaxonne, celui-là ? s'indigna Agnese, se levant aussi.

Ils sortirent sur l'esplanade. Lorenzo se tenait juste à côté du portail, droit comme un *I*, les jambes légèrement écartées et les bras croisés.

Une Alfa Romeo Giulietta d'un beau rouge vif s'arrêta dans un nuage de poussière. Agnese n'en avait jamais vu ailleurs que dans les magazines ; à Araglie, personne n'avait de voiture de ce genre, elle aurait pu le parier ! Giuseppe et elle se placèrent à côté de Lorenzo, et tous trois tournèrent leur regard vers le conducteur qui descendit de l'auto et se dirigea vers eux d'un pas altier. Il était plutôt grand et corpulent, bien que son costume et son gilet fussent parfaitement ajustés à sa taille. Il avait des cheveux poivre et sel avec la raie sur le côté, son nez était rond et grêlé, il portait une moustache blanche fournie et serrait un cigare entre ses lèvres charnues. Agnese essaya de deviner son âge : une chose était sûre, il était plus âgé que son père et devait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans.

Giuseppe s'écarta de ses enfants pour aller à sa rencontre avec un large sourire, la main tendue.

– Il ne manquerait plus qu'il lui déroule le tapis rouge, murmura Lorenzo. Avec un lit de pétales de rose, même…

L'homme serra la main de Giuseppe puis ôta le cigare de sa bouche et dit d'une voix forte et chaleureuse :

– Bonjour, Giuseppe. Et voici sans doute tes enfants. Agnese et Lorenzo, c'est ça ?

– Eux-mêmes, répondit Giuseppe en jetant un regard inquiet vers son fils.

L'homme sourit et tendit une main poilue à Agnese.

– Bonjour, je suis Francesco Colella, dit-il avec un fort accent de Bari.

La jeune fille la serra du bout des doigts et regarda son frère.

Lorenzo tendit une main et, tout en serrant celle de Colella, il le fixa droit dans les yeux et dit :

– Nous ne sommes pas des « enfants » et nous ne sommes pas à lui non plus.

Colella resta un instant interloqué, puis il s'adressa de nouveau à Giuseppe.

– Entrons alors, puisque nous sommes tous là.

Ils se mirent en marche. Agnese ralentit le pas et saisit le bras de son frère.

– Reste calme, je t'en supplie, chuchota-t-elle. Restons polis et écoutons ce qu'il a à nous dire.

Lorenzo s'arrêta.

– Il peut bien dire ce qu'il veut, nous, on s'en va d'ici. Laisse-moi lui parler.

Et il reprit sa route.

Agnese ne le suivit pas tout de suite. Elle ferma un instant les yeux ; elle eut brusquement l'impression de n'être plus sûre de rien. Elle attendit encore quelques secondes, puis se décida à entrer.

La pièce semblait déjà imprégnée de la puanteur du cigare. Colella s'était installé dans le fauteuil derrière le bureau et Giuseppe se tenait debout à côté de lui. *Comme un valet de pied*, pensa aussitôt Lorenzo. À la vue de cet inconnu dans le fauteuil de leur grand-père, Agnese ressentit comme un choc à l'estomac et, prise de vertige, se laissa presque tomber sur l'une des chaises. Lorenzo se posta derrière elle, les bras croisés. Désorientée, elle se tourna pour le regarder. Elle savait que pour Lorenzo aussi, voir cet homme dans le fauteuil où s'asseyaient, la veille encore, son père, son frère et elle-même à tour de rôle était un coup de poignard dans le cœur.

Colella posa son cigare sur le rebord du cendrier, mit les coudes sur le bureau et croisa les mains. Il s'éclaircit la voix et commença à raconter qui il était et d'où il venait. Il connaissait bien les produits de la Casa Rizzo, bien que ce fût une petite savonnerie familiale.

– Elle a fait parler d'elle, dit-il sur un ton condescendant. Mais maintenant, on est obligé de voir les choses en grand, si l'on veut survivre sur le marché. Les produits américains envahissent les rayons, vous le voyez chez vous, et il faut leur tenir tête. La qualité est sans aucun doute primordiale, précisa-t-il en levant les mains, mais il faut qu'elle soit alliée à la rapidité et à la production de masse. Il y a ici des outils et des machines qui ont l'air de dater d'avant-guerre : par exemple, vous faites encore refroidir le savon sur des claies en bois, soupira-t-il avec un petit sourire, alors qu'il existe désormais des séchoirs qui le solidifient en vingt minutes au lieu de deux mois ; et vous coupez encore les blocs avec des presses à pédale alors qu'une presse automatique permet de produire des milliers de pièces en une heure.

Il s'interrompit pour tirer une longue bouffée de son cigare et souffla la fumée par les narines, ce qui provoqua une vague nausée chez Agnese. Elle se demanda quand il était venu visiter l'usine, puisqu'il semblait si bien la connaître… Giuseppe l'avait-il amené un dimanche ? Ou bien pendant les fêtes de Noël ? Et combien de fois cela s'était-il produit, à l'insu de Lorenzo et d'elle-même ?

Colella toussota et poursuivit d'un ton qui ne trahissait pas la moindre hésitation :

– Donc, avant toute chose, je remplacerai les machines. Je continuerai à produire, sous ma marque, naturellement, les produits de la Casa Rizzo, du moins ceux qui se vendent bien, mais je veux aussi miser sur les détergents à usage industriel qui, eux, rapportent de l'argent et, pour finir, il faudra utiliser des matières premières moins coûteuses mais aux mêmes propriétés. Ah, et puis, il y a la question de la publicité…

Lorenzo posa une main sur l'épaule d'Agnese et la serra, alors que Colella s'adressait à lui.

– J'ai jeté un œil à tes affiches et au matériel promotionnel. On voit que tu es doué. Mais laisse-moi te dire une chose, on ne fait pas de la publicité avec de beaux dessins : ça, c'est bon pour les musées. Il faut être plus efficace visuellement, miser sur des slogans percutants.

C'est mon homme de confiance, Cosimo, qui va s'en occuper. Je travaille avec lui depuis des années, il sera le nouveau responsable commercial et toi, si tu veux, tu pourras l'assister, en mettant ton art au service de ses idées. Et des miennes.

Sur chaque trait du visage de Giuseppe se lisait la peur que son fils n'explose d'un instant à l'autre. Mais contre toute attente, Lorenzo ne bougea pas : il continua à écouter Colella avec une expression dure, presque impassible, sa main serrant l'épaule de sa sœur.

– Quant à toi, Agnese, ton père m'a parlé de ton *nez*, reprit-il en souriant. Et aussi de ton attachement à ce lieu ; il m'a dit que tu travailles dur et que tu t'es toujours occupée des formules aux côtés de ton grand-père. Si cela te va, tu peux rester au département des additifs, comme ça tu pourras… t'amuser avec les essences et les parfums.

Il lui fit un clin d'œil d'un air indulgent, comme s'il venait d'accorder à une petite fille l'autorisation de jouer, et il tira une autre bouffée de son cigare.

– Tu as fini ? demanda Lorenzo.

Colella le regarda. Son sourire disparut.

– Tu me tutoies ? Je ne me rappelle pas te l'avoir permis.

– Je n'ai pas besoin d'autorisation, chez moi, répliqua le jeune homme.

L'homme s'adossa au fauteuil.

– Si tu as quelque chose à dire, dis-le maintenant.

– Je suis désolé… non, en réalité je ne suis pas du tout désolé que mon père t'ait fait perdre ton temps, dit Lorenzo. Vois-tu, ma sœur et moi ne sommes pas faits du même bois que lui. (Il posa ses deux mains sur les épaules d'Agnese.) Et, vois-tu, nous ne sommes pas tellement habitués à céder. C'est notre usine, la savonnerie que mon grand-père a créée. Comment peux-tu imaginer que nous allons devenir tes esclaves ?

– Est-ce que nous sommes encore à l'époque de l'esclavage ? Je l'ignorais, l'interrompit l'homme avec un sourire ironique tout en lançant un regard à Giuseppe.

– C'est ça, plaisante tant que tu veux…, siffla Lorenzo. Maintenant, ma sœur et moi allons sortir par cette porte et tu ne nous verras revenir qu'en tant que patrons, quand nous récupérerons notre usine et que nous te chasserons à coups de pied au cul. Toi, tes machines

modernes et tes foutus hommes de confiance.

Giuseppe ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

L'air amusé, Colella se pencha en avant, croisant les bras sur le bureau.

– Très bien, voilà la porte. Vous connaissez le chemin, non ?

– On s'en va, Agnese, dit Lorenzo en faisant un pas vers la sortie.

Mais elle ne bougea pas.

– Agnese ? Allez, lève-toi, insista-t-il.

Durant les quelques minutes où Lorenzo s'était adressé à cet homme, le cœur d'Agnese s'était mis à battre de plus en plus vite ; à la seule idée de partir de la savonnerie, de ne pas y retourner le lendemain, de vivre de but en blanc une autre vie totalement inconnue, elle s'était sentie perdue et une sensation de vide avait envahi sa poitrine. Elle avait imaginé les jours à venir et elle était terrifiée parce qu'elle n'avait vu que l'obscurité, le néant. Qui était-elle sans la savonnerie ? Elle ne le savait pas, elle ne l'avait jamais su parce qu'elle n'avait jamais eu besoin de se poser la question. Sa gorge était comme prise dans un étau et l'air lui manqua.

– Je reste, parvint-elle enfin à articuler d'une voix étranglée.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, Agnese ? Lève-toi, on y va, la pressa Lorenzo.

Elle leva les yeux vers la photo de ses grands-parents, puis fixa son frère d'un regard qui implorait à la fois son pardon et sa compréhension. Elle baissa enfin la tête et, la bouche sèche, ajouta à mi-voix :

– Je reste là où est ma maison.

Alors, seulement, elle eut l'impression de respirer de nouveau.

Lorenzo n'aurait jamais imaginé que sa valise en cuir marron tapissée de tissu à carreaux lui aurait suffi pour partir. Ses parents la lui avaient offerte à ses vingt et un ans, en lui souhaitant de l'utiliser pour son voyage de noces.

C'était pourtant cette valise qui était à présent ouverte sur le lit : il avait réussi à y caser six chemises, deux gilets, le pantalon beige et le

foncé, le costume habillé, les chaussures à lacets en cuir noir, deux ceintures et quelques sous-vêtements fourrés sur les côtés. Mais ce n'était pas tout. Il prit son cahier à dessin, les crayons de couleur, la gomme en caoutchouc et le tableau qu'il venait de terminer. Il posa l'ensemble par-dessus les vêtements et glissa ce qui ne tenait pas là où il restait de la place. *Et voilà, terminé*, se dit-il.

Salvatora entra dans sa chambre juste au moment où il abaissait le premier des deux fermoirs métalliques. Elle avait vu son fils rentrer en toute hâte, mais n'avait pas osé demander comment s'était passé le rendez-vous. Puis elle l'avait entendu s'affairer dans sa chambre et la curiosité l'avait emporté.

– Où vas-tu ? lui demanda-t-elle, l'air perplexe, en se séchant les mains dans un torchon qu'elle mit dans la poche de son tablier blanc.

Une odeur de ragoût aux pommes de terre flottait dans l'air.

– Je m'en vais, répondit Lorenzo en rabattant le deuxième fermoir.

– Tu pars ? Mais où ?

– Loin de vous et de cette maison.

Elle s'assit au bord du lit et joignit les mains sur ses genoux.

– Le rendez-vous ne s'est pas bien passé ? Agnese est encore là-bas ?

Lorenzo grimaça un sourire.

– Mademoiselle est encore là-bas, oui, et elle va y rester. Elle va travailler pour Colella à compter d'aujourd'hui, *elle*. Pas moi, je ne vais certainement pas me laisser humilier par cette outre bouffie d'orgueil.

– Ne me dis pas que tu t'es même disputé avec ta sœur…

– Avec la traîtresse ? Celle qui m'a tourné le dos ?

– Lorenzo, ne dis pas ça !

Il secoua la tête.

– Laisse tomber, maman.

– Mais où vas-tu ? Je peux le savoir au moins ?

– Chez Angela, la seule personne qui se soucie encore de moi, apparemment, répondit-il sans la regarder.

Il prit ses cigarettes et son briquet dans sa table de chevet et les mit dans sa poche.

Sa mère soupira.

– Mais qu'est-ce que je t'ai fait, moi ? Pourquoi es-tu fâché contre moi aussi ?

Le jeune homme eut un rire amer.

– Et tu oses me le demander ? (Il saisit la poignée de la valise et la posa par terre.) Si tu avais pris notre défense ne serait-ce qu'une seule fois, maman ! Comment as-tu pu le laisser vendre l'usine ? Pourquoi ne l'en as-tu pas empêché ? Tu n'as pas pensé à tes enfants ?

Salvatora mordilla sa lèvre inférieure, exactement comme le faisait Lorenzo chaque fois qu'il cherchait ses mots.

– Toi… vous… il y a tant de choses que vous ignorez. Vous ne pouvez pas comprendre…

– Mais qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? s'irrita-t-il.

Il prit son manteau en laine et l'enfila.

– Si Angela est triste pour une raison ou une autre, que fais-tu ? Tu l'aides, non ? Tu fais tout ton possible pour la voir heureuse, oui ou non ?

– Quel est le rapport ?

– Eh bien, c'est ce que j'ai fait avec ton père, toute ma vie, dit-elle, sa voix se brisant. Tu ne sais rien, toi, de sa tristesse, et tu ne veux même pas le savoir. Je suis la seule à connaître la douleur qui a toujours pesé sur son cœur.

Lorenzo fronça les sourcils et empoigna la valise.

– Écoute, tu sais quoi ? Je n'en ai plus rien à faire de rien ni de personne.

Et il sortit, laissant sa mère seule.

Lorenzo frappa deux coups. Il ne tarda pas à entendre des pas traînants s'approcher.

La porte s'ouvrit et la mère d'Angela, Marilena, regarda la valise aux pieds de Lorenzo avant de lever les yeux sur le jeune homme.

– Bonjour, Marilena, est-ce que je vous dérange ? Je sais qu'Angela ne rentrera pas avant le déjeuner, mais je voulais savoir si je pouvais entrer quand même.

La femme le dévisagea longuement. Comme souvent, Lorenzo se demanda si ce que l'on disait était vrai, que dans sa jeunesse, cette femme à la longue chevelure striée de gris et au regard éteint était

encore plus belle que sa fille.

– Tu pars en voyage ? lui demanda-t-elle en serrant son châle noir contre elle.

Bien que son mari fût mort depuis des années, elle portait toujours le deuil.

– Oui… non… Je vais vous expliquer.

Alors, devant un café au goût de brûlé, Lorenzo lui raconta tout.

Marilena écouta en silence, la joue appuyée sur la paume de sa main.

Lorsque Lorenzo se tut, elle murmura en dialecte :

– Il n'y a que la cuillère qui connaisse les problèmes de la soupe, comme disait ma mère. La chambre de Fernando est libre.

Quelques heures plus tard, lorsque Angela rentra pour déjeuner, elle trouva Lorenzo en train de dormir dans le lit de Fernando. Les rideaux étaient tirés et la valise gisait sur le sol, dans un coin de la pièce. Elle s'assit au bord du lit et observa son visage contracté en une expression où se lisaient à la fois l'épuisement et la tristesse. Elle passa tendrement la main dans ses cheveux en bataille.

Lorenzo bougonna puis ouvrit lentement les yeux.

– Tu t'es endormi… Le déjeuner est prêt à côté, chuchota-t-elle en souriant.

– Prends-moi d'abord dans tes bras, murmura-t-il.

Angela se pencha sur le lit et le serra contre elle.

– Plus fort.

Ainsi, dans les bras d'Angela qui le berçait doucement, Lorenzo laissa couler toutes les larmes qu'il avait jusqu'alors ravalées.

5

Le pull-over qui sentait le *Neve*

Mars 1959

Baciccia faisait les cent pas dans la cabine en insistant pour qu'ils aillent manger un morceau ensemble ; ils pourraient essayer l'auberge Da Pino, disait-il. À deux pas du cinéma, d'autres camarades y étaient allés et assuraient que c'était à s'en lécher les doigts, en particulier les calamars frits et les spaghettis aux fruits de mer.

– Je ne peux pas, répétait Giorgio, un sourire en coin, tout en se rasant les joues.

Sur le lavabo était posé le tube de *Lisse*, le savon à barbe parfumé à l'eucalyptus qu'Agnese lui avait offert.

– Tu dois retourner chez celle de l'épicerie ? On peut se retrouver après, non ? Je t'attends devant.

Giorgio rit et passa le rasoir sous l'eau.

– Ce n'est pas chez elle que je dois aller.

– Où alors ? Qu'est-ce que c'est que tous ces mystères ?

Giorgio enfila son pull-over par-dessus une chemise à carreaux en flanelle et se recoiffa rapidement en se regardant dans le petit miroir. Puis il donna deux petites tapes sur la joue de son ami.

– On se voit plus tard, dit-il.

Il traversa le marché au poisson et prit la petite rue menant à la place San Francesco : à partir de là, depuis le kiosque où Agnese et lui s'étaient rencontrés, il espérait se souvenir du chemin qu'ils avaient parcouru jusqu'à l'usine. Il jeta un œil à l'épicerie et crut voir Concetta

raccompagner une cliente à la porte ; il accéléra aussitôt, désireux de passer inaperçu. Il s'arrêta ensuite au kiosque, mais dut jouer des coudes pour l'atteindre, car un petit groupe d'hommes était planté devant et tenait une discussion animée sur Aldo Moro, le nouveau secrétaire de la Démocratie chrétienne : il était dans de beaux draps, avec tous les différents courants du parti à mettre d'accord, à commencer par les partisans de son prédécesseur, Fanfani, favorables à l'ouverture à gauche… L'espace d'un instant, Giorgio fut tenté d'intervenir, mais il secoua la tête. *Quelle agitation !*…, pensa-t-il. *Aucune chance que les démocrates-chrétiens permettent une coalition avec la gauche. Ça n'arrivera jamais.* Il tendit trente lires au marchand avec un sourire et demanda *l'Unità*. Il parcourut la première page en marchant : il y avait un article sur les mineurs qui avaient occupé le site de Ribolla, un autre sur les grèves dans la région de Grosseto et un autre encore sur les ouvriers de l'usine automobile Fiorentini que la police avait chassés après vingt-cinq jours d'occupation. *Au lieu de s'intéresser aux querelles de partis, ils feraient mieux de résoudre les vrais problèmes du pays*, se dit-il : *à force de se sentir ignoré, le peuple va finir par exploser*.

Il reparcourut chaque rue et chaque carrefour où Agnese l'avait conduit ; bien que deux mois se fussent écoulés, il se souvenait du trajet à la perfection. Il arriva à la porte en arc et poursuivit jusqu'au chemin de terre menant à l'usine ; il ne devait pas tarder à apercevoir l'enseigne au-dessus des oliviers. Mais lorsqu'il s'arrêta pour lever les yeux, il vit un immense écriteau : savonnerie f. colella.

Est-ce que ma mémoire me joue des tours ? se demanda-t-il, surpris. *J'aurais pourtant juré que l'enseigne disait « Casa Rizzo »*… Il haussa les épaules et continua d'avancer ; la seule personne qui pouvait l'éclairer était Agnese, et il était certain d'une chose : elle lui avait dit qu'elle était toujours là, à la savonnerie, et il pourrait ainsi lui poser la question dès qu'il la verrait.

– Vous désirez ?

Un petit homme râblé se dressait devant lui ; sa barbe bouclée était sillonnée d'épais fils blancs et il portait une combinaison d'ouvrier.

– Je cherche Agnese, répondit Giorgio.

– Et qui la demande ? répliqua l'autre, soudain intrigué.

– C'est une surprise.

– Bon, d'accord, attends là-dehors, dit l'ouvrier en indiquant l'esplanade. Je vais te la chercher.

Agnese, en combinaison et charlotte sur la tête, se tenait debout devant le mélangeur et versait les additifs dans la masse chaude de savon. Elle était la seule de toute l'usine à connaître par cœur, pour chaque produit, les dosages exacts des additifs, des couleurs, des essences et des principes actifs. Lorsque Colella s'était occupé d'attribuer ou de redistribuer les tâches, aucun ouvrier n'avait voulu prendre la responsabilité des additifs. « C'est toujours Agnese qui s'en est occupée, avaient répondu la plupart d'entre eux, l'air désemparé. Elle, elle sait comment ça fonctionne. » À contrecœur, Colella avait dû lui laisser la gestion de cette tâche. « Mais provisoirement, jusqu'à ce que je trouve un ouvrier spécialisé », avait-il précisé.

– Hé, Agnese, il y a quelqu'un dehors qui te cherche, lui dit l'ouvrier en s'approchant.

– Qui ça ? demanda-t-elle en s'interrompant net.

– Aucune idée. Il a dit : « C'est une surprise. »

– Ah ? Merci, Dario.

Elle se dirigea alors vers la sortie. Sur l'esplanade, elle adressa un sourire à deux ouvriers qui chargeaient de grandes caisses sur le plateau de la camionnette. En la voyant, Giorgio sentit un étrange nœud à l'estomac avant d'aller à sa rencontre.

– Alors c'était toi « la surprise »…, dit Agnese, esquissant un sourire.

Giorgio remarqua aussitôt quelque chose de changé en elle. Les yeux, peut-être ?

– Oui, je suis revenu. Mais tu as le regard éteint. Tu as l'air… triste, répondit-il.

La jeune fille prit une inspiration et détourna le regard vers la pelleteuse en train de soulever une motte de terre.

– Tu as utilisé le *Lisse*, dit-elle en se tournant de nouveau vers lui.

Giorgio lui tendit la joue.

Agnese ferma les yeux et sentit.

– Oui, c'est bien ça.

– J'ai utilisé tout ce que tu m'as donné ! Et je n'ai plus de savonnette au talc… Il faudra que tu m'en donnes d'autres.

Il sourit. Puis, d'un geste impromptu, il ôta la charlotte d'Agnese : sa chevelure se répandit en une cascade de boucles qui encadrèrent

son visage.

Elle porta instinctivement la main à sa tête.

– Mais qu'est-ce que…, essaya-t-elle de dire.

Giorgio ne lui laissa pas le temps de finir sa phrase.

– Voilà, là, je te reconnais. Agnese aux cheveux fous, dit-il avec un regard doux.

– Rizzo !

Tous deux se retournèrent en sursaut vers le portail. Un homme, le cigare aux lèvres, se tenait raide comme un piquet à l'entrée et fixait Agnese d'un regard désapprobateur.

– Ce n'est pas un lieu de rendez-vous pour les amoureux, ici, gronda-t-il. Je retire ces minutes de ta pause déjeuner.

L'un des ouvriers occupés à charger les caisses, un homme d'une cinquantaine d'années, le cheveu rare et le visage émacié, s'immobilisa, contrarié.

– Monsieur Colella, Agnese vient de sortir, ça ne fait même pas une minute, dit-il.

Colella le fusilla du regard.

– Quarta, je t'ai demandé ton avis peut-être ? Remets-toi au travail. Et toi aussi, ajouta-t-il en brandissant son index vers Agnese.

– Oui, j'arrive, répondit-elle, tandis que Colella rentrait dans l'usine.

– C'est qui ce *galuscio* de merde ? éclata Giorgio.

Elle le regarda sans comprendre.

– Ce quoi ? Peu importe, il faut que j'y retourne.

– Agnese, mais je n'y comprends plus rien, moi… Pourquoi il n'y a plus l'enseigne « Casa Rizzo » ? Pourquoi ce type t'a traitée comme une simple ouvrière ? Ce n'est pas ton usine, ici ?

– Tout a changé maintenant, murmura-t-elle.

Il la dévisagea : ses yeux s'étaient de nouveau assombris.

– Alors, tu me raconteras ce soir, poursuivit Giorgio.

– Comment ça, ce soir ?

– Oui, ce soir, toi et moi, nous sortons.

Elle sourit enfin.

– À sept heures, sur la rotonde de la promenade.

Agnese acquiesça.

– À sept heures, répéta-t-elle en s'apprêtant à rentrer.

– Eh, Cheveux fous ! l'interpella-t-il.

Elle se retourna. Elle souriait toujours.

– Ta charlotte, dit Giorgio avant de la lui lancer.

Le chantier Mazzotta se trouvait dans le port. À la mort de son père, Luigi Mazzotta avait repris les rênes de l'atelier et en avait fait un véritable chantier naval : il avait été le premier, à Araglie, à équiper les barques de pêche de moteurs hors-bord et à fabriquer des *peschereccio* de dix à douze mètres avec le moteur à bord. Tous les pêcheurs se fournissaient chez lui et retournaient le voir lorsqu'ils avaient une réparation à faire.

Au fil des ans, Giuseppe était passé le voir de temps en temps, souvent à la fin de ses promenades du samedi matin et, comme il le faisait enfant, il s'asseyait dans un coin et le regardait travailler en silence. Mais la dernière fois, environ une semaine plus tôt, tout avait changé. Giuseppe était arrivé chez Luigi en arborant un large sourire et il lui avait fait une proposition : Luigi s'occupait uniquement d'embarcations pour les pêcheurs professionnels, pourquoi ne construirait-il pas aussi des bateaux de plaisance ?

« Moui… mais c'est vraiment un autre secteur, lui avait-il répondu. Moi, je connais le mien et c'est ce que je sais faire. »

Mais Giuseppe avait insisté en lui faisant miroiter la perspective d'un élargissement décisif de sa clientèle : savait-il combien de personnes voulaient désormais leur propre bateau uniquement pour aller se promener en mer ? Combien en achetaient ailleurs pour les amarrer ici ? Autant qu'ils les achètent directement à Araglie, non ?

« Sauf que, même si je voulais m'y intéresser, je n'ai pas l'argent pour », avait objecté son ami. « C'est là que je voulais en venir : c'est moi qui mettrai l'argent », avait répliqué Giuseppe.

Il lui avait raconté comment il avait vendu l'usine pour pouvoir se consacrer enfin à sa vraie passion. Il avait omis le reste, c'est-à-dire qu'il s'attendait à obtenir plus, beaucoup plus, de la vente de la savonnerie dans l'espoir d'ouvrir un chantier naval rien qu'à lui. Mais cela ne s'était pas passé comme prévu. Colella avait mis les points sur

les *i* : cette petite savonnerie familiale ne valait pas plus que ce qu'il en avait proposé, étant donné son positionnement sur le marché limité à l'échelle locale et le fait que l'usine devait être modernisée de fond en comble. Si Giuseppe s'était bercé de l'illusion que la somme aurait quand même suffi, du moins pour construire le chantier et lancer son activité, la réalité et les calculs du comptable lui avaient remis les pieds sur terre le lendemain de la vente.

Luigi avait posé dans le pot le pinceau avec lequel il était en train d'appliquer une couche de bleu sur une barque de cinq mètres à peine et l'avait dévisagé. « Tant mieux pour toi, il était temps », avait-il commenté. « Alors ? Tu veux bien de moi comme associé ? » Luigi avait rechigné. « Je travaille seul, tu sais. Il y a déjà Michele qui me donne un coup de main. »

« Prends le temps d'y réfléchir, lui avait alors dit Giuseppe. Tu me donneras ta réponse la prochaine fois que je viendrai. »

Son ami avait acquiescé. Toutefois, lorsque Giuseppe était sur le point de partir, il lui avait demandé : « Et tes enfants, ils l'ont pris comment ? »

Giuseppe avait hésité. « Bien…, avait-il menti. Et puis je ne les ai pas laissés sans rien. Je leur verse une partie de l'argent de la vente, qu'est-ce que tu crois ? » Et, avant que Luigi n'ait eu le temps de poser d'autres questions, il était parti.

Giuseppe revint la semaine suivante. Au centre du chantier, reposant sur des étais, se trouvait un *gozzo*, une barque à quatre rames habituellement employée pour la pêche à la lampe. Il était en pleine observation lorsque Luigi sortit d'une porte du fond, s'essuyant les mains sur un vieux chiffon. Il avait toujours été joli garçon, un tas de filles lui tournaient autour en lui faisant les yeux doux. Pourtant, il ne s'était jamais marié. Giuseppe se demandait souvent pourquoi.

– Tu as vu toute cette crasse ? dit Luigi, désignant le *gozzo* de la tête.

Giuseppe s'approcha de l'embarcation et s'accroupit péniblement pour mieux voir le bordage de la coque.

– Eh oui, ils l'ont drôlement maltraité, répondit-il avec un sourire.

– Écoute, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit.

Luigi n'était pas du genre à tourner autour du pot.

– Et alors ?

– Alors, c'est faisable, mais à trois conditions. La première – et il

commença à compter sur ses doigts –, le chantier continuera de s'appeler uniquement Mazzotta. La deuxième : je reste l'associé majoritaire. Et la troisième : si cette idée de bateaux de plaisance ne fonctionne pas, on rompt le partenariat et c'est sans rancune. Si ça te va comme ça, on peut se serrer la main dès maintenant.

Giuseppe hésita : il lui parut injuste que le nom de Rizzo n'apparaisse nulle part alors que c'était lui qui apportait l'argent. Mais ce ne fut qu'un bref instant : cet endroit était, pour le moment, la seule opportunité qui s'offrait à lui.

– Affaire conclue ! s'exclama-t-il alors.

Non, il ne pouvait pas renoncer encore une fois à la vie dont il rêvait. C'était peu, et décevant, ce que Luigi lui proposait, mais c'était quand même un nouveau point de départ. Et il serra la main de son ami.

Agnese rentrait chez elle au pas de course, essoufflée : elle n'avait plus que trois quarts d'heure avant son rendez-vous avec Giorgio, et Colella, sous un prétexte stupide, l'avait retenue à la savonnerie plus longtemps que prévu. Il fallait s'attendre à ce qu'il lui fasse payer ces quelques minutes d'absence pour parler avec Giorgio ! *Quel type odieux*, pensa-t-elle. Depuis son arrivée, l'atmosphère de l'usine avait complètement changé. Il traitait les ouvriers avec arrogance, haussait le ton et ne disait jamais « s'il te plaît », et encore moins « merci ». Les employés ne le supportaient pas mais le craignaient beaucoup. Pourtant, aucun n'avait démissionné au cours de ces premières semaines. *Évidemment, il a augmenté les salaires de tout le monde pour les garder et les faire taire*, fulmina Agnese. *C'est uniquement pour ça qu'il pense avoir le droit de les traiter n'importe comment.*

Elle arriva chez elle trempée de sueur.

– Misère, il est très tard ! murmura-t-elle en insérant la clef dans la serrure.

– Te voilà enfin. Mais où étais-tu jusqu'à cette heure ? lui demanda sa mère depuis le salon.

Salvatora et Giuseppe étaient assis sur le canapé ocre, le bras de

son père autour des épaules de sa mère, en train de regarder un jeu télévisé.

– Où j'étais ? À la savonnerie, évidemment, répondit-elle. Colella ne me laissait plus partir, aujourd'hui il s'est énervé uniquement parce que…

– Je sais ! Le 4 juillet 1776 ! s'exclama Giuseppe, les yeux rivés sur l'écran.

– Bravo, Giuse'. Tu sais vraiment tout, dit Salvatora en lui tapotant la jambe.

Incroyable, ils ne veulent jamais rien savoir ! pensa Agnese en haussant les épaules. Chaque fois qu'elle essayait de raconter un détail de sa journée à l'usine ou qu'elle mentionnait simplement Colella, ses parents changeaient de sujet ou faisaient comme si de rien n'était. *Quel comportement absurde, ils font comme si la Casa Rizzo n'avait jamais existé…*

– Bon, je monte me changer, dit-elle alors. Je sors.

Salvatora se retourna, subitement intéressée.

– Ah ? Et où vas-tu ? Tu retrouves Teresa ?

– Elle et… quelques amis, mentit Agnese.

Le visage de sa mère s'éclaira.

– Et parmi ces amis, il n'y en aurait pas un « spécial » ? un prétendant ?

– Arrête, maman, coupa-t-elle en montant l'escalier.

– Si seulement cette fois était la bonne…, murmura Salvatora.

Agnese ouvrit le robinet de la baignoire, se déshabilla et se lava en vitesse avec la savonnette *Marianne*. Puis, tout en se séchant, elle ouvrit l'armoire. *Celle-là au moins me cache les mollets*, se dit-elle en sortant une jupe plissée évasée, longue jusqu'aux chevilles. Elle l'assortit d'un chemisier blanc. Puis elle enfila ses chaussures, des escarpins vernis noirs avec un petit talon : d'abord le droit, puis le gauche.

Dommage de ne pas avoir eu le temps de me laver les cheveux, pensa-t-elle, ajustant son chemisier et sa jupe devant la psyché. *Tant pis, de toute façon, il aime bien mes cheveux comme ça*, réfléchit-elle en souriant. Elle espérait seulement qu'ils n'avaient pas d'odeur désagréable, avec tout ce qu'elle avait transpiré. Elle tira sur une boucle pour l'approcher de son nez.

– Mmm…, murmura-t-elle.

Ouf, ils ne sentent pas mauvais. Elle regarda l'horloge : sept heures moins dix.

– Misère ! s'exclama-t-elle.

Elle prit deux boîtes de *Marianne* dans le tiroir de la commode et les glissa dans son sac.

– Je sors ! cria-t-elle en passant en trombe dans le couloir.

– Prends ton manteau ! Il fait encore frais le soir, la mit en garde Salvatora.

Mais Agnese avait déjà franchi le portail.

Lorsqu'elle arriva à la rotonde, elle trouva Giorgio assis sur le muret en train de fumer une cigarette sous la lumière jaune du réverbère. Il était habillé exactement comme quelques heures auparavant, lorsqu'il était venu la chercher à la savonnerie : un pantalon foncé et un pull-over beige qui semblait très doux ; le col d'une chemise à carreaux dépassait de l'encolure en V. *Mazette, qu'il est beau. Trop beau pour moi*, pensa Agnese, le cœur battant.

– Te voilà, la salua Giorgio avec un large sourire.

Il jeta sa cigarette par terre et descendit d'un bond du muret.

– Viens ici, à côté de moi.

Il prit Agnese par la taille, la souleva et l'assit sur le parapet avant de se rasseoir lui aussi.

– Merci, murmura-t-elle en tirant précipitamment sur les pans de sa jupe qui, dans ce mouvement, était remontée au-dessus de ses mollets.

– J'aime bien ce chemisier, dit Giorgio. Il te va très bien.

Agnese sourit.

– Moi, j'aime bien ton pull-over.

Elle toucha la manche. Il était aussi moelleux qu'elle l'avait imaginé.

– Mais tu n'as pas froid comme ça ?

– Si, répondit-elle. Mais ça ne fait rien.

Il ôta son pull-over.

– Tiens, mets-le, ça va te tenir chaud, lui dit-il.

Agnese le regarda, stupéfaite.

– Pas question, et toi alors ?

Il lui fit un clin d'œil.

– Je suis marin, je vais survivre.

Alors Agnese prit le pull-over et l'enfila, sans quitter le jeune

homme des yeux. La laine sentait la lessive. Agnese la reconnut tout de suite : il avait été lavé avec du *Neve*. *Voilà pourquoi il est aussi doux*, pensa-t-elle. Et tant pis s'il était deux tailles trop grand : il lui arrivait à mi-cuisse et les manches descendaient bien au-delà des poignets.

– C'est mieux, non ? demanda-t-il.

– Oui, c'est vrai, admit Agnese. Merci.

Et elle releva les manches pour dégager ses mains.

Giorgio prit une autre cigarette du paquet de Camel et l'alluma.

– Ah, je t'ai apporté quelque chose, dit-elle.

– Quoi donc ?

– Attends.

Elle ouvrit le fermoir de son petit sac en cuir noir et en sortit les savonnettes.

– Tiens. Tu disais que tu n'en avais plus…

Il sourit.

– Merci. Je ne peux plus m'en passer maintenant, plaisanta-t-il en les mettant dans la poche de son pantalon avant de tirer sur sa cigarette. Tu veux bien me raconter maintenant ?

Agnese acquiesça timidement.

– Mais pas ici, poursuivit-il.

Il descendit et lui tendit la main.

– Tu connais l'auberge Da Pino ?

Agnese prit sa main et sauta à terre.

– Oui, je vois où c'est.

– Très bien, tu vas tout me raconter devant un verre de vin.

– Mais je ne bois pas, moi ! s'exclama-t-elle avant d'ajouter, embarrassée : Je veux dire, je n'ai jamais bu d'alcool.

– Quoi ? Tu plaisantes ! se moqua-t-il. Tu vas commencer ce soir, alors. Avec moi.

L'auberge se trouvait dans une rue donnant sur la place de la Mairie, celle du cinéma-théâtre Apollo. Giorgio ouvrit la porte et laissa Agnese entrer la première. L'intérieur était bruyant et bondé, il y flottait une forte odeur de poisson frit et d'ail, mais le lieu semblait joyeux, accueillant, comme s'ils arrivaient au beau milieu d'une fête. À une table au fond de la salle, Giorgio aperçut Baciccia avec deux autres camarades : à en juger par leurs rires gras, ils étaient certainement déjà éméchés. L'aubergiste, un type maigre au visage ridé, avec un tablier blanc maculé d'huile d'olive, les accompagna à

une table et tous deux prirent place sur les chaises en bois paillées.

Lorsque l'hôte apporta le vin avec une corbeille de pain coupé en tranches, Giorgio prit le petit pichet et servit Agnese, non sans renverser quelques gouttes sur la nappe à carreaux rouges et blancs.

– Commençons par un demi-verre, sinon tu risques d'être ivre, dit-il en souriant.

Il remplit le sien à ras bord et le leva.

– Santé, dit-il en faisant tinter son verre contre celui d'Agnese.

La jeune fille but une petite gorgée. Elle fit claquer sa langue contre son palais.

– Bon sang, que c'est bon ! dit-elle en écarquillant les yeux.

Et elle en prit aussitôt une autre.

Giorgio éclata de rire.

– *Belin*[1], doucement !

Et il retroussa les manches de sa chemise, découvrant la petite tache de naissance sur son avant-bras gauche.

L'aubergiste revint et laissa deux feuilles de papier avec les plats du jour écrits à la main.

– Alors ? dit Giorgio. Tu es prête ?

Agnese posa son verre et fixa la nappe ; elle s'accorda quelques secondes avant de relever les yeux vers le jeune homme. D'une traite, elle lui expliqua tout ce qui s'était passé durant son absence.

Giorgio la laissa parler sans l'interrompre, gardant son regard bleu plongé dans le sien.

Lorsque Agnese se tut, il lui adressa un sourire hésitant et dit :

– On commande ?

– C'est tout ? Tu n'as rien d'autre à dire ? s'étonna-t-elle.

Il toussota.

– Tu veux vraiment savoir ce que j'en pense ? Je ne suis pas sûr que ça te plaise…

– Maintenant, je veux le savoir encore plus, dit Agnese, piquée au vif.

Giorgio tambourina sur la table avec ses doigts puis la regarda droit dans les yeux.

– Je suis désolé. Cela a dû être très difficile pour toi. Mais je dois te le dire : je pense que ton frère a raison… Ce Colella a visiblement voulu vous humilier, et je crois que tu aurais dû partir avec ton frère le moment venu…

– Mais Lorenzo ne m'a jamais demandé ce que je voulais faire, *moi*, protesta Agnese. Il avait déjà décidé pour nous deux. Moi, j'aurais voulu qu'on reste ensemble, que l'on continue à travailler côte à côte pour mettre de l'argent de côté et ouvrir une nouvelle savonnerie rien qu'à nous, une nouvelle Casa Rizzo…

– Alors pourquoi ne lui as-tu pas dit avant, clair et net, que c'était ce que tu voulais ? En plus de l'humiliation de Colella, il a dû subir la tienne aussi… Tu as pensé à ce qu'il a ressenti ? Comment va-t-il à présent ? À sa place, je me sentirais très seul.

Agnese avala sa salive.

– Je le lui ai dit bien sûr, mais il n'a pas voulu m'écouter. Il n'en a fait qu'à sa tête. Et il a dit à ma mère que j'étais une traîtresse…, ajouta-t-elle, la voix tremblante. Et si tu veux le savoir, moi aussi je me sens seule depuis qu'il est parti. Nous avons toujours été ensemble, lui et moi…

Giorgio tendit les mains par-dessus la table, prit celles d'Agnese entre les siennes et caressa leur dos avec son pouce : elles étaient petites, potelées et douces comme celles d'une enfant. Il vit que les joues de la jeune fille s'étaient empourprées et pensa que ce n'était peut-être pas à cause du vin…

– D'accord, il a sûrement été un peu trop dur, c'est vrai…, murmura-t-il. Mais je pense que vous deviez rester unis, c'est tout. J'ai beau essayer, je n'arrive vraiment pas à comprendre pourquoi tu es restée…

Prise d'un élan de colère, Agnese retira ses mains.

– Je veux rentrer à la maison, dit-elle, relevant la tête.

Elle avait les yeux brillants ; sa petite cicatrice ne se voyait plus, perdue dans les plis de ses sourcils froncés.

– Excuse-moi, dit Giorgio. Je t'avais dit que ça n'allait pas te plaire.

Elle se leva de table et se dirigea vers la sortie.

– Attends ! essaya-t-il de la retenir.

Il bondit sur ses pieds, prit une poignée de pièces dans son porte-monnaie et les posa sur le comptoir.

– Pour le vin, dit-il à l'hôte en allant vers la porte.

– Belesecche !

Giorgio se retourna ; Baciccia, depuis le fond de la salle, lui faisait signe de les rejoindre.

Il ne lui répondit même pas. Il ouvrit grand la porte, sortit et regarda tout autour de lui : Agnese était en train de marcher d'un pas vif vers la place de la Mairie. Il la rejoignit en courant et lui saisit le bras.

– Eh, arrête-toi !

Agnese s'immobilisa mais garda le visage baissé.

– Écoute, je suis désolé, poursuivit-il. Je n'aurais pas dû dire tout ça. Ce ne sont pas mes affaires. Je ne sais pas comment tu te sens vraiment. Excuse-moi, sincèrement.

Elle le regarda d'un air las.

Alors il releva son menton du doigt.

– J'ai eu tort. Tu me pardonnes ?

Agnese hocha la tête.

– Mais je veux quand même rentrer à la maison, murmura-t-elle.

– Bien sûr, je te raccompagne, acquiesça-t-il en essayant un sourire.

– Tu me raccompagnes ?

– Tu crois que je vais te laisser rentrer toute seule, à pied, le soir ?

Ils se mirent en route en silence ; on n'entendait que le bruit des talons d'Agnese et le clapotis de la mer, au loin.

– Mer agitée, demain, marmonna Giorgio.

– À quelle heure repars-tu ?

– Au lever du soleil.

Ils arrivèrent à la porte en arc et empruntèrent la route obscure. Puis ils croisèrent le chemin de terre menant à l'usine et continuèrent le long des oliviers.

– Tu n'as pas à t'excuser, murmura-t-elle soudain. C'est moi qui t'ai demandé de me dire ce que tu pensais.

Giorgio haussa les épaules.

– Je n'avais qu'à me mêler de mes affaires quand même. C'est qu'avec toi…

– Avec moi, quoi ?

– C'est que j'ai l'impression de te connaître depuis longtemps. C'est bizarre, je sais.

Agnese s'arrêta.

– Non, ce n'est pas bizarre, se contenta-t-elle de dire avant de se remettre à marcher.

Après un bref silence, elle lança de but en blanc :

– Le mois prochain, c'est mon anniversaire.

– Ah, quand donc ?

– Le 24 avril. J'aurai dix-neuf ans.

Giorgio fit claquer ses lèvres.

– Zut, je ne serai pas là. Je ne reviens pas avant mai.

– Et toi, tu as quel âge ? Tu ne me l'as jamais dit.

– Vingt ans. Vingt et un en novembre.

– Tu as un an de moins que Lorenzo, commenta-t-elle.

Ils s'arrêtèrent devant la dernière maison sur la gauche, une petite maison à deux étages, avec un porche et un portail en fer forgé grand ouvert.

– J'habite ici, dit Agnese.

– Arrivée saine et sauve, dit-il en souriant.

Sans répondre, Agnese saisit un doigt de Giorgio dans les siens ; puis, tout doucement, elle balança de droite à gauche leurs mains entremêlées. Il esquissa un sourire, s'approcha et posa sa main libre sur la joue de la jeune fille. Agnese leva les yeux et ses joues s'embrasèrent. Elle recula d'un pas en lâchant sa main.

– Merci de m'avoir raccompagnée, dit-elle.

– Ce n'est que mon devoir, murmura-t-il, un peu étourdi.

Agnese lui rendit un sourire embarrassé et franchit le portail.

Giorgio attendit qu'elle entre chez elle et referme la porte. Le pull-over qu'elle avait peut-être oublié de lui rendre et qu'il ne lui avait volontairement pas réclamé serait le prétexte pour la revoir, pensa-t-il, en se hâtant sur le chemin du retour.

Lorenzo, adossé au mur, les mains dans les poches de son manteau, attendait qu'Angela termine sa journée à la boutique : ils devaient aller au cinéma ce soir-là. De temps en temps, il faisait un signe du menton pour répondre au salut d'une connaissance qui passait.

Il n'avait plus revu ses parents ni même Agnese. Ils n'avaient d'ailleurs pas fait le moindre effort pour le contacter ou pour s'assurer au moins qu'il allait bien. C'était comme si, en l'espace de quelques semaines, ils s'étaient habitués à son absence. Peut-être étaient-ils

même soulagés, pensa Lorenzo avec une pointe d'amertume. Il avait su par Marilena et ses conversations avant la messe que son père s'était mis en affaires avec Mazzotta au chantier naval et qu'à présent l'enseigne savonnerie f. colella trônait au-dessus de l'usine. On disait qu'ils étaient en train de construire un autre édifice juste à côté. *Cette outre bouffie d'orgueil et ses manies de grandeur…* En revanche, aucune nouvelle d'Agnese : il l'avait imaginée un nombre incalculable de fois à l'usine, en train de recevoir des ordres de Colella ou de Mario, voire du dernier des ouvriers, et bien qu'il ressentît de la peine pour sa sœur, il estimait que c'était bien fait pour elle. Peut-être qu'à force d'humiliations, elle comprendrait l'énorme erreur qu'elle avait commise et se repentirait. Quant à sa mère, il ne l'avait croisée qu'une seule fois, sur la place San Francesco, mais il avait aussitôt changé de chemin, et peut-être ne l'avait-elle même pas vu.

Depuis sa fuite, les journées lui semblaient une succession de rêves, avec des sauts dans le temps et des accélérations brutales ; il ne savait pas clairement où il se trouvait, quel jour on était, ni pourquoi il était là. Si Angela n'avait pas été à ses côtés pour le ramener à la réalité, il aurait perdu la tête. La nuit, lorsqu'elle était certaine que Marilena s'était endormie, elle le rejoignait dans sa chambre et restait dormir avec lui, tous deux enlacés dans une étreinte qui durait jusqu'au matin. Les heures les plus difficiles, celles où elle travaillait à la boutique, Lorenzo les passait à somnoler ou à ruminer, les yeux rivés au plafond taché de moisissures. Parfois il se réveillait en sursaut, le cœur battant ; l'espace de quelques secondes qui lui semblaient une éternité, il ne se souvenait plus qui il était ni où il était, comme si un épais brouillard avait envahi son cerveau. Puis la brume se dissipait ; il retrouvait peu à peu une respiration régulière et il se souvenait qu'il s'appelait bien Lorenzo Rizzo et qu'il était chez Angela, la femme qu'il aimait. « Lorenzo Rizzo… Lorenzo Rizzo… », répétait-il à voix basse, de peur que cela ne lui échappe à nouveau.

Ce qu'il n'oubliait pas, en revanche – c'en était devenu une idée fixe, une obsession –, c'était l'argent : il lui en fallait beaucoup, énormément, pour tâcher de récupérer l'usine, mais il ignorait encore où le chercher ou à qui le demander…

– Me voilà, j'ai terminé ! s'exclama Angela en sortant de la boutique.

Lorenzo afficha en vitesse un sourire et s'écarta du mur pour

l'embrasser. À l'intérieur, Oronzo, le propriétaire, un homme trapu à la peau mate et aux cheveux noirs frisés, était en train de manipuler une épaisse liasse de billets. Il pensa que c'était trop pour être la recette du jour : qui sait d'où venait cet argent ?… L'homme glissa le butin dans une enveloppe jaune qu'il dissimula dans la poche intérieure de sa veste. Puis il jeta un coup d'œil dehors et croisa le regard de Lorenzo.

– Alors, qu'est-ce qu'on va voir ? demanda Angela, le bras de Lorenzo autour des épaules. Rappelle-moi le titre.

Il quitta l'homme des yeux.

– *La Femme et le Pantin*, répondit-il.

– Ah oui, avec Brigitte Bardot, c'est ça ?

– Mmm, mmm.

– Celle qui me ressemble, dit-elle alors avec une petite grimace.

Lorenzo murmura un « oui » distrait, l'esprit encore ailleurs. Il ne parvenait pas à effacer l'image de tout cet argent entre les mains de cet homme…

– C'est tout ? bouda Angela. Avant, tu m'aurais répondu : « Oui, mais à mes yeux, c'est toi la plus belle. »

Et elle se dégagea de son étreinte d'un geste agacé.

Ce ne fut qu'alors que le jeune homme parut recouvrer ses sens. Pour se rattraper, il se rapprocha d'elle et enveloppa ses épaules de ses deux bras.

– Bien sûr, bien sûr qu'à mes yeux, c'est toi la plus belle.

1. Interjection en dialecte ligure que l'on pourrait traduire par « fichtre ».

6

L’anniversaire sans bougies

24 avril 1959

Le jour de ses dix-neuf ans, Agnese se réveilla baignée de sueur.

– Misère, quelle chaleur ! bougonna-t-elle en écartant les couvertures pour se redresser.

Elle ôta le pull-over en laine de Giorgio qu’elle portait chaque nuit en guise de pyjama et alla ouvrir la fenêtre, laissant le printemps envahir la chambre de son parfum d’arbres en fleur.

En descendant l’escalier pieds nus – toujours le droit avant le gauche –, elle sentit l’odeur de la tarte aux coings.

– Voilà la reine du jour ! s’exclama Salvatora avec un large sourire.

Elle s’essuya les mains sur son tablier et s’élança pour embrasser sa fille qui resta figée sur le seuil de la cuisine, les bras le long des cuisses. Giuseppe se leva de table et, un crayon à la main, se dirigea vers elle pour lui souhaiter bon anniversaire avec deux baisers maladroits sur les joues.

– Tu as vu ? Je t’ai préparé ta tarte préférée…, dit Salvatora en prenant un couteau dans le tiroir. Deux parts, comme d’habitude ?

Agnese, encore ensommeillée, acquiesça et s’assit les genoux ramenés contre la poitrine.

– Merci, marmotta-t-elle d’une voix empâtée.

Puis elle s’aperçut que pour la première fois, d’aussi loin qu’elle pût s’en souvenir, il n’y avait pas de *Settimana Enigmistica* sur la table, mais une feuille avec un dessin au crayon.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à son père.

Le visage de Giuseppe s'illumina et il lui tendit aussitôt la feuille.

– C'est le projet du nouveau bateau. *Mon* projet, souligna-t-il, tout fier.

Il adressa un sourire à sa femme qui venait de lui servir de la tarte, avant d'ajouter, déçu :

– C'est tout ?

– Tu sais ce qu'a dit le docteur. Il faut que tu maigrisses, répondit-elle.

Agnese observa attentivement le dessin, l'ensemble des lignes et des courbes qui laissaient deviner la silhouette d'une embarcation.

– Il n'est pas terminé, hein, il manque tous les détails, précisa Giuseppe avant de poursuivre avec enthousiasme : Et dès qu'il sera fini, Luigi et moi mettrons le bateau en production.

Salvatora allongea le bras au-dessus de la table et serra la main de son mari, un sourire aux lèvres.

Depuis qu'il a vendu la savonnerie, papa n'est plus le même. Il est heureux, pensa Agnese, avec un élan de colère mais aussi un certain soulagement. Elle était rassurée de voir cette transformation chez son père, surtout depuis qu'il lui avait ouvert son cœur et révélé, sans défense, toute l'insatisfaction et l'amertume qui l'envahissait. Toutefois, elle ne pouvait s'empêcher de remarquer que pour lui, c'était comme si la Casa Rizzo avait disparu. Il n'en parlait jamais, pas plus que Salvatora, comme si elle craignait que le seul fait de nommer l'usine puisse remuer en lui la tristesse passée ou pire, susciter un remords soudain. Pour la même raison, Agnese avait peu à peu cessé de raconter ses journées, comment elle se sentait, ce qu'elle faisait à la savonnerie, comment Colella la traitait, les nouvelles machines qui étaient arrivées.

– J'ai invité ton oncle et ta tante à dîner pour fêter ça ! annonça Salvatora. Préviens aussi Teresa, si ça te fait plaisir. Plus on est de fous, plus on rit !

Agnese haussa les épaules.

– Je ne sais pas… Je ne la vois pas depuis un bon moment. Ces derniers temps, elle me répond toujours qu'elle ne peut pas sortir, qu'elle doit réviser le baccalauréat… Je ne pense pas qu'elle viendra.

Elle fixa la chaise vide à côté d'elle, celle où s'asseyait toujours Lorenzo, et elle sentit une boule dans son ventre.

– Bien sûr qu'elle va venir ! se récria Salvatora, qui désigna alors les deux parts sur l'assiette. Tu ne manges pas la tarte ? Je me suis levée à l'aube exprès pour te la préparer.

Mais Agnese n'avait plus d'appétit ; l'idée même de manger lui donnait à présent la nausée. Cependant, pour ne pas décevoir sa mère, elle goûta une part. À vrai dire, elle n'avait même pas envie de fêter son anniversaire. *Elle aurait pu au moins me demander mon avis, avant d'inviter mon oncle et ma tante*, se dit-elle.

– Je veux que Lorenzo soit là aussi ce soir, dit-elle alors d'un ton ferme en se redressant. Je ne fêterai pas mon anniversaire sans mon frère.

Lorenzo n'en avait jamais manqué un seul : c'était lui qui chaque année achetait les bougies et l'aidait ensuite à les souffler, comme lorsqu'ils étaient enfants. Deux mois s'étaient écoulés sans le voir : toute cette histoire et la distance qui s'était créée entre eux lui parurent absurdes.

Salvatora et Giuseppe échangèrent un regard.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée…, murmura sa mère.

– Il n'a plus donné aucun signe de vie…, renchérit son père à voix basse.

Salvatora se mit debout, les mains sur les hanches.

– Il est parti sans se soucier d'aucun de nous. Ton père et moi attendons encore ses excuses pour toutes les horreurs dont il nous a abreuvés.

Un peu déconcertée par le ton de sa mère, Agnese aurait voulu répliquer qu'il était quand même toujours leur fils, qu'ils en parlaient comme s'il était un étranger, mais Salvatora ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

– À tous les coups, il va gâcher ton anniversaire avec un de ses éclats de colère. Et je ne veux pas qu'il nous fasse honte devant ton oncle et ta tante, conclut-elle d'un ton décidé.

– Ta mère a raison, intervint Giuseppe. Tâchons de passer une bonne soirée, d'accord ? Une soirée *tranquille*.

Le regard d'Agnese alla de son père à la chaise vide.

– Il est tard, je dois partir au travail, dit-elle en se levant.

Elle laissa dans son assiette les deux parts de tarte, diminuées chacune d'une unique bouchée.

– Rizzo, tu as pris ton temps ce matin, la réprimanda Colella en tapotant le cadran de sa montre. Dix minutes de retard.

Quelques ouvriers se tournèrent vers lui, certains l'air offusqués, d'autres stupéfaits.

Colella tira une bouffée de son cigare.

– Oui, je suis désolée, murmura Agnese avant de se diriger vers le vestiaire à l'étage supérieur.

Avec l'arrivée des nouvelles machines, l'usine avait radicalement changé d'aspect. Au premier étage, Colella avait fait tomber les murs pour faire de la place aux machines qu'il avait commandées auprès d'une entreprise de Busto Arsizio. Une semaine plus tôt, après leur livraison, il avait donné pour instruction d'affecter l'étage supérieur à la découpe, au moulage et à l'estampillage, et de déplacer au rez-de-chaussée le refroidissement, qui se faisait désormais dans une énorme machine contenant des dizaines de plaques réfrigérées. La première fois qu'Agnese avait vu les engins, elle était restée bouche bée, et elle avait encore du mal à s'y habituer : à la place du coupe-savon à pédale, il y avait désormais une encombrante machine à moteur ; la presse manuelle avait été remplacée par une version automatique, qui se chargeait aussi de l'acheminement et de la vidange. En l'espace d'une heure, on pouvait tailler et estampiller des milliers de pièces. Au début, ces changements drastiques l'avaient irritée, mais elle s'était dit ensuite que si leur grand-père avait été encore en vie, il aurait probablement modernisé l'usine de la même manière. Par certains côtés, Colella et leur grand-père Renato n'étaient pas si différents ; ils avaient tous deux un esprit combatif, une détermination sans faille et la capacité à anticiper l'avenir. Mais par d'autres, ils étaient à l'opposé : son grand-père ne s'était jamais comporté en despote, bien au contraire, il considérait les ouvriers comme des membres de sa famille, et pas une fois elle ne l'avait entendu leur crier dessus ou les traiter sans égards. Tous le respectaient parce qu'ils croyaient en lui ; ils l'estimaient sans le craindre.

– Bonjour à notre jeune fille de dix-neuf ans ! la salua Mario avec un sourire tandis qu'Agnese traversait le dépôt pour gagner le

vestiaire.

– Tu t'en es souvenu… Merci, répondit-elle.

– Évidemment ! Tu pensais que j'aurais oublié ? dit-il en lui donnant une petite tape sur la joue.

Agnese haussa les épaules. Elle remarqua alors les nombreuses étagères à moitié dégagées, les grands cartons par terre dont certains étaient fermés au rouleau adhésif et d'autres ouverts et vides. Elle lança à Mario un regard qui signifiait : *Mais qu'est-ce qui se passe ici ?*

– On emporte tout là-bas, au nouveau dépôt, expliqua-t-il en se remettant à vider les étagères.

Agnese hocha la tête. Puis, avant d'entrer dans le vestiaire, elle lança :

– Ah, peux-tu dire à Teresa que ma mère organise un dîner pour moi ce soir ? Il y aura aussi mon oncle et ma tante. Cela me fera plaisir qu'elle vienne.

– Bien sûr qu'elle viendra ! s'exclama Mario en fermant un carton.

Après avoir enfilé sa combinaison et coiffé sa charlotte, Agnese redescendit en passant devant les chaudières. Il n'y en avait désormais pas moins de six et la plus grande, d'une capacité de soixante mille litres, n'avait pas encore été mise en marche. Elle s'approcha de l'un des mélangeurs mécaniques, prête à y verser les additifs.

– Ça ne va pas tarder ! la prévint Dario.

Elle s'assura alors que le tube de transfert du savon de la chaudière au mélangeur était bien fixé.

– C'est encore du *Neve* aujourd'hui ? demanda-t-elle.

L'homme esquissa une grimace en guise de réponse : *Et qu'est-ce que tu croyais ?*

Agnese soupira : depuis l'arrivée de Colella, la savonnerie n'avait produit que du *Lisse* et surtout du *Neve*, qui s'accompagnait désormais d'une version en poudre pour machines à laver. Une idée dont Colella ne cessait de se vanter : « Des détergents modernes, voilà ce que veulent les ménagères ! » disait-il. Pour l'occasion, il avait même acheté un espace publicitaire dans le magazine *Epoca* : « La nouvelle savonnerie F. Colella vit avec son temps : le vôtre », disait la réclame sous la représentation d'une machine à laver avec une boîte de *Neve* en poudre estampillée f. colella. Agnese s'était souvent demandé pourquoi la production d'*Olive* et de *Marianne* était à l'arrêt, mais elle n'avait jamais osé poser la question. Elle avait un jour entendu Colella

dire à Mario : « On finit les stocks, on verra après. » Mais elle n'arrivait pas à imaginer ce qui se cachait derrière cette phrase. Il devait pourtant bien y avoir une raison, à chercher probablement dans les longues heures que Colella passait enfermé dans son bureau avec son « homme de confiance », Cosimo, un type dégingandé avec des taches de rousseur et une tignasse de cheveux roux bouclés. Cosimo était un mystère de plus : il allait et venait, le regard rivé au sol, sans saluer personne.

– On y est, annonça Dario.

Agnese observa la masse chaude du savon qui commençait à sortir du tube. Puis elle fixa la cuve du mélangeur en train de se remplir et, tout à coup, lui vint à l'esprit un souvenir qui remontait à des années : son grand-père devant le mélangeur avec elle à ses côtés, à l'endroit exact où elle se trouvait à présent. Renato s'était soudain accroupi à sa hauteur et lui avait chuchoté à l'oreille en riant : « Un jour ou l'autre, lorsque le mélangeur sera éteint et que personne ne nous verra, on prendra un bain dans le savon chaud. Toi et moi. Tu imagines ? »

Agnese se mit à sourire, comme chaque fois qu'un souvenir de son grand-père lui revenait en mémoire. *Grand-père, un de ces jours, je vais vraiment le prendre, ce bain dans le savon*, pensa-t-elle.

Lorenzo était assis sur un banc, l'album posé sur les genoux, absorbé dans son dessin. Au milieu du vacarme et du remue-ménage du marché au poisson, il avait été frappé par le regard accablé d'une vieille femme assise en silence à côté de son mari, un homme au ventre mou comme de la gelée qui hurlait sans discontinuer : « Rien que le meilleur, mesdames, rien que le meilleur ! »

Il repoussa les cheveux qui lui tombaient devant les yeux, jeta un nouveau coup d'œil à la femme et traça un trait plus sombre sur ses paupières tombantes.

– Très joli, mais il faut une touche de bleu outremer sur sa robe.

Lorenzo se retourna dans un sursaut. L'oncle Domenico était debout derrière lui, les mains dans son dos.

– Oncle Domenico…, murmura-t-il, surpris.

– Je suis passé voir Angela à la boutique, elle m'a dit que je te trouverais ici, expliqua-t-il.

Il porta sa pipe à la bouche et tira une bouffée. Puis il caressa sa longue barbe blanche, déplaça la boîte de crayons de couleur et s'assit sur le banc.

Lorenzo referma son album.

– Que fais-tu à Araglie ?

– Nous allons dîner chez ta mère, répondit l'oncle en soufflant la fumée.

– Et où est tante Luisa ?

Domenico fit tourner sa pipe entre ses doigts et esquissa un sourire indulgent.

– Dans les boutiques, en train de dépenser mon argent, comme d'habitude.

– J'imagine que le dîner est pour Agnese…, dit Lorenzo.

Il se détourna et plissa les yeux en regardant la mer. L'anniversaire de sa sœur avait été sa première pensée, ce matin au réveil. Il s'était aussitôt souvenu de l'année précédente, lorsqu'il était entré dans la chambre d'Agnese et qu'il l'avait réveillée en la chatouillant et en chantant : « *Joyeux anniversaire, joyeux anniversaire, mon petit âne, joyeux anniversaire*… » Elle en avait presque pleuré de rire.

– Tu ne l'as pas revue ?

Lorenzo secoua la tête.

Son oncle toussota et remit la pipe dans la poche de sa veste.

– Écoute, je voulais te parler…

– Si tu as l'intention de parler de ma sœur ou de mes parents, je te préviens, tu perds ton temps, l'interrompit Lorenzo en s'agitant sur le banc. Je ne veux rien avoir à faire avec aucun d'entre eux. Je suis très bien comme ça.

Mais, tout en disant ces mots, sa voix se brisa.

– Calme-toi, cela n'a rien à voir avec eux. Je suis là pour autre chose.

Un peu étonné, Lorenzo fronça les sourcils.

– Je veux te faire une proposition. Je suis arrivé plus tôt exprès… Pourquoi ne viendrais-tu pas travailler avec moi à Lecce ? J'ai besoin d'un regard… *neuf* pour la galerie, de quelqu'un qui aille à la chasse aux jeunes artistes talentueux et inconnus. J'ai pensé : qui de mieux que mon neveu au goût raffiné ? Tu as toujours eu l'œil, depuis tout

petit, lorsque je te faisais étudier l'histoire de l'art et que tu me pressais de questions, tu te souviens ? Naturellement, tu pourrais habiter chez nous, nous avons plus de chambres que nécessaire.

– Travailler avec toi…, répéta Lorenzo, content et un peu incrédule à la fois.

– Pourquoi restes-tu à Araglie ? Qu'est-ce qui te retient ici désormais ?

Lorenzo fit la moue.

– Eh bien, il y a Angela, tu la connais…, répondit-il. Nous allons nous marier, tu sais.

– Ah oui, vous allez vous marier…, dit Domenico d'un ton ironique. Et dis-moi, avec quel argent ? Avec la poignée de lires que ton mollasson de père t'a laissée et avec laquelle tu vivotes ? Moi, je te propose de gagner vraiment de l'argent avec un travail prestigieux qui t'ouvrira des portes dont tu ne soupçonnes même pas l'existence.

Lorenzo se mordilla la lèvre inférieure.

– Ajoute à cela une vraie ville en pleine effervescence, avec toutes les rencontres et les opportunités qu'elle offre, poursuivit Domenico. Qu'est-ce que t'apporte cette bourgade portuaire où il ne se passe jamais rien ? C'est du gâchis pour toi de rester ici. Ça l'a toujours été.

– Gagner vraiment de l'argent…, murmura Lorenzo, comme si c'était la seule chose qu'il avait entendue de tout ce discours.

– Tu n'imagines même pas combien ! s'exclama Domenico. Si tu voyais les maisons des riches familles de Lecce, remplies de tableaux qu'ils ont achetés chez moi…

Il se frappa orgueilleusement la poitrine.

– Et tu sais pourquoi ? Parce qu'ils me font confiance, ils se fient à mon sens esthétique. Un sens que tu as aussi et que tu étais en train de gaspiller dans cette chose vulgaire qu'est la publicité.

Lorenzo se leva d'un bond, fit quelques pas en avant et regarda de nouveau la mer. Partir d'Araglie était une éventualité qu'il n'avait jamais prise en considération. Ici, il y avait *son* usine, l'héritage de ses grands-parents, le lieu auquel il avait consacré chaque jour de son existence… et qui arborait désormais l'enseigne de cette outre bouffie d'orgueil. *Je ne l'accepterai jamais*, pensa-t-il. *J'ai juré que je reprendrai ce qui est à moi, et je le ferai. Si c'est bien vrai qu'il y a autant d'argent qui circule dans la galerie de mon oncle, et si je fais les bonnes rencontres…*

– Alors, qu'en dis-tu ? le pressa Domenico.

Lorenzo se retourna.

– Je dois d'abord en parler avec Angela, répondit-il avec un demi-sourire. Laisse-moi quelques jours, d'accord ?

Agnese ne cessait de jeter des coups d'œil impatients à l'horloge : cette dernière heure de travail ne passait plus. Elle avait réfléchi toute la journée et avait fini par se décider : à la sortie de la savonnerie, elle irait directement chercher Lorenzo. Elle l'inviterait à son dîner d'anniversaire, elle lui demanderait d'acheter les bougies pour qu'ils les soufflent ensemble. *Et tant pis si maman et papa ne sont pas d'accord : c'est ma fête !* pensa-t-elle. Elle se persuada même que ce serait une bonne occasion de pacifier les esprits. *Nous sommes une famille et cela ne peut pas s'effacer comme ça*, se dit-elle, un instant avant que la cloche ne sonne la fin de la journée à l'usine.

Elle se rendit à l'échoppe de céramiques au pas de course, espérant arriver avant la fermeture.

– Agnese ! s'exclama Angela, stupéfaite, lorsqu'elle la vit entrer.

Elle posa à terre le vase qu'elle était en train de nettoyer pour aller à sa rencontre.

Agnese porta la main à sa poitrine en tâchant de reprendre son souffle. Elle sentait ses joues en feu et sa gorge sèche tant elle avait couru.

– Veux-tu un verre d'eau ? Que se passe-t-il ? s'enquit Angela, haussant le sourcil.

– Où est Lorenzo ? demanda Agnese, encore haletante.

– Comment ça, où est-il ? Il habite chez moi, vous le savez tous…

– Oui… non… je veux dire : où est-il *maintenant* ? J'ai besoin de lui parler.

Angela coiffa ses longs cheveux blonds sur le côté.

– C'est sa journée, on dirait, commenta-t-elle, les bras croisés sur sa poitrine. Ton oncle aussi le cherchait tout à l'heure.

– Peux-tu me dire où il est ? insista Agnese.

– Je dois finir de nettoyer ça, répondit Angela en lui adressant un regard perçant.

Puis elle lui tourna le dos et reprit le vase.

– Mais pourquoi réagis-tu comme ça ? J'ai le droit de savoir où est mon frère, non ?

– Et c'est seulement maintenant que tu te souviens que tu as un frère ? rétorqua Angela en se retournant vers elle.

Agnese répondit, piquée au vif :

– Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je ne l'ai jamais oublié…

– Ah, vraiment ? Alors dis-moi, où étais-tu ces deux derniers mois ? Pourquoi n'es-tu pas venue le chercher ?

– Il était trop en colère, murmura Agnese, hésitante. Il a exagéré ; je suis sûre que tu le sais toi aussi. Il a blessé tout le monde… J'espérais qu'il se calme et qu'il vienne me voir, lui…

– Tu n'as pas idée de ce qu'il a traversé à cause de vous.

Le ton d'Angela était cinglant comme une gifle.

– Surtout à cause de toi, poursuivit-elle en la pointant du doigt. Tu l'as trahi, tu lui as tourné le dos. Tu as été lâche. Et tout ça pour quoi ? Qu'espérais-tu ? Regarde-toi : tu as fini ouvrière, aux ordres du patron toi aussi.

Agnese sentit ses yeux s'emplir de larmes. Giorgio lui avait adressé les mêmes reproches : c'était elle la fautive, elle avait laissé Lorenzo seul, elle n'était pas restée à ses côtés… Le sentiment de culpabilité qu'elle avait éprouvé ce soir-là à l'auberge et qui s'était mué en colère revint lui nouer l'estomac. Elle, qui avait jusqu'alors été intimement convaincue d'avoir bien agi, s'était mise à penser *: Mais ne seraient-ce pas eux qui ont raison ? et moi qui ai eu tort ? Serait-ce possible ?*

– Rentre chez toi et laisse-le tranquille, c'est la meilleure chose à faire, trancha Angela. Il a mis des semaines pour récupérer un tant soit peu. Et je ne te laisserai pas le faire sombrer de nouveau !

– Mais je ne veux pas le faire sombrer, moi…, murmura Agnese.

– Voilà, très bien. De toute façon, il n'y a rien que tu puisses dire ou faire pour changer la situation. C'est trop tard.

Agnese baissa les yeux et, d'un pas lent, se dirigea vers la porte. La main sur la poignée, elle se retourna :

– Peux-tu lui dire qu'il me manque, s'il te plaît ? Juste ça.

Puis elle sortit sans attendre la réponse.

– La voilà enfin !

La voix flûtée de Salvatora parvint aux oreilles d'Agnese au moment où elle refermait la porte de la maison derrière elle.

– On ne t'attendait plus… Mais où étais-tu ? lui demanda-t-elle en allant au-devant d'elle. Ton oncle et ta tante sont là depuis un moment, lui reprocha-t-elle à mi-voix.

Elle la poussa d'une main dans le dos presque jusque dans le salon.

La tante Luisa était assise dans un fauteuil : elle avait l'air de s'ennuyer, un verre de vin à la main. Son père et son oncle étaient sur le canapé, les yeux rivés sur le téléviseur : un homme chaussé de lunettes à épaisse monture noire montrait un livre aux spectateurs et parlait avec un autre à l'air sévère qui était probablement l'auteur de l'ouvrage.

– Agnese ! Joyeux anniversaire ! s'exclama la tante Luisa en la voyant.

Elle se leva du fauteuil, posa son verre sur la table basse, juste sur le journal *Famiglia Cristiana* qui se macula d'un cercle rougeâtre, et se précipita pour embrasser la nouvelle venue. Son parfum la heurta de plein fouet : c'était un mélange d'alcool et de fleurs fanées qu'Agnese n'avait jamais pu supporter.

– Tante Luisa, mais tu es blonde…, dit-elle alors, stupéfaite.

Luisa mit une main sur sa hanche dans une pose de diva.

– C'est joli, non ? Comme Marilyn Monroe. J'ai même dessiné un grain de beauté comme le sien, ici, au-dessus de la bouche, dit-elle en le montrant du doigt.

– Absolument identique, ma chère, commenta Domenico avec un petit sourire.

Il se leva et déposa deux baisers sur les joues d'Agnese, sa barbe lui piqua la peau.

– Viens ouvrir ton cadeau ! dit Luisa.

Elle prit un paquet sur la table et le tendit à sa nièce avec un sourire d'excitation.

Agnese s'assit sur le canapé à côté de son père : elle ôta le ruban blanc et le papier argenté, dévoilant un petit coffret cylindrique en

émail doré qui contenait un rouge à lèvres couleur fraise.

– Cela te plaît ? lui demanda Luisa. Il y a quelque chose d'autre. Allez, sors-le.

Agnese obéit, ouvrant une petite boîte en métal qui contenait un petit pinceau ainsi qu'une pâte dense et noire. Elle la retourna entre ses mains.

– Mais… qu'est-ce que c'est ? fit-elle, perplexe.

– C'est un mascara, il se met sur les cils pour les rendre plus sombres et plus denses. Comme tu deviens une femme, j'ai pensé qu'il était temps de commencer à prendre un peu soin de toi.

– Et c'est une très bonne idée, quel beau cadeau ! intervint Salvatora. N'est-ce pas, ma chérie ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle continuait à regarder le rouge à lèvres et le mascara en pensant : *Et qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de ces machins-là ?*

– Alors ? Tu rêves ? Remercie ta tante, insista Salvatora.

À cet instant, quelqu'un frappa à la porte.

– J'y vais, proposa Giuseppe en se levant un peu difficilement du canapé.

– C'est sûrement Teresa, commenta Salvatora.

– Bien, comme ça nous pourrons enfin dîner. J'ai cru voir tes incomparables lasagnes dans le four, dit Domenico en adressant un sourire à sa sœur.

Teresa aussi avait un paquet à la main. Elle serra Agnese dans ses bras, écrasant sa poitrine généreuse contre elle, et lui tendit son cadeau.

– Merci, murmura cette dernière avec un léger sourire avant d'ôter l'emballage, laissant apparaître un livre. Elsa Morante, *L'Île d'Arturo*.

– C'est un roman que j'ai adoré, expliqua Teresa.

– Je l'ai lu aussi, dit Domenico en prenant sa pipe dans la poche de sa veste. C'est un très bon choix.

– Je suis sûre qu'il va te plaire, chuchota Teresa. Il raconte le passage de l'enfance à l'âge adulte, avec toutes les désillusions que cela implique.

Et elle lui adressa un regard qui semblait dire : *C'est une histoire qui parle aussi de toi.*

– Allez, à table ! appela Salvatora en frappant dans ses mains.

Tandis qu'ils allaient tous s'asseoir, Agnese resta sur le canapé à

regarder les cadeaux qu'elle avait reçus. Ils n'avaient rien à voir avec elle, pensa-t-elle : l'idée de se maquiller ne l'avait jamais attirée et lire des romans la faisait mourir d'ennui. Les histoires racontées dans les livres ne faisaient pas partie de son univers, elles n'en avaient jamais fait partie et Teresa le savait très bien ! Lorsqu'elles étaient enfants, son amie apportait à l'usine ses livres de contes et elle se mettait à les lire à voix haute, mais chaque fois Agnese finissait par bâiller d'ennui. « Pourquoi on ne ferait pas autre chose ? Prenons les restes de savon et jouons au chimiste ! » proposait-elle alors, obligeant Teresa à interrompre sa lecture et à fermer le livre. Elle se rendit compte, avec une profonde déception, que personne ne la connaissait vraiment : ni ses parents, ni son oncle et sa tante, ni même son amie d'enfance. La seule personne dont elle se sentait *vue* et connue telle qu'elle était – c'est-à-dire son frère – ne voulait plus rien avoir à faire avec elle.

Agnese se leva du canapé, et elle allait rejoindre les autres dans la salle à manger lorsque Salvatora réapparut dans le salon.

– J'allais oublier ! s'exclama-t-elle en ouvrant un tiroir d'où elle sortit une boîte fermée avec une ficelle. Tiens, le facteur l'a apportée ce matin. On ne sait pas qui est l'expéditeur. Il y a seulement l'adresse et « à remettre le 24 avril ».

– Pour moi ? s'étonna Agnese en saisissant le paquet.

– Et pour qui d'autre sinon ? Il y a ton nom dessus. Ce ne serait pas un jeune homme qui te l'envoie, par hasard ? s'enquit Salvatora.

Et, en riant, elle se rendit dans la cuisine sortir le plat du four, tandis que les invités prenaient place autour de la table.

Agnese s'écarta de quelques pas. Elle ouvrit la boîte, qui laissa aussitôt échapper un parfum délicieux qu'elle n'avait encore jamais senti. Il y avait une petite carte, couverte d'une écriture serrée mais ronde et droite.

Joyeux anniversaire, Cheveux fous !

J'espère que le facteur aura suivi mes instructions et que le paquet ne t'est pas arrivé avant le 24 avril. Ni après non plus !

Maintenant, pose la carte un instant, fouille dans la paille et cherche ton cadeau.

Avec un grand sourire, Agnese ôta toute la paille de la boîte et trouva, au fond, une savonnette emballée. Elle l'ouvrit et la huma les

yeux fermés, s'enivrant de cette fragrance si singulière. Puis elle reprit sa lecture.

C'est un savon aux essences de patchouli et de santal. Je l'ai acheté ici, en Inde. Il n'est pas spécial comme la savonnette Marianne*, mais j'espère qu'il te plaira quand même.*

J'arrive bientôt.

Giorgio

Agnese serra le savon et la carte contre son cœur. Giorgio n'avait pas oublié son anniversaire. Il y avait pensé alors qu'il était à des milliers et des milliers de kilomètres… et, bien qu'il la connût depuis peu, il avait été le seul à lui faire un cadeau qui *lui* ressemblait. À l'idée de le revoir quelques jours plus tard, elle se sentit submergée par une vague de bonheur pur, celui qui atteint le sommet *ici et maintenant* puis s'évapore, comme une bulle de savon. Elle n'avait eu que rarement l'occasion de le ressentir auparavant : par exemple, la fois où elle avait mis au point sa première formule de savon, avec son grand-père à ses côtés pour la guider pas à pas dans les dosages, les pourcentages et la combinaison des ingrédients. Elle s'en souvenait très bien.

– Qui te l'envoie ? demanda Teresa en arrivant derrière elle.

Agnese sursauta.

– Giorgio, répondit-elle.

– Giorgio ? Qui est-ce ?

– Le marin…, expliqua-t-elle, un peu gênée. Tu te rappelles l'autre fois à l'épicerie ?

Teresa la dévisagea.

– Ah ? s'étonna-t-elle. Je ne savais pas que vous étiez restés en contact.

Et elle retourna s'asseoir, l'air vaguement vexé.

Agnese ne pipa mot de tout le dîner : ses pensées oscillaient sans relâche entre Giorgio et Lorenzo ; dans une alternance vertigineuse d'émotions contraires, elle passait d'un sentiment de plénitude qui lui enflammait les joues à une sensation de vide lancinante. De temps en temps, elle saisissait une bribe de conversation : Giuseppe raconta à son beau-frère et à sa belle-sœur le projet auquel il travaillait ; l'oncle

Domenico, qui ne semblait pas passionné par ces discussions sur les bateaux et les chantiers navals, interrogea Teresa sur ses examens, et celle-ci expliqua qu'après le baccalauréat elle s'inscrirait en droit et financerait ses études en travaillant, une annonce qui suscita un chœur de bravos et de compliments. Salvatora proposa à tous une deuxième part de lasagnes, mais ignora Agnese jusqu'au moment de porter le gâteau à table.

– Il vient de la pâtisserie Capone, dit-elle fièrement.

– La meilleure d'Araglie, commenta la tante Luisa.

Agnese observa les volutes de crème fouettée qui recouvraient entièrement le gâteau. Au centre était écrit en lettres de chocolat : *Joyeux anniversaire*. Sans nom.

– Et les bougies ? demanda-t-elle en levant les yeux vers sa mère.

Salvatora plaqua une main devant sa bouche.

– Mon Dieu, les bougies…, murmura-t-elle. J'ai oublié, je suis désolée, d'habitude c'est toujours…

– … Lorenzo qui les achète, oui, acheva Agnese.

Il y eut un bref silence. L'oncle Domenico tira une bouffée de sa pipe et toussota.

– Qui veut de la liqueur d'amande ? demanda alors Giuseppe avec un sourire forcé.

Tous se tournèrent vers lui, soulagés.

– Excellente idée ! Je vais chercher les petits verres, s'exclama Salvatora, les joues rougissantes.

– Laisse-moi t'aider, proposa Luisa en se levant.

– Je vais chercher les assiettes à gâteau, dit Giuseppe.

– Je vous donne un coup de main, ajouta Teresa qui se leva aussi.

Agnese, perplexe, les regarda l'un après l'autre.

Puis, avec un léger soupir, elle posa la joue sur la paume de sa main. Elle fixa le gâteau, prit un peu de crème fouettée sur le bout de son doigt et le porta à sa bouche. À deux reprises.

7

Mais toi qui pars, mais toi qui restes[1]

Fin avril-mai 1959

Lorsque les premières lueurs du jour filtrèrent par la fenêtre, Lorenzo et Angela se disputaient encore. Ils avaient passé une nuit blanche dans la chambre de Fernando à se chuchoter force accusations et reproches.

Lorenzo s'assit sur le lit, la tête entre les mains, battant frénétiquement du pied sur le sol. Debout devant lui, Angela croisa les bras sur sa poitrine.

– Mais qu'est-ce que tu y connais, toi, aux galeries d'art ? Tu n'y as jamais travaillé !

– J'apprendrai, répliqua-t-il sèchement.

– Non, écoute : tu n'y vas pas, un point c'est tout. Fin de la discussion.

Il leva les yeux et la fusilla du regard.

– Je ne reçois d'ordres de personne, tu devrais le savoir.

Alors Angela se mit à genoux et serra ses mains entre les siennes.

– Ce n'est pas un ordre, c'est une prière… Pourquoi ne comprends-tu pas ? Je ne veux pas rester seule ici. Nous n'avons jamais été loin l'un de l'autre, jamais !

– Alors viens avec moi ! Je te l'ai déjà dit, répondit Lorenzo, épuisé. Nous tournons en rond, nous ne faisons que rabâcher les mêmes choses depuis des heures.

Il poussa un soupir et s'allongea sur le lit.

– Bien, dit-elle d'un ton offensé en se redressant. Alors je te le répète encore une fois, puisque tu n'as pas compris : moi, je ne peux pas partir *maintenant*.

– Oui, il ne faudrait surtout pas que tu perdes les trois lires que te donne l'autre, là, on ne sait jamais.

– Grâce à ces trois lires comme tu dis, je subviens à mes besoins et à ceux de ma mère. Tu l'as oublié ? Qu'est-ce qu'elle va devenir si je quitte mon travail et que je pars ? Ce qu'envoie Fernando suffit à peine pour les provisions.

– Tu trouveras un meilleur travail. C'est Lecce, bon sang ! Tu crois qu'il n'y aura pas d'opportunités pour toi aussi ?

– Écoute, moi je n'ai rien de côté, contrairement à toi. Je ne peux pas quitter mon emploi comme ça, au pied levé, sans alternative. Tu comprends ? Ce n'est pas compliqué pourtant.

Lorenzo se leva d'un bond et se dirigea vers la porte.

– Tu t'enfuis ? Bravo, c'est très adulte comme manière de discuter.

Il laissa ses bras retomber le long du corps.

– Je ne m'enfuis pas, Angela. Je suis seulement fatigué d'argumenter. Je n'en peux plus.

– Tu ne penses qu'à toi, voilà la vérité.

Lorenzo fronça les sourcils.

– Mais tu ne vois pas que je le fais aussi pour nous ? Surtout pour nous. (Il s'approcha d'elle et prit son visage entre ses mains.) Tu dois me faire confiance. Laisse-moi faire et je te promets que nous aurons la vie que nous voulions. Nous nous marierons et tu viendras travailler avec moi à la savonnerie, comme nous l'avions dit.

Il saisit sa main avec la bague et l'embrassa.

Angela détourna le regard. Elle ouvrit la bouche comme pour parler mais se retint.

– Qu'allais-tu dire ?

Elle prit une profonde inspiration.

– C'est en train de devenir une obsession, cette idée de récupérer l'usine… Et j'ai peur, parce que je ne sais pas où elle va te mener. Pour le moment, je sais seulement qu'elle te conduit loin de moi.

– Pour un temps, seulement, souligna Lorenzo.

Il la prit dans ses bras, mais le corps d'Angela resta aussi dur et impassible qu'un rocher.

– Je ne sais plus quoi penser, murmura-t-elle d'un ton las.

– S'il te plaît, est-ce que toi au moins tu peux me faire confiance ?

Angela soupira.

– Je dois me préparer pour aller travailler, répondit-elle en se libérant de son étreinte.

Resté seul, Lorenzo poussa un soupir. Il fallait qu'il sorte ; il avait besoin de prendre l'air. Il ouvrit l'armoire : comme d'habitude, Marilena avait soigneusement plié les chemises lavées et repassées. *Mais pourquoi est-ce qu'elle ne les suspend pas ? Après, je les retrouve toutes froissées*, pensa-t-il. Il s'accroupit et se mit à chercher sa chemise blanche, sa préférée. *Je suis sûr qu'elle est là, je l'ai vue la repasser hier. Ah, la voilà !* Et il la tira de la pile. Il fut soudain frappé par un parfum familier. *Mais qu'est-ce que… ?* Il huma sa chemise ; impossible de se tromper, c'était bien du *Neve*. Mais qu'est-ce qu'il lui était passé par la tête ? Acheter du *Neve*… Qu'est-ce que Marilena avait dans le crâne ? Elle savait pourtant très bien que ça remplissait les poches de l'autre bouffi d'orgueil… Il enfila la chemise et, toujours en caleçon, il ouvrit la porte de la chambre ; il passa devant la salle de bains où Angela était en train de se laver et la chambre où Marilena dormait encore et se dirigea vers le petit balcon côté rue pour regarder sous le bac à lessive, là où elle conservait les détergents. *C'est bien ça.* La boîte de *Neve* n'avait pas changé, avec son nom en blanc sur fond bleu ciel, mais en bas, au centre, il était désormais écrit savonnerie f. colella. Lorenzo froissa la boîte et la jeta dans la rue.

Il finit de s'habiller à la hâte et sortit de la maison. Comme chaque matin, il prit son album et ses crayons ; mais cette fois, ce n'était ni au marché au poisson ni au port qu'il voulait se rendre. Il conduisit jusqu'à l'autre bout de la ville, passa la porte en arc et ne ralentit qu'à l'orée du chemin de terre menant à la savonnerie. Il s'arrêta quelques mètres plus loin, lorsqu'il aperçut l'enseigne savonnerie f. colella. Jusqu'alors, il avait tout fait pour éviter d'aller la voir. Tandis qu'il la regardait en se mordillant la lèvre, il sentit sa gorge se serrer. Il expulsa l'air de ses poumons et éteignit le Lambretta ; il prit l'album et les crayons et s'assit sur la selle. Il jeta un coup d'œil aux alentours, mais il était tôt et aucun ouvrier n'arriverait avant une demi-heure, pas même Mario. *J'ai encore le temps*, pensa-t-il. Il ouvrit alors l'album et, le cœur battant, il se mit à dessiner le haut de l'usine et la nouvelle enseigne à grands coups de crayon secs et furieux.

Lorsqu'il eut fini, il regarda longuement le dessin, détacha la feuille de l'album, la plia en quatre et la glissa dans son portefeuille, dans la petite poche où il rangeait sa carte d'identité. Puis il démarra le Lambretta.

À la hauteur du croisement, il entendit crier :

– Lorenzo ! Lorenzo !

Il se retourna. Agnese était en train de courir vers lui, en agitant le bras.

– Attends ! hurlait-elle.

Lorenzo voulut presser l'accélérateur, mais quelque chose le retint. Le nœud dans sa gorge s'était serré, sous l'effet d'une profonde tendresse et d'un instinct de protection si ancré en lui qu'il lui était impossible de l'ignorer.

Agnese s'arrêta à un pas de lui, le souffle court. Ils se regardèrent un instant, dans un silence embarrassé.

– Salut, dit-elle enfin, esquissant un sourire.

– Salut, répondit Lorenzo, détournant le regard.

Agnese posa une main sur le phare du scooter.

– Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle.

Lorenzo fit une grimace.

– Laisse tomber.

Elle baissa les yeux puis le regarda de nouveau.

– Je suis venue te voir, il y a quelques jours…

Lorenzo eut l'air surpris.

– Quand ça ?

– Le jour de mon anniversaire… Angela ne te l'a pas dit ?

Il ne répondit pas. *Non, elle ne m'a rien dit du tout*, pensa-t-il. Il éteignit le Lambretta, prit son paquet de gauloises dans la poche de son pantalon et alluma une cigarette.

– Pourquoi voulais-tu me voir ? se contenta-t-il de dire, secouant l'allumette pour l'éteindre.

– Tu me manquais. Tu me manquais tellement, répondit Agnese, la voix brisée.

Il acquiesça lentement et souffla la fumée.

– Je m'en vais, dit-il.

– Tu t'en vas ? Où donc ?

– À Lecce. Travailler avec oncle Domenico.

– Mais…, hésita Agnese. Quand as-tu pris cette décision ? Et c'est

pour combien de temps ?

Lorenzo haussa les épaules.

– Qui sait ?

Il y eut un nouveau silence. Une larme roula lentement sur la joue d'Agnese, et soudain elle se jeta au cou de son frère et le serra fort contre elle.

Lorenzo soupira, ferma les yeux et respira l'odeur de sa peau qui sentait le talc… Il allait passer son bras autour d'elle, lorsqu'il se figea. Il lui prit les mains et l'écarta doucement de lui.

– Je suis encore ta sœur et je le serai toujours, même si j'ai fait un choix qui te déplaît et que tu ne comprends pas, dit Agnese à travers ses larmes.

Lorenzo serra les lèvres et se tourna vers l'usine, que l'on apercevait entre les frondaisons.

– Un choix…, répéta-t-il dans un murmure étranglé sans quitter la savonnerie des yeux. Tu as raison : je ne l'ai pas compris et je ne le comprendrai jamais.

– Tu ne veux même pas essayer. Tu ne veux pas me comprendre, tu n'as même pas fait l'effort de comprendre papa, le poids qui pesait sur lui…

Lorenzo eut un petit rire.

– Tu sais ce que je comprends ? Que cette enseigne me donne la nausée, que te savoir là, à travailler pour Colella, me donne envie de tout casser. Que je ne pourrai plus regarder papa dans les yeux. Tu verras, quand je récupérerai la savonnerie, parce que j'y arriverai, même si ce doit être la dernière chose que je ferai…

– Arrête, Lorenzo. Tu ne sais pas ce que tu dis ! éclata-t-elle. Colella est puissant, il a des moyens que nous n'aurons jamais. L'usine n'est plus celle que tu connaissais, il a tout changé, il l'a transformée… On ne sait même pas combien valent les nouvelles machines. Comment penses-tu pouvoir tout racheter ? C'est de la folie, une illusion !

Il se mordit la lèvre.

Agnese soupira.

– Pourquoi ne penses-tu pas plutôt sérieusement à ce que je t'ai dit ? Créons une savonnerie rien qu'à nous ! Une nouvelle Casa Rizzo, plus petite, qu'est-ce que ça peut faire ? Nous la développerons ensemble, toi et moi. *Ça*, c'est un rêve réaliste. Moi, je suis déjà en

train de mettre de l'argent de côté, si tu veux savoir…

– Quelle idiotie…, commenta Lorenzo en secouant la tête.

– Alors pourquoi es-tu venu ici ce matin, si tu n'as pas changé d'idée ?

Lorenzo, sans répondre, appuya sur la pédale jusqu'à ce que le Lambretta démarre.

– Reste. Parlons-en, s'il te plaît…

Mais il empoigna l'accélérateur et partit. En s'éloignant à vive allure, il regarda dans le rétroviseur : Agnese était restée immobile sur le bord de la route les yeux fixés sur lui. À cet instant, Lorenzo sentit le nœud dans sa gorge se défaire d'un seul coup ; une larme perla au coin de son œil, aussitôt emportée par le vent.

– Venez voir ! cria Colella tout en se dirigeant vers l'esplanade extérieure.

Les ouvriers levèrent les yeux et échangèrent des regards qui signifiaient : *Mais qu'est-ce qu'il veut maintenant ?*

Agnese ôta sa charlotte et rejoignit le flot des employés marchant vers la sortie.

L'air satisfait, le cigare entre les dents, Colella se tenait à côté de la camionnette Fiat 615 garée non loin de sa Giulietta rouge. Deux manœuvres en descendirent et se mirent à décharger les barils entassés à l'arrière.

Agnese s'approcha de Mario.

– Mais qu'est-ce que c'est ?

– De l'huile de coco, Rizzo, répondit Colella à sa place. Elle est arrivée d'Inde ce matin ! Je parie que tu n'en avais jamais vu, hein ?

– D'Inde ? murmura Agnese presque pour elle-même.

Peut-être que l'huile était arrivée sur le bateau de Giorgio, se dit-elle, cela signifierait qu'il était enfin de retour. À cette seule pensée, les battements de son cœur s'accélérèrent.

– Entrons, je vais vous montrer de quoi il s'agit, dit Colella avant de suivre les ouvriers occupés à traîner les lourds barils à l'intérieur de l'usine.

– D'abord il nous fait sortir et puis il nous fait rentrer…, râla Vito.

Agnese pouffa de rire.

– Chut, les gronda Mario. Il entend tout, celui-là.

Tandis que les employés se plaçaient en cercle autour du baril, Colella donna l'ordre à deux hommes de l'ouvrir, prit un petit récipient en métal, le plongea dedans et le sortit rempli d'huile à ras bord. Il le montra à la ronde avec précaution.

– Vous la voyez liquide à présent parce qu'il fait chaud, mais lorsque la température baisse au-dessous de vingt degrés, l'huile de coco se solidifie, comme le beurre – il pivota vers Agnese pour lui dire d'un ton presque de défi –, tu as vu, Rizzo ?

Elle approcha son nez du récipient et huma longuement, puis elle y plongea la main.

– Elle a un arôme agréable mais léger, commenta-t-elle. Je pense qu'elle se mariera bien avec des fleurs blanches, pour donner plus de caractère au parfum. Et puis… (Elle frotta ses doigts huileux, les paupières mi-closes.) Je suis sûre qu'avec cette consistance veloutée, le savon fera beaucoup de mousse… Oui, une belle mousse… Il faudrait connaître son pourcentage d'acides gras de faible poids moléculaire, mais à vue de nez, je dirais de procéder par pétrissage uniquement. À froid. Même si… non, tiède, plutôt, comme ça on peut ajouter plus d'additifs.

Elle avait parlé d'une traite en réfléchissant à haute voix, sans s'apercevoir que le silence s'était fait autour d'elle. Elle remarqua soudain que tous les regards étaient braqués sur elle. Mario souriait comme un père fier.

Colella, quant à lui, était sérieux, mais il la fixait lui aussi d'un regard étonné mêlé de curiosité.

– Excusez-moi, murmura Agnese, embarrassée.

Elle fit un pas en arrière.

Colella plissa les yeux sans cesser de la dévisager et tira une bouffée de son cigare. Puis, sans ménagement, il ordonna à tous de retourner travailler, il n'y avait plus rien à voir.

Une heure plus tard à peine, il fit appeler Agnese : il voulait lui parler tout de suite dans son bureau.

Qu'est-ce que j'ai fait ? Pourquoi me convoquer ? pensa-t-elle juste avant de frapper. Elle n'avait pas mis les pieds dans le bureau depuis ce jour de fin février où sa vie et celle de Lorenzo avaient pris deux

directions opposées…

– Entrez ! hurla Colella.

Agnese prit une profonde inspiration en fermant les yeux et ouvrit la porte. La pièce empestait le cigare, exactement comme ce jour-là.

– Viens, Rizzo. Assieds-toi, dit Colella en désignant la chaise vide.

En s'exécutant, Agnese ne parvenait pas à détourner les yeux du mur derrière le bureau : la photo de ses grands-parents avait disparu, remplacée par celle d'un Colella bien plus jeune avec à son bras une femme élégante, en tailleur, avec des gants et un chapeau. *Sûrement son épouse*, songea-t-elle. Puis elle regarda tout autour d'elle : les affiches dessinées par Lorenzo avaient disparu elles aussi, ainsi que les prix remportés pour *Marianne*, le diplôme de leur grand-père…

– Mais où sont toutes… toutes nos affaires ?

– Ne t'inquiète pas, je n'ai rien jeté de *vos* affaires, répondit Colella. Elles sont là-bas, au dépôt, dans un carton. Je voulais les donner à ton père, mais il n'est plus revenu.

Et il haussa les épaules.

– Vous pouvez me les donner, je vais les prendre, dit aussitôt Agnese.

Colella tapota son cigare et la cendre tomba sur le sol.

– Comme tu voudras, peu m'importe. Mais plutôt…, reprit-il en se penchant en avant. Tu as dit quelque chose tout à l'heure au sujet de l'huile de coco et des fleurs blanches…

Agnese lui jeta un regard perdu et vaguement craintif. *Voilà, j'aurais dû le savoir. Il a été agacé que je donne mon avis, devant tout le monde en plus…*

– Oui, dit-elle à voix basse.

– Eh bien, explique-moi mieux maintenant, dit-il en lissant ses moustaches blanches aux pointes légèrement jaunies.

Elle hésita puis se redressa.

– Eh bien, comme l'arôme de l'huile de coco est doux, presque inodore, j'ai pensé que les essences de certaines fleurs blanches comme le jasmin ou la fleur d'oranger, avec leurs notes persistantes, seraient les plus indiquées. Elles sont aussi extrêmement versatiles…

Colella acquiesça, toujours plus intéressé.

– Et dis-moi, comment le formulerais-tu, toi, ce savon ?

Agnese haussa les sourcils, stupéfaite.

– Moi ?

– Oui, toi, répéta Colella en lui tendant une feuille et un stylo par-dessus la table.

Elle le regarda, saisit le stylo, se pencha sur la feuille et commença à écrire. Elle dressa une liste d'ingrédients avec leurs pourcentages respectifs : huile de coco, carbonate de potassium, carbonate de sodium, hydrate, chlorure, silicate, extraits de jasmin et de fleur d'oranger…

– Voilà, je ferais à peu près comme ça, dit-elle en remettant la recette à Colella.

L'homme la lut attentivement puis sourit.

– Tu peux y aller maintenant, la congédia-t-il alors d'un signe de la main.

Quelques heures plus tard, Agnese prit le chemin de la maison en serrant dans ses bras le carton avec les souvenirs de la Casa Rizzo. *Misère, que c'est lourd tous ces cadres !* pensait-elle à chaque pas, tout en ressassant son entretien si bizarre avec Colella… oui, bizarre : elle n'avait pas d'autre mot pour le décrire.

Elle était à quelques mètres de chez elle – *Enfin ! Je ne sens plus mes bras* – lorsqu'elle se figea : adossé au mur à côté du portail se tenait Giorgio, beau comme un dieu… avec un bras dans le plâtre !

Agnese accéléra le pas, faisant tressauter le contenu de son carton.

Giorgio se retourna et s'écarta du mur pour aller à sa rencontre avec un grand sourire.

– Salut, Cheveux fous… Je… je suis content de te revoir.

Agnese sourit joyeusement.

– Moi aussi, je suis contente, dit-elle.

Et ils se regardèrent, un peu intimidés.

– Ah, et merci pour le cadeau, reprit-elle. Je l'adore. Je l'ai utilisé justement ce matin. Sens !

Elle posa le carton par terre et releva sa manche pour découvrir son bras et l'approcher du nez du jeune homme.

– Ce parfum te va très bien, commenta Giorgio, soudain troublé.

Agnese baissa sa manche.

– Mais qu'est-ce que tu t'es fait au bras ? lui demanda-t-elle alors.

Il regarda son plâtre.

– Oh, ça ? Rien, je me le suis cassé exprès.

Et il lui fit un clin d'œil.

– Je ne comprends pas…, murmura-t-elle.

– Je plaisante. En réalité, c'est la faute de Baciccia. Nous étions en train de décharger un baril très lourd rempli d'huile de coco qui lui a soudain échappé des mains et qui est tombé sur moi. Sur mon bras, pour être précis. Aux urgences, ils m'ont prescrit huit semaines d'arrêt. Il va falloir que je reste sur la terre ferme un bout de temps…

– Oh… Je suis désolée. Ça doit faire très mal…

Et elle grimaça.

– Ne m'en parle pas. *Belin*, un mal de chien…

– Et maintenant ? Tu rentres chez toi pour te soigner ? Tes petits frères vont être contents.

Il lui prit alors la main, et Agnese sentit aussitôt le rouge lui monter aux joues.

– Non, je ne rentre pas à Savone, dit-il. J'ai décidé de rester ici jusqu'à ce que je sois guéri.

Elle lui jeta un regard intense ; sa joie fut telle à ses mots qu'elle s'élança vers lui, mais trébucha sur le carton et perdit l'équilibre. Vif comme l'éclair, Giorgio lui saisit le bras de sa main valide, l'empêchant ainsi de tomber.

– Tu vois ? Je n'ai pas besoin de deux bras, moi, plaisanta-t-il, ses grands yeux bleus souriant.

Les rires venaient de l'arrière-boutique : Giuseppe les entendit dès le portail du chantier. Des rires étouffés et des chuchotements complices.

– Luigi ? appela-t-il.

Pas de réponse.

– Luigi ? répéta Giuseppe en haussant la voix. C'est moi ! Où es-tu ?

– J'arrive !

Quelques secondes plus tard, Luigi sortit de la porte du fond : il avait les cheveux en bataille, les yeux brillants et les lèvres rougies. La fermeture éclair de son bleu de travail était ouverte sur un maillot de corps élimé. Michele, le garçon à tout faire, sortit par la même porte : il souriait, mais avec un air étrange, songeur. Giuseppe ne lui avait jamais posé la question, mais il avait probablement le même âge que Lorenzo, peut-être un peu plus. Il avait des traits délicats, de petits yeux marron avec de longs cils et un nez légèrement retroussé. Un visage d'enfant sur un corps d'homme.

– De quoi riiez-vous ? demanda Giuseppe, pris de curiosité, le regard allant de l'un à l'autre.

Les deux échangèrent un coup d'œil, puis Luigi remonta sa fermeture éclair et saisit un chiffon.

– Oh rien, une blague…, répondit-il sans le regarder.

Puis il lança le chiffon à Michele qui l'attrapa au vol.

– Allez, nettoie-moi ça, lui ordonna-t-il en désignant une barque sale, un *gozzo* couché sur le flanc. Dis-moi plutôt ce que tu apportes là, dit-il alors, désignant la serviette en cuir que Giuseppe tenait à la main.

– C'est le projet. Je l'ai enfin terminé.

– Ah, fais voir !

Saisissant la serviette, Luigi s'assit sur un tabouret, une main sur la cuisse, et examina attentivement le dessin qu'il tenait de l'autre main.

– Alors ? Qu'en penses-tu ? finit par demander Giuseppe, impatient.

Michele, tout absorbé à frotter de son chiffon le bois émaillé, leva les yeux un instant et scruta l'expression concentrée de Luigi.

Giuseppe se rapprocha.

– Tu vois ? expliqua-t-il à son ami en indiquant un point sur la feuille. À la proue, j'ai mis un puits à chaîne pour l'ancre, à la poupe, il y a le réservoir de carburant et, sous les sièges, les compartiments pour les appâts et l'équipement de pêche. Ici, poursuivit-il en déplaçant son doigt, il y aura les porte-cannes. Dans la cale, je pensais caser des couchettes. Il y aurait même la place pour une petite cambuse.

Luigi esquissa un sourire et leva les yeux vers Giuseppe.

– C'est vraiment un beau bateau, mon ami, bravo, dit-il en se levant. Je ne me souvenais pas que tu dessinais si bien à l'école.

Les yeux de Giuseppe brillèrent.

– C'est vrai ? Ça te plaît ? Je suis bien content… J'y ai tellement travaillé… À ton avis, combien de temps faudra-t-il pour le construire ?

Luigi lui rendit la feuille.

– Pas moins d'un an, je pense.

– Est-ce qu'il pourrait être prêt pour avril ?

– Pourquoi avril ?

– Eh bien, parce qu'il y aura un salon nautique à Milan… Je pensais qu'on aurait pu le présenter à cette occasion, tu vois…

Luigi se mit à réfléchir.

– Dis, Miche'… Ce serait faisable, selon toi ?

Sans cesser de frotter, le jeune homme haussa les épaules.

– Je vais jeter un œil. On peut essayer, en tout cas, pourquoi pas ?

Luigi regarda Giuseppe.

– Pourquoi pas ? répéta-t-il en souriant.

La valise de Lorenzo était posée par terre, au milieu de la place San Francesco.

Les cloches de l'église sonnèrent les douze coups de midi ; Lorenzo regardait tout autour de lui, les bras croisés. *Elle devrait arriver d'un instant à l'autre.* Et il observait les gens qui, comme lui, attendaient l'autocar : une famille avec deux enfants aux cheveux bouclés, un monsieur âgé muni d'une canne, une femme en tailleur avec des lunettes et un chignon.

– Angela, mais où es-tu passée ? murmura-t-il en fixant le croisement avec la rue des Artisans.

À cet instant, l'autocar arriva en klaxonnant, s'arrêta au milieu de la place et ouvrit ses portes.

Lorenzo saisit la poignée de sa valise, mais ne monta pas tout de suite. Immobile, il avait les yeux rivés sur la rue.

– À bord ! cria le chauffeur.

– Allez, Angela… Viens me dire au revoir. Ne me laisse pas partir comme ça…, murmura Lorenzo pour lui-même.

Le chauffeur klaxonna.

– Alors, jeune homme, on monte ou non ?

Lorenzo poussa un soupir et monta dans l'autocar, résigné.

Il rangea sa valise, s'assit et appuya le front contre la fenêtre.

Le véhicule démarra et fit demi-tour. Mais un instant avant de quitter la place, il la vit furtivement au coin de la rue ; elle regardait l'autocar s'en aller.

Lorenzo se leva d'un bond et ouvrit la fenêtre.

– Angela ! hurla-t-il en se penchant dehors et en agitant le bras.

Mais trop tard. Le bus tourna à gauche et Angela disparut brutalement de son champ de vision.

Lorenzo soupira et se rassit. Par la fenêtre, il regarda s'éloigner le port en pleine activité avec les pêcheurs qui ouvraient leurs filets, les marins qui déchargeaient les marchandises des bateaux, les bonimenteurs qui s'égosillaient sur le marché. À peine l'autocar était-il sorti de la ville pour prendre la direction de Lecce que la nostalgie s'empara de lui, inexorable. Alors il tira son portefeuille de sa poche, en sortit la feuille, la déplia et observa longuement son dessin de l'usine avec l'enseigne savonnerie f. colella. En un éclair, il sentit remonter toute la colère qui nourrissait sa détermination. Il se promit alors de regarder le dessin chaque fois que la mélancolie menacerait de l'emporter.

Il appuya de nouveau le front contre la vitre et observa les champs d'oliviers filer le long de la route, en se mordillant la lèvre jusqu'à se faire mal.

1. *Ma tu che vai, ma tu rimani,* titre d'une chanson de Fabrizio De André tirée de l'album *Inverno* (« Hiver »), 1968.

8

La Fiat Granluce

Juin 1959

Angela faisait la queue derrière le Bar Italia, une poignée de jetons dans une main et un morceau de papier dans l'autre ; la femme devant elle était en train de jacasser au téléphone depuis un quart d'heure, en tortillant une boucle de cheveux autour de son doigt.

– Elena a eu un peu de fièvre la semaine dernière. Non, non, pas de toux. Oui, ils sont arrivés, merci. Mais toi, quand est-ce que tu viens ? Les enfants te réclament tous les jours… Oui, bien sûr, il y a la photo, mais tu crois vraiment que c'est pareil ?

Angela souffla bruyamment, mais la femme continua à parler, imperturbable, pendant plusieurs minutes. Lorsqu'elle raccrocha enfin, Angela ne put se retenir :

– Madame, un téléphone public appartient à tout le monde, vous savez ?

– Mais qu'est-ce qu'elle me veut, celle-là ?…, s'offusqua l'autre en la regardant de travers.

– « Celle-là », tu le gardes pour ta sœur, répliqua Angela.

Elle saisit le combiné, inséra quelques jetons et composa le numéro que Lorenzo lui avait laissé sur un papier.

– Tu sais quoi, Brigitte Bardot ? Va te faire une camomille ! tempêta alors la femme en lui tournant le dos.

– Idiote…, murmura Angela.

Une, deux, trois, quatre, cinq, six sonneries… *Allez, réponds…*

– Allô ?

– Luisa… Bonjour, c'est Angela.

– Oh, Angela. Tu viens tout juste de rater Lorenzo… Il est sorti il y a un instant avec Domenico. Ils devaient rencontrer je ne sais qui… Il t'a attendue jusqu'au dernier moment, tu sais ! Mais comme tu n'appelais pas…

Angela soupira.

– Oui, c'est parce qu'il y avait une… Bref, laisse tomber.

Elle inséra un autre jeton.

– Rappelle ce soir, ma chérie. Nous dînons à vingt heures.

– Merci, Luisa. Bien sûr, j'essaierai plus tard.

Elle raccrocha et ouvrit la main : il lui restait deux jetons et elle venait d'en gaspiller sept. *Plus de deux cents lires jetées par la fenêtre. Et la moitié de ma pause déjeuner partie en fumée.*

L'air passablement agacée, Angela sortit du café et enfourcha le Lambretta de Lorenzo pour rentrer chez elle : sa mère l'attendait sûrement, assise à table à fixer le plat de pâtes recouvert d'une autre assiette pour l'empêcher de refroidir.

– Comment va Lorenzo ? Qu'est-ce qu'il raconte de beau ?

Angela avait à peine mis un pied dans la cuisine que Marilena l'assaillit de questions.

– Il ne raconte rien. Je n'ai pas réussi à lui parler, répondit-elle les mains serrées sur le dossier de la chaise. Maman, je suis désolée, mais je n'ai pas faim… J'ai besoin de me reposer un moment avant de retourner au travail. Mets les pâtes de côté, je les mangerai ce soir, d'accord ?

Elle entra dans la chambre de Fernando, se laissa tomber sur le lit et se mit à regarder le petit tableau que Lorenzo avait laissé là, en évidence, sur le rebord de la fenêtre. « Mais pourquoi est-ce moi que tu dessines à chaque fois ? Même sur les affiches, c'est toujours moi… », lui avait-elle demandé un jour, amusée. « Parce qu'il n'y a pas de fille plus belle que toi. Angela Perrone, tu es ma muse », lui avait-il répondu en faisant glisser les cheveux de la jeune femme entre ses doigts.

Elle poussa un soupir las et se recroquevilla sur le côté sans quitter le tableau des yeux : c'était bien elle, mais les cheveux noués en une coiffure de grande dame avec une paire de boucles d'oreilles en perles comme elle n'en avait jamais eu. Une version d'elle qui n'avait jamais

existé. Elle ferma les yeux et, comme souvent, elle imagina Lorenzo vivant sa vie dans une ville beaucoup plus grande, où il pouvait rencontrer chaque jour de nouvelles personnes dont elle ne savait rien. Comment étaient les filles à Lecce ? Plus ou moins belles qu'elle ? Et comment s'habillaient-elles ? Étaient-elles riches ? Désinhibées ? Elle se redressa brusquement et secoua la tête pour chasser ces images.

Si elle avait pu choisir en toute liberté, elle serait partie avec lui. Sans y réfléchir une seconde. Mais non, elle n'avait pas pu, parce qu'elle n'avait pas le luxe de pouvoir penser à elle seule, se dit-elle avec une pointe d'amertume. Elle n'en pouvait plus de porter sur ses épaules le poids d'une famille dispersée, de devoir s'occuper constamment de sa mère, une femme au caractère fragile et à la santé délicate, incapable de tenir debout toute seule. À la mort de leur père, son frère et elle avaient dû la soutenir, malgré leur jeune âge. Angela avait dû quitter l'école et se mettre à travailler pour gagner de l'argent ; elle avait ainsi passé son adolescence enfermée dans une boutique, tandis que les autres filles apprenaient des choses nouvelles dans les livres ou bien se promenaient dans Araglie, insouciantes, bras dessus bras dessous.

Chaque fois qu'elle s'était laissé gagner par le découragement, quand l'argent suffisait à peine, que la maison se couvrait de moisissures ou que quelque chose se cassait et qu'il fallait faire sans, elle se consolait en se disant qu'elle possédait ce que personne d'autre n'avait, un bien extrêmement précieux et rare, convoité de tous et que très peu avaient la chance de rencontrer : le véritable amour, celui de toute une vie. *Depuis tout petits, il n'a que moi et je n'ai que lui*, pensa-t-elle. *Et s'il se rendait compte que le monde ne se limite pas à moi ? S'il réalisait que je ne lui suffis pas ? Et s'il tombait amoureux d'une autre ?* Le cœur battant, elle regarda sa bague sertie de la petite émeraude qu'elle caressa. Mais même la promesse contenue dans cette bague ne parvint pas à la réconforter.

– Dis-moi un peu ce que tu penses de ça ? demanda l'oncle Domenico en observant, les bras croisés, la dernière acquisition de la

galerie.

Lorenzo s'approcha pour étudier le tableau accroché au mur : il représentait la place Sant'Oronzo grouillant d'une foule affairée. Certains vendaient de l'huile et du vin, d'autres se tenaient devant la vitrine des pâtisseries du Café Alvino, d'autres encore descendaient de voiture ou traversaient la rue pavée à bicyclette…

– Pas mal, concéda-t-il, peu convaincu.

– C'est tout ? s'exclama Domenico.

– Disons que ça me paraît… poussiéreux.

– Poussiéreux, répéta l'oncle, circonspect.

– Mais oui, oncle Domenico, c'est un sujet vu et revu. C'est vieillot, dépassé. Franchement, as-tu regardé autour de toi ? Il suffit d'aller à quelques centaines de mètres de la place Sant'Oronzo pour tomber sur une ville complètement différente, en évolution : des immeubles à sept étages, des magasins à la dernière mode, des chantiers, des grues…

Dès son arrivée à Lecce, Lorenzo s'était mis à explorer les rues, les ruelles et les nouveaux quartiers avec une curiosité grandissante. Il était fasciné par la pierre couleur paille des bâtiments du centre-ville, lisse et au grain fin, si différente de la pierre de Carparo d'Araglie qui donnait aux façades un aspect grossier et rustique ; il s'était promené dans des quartiers en pleine transformation, les yeux écarquillés à observer les nouveaux immeubles, hauts et étroits, et ceux encore en construction ; il était entré dans des magasins qui vendaient des parfums français et des montres suisses, et il avait passé un certain nombre de soirées au cinéma-théâtre Massimo pour fumer ensuite une gauloise, assis au café voisin, en regardant, sourire aux lèvres, le ballet des filles et des garçons d'humeur à se coucher tard. Quel choc ! La découverte de Lecce lui avait donné l'impression d'être le dernier arrivé à une grande fête, bruyante et bondée. *Ici, je vais trouver l'opportunité que je cherche, je le sais*, se répétait-il, confiant. *Je dois seulement travailler dur et faire les bonnes rencontres…*

Domenico regarda son neveu d'un air satisfait, comme s'il venait de réussir un examen haut la main.

– Tu as raison, ça ne vaut pas grand-chose, dit-il. D'ailleurs, mon cher neveu, tu es là pour ça, non ? Dépêche-toi, va chercher des tableaux qui parlent d'aujourd'hui, du monde en train de changer, l'exhorta-t-il en lui posant une main sur l'épaule.

Puis il sortit sa pipe de sa poche et l'alluma.

– Quant à celui-ci, dit-il en désignant le tableau de sa pipe, je sais à qui le refiler.

Lorenzo sourit.

– À Portaluri, je parie. Bon sang, s'il y en a bien un qui pue la naphtaline…

Son oncle se mit à rire.

– La naphtaline et l'argent, répliqua-t-il en frottant le pouce contre l'index. Mais allons-y, maintenant. Il faut que je t'emmène quelque part.

Sans attendre de réponse, il sortit dans la rue pavée menant à la porte Rudiae, puis il ferma à clef les deux battants de la porte vitrée, à droite de laquelle on pouvait lire l'élégante inscription galerie d'art ingrosso, gravée en relief sur une plaque de cuivre doré.

Domenico conduisit en silence et n'arrêta la Fiat 1200 Spider qu'une fois devant un concessionnaire dans la grand-rue longeant la gare.

– Nous y sommes, annonça-t-il en remettant sa pipe dans sa poche.

– Tu veux changer de voiture ? Mais la tienne est neuve ! s'exclama Lorenzo.

Son oncle eut un petit rire et lui fit signe de descendre « sans poser trop de questions ».

Le concessionnaire, un jeune homme vêtu d'un complet rayé, aux mains élégantes et aux ongles soignés, accueillit Domenico avec un large sourire et une poignée de main exagérément chaleureuse. Il les conduisit dans la salle adjacente et, avec un solennel « Messieurs… », écarta les bras devant une Fiat 1200 Granluce.

– C'est celle-ci. Elle te plaît ? demanda l'oncle Domenico.

Lorenzo se mit à tourner autour en admirant chaque détail : la carrosserie bicolore, blanche et bordeaux, les sièges recouverts de tissu, les chromes… *Ça, c'est une voiture, bon sang…*, pensa-t-il.

– Que dire, mon oncle… elle est magnifique, finit-il par commenter avec un geste des épaules.

– Bien, jubila Domenico. Je suis content de te l'entendre dire, parce que en fait je l'ai déjà achetée. J'ai pensé que maintenant que tu as un travail prestigieux, tu dois conduire une voiture à la hauteur. Donc… félicitations : elle est à toi.

Lorenzo resta abasourdi.

– Mais… comment ça, à moi ? Tu es devenu fou ? Combien peut-

elle bien coûter ? Un million ?

– À peu près, répondit Domenico en adressant un sourire au concessionnaire.

– Non, je ne peux pas accepter, mon oncle, c'est trop…, murmura Lorenzo, qui mourait d'envie de démarrer cette merveille et de l'emmener sans tarder.

– Profites-en, c'est tout, l'interrompit Domenico en lui remettant la clef.

Et, tandis que Lorenzo, encore incrédule, ouvrait la portière, il ajouta :

– Reste avec moi, mon garçon, et tu verras combien de voitures de ce genre tu pourras acheter.

Lorenzo s'assit à la place du conducteur et caressa doucement le volant. *La tête que va faire Angela…*, pensa-t-il en souriant.

– Tu as vu ? Voilà Poil de Carotte, chuchota Dario à l'oreille d'Agnese.

Elle se retourna et aperçut Cosimo qui, tête baissée comme à son habitude, entrait dans le bureau de Colella, un porte-documents sous le bras.

– C'est vrai qu'il est bizarre, ce type, intervint un autre ouvrier en train de mettre la chaudière en marche. Il vient ici depuis des mois et il n'a jamais pipé mot.

– Il ne se prend pas pour n'importe qui, c'est pour ça qu'il s'entend si bien avec Colella : « Qui se ressemble s'assemble », commenta Dario en dialecte.

– Ils sont peut-être tous les deux de l'autre bord, ricana son collègue.

Mario s'approchait, un stylo et un carnet à la main.

– Eh, Marie', qu'est-ce que tu sais, toi, de Poil de Carotte ? lui demanda-t-il.

– Oui, tu es le seul à qui il parle, dit Dario.

Mario haussa les épaules.

– Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?… Il m'a peut-être adressé dix

mots en quatre mois…

– Mais ils s'entendent bien ces deux-là, non ?

– Tu peux nous le dire.

Mario secoua la tête, l'air amusé.

– Je vais vous décevoir, mes amis. Colella est marié.

La femme de la photo…, pensa Agnese.

– Et tu y crois, toi ? Qui a déjà vu sa femme ici ? réagit Dario.

– Vous ne l'avez jamais vue parce qu'elle est morte, espèces d'imbéciles ! répliqua Mario, mais d'un ton désinvolte.

– Ah ? C'est lui qui te l'a dit ?

– Ça lui a échappé.

– De quoi elle est morte ? Et quand ? s'enquit Dario.

– Qu'est-ce que j'en sais ? Elle était jeune, en tout cas. De maladie, je pense.

– Sale histoire, commenta l'autre.

– Oui. Maintenant, au travail ! Dis-moi, Agnese, poursuivit Mario en la retenant par le bras, j'ai ici la recette d'un nouveau savon ; Colella vient de me la donner. Il a demandé qu'on fasse un essai.

Il lui tendit le carnet. Agnese le prit et lut la liste des ingrédients : huile de coco, carbonate de potassium, carbonate de sodium, hydrate… *Mais c'est ma recette !* se dit-elle, stupéfaite.

– Mario… que t'a-t-il dit exactement ? demanda-t-elle.

Il la regarda, perplexe.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas, moi… D'où vient la recette, par exemple.

– Et d'où veux-tu qu'elle vienne ? C'est sa formule.

– C'est ce qu'il t'a dit ? Que c'est la sienne ?

– Évidemment, répondit Mario, un peu désarçonné par ces questions. On va lancer une petite fournée. Colella t'attend ensuite dans son bureau, tu pourras lui faire un rapport.

Agnese leva les yeux du carnet.

– D'accord…, murmura-t-elle.

Vers la fin de la journée, Agnese frappa à la porte de Colella. Elle tenait à la main un échantillon du nouveau savon.

– Alors, Rizzo, dit-il en tapotant la cendre de son cigare. Qu'est-ce que ça donne ? Montre-moi.

Agnese lui tendit la savonnette et observa l'homme la retourner dans ses mains, la palper et la porter à son nez.

– Et cette couleur ? l'interrogea-t-il.

– J'ai mélangé une pointe de rhodamine et de jaune de quinoléine pour obtenir un orange très pâle…

Colella approuva.

– Et que peux-tu me dire de ses propriétés ?

– Il mousse beaucoup, comme je le pensais. La mousse est souple et laisse la peau soyeuse. Le parfum reste assez délicat, mais persistant. Peut-être qu'en augmentant un peu la quantité d'extrait de fleur d'oranger…

Colella la huma une nouvelle fois.

– Non, elle est parfaite comme ça, dit-il, comblé.

Et il posa la savonnette sur le bureau.

Incroyable, il continue à faire mine de rien, comme si c'était son idée…, rumina Agnese. Puis elle aperçut la serviette ouverte sur le bureau, celle que Poil de Carotte avait sous le bras ce matin-là : elle contenait différents dessins de ce qui devait être la boîte de la nouvelle savonnette.

– Vas-y, regarde-les, dit Colella en soufflant la fumée. Et dis-moi lequel tu préfères.

Un peu hésitante, Agnese prit les feuilles et commença à examiner les dessins. Ils étaient tous très similaires : une boîte déclinée dans de nombreuses combinaisons de couleurs. Au centre, dans un cadre rectangulaire, toujours la même inscription : *Inès*.

– Celle-ci, blanche et orange, dit-elle avec conviction. Elle évoque la fleur d'oranger…

Elle rendit le dessin à Colella. Il le prit et fit un sourire en coin.

– Tu sais ce que signifie *Inès* ? demanda-t-il alors.

Elle secoua la tête.

– Non, mais j'aime bien, ça sonne bien.

Colella serra le cigare entre ses dents.

– Tu as raison. Ça sonne bien.

Et il ricana sous sa moustache jaunie.

Agnese sortit de la savonnerie et, comme chaque jour, elle

retrouva Giorgio sur l'esplanade en train de l'attendre, une fleur des champs dans sa main valide : il lui en apportait une différente à chaque fois. Depuis qu'il s'était installé à Araglie, dans l'une des chambres à louer au premier étage de l'auberge Da Pino, non seulement il allait chercher Agnese à la fin de sa journée de travail pour faire le chemin du retour avec elle, mais chaque matin il était devant le portail de la petite maison pour l'accompagner à l'usine. Depuis des semaines, ils ne faisaient que se promener et discuter, discuter et se promener. Le samedi soir, ils sortaient au cinéma ou manger un morceau puis, le lendemain matin, ils se donnaient rendez-vous au port et restaient assis sur un rocher des heures entières à regarder la mer et les bateaux, tandis que Giorgio lui expliquait par le menu comment était fait un navire et lui apprenait tous les nœuds marins qu'il connaissait. Il lui avait raconté ses voyages, les épices et les parfums de l'Inde, la paella dégustée à Barcelone, le délicieux marsala bu à Palerme… Un jour, au cours d'une de leurs premières promenades, Agnese l'avait interrompu et lui avait demandé : « Mais tu voudrais rester marin toute ta vie ? Tu resteras éternellement en mer ? »

Giorgio lui avait souri et répondu que non, ce n'était pas ce qu'il avait en tête. Il lui avait confié que son rêve, ce qui l'avait poussé à s'embarquer alors qu'il n'était encore qu'un gamin imberbe, c'était autre chose : il forgeait son expérience sur les navires marchands, prenait des contacts dans le monde entier parce qu'un jour, lorsqu'il aurait réuni les fonds nécessaires – et il n'en manquait plus beaucoup –, il créerait sa propre entreprise d'importation à Savone.

« Pourquoi à Savone ? » avait demandé Agnese. « Pourquoi pas ici, par exemple ? » avait-elle ajouté en rougissant. « Pour mes petits frères, avait expliqué Giorgio d'un ton soudain grave. Tu sais, je n'en parle pas volontiers… un peu parce que ça me fait du mal de repenser à cette période, un peu parce que j'en ai honte, mais je t'assure que ça n'a pas été facile pour nous. »

Elle avait plissé les lèvres en une moue désolée.

« Lorsque papa… lorsqu'il est mort, avait-il continué, non sans mal, nous étions sur la paille, sans une lire. Il avait tout dépensé au jeu. On a dû manger des haricots pendant des mois. Les bons jours, ma mère ramassait quelques pommes de terre au marché… »

Agnese s'était arrêtée et lui avait mis la main sur le bras. « Je

n'imaginais pas… Je suis désolée, vraiment », avait-elle murmuré.

Giorgio avait haussé les épaules. « Maintenant, au moins, grâce à l'argent que j'envoie, ils peuvent manger un plat de pâtes tous les jours. Je me suis fait le serment qu'ils ne souffriront plus jamais de la faim et qu'ils ne s'inquiéteront pas pour l'avenir. Nous aurons notre propre affaire, personne ne pourra nous l'enlever. Tu comprends pourquoi il faut que je reste à Savone ? »

Elle avait acquiescé et n'avait plus posé de questions.

– Bonjour, Cheveux fous, la salua Giorgio avec un petit baiser sur la joue.

Et il lui tendit une marguerite.

Agnese sourit, prit la fleur et la huma les yeux fermés.

– Comment ça s'est passé aujourd'hui ? lui demanda-t-il alors qu'ils se mettaient en route.

– Je ne sais pas… C'était une journée bizarre…

Lorsque Giorgio l'interrogea du regard, elle commença à lui raconter l'histoire du nouveau savon et de la recette volée.

– Ce fils de…, s'exclama-t-il en ravalant la fin de la phrase. Tu dois dire à tout le monde que c'est ton savon, il ne peut pas s'en tirer comme ça !

Agnese haussa les épaules.

– À quoi bon ? Au fond, cela me convient. J'ai créé un nouveau savon et il va passer en production… cela me suffit pour être contente.

Giorgio la scruta.

– Je ne te crois pas. Ça ne peut pas te laisser indifférente qu'il appose la marque Colella sur un produit « né Rizzo ».

Elle soupira.

– Même si c'était vrai, qu'est-ce que je peux y faire ? Si je le dénonce, il me renvoie. Et je ne veux pas.

– Moi… Non, laisse tomber.

– Moi, quoi ? insista-t-elle. Qu'est-ce que tu allais dire ?

– C'est que… je ne comprends pas pourquoi tu t'obstines à rester, vu comment Colella te traite. Pardonne-moi, je ne devrais pas te le dire, je sais, mais vraiment, je ne comprends pas.

– Personne ne comprend, murmura Agnese. C'est que… je suis incapable de partir. C'est mon usine. Je sais que ce n'est plus vrai, mais c'est ce que je ressens. Un jour, les choses changeront, j'en suis certaine. Lorsque je serai prête et que j'aurai économisé un peu

d'argent, je refonderai la Casa Rizzo. Je commencerai par un petit laboratoire artisanal, et puis… D'ailleurs, mon grand-père aussi a commencé petit… Je ferai tout cela, mais pas maintenant. Ce n'est pas encore le bon moment pour moi.

Giorgio acquiesça.

– Excuse-moi, tu as raison. C'est qu'avec toi je n'arrive pas à me mêler de mes affaires…

Elle lui sourit avec douceur.

– Nous voici arrivés, dit-elle devant le portail de la maison.

– On se voit ce soir de toute façon, non ? demanda-t-il.

– Seulement si Teresa peut venir avec nous. Elle m'a invitée à sortir, cela faisait une éternité… Elle dit qu'elle a besoin de se changer les idées. Tu sais, elle étudie… En juillet, elle passe le baccalauréat.

– Bien sûr, pas de problème ! Je vous emmène dîner, toutes les deux. Alors à tout à l'heure, Cheveux fous.

Giorgio s'était déjà éloigné de quelques mètres, lorsque Agnese se retourna pour le rattraper.

– Attends, il faut que je te demande quelque chose. Toi qui as parcouru le monde… tu sais ce que signifie Inès ?

– Agnese…

– Oui, je te demandais si tu savais ce que signifie Inès ?

Giorgio éclata de ce rire irrésistible qui faisait à chaque fois chavirer le cœur d'Agnese.

– Je t'ai répondu « Agnese », parce que Inès, c'est Agnese en espagnol.

– Mon nom…, murmura-t-elle.

Colella a donné mon nom à la savonnette que j'ai inventée, pensa-t-elle, stupéfaite et confuse à la fois.

– Oui, c'est ton nom, répéta Giorgio, toujours plus amusé par son comportement étrange. Pourquoi me poses-tu cette question ?

– Je te le dirai plus tard. Il faut que je rentre maintenant, répondit Agnese.

Et elle se dirigea vers la maison.

Giorgio attendait les deux filles assis sur un banc le long de la promenade, en admirant le coucher de soleil qui teintait le ciel d'orange, de rose et de violet. Il était huit heures à peine sonnées lorsqu'il vit Agnese et Teresa s'approcher, et il se leva.

– Tu te souviens de Teresa, n'est-ce pas ? lui demanda Agnese. Vous vous êtes vus ce jour-là, à l'épicerie…

– La jeune révolutionnaire, bien sûr que je m'en souviens, répondit-il en lui tendant la main en souriant.

– Tu étais… nettement moins blond, dit Teresa.

Giorgio rit et se passa la main dans les cheveux.

– Oui, ils éclaircissent beaucoup l'été, répondit-il.

– Alors, où nous emmènes-tu dîner ? s'enquit Agnese.

– Il y a un restaurant pas loin d'ici qui fait la meilleure friture de poisson que j'aie jamais mangée. J'y suis allé déjeuner l'autre jour.

– Chez Pantaleo, bien sûr, tout le monde connaît, commenta Teresa.

– Pas moi, murmura Agnese.

Giorgio lui adressa un sourire plein de tendresse.

– Oui, mais toi tu ne comptes pas, tu vis dans ton monde enchanté tout en savon, répliqua aussitôt Teresa en ricanant comme si elle avait fait une plaisanterie. Le reste n'existe pas.

Mais les deux autres ne se donnèrent pas la peine de sourire.

Une fois assis à la table du restaurant, Teresa se mit à parler en regardant uniquement Giorgio. Elle raconta combien elle devait étudier pour ses examens, qu'elle redoutait l'épreuve de mathématique, qu'elle s'était déjà informée sur les modalités d'admission à l'université de droit de Bari.

– Je serai avocate, je me battrai en faveur des classes défavorisées, annonça-t-elle.

Giorgio hochait la tête, faisant mine d'être impressionné, mais il ne lâchait pas des yeux Agnese, qui restait silencieuse, tête basse, et dessinait des cercles sur la table.

Un cercle, deux cercles, une pause. Un cercle, deux cercles, une pause, observa Giorgio.

– Colella a mis en production un nouveau savon créé par Agnese, dit-il alors pour essayer d'interrompre le flot de paroles de Teresa.

– Ah ? Bravo ! se contenta-t-elle de dire.

Et elle but une gorgée de vin.

Agnese fit un sourire timide.

– Le savon s'appelle Inès, comme moi, mais en espagnol, glissa-t-elle.

Et elle chercha le regard de Giorgio.

Voilà pourquoi elle se posait la question, songea-t-il, l'œil interrogateur. *Mais pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit tout de suite ?* Il se sentit soudain étrangement inquiet, comme si quelqu'un ou quelque chose était en train de le menacer. Pourquoi le fait que Colella ait donné le nom d'Agnese à un savon provoquait-il en lui tant d'agitation ? *D'ailleurs, c'est elle qui l'a créé et c'est une manière de lui rendre hommage*, se dit-il. *Alors pourquoi est-ce que je me sens comme ça ? Comme si j'avais été volé…*

Il était tellement perdu dans ses pensées que Teresa dut lui toucher le bras pour attirer son attention.

– Oui, quoi ? s'exclama-t-il.

– Je parlais des manifestations d'ouvriers de ces dernières semaines, répondit Teresa. Je trouve que la propagande patronale contre l'agitation des syndicats est scandaleuse. Ils ont même affirmé que c'était une manœuvre des communistes pour saboter la reprise économique. C'est absurde !

– Et ça t'étonne ? répliqua-t-il avec un mouvement d'épaules. C'est leur technique pour créer des divisions au sein du mouvement syndical. Mais ils n'y arriveront pas : il y a des millions de travailleurs en lutte.

Agnese avait recommencé à tracer des cercles et Giorgio l'observait à la dérobée, tout en tâchant de suivre le monologue de Teresa sur la « défense constitutionnelle du droit de grève ». Lorsque vint enfin le moment de l'addition, il soupira de soulagement. *Quel dîner pénible…*, pensa-t-il.

– Où allons-nous maintenant ? demanda Teresa, toute guillerette, en sortant du restaurant.

– Nulle part, répondit Agnese avec une moue boudeuse. On rentre tous à la maison. Salut.

Et elle s'éloigna.

– J'étais content de te revoir, bonne chance pour les examens ! dit rapidement Giorgio avant de rejoindre Agnese.

Teresa haussa les épaules et prit la direction opposée.

Ils marchèrent en silence une bonne partie du trajet.

– Bon, finit par éclater Giorgio. Tu vas me dire ce que tu as ? Pourquoi n'as-tu pas ouvert la bouche de toute la soirée et ne dis-tu toujours rien ?

Agnese le regarda de ses yeux de chat.

– Pour dire quoi ? Vous ne vous êtes même pas rendu compte que j'étais là, répondit-elle.

– Ce n'est pas vrai ! J'ai essayé de te faire participer en parlant du savon…

– Ah oui, deux minutes sur deux heures. Merci, c'était très gentil, cingla-t-elle en accélérant le pas.

– Mais je peux savoir ce que j'ai fait ? Je ne comprends pas pourquoi tu es aussi fâchée…

Agnese s'arrêta d'un coup et mit ses mains sur ses hanches.

– Elle te plaît, Teresa ? lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

Saisi, Giorgio éclata de rire de bon cœur.

– Il n'y a pas de quoi rire, fulmina-t-elle, toujours plus furieuse. Tu n'as parlé qu'avec elle toute la soirée.

– Mais elle n'arrêtait pas de parler ! s'exclama-t-il. Elle m'a assommé, je n'en pouvais plus de l'écouter…

– Ce n'est pas vrai ! Tu étais absorbé par la conversation. Tu ne parles jamais de politique avec moi.

– Mais je pensais que la politique ne t'intéressait pas du tout. Si tu veux en parler, parlons-en !

Il poussa un soupir et regarda Agnese, puis il se remit à rire.

– Encore ? On peut savoir pourquoi tu ris ? dit-elle, mais avec un sourire timide.

Il se rapprocha d'elle.

– Je ris parce que tu es jalouse, dit-il.

– Ce n'est pas vrai.

– Si.

– Non, je te dis.

– Si, répéta-t-il avec un petit sourire.

– D'accord, c'est vrai ! lâcha Agnese.

Et elle se mit à courir vers chez elle.

– À demain matin, Cheveux fous ! cria-t-il derrière elle.

Puis il sourit en secouant la tête.

Mais où est-il passé ? Quitte ou double *va commencer…*, se disait Salvatora en regardant l'horloge. *Carosello*, l'émission précédente, allait se terminer pour laisser place au programme présenté par Mike Bongiorno dont elle et Giuseppe ne rataient jamais un épisode : leur moment préféré était celui de la cabine, lorsque le candidat du jour, casque sur les oreilles, avait une minute pour répondre à une question, pendant que l'horloge égrenait les secondes. Giuseppe s'amusait comme un fou à devancer les réponses et il tapait souvent dans le mille. « Avec tous les mots croisés que j'ai faits, j'en sais plus qu'eux… », disait-il, tout content. « Alors un jour ou l'autre, je t'inscrirai comme candidat », plaisantait Salvatora.

C'était le troisième jeudi de suite que Giuseppe manquait le début de l'émission, pensa Salvatora. La semaine précédente, il était rentré tout juste pour la question finale, celle qui valait cent vingt-huit jetons d'or.

Salvatora se leva du canapé et couvrit d'une assiette les œufs sur le plat aux épinards posés sur la petite table devant la télévision. *Si j'avais su qu'il rentrerait tard aujourd'hui aussi, je n'aurais pas fait des œufs !* soupira-t-elle. *Le temps qu'il arrive, ils seront immangeables.*

Elle s'enfonça de nouveau dans le canapé et se mit à feuilleter la dernière édition de *Famiglia Cristiana*, même si elle l'avait déjà lue de la première à la dernière ligne. Depuis que Giuseppe s'était jeté à corps perdu dans le projet du chantier et, surtout, du nouveau bateau, il passait beaucoup moins de temps à la maison avec elle. Elle semblait loin, l'époque où, assis à la table de la cuisine, il faisait des mots croisés et les rébus de sa revue, tandis qu'elle préparait le déjeuner ou le dîner dans un silence paisible, souvent interrompu par un rire ou un échange… *C'est moi qui l'ai aidé à prendre cette direction*, pensa-t-elle avec une pointe de rancœur. *Si j'avais su que ça finirait comme ça, qu'il ne serait plus jamais à la maison, je ne l'aurais pas poussé à vendre cette savonnerie…* Mais à cette pensée, Salvatora se sentit coupable et chercha aussitôt à rectifier la trajectoire de ses réflexions. Elle se dit que depuis qu'il s'était libéré de l'usine, Giuseppe était un autre homme. Jamais, au cours de toutes ces années, elle n'avait vu

son mari aussi heureux et confiant… *Voilà l'important*, se répéta-t-elle. *Et je dois m'en réjouir.* Pourtant, elle ne parvenait pas à chasser un sentiment de profonde insatisfaction, presque de déception. Il lui arrivait toujours plus souvent de se sentir inutile, surtout lorsqu'elle constatait que Giuseppe avait moins besoin d'elle, de son soutien. Certes, sa mère lui aurait dit qu'elle n'avait fait que son devoir d'épouse et qu'elle devait s'en satisfaire. *Ça lui va bien de dire ça…*, s'irrita-t-elle. Elle se gargarisait toujours de grandes phrases sur ce que devait être un bon mariage, mais elle n'avait jamais été capable de prendre soin de son homme… Lorsque le père de Salvatora vomissait tout l'alcool qu'il avait ingurgité – chaque jour que Dieu faisait –, c'était toujours elle, sa fille, qui lui tenait le front. Et qui cachait les bouteilles de vin pour l'empêcher de les trouver ? Qui s'occupait de lui quand il arrivait à peine à se lever du lit, les lendemains de beuverie ?

– Moi, toujours moi, murmura Salvatora en secouant la tête.

La vérité, c'est que les hommes, sans une femme à leurs côtés, sont incapables de se tenir debout tout seuls.

– Me voilà, je suis rentré !

La voix de Giuseppe fit disparaître toutes ces pensées. Salvatora se leva pour aller à sa rencontre ; avec sa sollicitude habituelle, elle prit son porte-documents et l'aida à ôter sa veste.

Giuseppe lui déposa un baiser sur la joue et demanda :

– Ça a déjà commencé ?

– Tout juste, répondit-elle en entendant la voix de la speakerine qui annonçait l'entrée dans les studios de Mike Bongiorno.

Masquant ses tourments derrière un sourire, elle prit la main de son mari pour le conduire dans le salon.

C'était un dimanche ensoleillé. Lorenzo sortit de bon matin de chez son oncle et sa tante, démarra la Granluce et partit, les vitres baissées et les cheveux décoiffés par la brise chaude. C'était la première fois qu'il rentrait à Araglie depuis le jour où l'autocar l'avait emmené : la ville à découvrir, la galerie avec son va-et-vient d'artistes et de clients, la myriade de personnes que l'oncle Domenico lui avait présentées et

dont il avait souvent du mal à retenir les noms l'avaient bien occupé et il s'était senti la plupart du temps agréablement étourdi, si ce n'est surexcité. Toutefois, l'animation et la nouveauté n'avaient pas empêché la nostalgie de trouver chaque jour une brèche par où s'insinuer ; alors Lorenzo sortait le dessin de son portefeuille et le fixait longuement. Cela lui arrivait la nuit, lorsqu'il se retrouvait dans son lit sans les bras d'Angela, ou bien lorsqu'il marchait dans la ville et qu'il percevait l'absence lancinante de la mer, ou encore après avoir vu un film seul, au cinéma, et qu'il aurait voulu Angela à ses côtés. Un soir, il était allé voir *Les Fraises sauvages* d'Ingmar Bergman et, une fois sorti de la salle, il n'avait personne à qui confier combien ce film l'avait touché ; comme Isak, le protagoniste, il avait réfléchi à *son* propre coin aux fraises sauvages, le lieu de l'existence la plus heureuse, et il avait trouvé la réponse dans une unique image qui lui était apparue clairement devant les yeux : la Casa Rizzo.

Il arriva à Araglie en fin de matinée. La vue de la mer et le vacarme du port le firent aussitôt se sentir chez lui, lui arrachant un sourire ; il pensa qu'il était difficile pour qui avait grandi loin de la mer de comprendre la mélancolie que son absence pouvait provoquer : comme l'amour, la mer soigne, panse les blessures, elle donne un sentiment d'appartenance.

Il arriva en bas de chez Angela et klaxonna plusieurs fois ; des gens apparurent aux balcons et aux fenêtres déjà grandes ouvertes pour chasser la chaleur des maisons.

– Eh, ça suffit ! hurla un homme en maillot de corps avant de croquer dans une pêche qu'il tenait à la main.

– Mais qu'est-ce qu'il a à klaxonner, celui-là ? rouspéta une femme en train de ramasser du linge sec.

– Papa, viens voir la voiture ! s'exclama un enfant à une autre fenêtre.

Avec tout ce tintamarre, Angela, en chemise de nuit et les cheveux ébouriffés, finit par apparaître sur le petit balcon où se trouvait le bac à lessive. Lorenzo leva les yeux vers elle et sourit.

Stupéfaite, Angela mit les mains devant sa bouche et lui fit signe d'attendre. Elle descendit une poignée de minutes plus tard, et tandis qu'elle se dirigeait vers lui, rayonnante, Lorenzo pensa qu'elle était encore plus belle que dans son souvenir : il ne s'était écoulé que quelques semaines depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus, mais, à

cet instant, il eut l'impression que cela faisait des années.

Ils s'étreignirent longtemps, si étroitement que même un filet d'air n'aurait pu passer entre eux, puis ils se mirent à se regarder, à se toucher et à se sourire comme de nouveaux fiancés.

– Tu ne peux pas savoir combien tu m'as manqué, dit Lorenzo en la serrant à nouveau dans ses bras.

Le corps d'Angela contre le sien lui faisait l'effet d'un refuge, chaleureux et familier, où il se sentait réconforté. *Et comment aurait-il pu en être autrement ?* pensa-t-il. Il avait grandi avec elle, il lui avait donné son premier baiser et, avec elle, il avait découvert ce que signifiait l'amour…

– Toi aussi, répondit Angela en appuyant sa joue contre son torse.

– Ça te va très bien cette queue-de-cheval haute. À la dernière mode ! plaisanta Lorenzo.

– Est-ce que les filles se coiffent comme ça à Lecce ? demanda-t-elle d'un ton faussement détaché.

Le regard de Lorenzo s'attendrit. Il savait parfaitement ce que cachait cette question : *As-tu rencontré une fille plus belle que moi ? Ou suis-je toujours la seule et l'unique à tes yeux ?*

– Oui, il y en a qui portent cette coiffure, répondit-il alors. Mais personne ne pourra jamais égaler ta beauté. Même si j'allais à l'autre bout du monde…

Et il l'embrassa.

Puis il ouvrit la portière côté passager et invita Angela à monter avec une petite courbette. L'air amusé, elle monta à bord.

– Où puis-je vous emmener, mademoiselle ? poursuivit-il en s'installant au volant.

– Au Bar Italia, répondit aussitôt Angela. Je veux qu'ils nous voient tous avec cette merveille. Et qu'ils meurent de jalousie.

Lorenzo rit et passa la première.

– On va à la plage et puis au cinéma ? Ça te va comme programme ? lui demanda Lorenzo après avoir enfourné la dernière bouchée de sa pâtisserie.

Angela hocha la tête, la bouche pleine, et frotta ses mains pour se débarrasser des miettes.

– Je regarde dans le journal ce qui passe à l'Apollo, dit-il.

Il prit le quotidien local pour consulter la page des spectacles, mais s'arrêta net devant la photographie d'une femme portant un foulard sur la tête, flanquée d'un slogan en lettres majuscules : le nouveau savon f. colella vous fera vous sentir belle et irrésistible ! essayez la douceur de l'huile de coco alliée au délicieux parfum des fleurs blanches. En bas, il y avait une boîte blanche et orange avec écrit *Inès*.

Agnese en espagnol…, se dit Lorenzo.

– Qu'y a-t-il ? s'enquit Angela en lui posant une main sur le bras.

Ce savon est une idée de ma sœur, je suis prêt à le parier, pensa-t-il.

– Mais enfin, que…

Lorenzo leva les yeux et lui montra le journal.

Angela regarda et serra les lèvres.

– Je n'arrive pas à y croire…, murmura-t-il, la voix brisée. Donner ses idées à cette outre bouffie d'orgueil… C'est comme donner un coup de poignard à grand-père, à grand-mère, à moi…

Angela lui caressa la joue.

– N'y pense pas, ça n'en vaut pas la peine. Pensons à nous maintenant, d'accord ?

Et elle lui donna un petit baiser.

Tout le reste de la journée, malgré la Granluce, le sourire radieux d'Angela et leur long bain dans la mer cristalline, le visage de Lorenzo resta sombre.

9

Ton baiser est comme un rock[1]

Juillet 1959

Agnese s'immobilisa juste avant d'entrer dans l'épicerie : elle avait senti qu'on était en train de parler d'elle. Elle se cacha derrière le muret à côté de la porte ouverte et tendit l'oreille.

– Il paraît qu'il va la chercher à l'usine tous les jours sans exception pour la raccompagner chez elle, disait Concetta.

– On dirait qu'il est amoureux, ce garçon, répondit une voix féminine.

– Amoureux, mais tu plaisantes ? rétorqua Concetta, irritée. Tu l'as vu, lui ? Il vient toujours ici acheter des cigarettes.

– Oui, je vois qui c'est. L'étranger qui loge chez Pino. Un beau garçon.

– Exactement. Et tu l'as vue elle, par contre ? Le jour et la nuit. Il est aussi beau qu'elle est laide.

– Mais non, Agnese n'est pas laide… Elle est, disons, particulière…

– Par rapport à lui, elle est laide. Je me demande vraiment ce qu'il lui trouve : elle est petite, plate, elle a des tonneaux à la place des mollets, sans parler de ces cheveux informes qui poussent comme des épis… On dirait… qu'elle n'est qu'une demi-femme, voilà.

– Bon, elle a peut-être une belle personnalité et il en est tombé amoureux…

Chaque phrase avait frappé Agnese en plein visage, comme autant de gifles. Et lorsque Concetta dit, sur le ton de quelqu'un qui en sait

long sur certaines choses : « Écoute, à mon avis, c'est histoire de passer le temps ; il s'ennuie, avec son bras dans le plâtre. Je te parie qu'à peine à bord de son navire, il aura vite fait de l'oublier, celle-là. Je les connais *bien*, les marins », elle ne parvint plus à retenir ses larmes.

– Mais… pourquoi tu pleures ?

La voix de la petite Vittoria la fit sursauter. La fillette se tenait sur le pas de la porte, les mains sur le chambranle, et elle regardait Agnese avec une moue triste.

– Ce n'est rien, répondit-elle en séchant ses larmes du dos de la main et en s'efforçant de sourire. Il faut que j'y aille.

– Attends ! l'interpella Vittoria.

Elle sortit en boitant sur ses jambes maigres et tordues.

– Oui ? répondit Agnese en jetant un coup d'œil inquiet à la porte de l'épicerie.

La dernière chose qu'elle souhaitait était que Concetta sorte et la voie les yeux gonflés.

Le regard dans le vague, la petite fille lui tendit les mains et se mit à rire ; des bulles de salive coulèrent sur son menton.

Agnese serra les lèvres, prit les mains de Vittoria dans les siennes et les huma.

– Une odeur de talc… le parfum de *Marianne*, chuchota-t-elle. Tu sais, nous sommes peut-être les deux seules personnes à qui il plaît encore…

Elle sentit les larmes monter de nouveau.

– Vittoria ! Reviens ! Combien de fois je dois te répéter de ne pas sortir toute seule ? cria Concetta depuis le magasin.

Agnese se redressa sur-le-champ.

– Va voir ta maman, lui murmura-t-elle.

Et elle s'éloigna rapidement.

En rentrant chez elle sans rien de la longue liste de courses de Salvatora, Agnese repensait aux mots de Concetta. Était-ce vraiment ainsi que le monde la percevait ? Une « demi-femme » ? Qu'y pouvait-elle si elle était née petite, les cheveux bouclés et les mollets en « tonneaux » ? *Et puis… c'est vrai que Giorgio va m'oublier quand il repartira ? D'ailleurs, il ne m'a pas encore embrassée… Nous sortons toujours ensemble, mais qu'est-ce que cela signifie ? Qui sait s'il est amoureux ? Il ne me l'a jamais dit…* Elle se sentit soudain découragée et

déçue de tous : de Giorgio, dont elle ne comprenait pas les intentions ; de Lorenzo, qui l'avait exclue de sa vie et se conduisait comme s'il n'avait plus de sœur ; d'Angela, qui toutes ces années n'avait jamais appris à l'aimer ; de Teresa, qui se comportait de manière étrange depuis longtemps. *Comme si elle ne me supportait plus.* Et puis il y avait ses parents, qui ne lui parlaient jamais de son travail… *Qu'est-ce qui ne va pas chez moi ?* se dit-elle en soupirant.

Elle se rendit compte qu'elle avait marché jusqu'au port au lieu de la maison. Elle s'assit alors sur le rocher sur lequel Giorgio et elle s'installaient tous les dimanches matin et, la joue contre ses genoux, elle se mit à regarder les bateaux et les barques arrimés. De là, elle apercevait le chantier Mazzotta où son père passait désormais tout son temps. Il était tellement pris par sa nouvelle vie qu'il n'achetait plus son précieux magazine de mots croisés, pensa-t-elle. *Bizarre quand même…*, se dit-elle en changeant de position pour poser son autre joue sur ses genoux. *J'aime un garçon qui vit en mer, exactement comme mon père aurait toujours voulu le faire… Qui sait comment il était à l'âge de Giorgio ? Maintenant que j'y pense, il n'y a pas de photographies de papa jeune à la maison. J'ai même l'impression de n'en avoir jamais vu…*

– Ici, prends à droite, dit l'oncle Domenico.

Lorenzo tourna le volant de la Granluce et s'engagea dans la rue parallèle à celle qui menait à San Cataldo, la station balnéaire envahie l'été par les habitants de Lecce. Une villa monumentale apparut devant eux.

– Eh bien ! Les temps sont durs, apparemment…, plaisanta Lorenzo.

– Et ce n'est qu'une seule de leurs nombreuses propriétés. Les Guarini font partie des familles les plus riches de la région, expliqua Domenico. Ce sont des ducs, et c'est là leur demeure familiale depuis le xviiie siècle. Ils ont des maisons, des terrains, des collections privées qui valent des fortunes… Gare-toi là.

Il indiqua l'esplanade au pied de deux imposants escaliers en pierre qui conduisaient à la porte d'entrée.

Lorenzo descendit de la voiture et regarda autour de lui, sidéré : la villa était entourée d'une immense orangeraie, avec des colonnades en pierre, de cette même pierre qu'il avait admirée sur les maisons du centre-ville.

– Allez, viens, l'appela son oncle en empruntant l'escalier. Mais n'oublie pas, ajouta-t-il tout en frappant le heurtoir sur la porte. Ce sont nos clients les plus importants. Tiens-toi bien, hoche la tête, ris à leurs plaisanteries et, surtout, ne sauce jamais ton assiette. C'est compris ?

Une domestique vint leur ouvrir, d'allure frêle, avec une coiffe sur la tête et sanglée dans un uniforme noir et blanc. Elle les guida vers un grand salon.

– Mme la duchesse et M. le duc arrivent tout de suite, veuillez attendre ici, dit-elle d'une voix nasillarde avant de s'en aller.

Lorenzo, ébahi, poursuivit son observation : d'immenses tableaux aux cadres massifs en bois doré, des lustres en cristal, des statues en bronze, des guéridons en marbre, des tentures en soie…

– Viens t'asseoir, lui enjoignit Domenico en tapotant le canapé en velours rouge où il s'était déjà installé. Tu as perdu ta langue ? Je comprends. Mais avec le temps, tu vas t'habituer toi aussi à tout ce luxe.

– Je ne le crois pas du tout…, répondit Lorenzo en s'asseyant.

À cet instant, les Guarini firent leur entrée dans le salon : elle, Giulia, était une femme menue, les cheveux gris retenus par des dizaines d'épingles, elle portait un tailleur rose poudre avec la jupe au genou ; lui, Eugenio, grand, le ventre rebondi, portait un élégant costume sur mesure et répandait une forte odeur d'eau de Cologne. L'oncle Domenico se leva du canapé, baisa la main de la maîtresse de maison et serra celle de leur hôte. Lorenzo s'empressa de l'imiter.

Le duc demanda qu'on lui apporte le « Macallan de 1950 ». Ce ne fut qu'au retour de la domestique, plateau à la main, avec une bouteille à l'étiquette blanche nouée d'un ruban rouge, que Lorenzo comprit qu'il s'agissait de whisky. Il en but une gorgée, retenant à grand-peine une grimace, tandis que Domenico se lançait dans un monologue sur les qualités de son neveu, faisant l'éloge de ses talents de peintre, de son « goût impeccable » en matière d'art et de son remarquable « œil critique ».

Arriva alors une jeune fille, aussi menue que la duchesse Guarini,

qui marchait en tenant la jupe vaporeuse d'une robe en mousseline de soie à fleurs rouges, grises et noires.

– Bonjour, mademoiselle Doriana, la salua Domenico en se levant de nouveau. Je vous présente mon neveu, Lorenzo…

Et il lui lança un regard furibond, comme pour dire : *Mais qu'est-ce que tu fabriques encore assis ? Lève-toi et dis bonjour !*

Lorenzo lui fit aussi un baisemain, ou plutôt, il embrassa le gant en dentelle que portait Doriana.

– Rosa dit que le repas est servi, annonça la jeune fille d'une voix flûtée.

Ils passèrent alors dans une salle à manger aussi vaste que le salon, avec une cheminée gigantesque. Doriana s'assit face à Lorenzo et, malgré tous les efforts de Domenico pour inclure son neveu dans la conversation – qui allait des peintres « incontournables mais oubliés » du passé à la scène artistique foisonnante de Lecce –, Lorenzo ne disait mot et continuait d'observer la jeune fille à la dérobée.

Doriana était sans conteste gracieuse : elle avait un visage triangulaire avec un front très haut, des yeux verts vifs et un petit grain de beauté sur le menton. Elle se tenait assise le dos bien droit, elle savait toujours quel couvert utiliser et mangeait très lentement, en prenant de minuscules bouchées. De temps en temps, elle levait le regard, battait des cils et adressait à Lorenzo un sourire réservé mais aimable.

Leurs hôtes les raccompagnèrent enfin à la porte, au terme d'un déjeuner qui, pour Lorenzo, était digne d'un banquet de mariage.

– Alors la semaine prochaine, conclut Domenico, je vous apporte, enfin nous vous apportons, rectifia-t-il en posant une main sur l'épaule de son neveu, les deux nouveaux tableaux, ainsi vous pourrez les voir en avant-première.

– Ce fut un grand plaisir de vous rencontrer, monsieur Rizzo, dit Doriana en tendant la main au jeune homme.

– Tout le plaisir est pour moi, mademoiselle Doriana, répondit-il, légèrement embarrassé, car jamais une fille ne l'avait vouvoyé.

Giorgio parvint sur la place au moment où les cloches de l'église San Francesco sonnaient la messe de onze heures. Il entra dans l'épicerie et se mit dans la queue ; il était le dernier, et lorsque ce fut enfin son tour, il n'eut pas besoin de parler : Concetta prit deux paquets de Camel et les posa devant lui.

– Quand est-ce que tu l'enlèves, ce plâtre ? demanda-t-elle.

– Samedi prochain, répondit-il en comptant la monnaie dans sa main.

– Tu repars dans une semaine alors… Dommage, je m'étais habituée à ta présence, même si tu restes toujours dans ton coin maintenant…

Giorgio haussa les épaules.

– Il faut bien que je reparte un jour…

– C'est Agnese qui va être triste…, le titilla-t-elle.

– Nous serons deux à l'être, coupa-t-il sèchement.

L'épicière lui jeta un regard intense, puis elle fit lentement le tour du comptoir et se dirigea vers la porte. Elle regarda dehors pour s'assurer qu'il n'y avait personne, ferma la porte et mit la clef dans la poche de sa jupe.

– Vittoria, va aux toilettes, ordonna-t-elle à sa fille qui jouait avec des fils de coton. Et ne sors pas avant que je t'appelle.

Le regard soudain triste, la petite serra les fils contre elle et se dirigea vers les toilettes à l'arrière du magasin.

– Mais qu'est-ce que tu fais ? demanda Giorgio.

Concetta eut un sourire coquin et commença à déboutonner son chemisier en coton fin.

– Non, écoute, ce n'est pas possible, l'arrêta Giorgio. Laisse-moi sortir, s'il te plaît.

Mais elle était déjà en soutien-gorge et il dut détourner le regard.

– Pourquoi ? Sinon tu vas être en retard au rendez-vous avec l'autre, là ? susurra-t-elle.

– Ne parle pas comme ça d'elle, murmura-t-il, toujours sans la regarder.

Concetta posa ses mains sur la ceinture de son pantalon, mais Giorgio lui saisit les poignets.

– J'ai dit que ce n'était pas possible, rhabille-toi maintenant…, lui demanda-t-il, mais sa voix était moins assurée.

– Allez, tu en as envie toi aussi, considère ça comme un petit

cadeau d'adieu, dit-elle en commençant à défaire sa ceinture.

Giorgio soupira mais, cette fois, il n'essaya pas de l'arrêter. Il laissa Concetta déboutonner et baisser son pantalon. Puis, lorsque la femme s'agenouilla devant lui, il ferma les yeux.

Agnese l'attendait au port, assise sur leur rocher habituel. Giorgio s'arrêta un instant derrière elle et prit une profonde inspiration ; depuis la minute où il était sorti de l'épicerie, le remords semblait avoir vidé tout l'air de ses poumons. *Mais qu'est-ce que j'ai fait ?* se dit-il en se passant la main sur le visage. Il était inquiet mais s'obligea à se comporter normalement ; il rejoignit la jeune fille et s'assit à côté d'elle tandis que le parfum de talc lui emplissait les narines.

– Bonjour, Cheveux fous, dit-il en s'efforçant de sourire gaiement.

Il ouvrit l'un des paquets de Camel qu'il venait d'acheter et alluma une cigarette.

Agnese lui rendit son salut en plissant les lèvres en une drôle de moue. Puis elle le questionna à brûle-pourpoint :

– À ton avis, est-ce que je suis laide ?

Décontenancé, Giorgio eut un petit rire étranglé.

– *Belin*, tu es devenue folle ? Évidemment que tu n'es pas laide. Qu'est-ce qui te passe par la tête ?

– Je ne sais pas, personne ne m'a jamais dit le contraire…

– Alors moi je te le dis.

Il lui prit la main.

– Non seulement tu es belle, mais tu es… unique.

Il tira doucement sur une boucle de ses cheveux avant de la lâcher ; la boucle se rétracta comme un ressort.

– Tu vois ? Ça ne marche qu'avec toi, ajouta-t-il en souriant.

Agnese laissa échapper un rire et couvrit sa bouche de la main.

– J'aime tout chez toi. Y compris tes bizarreries, poursuivit-il.

– Mes bizarreries ?

Giorgio mit les bras autour de ses genoux.

– Oui… ces gestes que tu répètes…

Agnese baissa les yeux, embarrassée.

Il lui reprit aussitôt la main.

– Non, ne réagis pas comme ça… Tu as honte ? Il ne faut pas ! Je les aime bien, moi !

Elle releva la tête.

– Vraiment ? Je te jure que je ne le fais pas exprès. Je veux dire, c'est plus fort que moi. Comme s'il y avait une petite voix en moi qui me répétait : « Si tu ne le fais pas, il va y avoir une catastrophe. »

– Mmm… Quoi par exemple ?

– La mort d'un de mes proches ou un accident vraiment terrible. Comme celui de mes grands-parents…

Giorgio lui caressa la joue.

– Ce qui doit arriver arrive et puis c'est tout. Personne ne peut le prévoir ni l'éviter. Cela signifie que cela ne dépend pas de toi, de ce que tu fais ou ne fais pas, tu comprends ?

Elle hocha la tête, peu convaincue.

Alors qu'il la regardait avec tendresse, Giorgio se rendit compte que plus il connaissait Agnese, plus il entrait dans son cœur innocent, enfantin par certains côtés, et dans sa tête qui suivait ses propres raisonnements et était remplie de choses connues d'elle seule, plus elle devenait véritablement à ses yeux la plus belle d'entre toutes.

Les deux tableaux emballés étaient posés sur les sièges arrière de la voiture de Domenico.

L'oncle et le neveu arrivèrent de bon matin à la villa des Guarini. À peine descendu de l'auto, Lorenzo entendit les notes d'un piano : le son semblait provenir de l'une des fenêtres ouvertes du rez-de-chaussée.

La musique ne s'interrompit pas même lorsqu'ils furent tous les deux invités à s'installer dans le salon, comme la fois précédente, et qu'Eugenio Guarini, vêtu d'un complet toujours aussi élégant mais d'une couleur plus claire, les rejoignit quelques minutes plus tard, embaumant l'air de son eau de Cologne.

Domenico ôta l'emballage des deux tableaux et les disposa par terre, expliquant qu'ils étaient tous deux du même artiste, un jeune

peintre émergent, et qu'ils avaient été vus récemment lors d'une exposition sur l'avant-garde de la région des Pouilles. M. Guarini croisa les mains derrière son dos, s'approcha et se mit à examiner les tableaux.

– Comme vous pouvez le voir…, commença Lorenzo.

Le piano s'interrompit soudain.

Un peu désarçonné par ce silence impromptu, il reprit la parole :

– C'est un artiste qui ne travaille pas le figuratif, mais l'abstrait. Par exemple, avez-vous remarqué ceci ? (Il indiqua la gauche du tableau.) Il s'intitule *Ouvriers sur le chantier*, mais il n'y a pas l'ombre d'un être humain. Cependant, on saisit quand même, dans l'enchevêtrement des lignes, des courbes et des taches de couleur, la masse humaine au travail. Le coup de pinceau est à la fois rapide, pour restituer l'idée d'un certain dynamisme, et épais, pour donner du relief à la surface et faire émerger les sujets.

L'oncle Domenico acquiesça, l'air visiblement satisfait, et lança à son neveu un regard qui signifiait : *Bien dit !*

– C'est fascinant.

Doriana était apparue dans l'encadrement de la porte, vêtue d'une robe d'un rouge éclatant serrée à la taille par une ceinture du même ton.

Lorenzo se tut, pris au dépourvu.

Doriana avança vers les trois hommes, s'arrêta devant le tableau et l'étudia avec attention.

– Qu'en dis-tu, papa ? Il me plaît beaucoup, et puis M. Lorenzo a été si… captivant dans son exposé, dit-elle.

Elle se retourna, faisant onduler sa queue-de-cheval, et adressa à Lorenzo un léger sourire.

Le duc ne répondit pas à sa fille, mais fit un signe à Domenico et les deux hommes s'éloignèrent de quelques pas pour parler à voix basse.

Lorenzo saisit quelques mots et comprit qu'ils étaient en train de discuter du prix. Il se rapprocha alors de Doriana.

– C'était vous au piano ? Vous jouez très bien, lui chuchota-t-il.

Elle rentra un peu la tête dans les épaules et rougit.

– C'était du Bach, répondit-elle.

– Eh bien vous étiez… *captivante*, plaisanta Lorenzo en reprenant à son compte le terme qu'elle avait employé.

– Je vous remercie, murmura Doriana.

Son sourire était cette fois large, lumineux. Ce fut alors que Lorenzo remarqua pour la première fois les deux fossettes qui ornaient ses joues.

On enleva le plâtre de Giorgio la veille du retour du navire au port. Tandis qu'il attendait Agnese sur la promenade ce samedi-là, fumant cigarette sur cigarette, il eut un accès de cafard à l'idée de partir quelques heures plus tard : ces deux mois étaient vraiment passés en un clin d'œil.

Lorsque Agnese arriva, ponctuelle comme toujours, et qu'elle s'assit à côté de lui, Giorgio faillit ne pas la reconnaître : ses cheveux bouclés étaient tirés en une queue-de-cheval haute, ses cils semblaient plus longs et noirs, et sa bouche était couleur fraise. Il allait lui dire qu'elle était très jolie avec ce maquillage léger, quand Agnese se mit à rire, la main devant la bouche, comme à son habitude.

– Qu'y a-t-il ? demanda Giorgio, amusé de son hilarité.

Agnese désigna son bras libéré du plâtre.

– Ton bras est bicolore. C'est drôle.

En effet, à l'endroit du plâtre, du coude jusqu'au poignet, sa peau était très blanche, en net contraste avec le reste de son bras bronzé.

– Mais au moins, on voit de nouveau ta tache de naissance…, poursuivit-elle en passant le doigt sur la petite tache sombre de son avant-bras.

Il regarda son doigt dessiner le contour de la tache deux fois, puis deux fois encore, puis il leva les yeux et lui sourit tendrement.

– Tu sais ce qu'on va faire ce soir ? dit-il.

Elle secoua la tête.

– Je t'emmène danser !

Et il se leva du banc.

Elle sembla se raidir.

– Mais je ne sais pas danser…

– Peu importe ! Je vais t'apprendre.

– Non mais vraiment, je ne sais pas…

– Oh, pas d'histoires ! dit-il.

Il prit la main d'Agnese et la fit se lever.

Agnese n'avait jamais mis les pieds dans une guinguette. Elle en avait entendu parler à l'usine de la bouche des jeunes ouvriers qui y allaient tous les samedis soir, et parfois même le dimanche après-midi. Ils lui avaient raconté qu'elle se trouvait au siège de la Coopérative, le bâtiment gris sur la promenade.

Giorgio l'entraîna à l'intérieur en la tenant par la main. Elle entra, craintive, et fut heurtée de plein fouet par la musique très forte et la foule de jeunes gens qui dansaient, déchaînés, sur les notes de « Twist à Saint-Tropez ». Tandis qu'elle avançait dans la salle en serrant la main de Giorgio, Agnese observait, fascinée, le mouvement que tout le monde, sans exception, était en train d'exécuter. Un balancement sur les jambes, d'abord à droite puis à gauche, déplaçant le poids du corps d'un pied à l'autre.

Giorgio rit.

– Viens, allons nous asseoir un peu, histoire de regarder d'abord, lui dit-il pour la rassurer en se dirigeant vers la rangée de chaises contre le mur.

– Mais qu'est-ce que c'est que cette danse ? demanda-t-elle en haussant la voix pour se faire entendre.

– Vraiment ? Tu ne connais pas ? C'est le twist !

Agnese se remit à observer les danseurs en tendant le cou pour voir s'il y avait des ouvriers de l'usine.

– Mais toi… tu l'as déjà dansé ? demanda-t-elle ensuite à Giorgio.

Il mit son bras sur le dossier de la chaise d'Agnese.

– Quelques fois, tu veux essayer ?

Agnese croisa les mains et secoua rapidement la tête.

– Pas encore, répondit-elle.

Ils restèrent assis pendant deux morceaux ; Giorgio battait le rythme du pied et ondulait le torse, donnant de temps en temps un petit coup de coude à Agnese, comme pour lui dire : *Allez, tu vois bien que c'est amusant !*

Mais lorsque le groupe entama *Il tuo bacio è come un rock*, il se leva d'un coup, tira Agnese par la main et l'entraîna sur la piste.

– On ne peut pas ne pas danser là-dessus ! s'exclama-t-il.

Au début, Agnese resta immobile à regarder Giorgio : lui aussi, comme tous les autres, se balançait avec la plus grande nonchalance. *Tout le monde sauf moi*, pensa-t-elle. Mais il la prit par la taille et l'obligea à bouger. Agnese sourit et, gagnée par sa bonne humeur, finit par se décider à essayer. Ainsi, tandis que le chanteur disait qu'un seul baiser en valait au moins trois, Agnese dansa en suivant d'abord les pas de Giorgio, puis se laissa entraîner par la musique, entièrement portée par le rythme qui lui convenait.

– Et dire que tu n'avais jamais dansé ! lui cria Giorgio à l'oreille. Regarde, tu te débrouilles très bien !

Elle rit de bon cœur et, au moment du refrain, lorsque le baiser se transformait en rock, Giorgio ôta l'élastique de ses cheveux qui se défirent en une cascade de boucles, prit son visage entre ses mains et, enfin, l'embrassa.

Ce fut un baiser très doux qui se poursuivit même lorsque la musique s'arrêta, remplacée par un brouhaha bruyant, ponctué de rires et de tintements de verres.

Lorsque les lèvres chaudes et douces de Giorgio se détachèrent des siennes et qu'il appuya son front contre le sien, Agnese ressentit un vertige, comme si elle venait de descendre d'un manège tournoyant.

– Cheveux fous, murmura-t-il, la bouche maculée de rouge à lèvres.

Le cœur battant à tout rompre, Agnese plongea dans les yeux bleus du garçon à qui elle venait de donner son premier baiser et pensa que Lorenzo avait raison quand elle lui demandait de lui expliquer ce qu'était l'amour et qu'il répondait : *Quand ça t'arrivera, tu le sauras et c'est tout.*

Elle lui sourit :

– Avec toi, je me sens plus heureuse qu'avec n'importe qui d'autre, chuchota-t-elle.

– Comment ça, tu ne viens pas ce dimanche *non plus* ?

Angela était si furieuse qu'elle fut prise de l'envie de fracasser le combiné contre le mur.

Elle avait hurlé ; elle s'en rendit compte lorsque le silence se fit dans le café et qu'elle sentit les regards de tous les clients pointés sur elle. Embarrassée, elle leur tourna le dos et continua à parler en baissant la voix.

– Et on peut savoir pourquoi ?

– Il y a une réception, je dois y aller… C'est important pour la galerie, répondit Lorenzo.

– Et ton oncle ne peut pas y aller tout seul ? C'est *sa* galerie d'ailleurs, non ?

– Oui, mais j'y travaille moi aussi… Je ne peux vraiment pas manquer ces événements.

Angela inséra un nouveau jeton.

– Et pourquoi ? Qu'est-ce que c'est que ces « événements » ? persifla-t-elle.

– Des réceptions auxquelles participent toutes les familles les plus riches de la ville, où on rencontre les gens importants, ceux que j'ai besoin de connaître, tu le sais… Ils ont tellement d'argent, ceux-là, qu'ils ne savent plus comment le dépenser…

Angela se tut.

– Angela, tu es toujours là ? lui demanda-t-il.

– Je suis là.

Lorenzo soupira.

– Écoute, je préférerais mille fois être là avec toi…

– Menteur !

– Mais qu'est-ce qui te prend ?… Tu ne me crois pas ?

– Non, je ne te crois pas.

À l'autre bout du fil, il y eut d'abord un silence, puis une sorte de profonde inspiration.

– Tu sais ce que je te dis, Lorenzo Rizzo ? poursuivit alors Angela en insérant un autre jeton. Va passer avec « les gens importants » le seul jour où nous pouvons nous voir. Va t'asseoir à la table des richards, te goinfrer de leur nourriture raffinée. De toute façon, moi qui n'ai pas une lire, je ne compte plus, n'est-ce pas ?

Elle n'attendit pas la réponse et raccrocha, les mains tremblantes de colère. Elle renifla. Non, elle ne pleurerait pas, se dit-elle. Et en

sortant du café, le visage sombre, elle se promit que le lendemain, le jour suivant, celui d'après et tous les jours nécessaires, elle ne l'appellerait pas. Elle resterait silencieuse jusqu'à ce qu'il revienne en courant implorer son pardon.

Depuis le pont du navire, Giorgio surprit la nuit en train de devenir jour : il n'avait pas fermé l'œil et, enveloppé dans une épaisse couverture, il était resté à regarder Araglie. Quelques minutes plus tard, le navire quitterait le port.

Sous le ciel étoilé, dans le silence des heures nocturnes, il avait repensé avec nostalgie aux dernières semaines passées là-bas, mais surtout au moment où lui et Agnese s'étaient dit au revoir avant qu'il ne remonte à bord. Au port, sur le quai, et plus précisément sur le rocher désormais devenu *leur* rocher, Giorgio lui avait dit qu'elle ne devait pas redouter de le savoir loin, non seulement parce qu'il reviendrait toujours, mais surtout parce qu'elle était la seule avec laquelle il voulait rester. Il le lui avait même juré sur la tête de ses frères cadets. Agnese avait souri et lui avait répondu avec un haussement d'épaules : « Et moi je t'attendrai. » Puis elle avait sorti de son petit sac deux boîtes de *Marianne.* « Jusqu'à ton retour », avait-elle ajouté avant de les lui glisser dans la poche. Alors, il lui avait pris la main et l'avait emmenée derrière les rochers sur la plage, à l'abri des regards indiscrets, et il l'avait embrassée de nouveau. Mais ce fut cette fois un baiser chargé de passion et de toute la mélancolie qui, tous deux le savaient, les attendait en embuscade à peine se seraient-ils séparés.

– Tout le monde à son poste ! tonna le maître d'équipage, tandis que les autres marins arrivaient sur le pont par petits groupes.

C'est l'heure… Il chassa l'air de ses poumons, sortit de la couverture et alla se mettre en position. Baciccia le rejoignit aussitôt, frottant ses yeux gonflés de sommeil, et se plaça à côté de lui.

– Larguez les amarres ! cria le maître d'équipage.

Giorgio se tourna vers son ami.

– Attention à ne pas me casser l'autre bras, hein, plaisanta-t-il.
– Tu aimerais bien…, répondit Baciccia d'une voix pâteuse.
Et il lui fit un clin d'œil, comme s'il avait déjà tout compris.

1. *Il tuo bacio è come un rock*, titre d'une chanson d'Adriano Celentano, 1959.

10

Nouvelle Marianne*[1]

Août 1959

Début août, la température effleura les quarante degrés à Araglie. Entre les chaudières en marche et la vapeur libérée par la masse brûlante du savon, l'air était à peine respirable dans l'usine.

Agnese soupira et essuya de son bras la sueur sur son front.

– Tu as le visage tout rouge, bois un peu d'eau, lui suggéra Vito.

Elle acquiesça, l'air épuisé, et se traîna péniblement pour se remplir un verre. En buvant l'eau à grandes gorgées, elle observa le nouveau mélangeur-agitateur que Colella avait fait installer. *À vue de nez, il est plus grand que les deux autres mis ensemble*, jugea-t-elle.

– Prêts, messieurs-dames ? Aujourd'hui on allume la Bête, annonça Mario.

Ils appelaient ainsi l'énorme chaudière de soixante mille litres qui n'avait encore jamais été utilisée et qui était en quelque sorte responsable de l'arrivée du gigantesque mélangeur.

– Qu'est-ce que tu as pris ce matin pour être de si bonne humeur ? s'exclama un ouvrier.

– J'en veux un peu moi aussi, poursuivit un autre.

Au milieu des rires, Mario écarta les bras.

– J'ai tout fini, désolé, sinon j'aurais partagé avec vous, plaisanta-t-il. Mais non… je suis simplement heureux pour ma fille : elle a obtenu la note maximale au baccalauréat.

– Félicitations, alors !

– Sûr que c'est ta fille ?

Tout le monde s'esclaffa de nouveau, même Mario.

Agnese s'approcha.

– Félicite-la aussi de ma part, dit-elle simplement.

Mario hocha la tête avec un sourire un peu gêné : Agnese eut le sentiment qu'il avait compris que la relation entre Teresa et elle s'était dégradée. Il était loin, le temps où elles jouaient ensemble dans la savonnerie pendant que les adultes travaillaient. *Tout bien pensé, qu'est-ce qui nous liait durant toutes ces années ? Les souvenirs d'enfance, c'est tout*, se dit-elle avec une pointe de regret. Elles n'avaient aucun centre d'intérêt commun, elles ne parlaient pas de ce qui leur tenait à cœur, c'est-à-dire les livres et la politique pour Teresa, l'univers des savons pour Agnese. Mais elle savait qu'il y avait autre chose, et Teresa le lui avait fait comprendre sans ménagement ce jour-là, à l'épicerie, lorsque, avec un ressentiment qu'elle semblait nourrir depuis toujours, elle lui avait dit : « J'en veux à tous les patrons. » *Elle me voit toujours de cette manière, alors que je ne suis plus patronne de quoi que ce soit…*, pensa Agnese.

Lorsque l'hilarité générale se fut apaisée, Mario expliqua qu'ils s'apprêtaient à faire une fournée de l'un des nouveaux produits que Colella allait lancer sur le marché et auquel il tenait particulièrement : un détergent neutre pour les industries textiles.

Agnese sursauta : elle se souvenait bien que, lors de leur première rencontre, Colella avait dit vouloir miser sur la production de détergents à usage industriel. Car « eux, rapportent de l'argent », avait-il ajouté. *Mais alors, cela signifierait que…*

– Mario, je vais un instant au dépôt, dit-elle soudain.

Et sans attendre de réponse, elle se précipita vers la sortie.

Elle traversa l'esplanade et entra dans le bâtiment adjacent. Elle parcourut les couloirs du dépôt, au milieu des stocks débordants de *Neve* en bloc et en poudre, de *Lisse* et d'*Inès* aussi maintenant, et elle se dirigea vers le plus petit rayonnage, celui de *Marianne* ; la dernière fois qu'elle était venue, lorsqu'elle avait pris en cachette deux boîtes à offrir à Giorgio et quatre autres pour elle-même, elle avait compté les pièces restantes : cent quatre.

Elle décida de les compter de nouveau, deux par deux, comme toujours.

– Quatre-vingt-seize, murmura-t-elle alors, déçue.

Celles qui manquaient avaient certainement atterri à l'épicerie. Et elle était prête à parier qu'au moins la moitié étaient pour l'usage de la petite Vittoria.

Elle retourna à la savonnerie et alla aussitôt frapper à la porte de Colella.

– Rizzo ! s'exclama-t-il.

Il fit tomber la cendre de son cigare et l'invita à s'asseoir d'un geste de la main.

– Entre, entre.

Agnese s'installa et ôta sa charlotte. Entre la chaleur et la puanteur du cigare, elle eut l'impression de suffoquer, mais elle se redressa et demanda d'une traite :

– Pourquoi ne produisons-nous plus de *Marianne* ? Au dépôt, il n'y en a plus que quatre-vingt-seize boîtes. Quand allons-nous réapprovisionner les stocks ? Cela fait bien longtemps depuis la dernière fois.

Colella la dévisagea en silence, le cigare à la main.

Agnese pensa qu'elle l'avait probablement irrité, mais peu lui importait : elle voulait simplement une réponse. Et elle ne sortirait pas de ce bureau sans l'avoir obtenue.

– C'est très simple, ce savon ne se vend pas, il n'y a pas de demande, expliqua calmement Colella. Si tu veux, tu peux emporter toutes les boîtes chez toi. Personne ne veut plus de cette savonnette que tu aimes tant. Elle était très bien pour les années 1940, mais maintenant…

Et il fit une grimace.

– Ce n'est pas possible, éclata Agnese. Les gens aiment *Marianne* ! Avec grand-père, nous en avons produit et vendu plus que vous ne pouvez l'imaginer…

Colella posa son cigare sur le cendrier, croisa les mains et se pencha en avant.

– Premièrement : ce n'est plus la Casa Rizzo, siffla-t-il sans essayer de masquer sa colère. Deuxièmement : je n'ai pas à discuter avec toi de *mon* entreprise et de *mes* décisions…

Agnese bondit sur ses pieds.

– Par contre, pour formuler l'*Inès*, cela ne vous dérangeait pas trop de discuter avec moi de *vos* décisions ! cria-t-elle, toute tremblante.

Elle était stupéfaite, incrédule. Elle n'aurait pas su dire où elle

avait trouvé le courage de parler de cette manière. Elle ne l'avait jamais fait. Il n'était pas dans sa nature d'être aussi agressive…

Colella ne répondit pas tout de suite. Il continua à l'observer avec un mélange d'inquiétude et d'embarras. Puis il s'adossa au fauteuil et, fermant à demi les paupières, il pointa son index vers elle.

– Fais attention à la manière dont tu parles, gamine. Ici, personne n'est indispensable. Pas même toi. Donc, si tu tiens à ton poste, évite les scènes de ce genre.

– Je ne suis plus une gamine, rétorqua Agnese en soutenant son regard.

Et elle se dirigea vers la porte.

Giuseppe était prêt à sortir, et il était en train de prendre son porte-documents dans le meuble de l'entrée, lorsque Salvatora descendit l'escalier en courant, toute pomponnée et parfumée, avec son petit sac noir brillant et le tailleur lie-de-vin qu'elle mettait pour aller voter.

– Attends. Je viens avec toi, dit-elle.

– Quelle élégance… Tu sors en ville ?

Elle s'avança en faisant claquer les talons de ses escarpins noirs.

– Je sors avec mon mari. Allez, on y va, répondit-elle.

– Où donc ? demanda Giuseppe, perplexe.

Salvatora le regarda d'un air qui signifiait : *Tu n'as toujours pas compris ?*

– Au chantier, précisa-t-elle alors. Tu ne fais que me parler du bateau… Il est temps que ta femme le voie aussi, non ?

– Mais il n'y a pas grand-chose à voir encore. Pour le moment, il n'y a que le squelette.

– Eh bien, allons voir ce squelette, répliqua Salvatora avec un sourire forcé.

Puis elle ouvrit la porte de la maison et sortit.

Ils se mirent en route vers le chantier, mais après quelques pas, Giuseppe se mit à haleter et transpirer à grosses gouttes. Il sortit son mouchoir de la poche de son pantalon et le passa sur sa nuque.

– Mais pourquoi diable n'avons-nous pas pris la voiture ? dit Salvatora, lui ôtant le mouchoir des mains pour lui tamponner le visage.

– C'est bon pour moi de marcher, tu le sais, le docteur l'a dit, répondit-il en se laissant débarbouiller comme un enfant qui a mangé une glace.

– Oui, je sais bien que c'est bon pour toi, mais pas par cette chaleur… Viens, mettons-nous un peu à l'ombre, ajouta-t-elle en l'entraînant sous un balcon, tu récupères tranquillement tes forces, et dès que tu te sens mieux, on continue. Moi, je vais te chercher de l'eau, tu en as besoin.

Elle frappa à la première porte venue ; une vieille femme courbée ouvrit la porte, vêtue de noir, avec un fichu sur la tête. Salvatora lui demanda poliment un verre d'eau pour son mari éprouvé par la chaleur ; la femme acquiesça, referma la porte et revint avec un immense verre turquoise rempli d'eau.

Après quelques gorgées, Giuseppe remercia et dit à sa femme qu'il se sentait beaucoup mieux.

– Allez, on y va.

– D'accord, mais tout doucement, le mit en garde Salvatora en le tenant par le bras.

Lorsqu'ils arrivèrent au chantier, le portail était fermé.

– Bizarre, commenta Giuseppe. À cette heure-ci, Luigi est déjà au travail d'ordinaire…

– Essaie de frapper, non ?

– S'il est occupé au fond de l'atelier, comme je le crois, il n'entendra pas. Je vais jeter un œil derrière, attends-moi ici.

Giuseppe se rendit à l'arrière du chantier, où se trouvait une porte rarement utilisée. Elle s'ouvrit dans un grincement et il entra. Il allait appeler Luigi lorsque des bruits semblables à des coups le stoppèrent net sur le seuil. Il tendit l'oreille. *Non, ce ne sont pas des coups*, se dit-il avec un sourire en coin. C'étaient des gémissements et des soupirs, la mélodie de deux personnes en train de faire l'amour. *Quel malin, Luigi ! Qui aurait imaginé qu'il ramenait des filles ?* pensa-t-il, amusé. *Il vaut peut-être mieux que je m'en aille*. Mais la curiosité l'emporta. En s'efforçant de rester discret, il avança de quelques pas jusqu'à la porte entrouverte des toilettes. Mais ce qu'il vit le fit sursauter : Luigi n'était pas avec une femme, mais avec Michele, l'apprenti. Les deux hommes

étaient à moitié nus, le pantalon sur les chevilles : Michele était plié en avant et Luigi debout derrière lui… Parcouru par une sorte de décharge électrique de l'estomac jusqu'au cerveau, Giuseppe recula immédiatement, regagna la petite porte et la ferma derrière lui.

– Qu'est-ce que tu as ? On dirait que tu as vu un fantôme, s'exclama Salvatora en le voyant revenir.

Giuseppe la prit par le bras et partit sans un mot.

– Mais qu'est-ce qu'il se passe ? insista sa femme.

– Rien. Il n'y avait personne. La porte de derrière était fermée aussi. On dirait que Luigi a décidé de prendre un jour de vacances, murmura-t-il, le regard rivé au sol, tâchant de cacher son trouble. On reviendra une autre fois, je te le promets. Rentrons à la maison maintenant.

– Ah non ! protesta Salvatora. Puisqu'on est là, tu m'emmènes prendre le petit déjeuner au café et aussi faire un tour sur la place. Que je puisse au moins montrer ma belle tenue…

Lorenzo profita de la belle journée ensoleillée pour faire une longue promenade jusqu'à la galerie.

« Tu es sûr que tu ne veux pas venir en voiture ? » lui avait demandé l'oncle Domenico. « Certain, mon oncle. On se retrouve là-bas », lui avait-il répondu.

Il traversa le centre-ville, levant les yeux vers les balcons de pierre ouvragée des demeures anciennes ; il était en train de marcher ainsi, le nez en l'air, les mains dans les poches et les manches de sa chemise blanche retroussées jusqu'aux coudes, lorsqu'il manqua de peu bousculer la duchesse Guarini au bras de sa fille Doriana.

– Bon sang ! laissa échapper Lorenzo.

Doriana éclata de rire, et aussitôt les fossettes apparurent sur ses joues.

– Je vous présente toutes mes excuses, j'étais tellement absorbé par la beauté des balcons de cette ville…

Giulia leva le regard.

– Oh, je vous comprends, dit-elle. Vous êtes tout excusé : il est

difficile de résister à l'appel du baroque.

– Et où allez-vous donc ainsi ? lui demanda Doriana avec son sourire gracieux sans lâcher le bras de sa mère.

Lorenzo répondit qu'il se rendait à la galerie et que c'eût été un péché de prendre la voiture par une si belle journée.

– À propos, reprit la jeune fille, pour le 15 août, nous avons organisé un déjeuner dans notre résidence au bord de la mer. Il y aura un peu de monde… vous avez déjà rencontré quelques-uns de nos invités à la réception des de Giorgi. Cela nous ferait plaisir si vous pouviez vous joindre à nous. N'est-ce pas, *maman** ?

– Bien sûr que cela nous ferait plaisir, approuva aussitôt la duchesse. J'espère que vous serez des nôtres. Nous nous ferions une joie de votre présence.

Lorenzo sourit, enchanté de l'invitation, et il allait répondre qu'il ne manquerait cela pour rien au monde, lorsque, soudain, la pensée d'Angela le figea sur place : il avait dû faire des pieds et des mains pour se faire pardonner le dimanche où il n'était pas allé à Araglie. Elle avait disparu d'un coup et le téléphone avait cessé de sonner à l'heure habituelle ; ainsi, au troisième jour de silence, Lorenzo avait demandé à son oncle l'autorisation de s'absenter quelques heures : il devait absolument parler avec Angela, savoir s'il lui était arrivé quelque chose. « Elle s'est vexée, tout simplement. Tu verras qu'elle va très bien… Est-ce que cette fille ne commencerait pas à trop te compliquer la vie ? » avait commenté Domenico, l'air contrarié, juste avant que Lorenzo ne démarre la Granluce en direction d'Araglie. À son arrivée, il avait trouvé une Angela si fâchée qu'elle ne lui avait même pas ouvert la porte. Il avait fallu deux heures de supplications, d'excuses et de promesses pour l'apaiser.

Comment pourrais-je lui dire que je ne serai pas là le 15 août ? pensa Lorenzo en se mordillant la lèvre. *Non, c'est impossible, elle ne me pardonnerait pas cette fois, et puis Fernando sera là aussi, je ne peux pas ne pas le voir.*

– À samedi alors. Bonne journée, et n'oubliez pas votre maillot de bain ! le saluèrent les deux femmes.

Tandis qu'elles s'éloignaient dans la direction opposée, Lorenzo se retourna pour les regarder et Doriana tourna la tête au même instant. Les deux jeunes gens se sourirent de loin, un peu gauches.

Et maintenant ? Pourquoi n'ai-je pas été fichu de refuser ? Il avait très

envie de ne pas manquer ce déjeuner, mais il ne voulait pas non plus ne pas se rendre à Araglie ; et surtout, il craignait la réaction d'Angela : lorsqu'elle se mettait en tête de lui faire payer quelque chose, elle le connaissait si bien qu'elle savait parfaitement comment l'atteindre. Qu'elle se mure dans un silence obstiné ou qu'elle lui refuse tout contact physique, cette fille parvenait à lui faire perdre tous ses moyens…

Lorenzo était presque arrivé à la galerie, lorsqu'il pensa brusquement avoir trouvé la solution. *Je pourrais aller chez les Guarini tôt le matin, piquer une tête avec eux et m'éclipser avant le déjeuner, comme ça j'arriverais à Araglie à temps pour rejoindre Angela et Fernando sur la plage… Nous aurons tout le reste de la journée ensemble et même le lendemain, puisque c'est un dimanche.* Oui, c'était ce qu'il ferait, se dit-il, toujours plus convaincu : c'était à ses yeux le compromis idéal pour ne mécontenter personne, à commencer par lui-même. Qu'est-ce qui pouvait mal tourner ?

Le matin du 15 août, Agnese se réveilla de mauvaise humeur. Elle tendit la main vers sa table de chevet, alluma le Phonetta et tourna distraitement le bouton jusqu'à ce qu'un air joyeux, évoquant l'Amérique du Sud et les nuits de Rio, la décide à s'arrêter. Allongée sur le lit, les mains croisées sur le ventre, elle se mit à bouger les pieds en rythme en chantonnant à mi-voix : « *Bongo cha cha cha…* » Mais lorsque le morceau se termina et que se firent entendre les premières notes de *Piove* de Domenico Modugno, Agnese éteignit le poste ; elle aimait beaucoup cette chanson, mais elle était trop triste : elle parlait de derniers baisers, d'un amour qui finissait sous la pluie, de ce qui était autrefois et qui n'était plus. Elle ne put éviter de penser à Giorgio, à quel point il lui manquait, au vide qu'elle ressentait depuis des semaines… Elle se demanda s'il tenait sa promesse, s'il pensait toujours qu'elle était la seule avec laquelle il voulait rester. Elle poussa un soupir et tira le drap par-dessus sa tête. *Je vais devoir attendre encore très longtemps avant de le revoir.*

– Agnese ! hurla Salvatora, entrant en trombe dans la chambre.

Elle arracha le drap et scruta sa fille, comme pour s'assurer qu'elle était bien vivante.

– Maman, mais qu'est-ce qu'il y a ?

– Combien de fois t'ai-je dit de garder la tête hors des draps ? Un instant suffit pour t'étouffer durant ton sommeil, la réprimanda-t-elle, le souffle court, en s'asseyant sur le lit la main sur le cœur.

Elle inspira profondément, comme si elle était en train de se remettre d'on ne sait quelle frayeur.

– Ton père et moi allons à la plage pour y passer la journée. Tu viens avec nous ?

– Non, je n'ai pas envie…

– Et que veux-tu faire ? Rester seule à la maison toute la journée ? C'est le 15 août, ma fille, amuse-toi un peu.

– Je vous rejoindrai peut-être à la plage, d'accord ?

Salvatora la considéra d'un air soucieux.

– Pourquoi ne passerais-tu pas prendre Teresa pour venir avec elle ?

Agnese se redressa.

– Maman, je n'ai pas vu Teresa depuis des semaines. Nous ne sommes plus amies comme avant. Je ne sais même plus si nous sommes toujours amies…

– Quelles sottises ! répliqua Salvatora en se levant. Excuse-moi, mais l'amitié, ça ne disparaît pas comme ça. Parfois, on s'éloigne, mais on finit par se retrouver…

Elle ramassa la robe d'Agnese par terre et la posa sur le dossier de la chaise.

– Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'as pas d'amies…, murmura Agnese.

Sa mère lui jeta un coup d'œil offensé.

– Mademoiselle prend ses aises… Tu réponds, maintenant, tu as ton mot à dire… Mais qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ces enfants…, grogna-t-elle en sortant de la chambre.

Agnese s'allongea de nouveau et laissa son regard se promener sur la chambre, s'arrêtant sur la photo en noir et blanc de ses grands-parents qu'elle avait rapportée de l'usine pour la mettre sur sa commode. Elle avait accroché au mur le diplôme de l'université de Renato et les affiches publicitaires dessinées par Lorenzo. *Elles sont si belles, mille fois plus belles que celles de Poil de Carotte*, pensa-t-elle. Elle

tourna les yeux vers les prix reçus pour la savonnette *Marianne*, qu'elle avait disposés sur le mur opposé, et son humeur s'assombrit de nouveau. Elle ne parvenait pas à se faire une raison : pourquoi cette savonnette avait-elle cessé de plaire aux gens du jour au lendemain ? Qu'est-ce qui ne marchait plus ? Elle avait beau se creuser la tête, elle ne trouvait pas de réponse. Elle était certaine d'une seule chose : on ne pouvait pas effacer *Marianne* comme si elle n'avait jamais existé, elle ne le permettrait jamais. Pour ses grands-parents, pour elle-même… et même pour son frère.

Il devait bien y avoir une solution, mais laquelle ?

Elle resta au lit à se creuser les méninges toute la matinée, à réfléchir au moyen de convaincre Colella de la remettre en production. Puis, poussée par la faim, elle descendit dans la cuisine.

Elle trouva la table du petit déjeuner mise pour elle, avec deux tranches de pain et un petit pot de confiture de citron que Salvatora avait faite avec les fruits de leur arbre. Tout en étalant la confiture parfumée, en chantonnant encore « *Bongo cha cha cha* », elle repensa à l'idée du savon aux agrumes qu'elle n'avait malheureusement pas eu le temps de réaliser… *Quel dommage*, se dit-elle, *voilà ce que je pourrais faire pour* Marianne *! Je peux revoir sa formule !* Comme son grand-père qui avait créé *Marianne* par amour, elle partirait de cet amour pour y ajouter le sien, celui qu'elle ressentait pour son bel ami aux yeux bleus.

Une nouvelle Marianne. *Une* Nouvelle Marianne. *Oui, ce sera son nom*, décida-t-elle. Elle fit un grand sourire et mordit dans la tranche de pain.

Quand Lorenzo arriva à la villa en bord de mer des Guarini, il eut l'impression qu'il n'y avait personne. On n'entendait aucun bruit, excepté le grondement de la mer, un peu houleuse ce jour-là. Il frappa mais personne ne vint ouvrir ; il flâna un moment autour du porche, puis revint sur ses pas et abaissa la poignée de la porte qui, contre toute attente, s'ouvrit.

– Il y a quelqu'un ? appela-t-il.

Apparut une domestique tenant un plateau d'argent rempli de toasts.

– Mais qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Lorenzo Rizzo, je suis invité par le duc et la duchesse Guarini…

– Vous les trouverez tous à la plage, l'interrompit la femme.

– Très bien, merci, murmura-t-il.

Sur le point de s'en aller, il se retourna pour demander :

– Excusez-moi, à quelle plage exactement ?

– La leur… Prenez l'escalier dans le jardin, lui expliqua la bonne avant de s'en aller d'un pas pressé, comme si ce bref échange lui avait fait perdre un temps précieux.

Eh bien ! Une plage privée ! songea Lorenzo en distinguant l'étendue de sable au bas de l'escalier. Il aperçut aussitôt Doriana allongée sur une serviette et s'approcha d'elle sans pouvoir s'empêcher de remarquer le maillot de bain deux pièces blanc que portait la jeune fille, mettant en valeur son corps menu mais bien fait. Il toussota pour signaler sa présence et Doriana leva la tête en lui adressant aussitôt l'un de ses sourires qui faisaient apparaître ses fossettes.

– Vous êtes le premier ! Nous ne vous attendions pas aussi tôt ! dit-elle en se redressant. Papa et maman sont dans l'eau, là-bas…

Lorenzo s'assit sur le sable à côté d'elle.

– Doriana, je dois vous demander quelque chose de vraiment très important, dit-il alors d'un ton sérieux.

La jeune fille le regarda, intimidée.

– Pouvons-nous nous tutoyer ? S'il te plaît, conclut-il alors en lui décochant un sourire.

Elle eut un petit rire et se contenta de répondre :

– Oui, nous pouvons.

Les invités arrivèrent par petits groupes, et deux heures plus tard, ils étaient si nombreux que Lorenzo en avait perdu le compte. Mais Doriana était là pour l'accompagner d'une personne à l'autre et faire les présentations. « Voici M. Lorenzo Rizzo, de la prestigieuse galerie Ingrosso », disait-elle.

De temps en temps, à l'écart des oreilles de Doriana, Lorenzo demandait l'heure à quelqu'un ; Angela et Fernando l'attendaient à Araglie et il avait l'impression d'être resté plus longtemps que prévu. Lorsque quelqu'un lui répondit qu'il était midi moins le quart, il fut

saisi d'angoisse : il avait promis à Angela d'être là au plus tard à midi. *Je dois partir tout de suite*, pensa-t-il. Il chercha Doriana, qui s'était éloignée pour se servir un verre, et lorsqu'il finit par la retrouver en train de bavarder avec deux jeunes filles, il la prit doucement à part pour lui dire qu'il était bien désolé, mais qu'il lui fallait partir.

– Comment ? s'exclama-t-elle en se renfrognant. Tu t'en vas déjà ? Reste au moins déjeuner…

– J'aimerais beaucoup, mais je ne peux pas. Vraiment.

Il lui saisit la main et l'effleura d'un baiser.

– À bientôt… je veux dire… salut, prit-il congé avec un sourire.

Comme il le craignait, il arriva à Araglie avec plus d'une heure de retard. *Angela va être furieuse*, pensa-t-il en garant la voiture le long de la promenade et en se hâtant vers la plage.

Il aperçut enfin Angela au milieu de la foule et la rejoignit, mais lorsqu'il se baissa pour l'embrasser, elle s'écarta en fixant l'horizon devant elle.

– Il y avait des embouteillages terribles, ce n'est pas ma faute, soupira Lorenzo en s'asseyant sur la serviette.

– Tu aurais pu le prévoir et partir plus tôt, rétorqua Angela sans lui accorder un regard.

Lorenzo souffla et s'allongea, les mains croisées sous la tête.

– Et dire que j'ai roulé comme un fou pour arriver auprès de toi le plus vite possible, murmura-t-il. Si j'avais su que je serais accueilli comme ça, j'aurais au moins évité de risquer ma vie.

Angela se tourna vers lui.

– Comment as-tu fait pour rouler comme un fou s'il y avait des embouteillages ? demanda-t-elle en haussant le sourcil.

Fernando arriva à cet instant. Il venait de sortir de l'eau ; il souriait, le visage détendu. Lorenzo se mit aussitôt debout.

– Salut, *neh*, lui dit-il en le serrant fort dans ses bras.

Angela se leva, se dirigea vers la mer et plongea dans l'eau.

– Tu l'as énervée, on dirait…, dit Fernando, taquin.

Et il s'assit.

– Je suis en retard alors je vais être crucifié, répondit Lorenzo avec ironie.

Il s'installa à côté de son ami et alluma une cigarette.

– Comment ça se passe à Lecce ? Comment vas-tu ?

Lorenzo souffla la fumée et s'allongea sur le flanc.

– Disons que je vais bien. Je prends mes marques, ça ne fait pas longtemps que je suis là-bas. Et si ta sœur me facilitait les choses… (Il hésita.) Excuse-moi, je ne devrais pas en parler avec toi, fais comme si je n'avais rien dit.

Fernando lui mit la main sur l'épaule.

– Lore, ne t'excuse pas. Je sais ce que tu as traversé, je sais tout. Et je comprends pourquoi tu es parti, je comprends ce que tu cherches, à ta place j'aurais peut-être fait pareil. Mais…

– Je savais qu'il y aurait un mais, murmura Lorenzo.

Son ami le regarda dans les yeux et lui serra l'épaule.

– Tu es mon ami, et si tu es content, je le suis aussi. Mais je dois te dire ce que je pense, comme je l'ai toujours fait, sinon à quoi bon être amis depuis presque vingt ans ?

Lorenzo hocha la tête, éteignant sa cigarette dans le sable.

– Je sais que tu as souffert, Lore, poursuivit Fernando, et que tu souffres toujours pour l'usine. Lorsque Angela me l'a raconté, j'avais du mal à le croire. La Casa Rizzo, c'est toi, ou plutôt c'est vous, Agnese et toi… Ça a toujours été vous. Je comprends ta colère, ton envie de la récupérer, et je sais que tu ne reculeras devant rien pour y arriver. Mais voilà, ne délaisse pas pour autant ceux qui t'aiment, indépendamment de ce que tu possèdes ou de la place que tu occupes dans le monde. Je parle d'Angela, d'Agnese, de tes parents…

Lorenzo eut un geste agacé, que son ami ignora.

– Ce que je veux te dire, c'est de ne pas te laisser entraîner vers le fond par la colère, l'orgueil, l'envie de gagner, parce que tu risques alors de perdre ce qui est important, plus important qu'une usine : les personnes. Et les perdre, mon ami, cela fait bien plus mal. Essaie d'y penser avant qu'il ne soit trop tard, d'accord ?

Lorenzo prit une inspiration et le regarda. Puis il hocha lentement la tête en fermant les yeux.

– Tu as vu ? Ton fils est là.

La voix frémissante, Salvatora désigna Lorenzo, qui était à quelques mètres d'eux.

– Où ça ? répondit Giuseppe en tordant le cou pour scruter l'océan de parasols.

– Là, au bord de l'eau, à côté du parasol bleu et blanc. Il parle avec Fernando. Angela est là aussi, dit Salvatora en repoussant en arrière ses cheveux mouillés.

– Ah, oui, je le vois…

Salvatora durcit le regard. Elle tremblait de colère.

– Mais regarde-le, il est là, insouciant, comme s'il n'avait plus de famille. Je l'ai élevé, et voilà la récompense ! Pouf, disparu ! Heureusement qu'il y a mon frère pour me raconter ce que fait mon fils. Sinon je ne saurais plus rien… Et l'autre, là, dit-elle avec un signe du menton en direction d'Angela, disparue elle aussi. Après s'être assise à notre table tout ce temps. Et dire qu'elle porte même la bague de ta mère à son doigt ! C'est invraisemblable…

Elle secoua la tête.

Giuseppe lui posa la main sur le dos.

– Allons, n'y pense pas. C'est comme ça pour le moment et nous n'y pouvons rien. Mais tu vas voir qu'il finira par se rendre compte de ce qu'il a fait. Et il viendra s'excuser.

– C'est ça, compte là-dessus, s'irrita-t-elle. Il s'en fiche de nous maintenant, voilà la vérité.

Giuseppe ne répondit pas. Ils restèrent silencieux quelques minutes et il finit par dire :

– Il fait trop chaud ici. On rentre à la maison ? Et pourquoi ne ferions-nous pas une petite partie de cartes ? De toute façon, c'est toujours toi qui gagnes.

Et il lui adressa un sourire.

Lorsque Salvatora et Giuseppe entrèrent dans la cuisine, les cheveux ébouriffés par le sel et les pieds couverts de sable, ils trouvèrent Agnese assise à la table en train de dormir, la tête sur ses bras croisés ; autour d'elle, des livres de chimie, de botanique et d'herboristerie qui avaient appartenu à Renato, le précieux manuel des essences qu'il avait lui-même rédigé, ainsi que son propre cahier,

celui à la couverture noire et à la tranche rouge, ouvert sur deux pages couvertes de formules, de dosages et de calculs.

Ses parents échangèrent un regard. Salvatora s'éloigna en chuchotant qu'elle allait à l'étage remplir la baignoire. Mais Giuseppe s'attarda un peu dans la cuisine. Il observa sa fille endormie, un léger sourire se dessina sur ses lèvres et il lui caressa doucement la tête.

1. Les mots suivis d’un astérisque sont en français dans le texte original.

11

Mais il y en a une qui prend la lune[1]

Septembre 1959

Ce devrait être ici, se dit Lorenzo, et il frappa à la porte. Un jeune homme d'une vingtaine d'années vint lui ouvrir, portant un tablier blanc barbouillé de couleurs. Même ses cheveux blonds et longs jusqu'aux épaules étaient maculés de peinture, tout comme la main aux ongles soignés qu'il tendit à Lorenzo.

– Bienvenue ! Tu es drôlement ponctuel ! s'exclama le garçon avec un sourire dévoilant des dents très blanches. Viens, entre.

Il le conduisit jusqu'à une vaste pièce vitrée, lumineuse et rangée, remplie de toiles vierges, de tableaux, de pots de pinceaux et de tubes de gouache classés par nuance de couleur. L'air était imprégné d'une forte odeur de térébenthine et de cigarette.

– Assieds-toi, dit-il en désignant un tabouret en bois.

Lorenzo obtempéra.

– Comme ça, c'est ton atelier, murmura-t-il en regardant autour de lui. Il me plaît, il est accueillant. Il est si… extraordinairement ordonné.

– Évidemment, répondit l'autre, très sérieux. Moi, au milieu du désordre, je ne peux même pas penser.

– Chaque artiste a sa méthode, commenta Lorenzo avec un sourire.

Le garçon s'appelait Nicola Santoro, et Lorenzo l'avait rencontré quelques jours auparavant au vernissage d'une exposition collective ; l'exposition, à vrai dire, n'était pas particulièrement enthousiasmante.

Une seule œuvre avait retenu son attention. C'était une toile froissée, pleine de plis en relief qui représentaient le corps d'une femme ; sur le cartel qui accompagnait le tableau, il était écrit : « Nicola Santoro, *Nu matiérique*, plâtre, colle et kaolin sur toile de jute, 1959. » *Eh bien ! Je n'ai jamais rien vu de tel. On dirait presque… une sculpture*, avait pensé Lorenzo. Il s'était mis à chercher l'artiste dans toute la salle, jusqu'à ce que le commissaire de l'exposition, un homme d'âge mûr aux cheveux gominés, le lui indique : « C'est le blondinet en train de fumer sur le balcon. » Il l'avait rejoint et s'était présenté comme « Lorenzo Rizzo, de la galerie Ingrosso ». Puis il s'était lancé dans une série de compliments enthousiastes ; il lui avait confié qu'il avait rencontré d'innombrables jeunes peintres et vu autant d'œuvres, mais que chacune d'elles l'avait, d'une manière ou d'une autre, déçu. Aucune n'avait vraiment quelque chose de nouveau à dire. « Aucune, à part la tienne », avait-il ajouté en souriant. Ils étaient restés à discuter et à fumer pendant plus d'une demi-heure jusqu'à ce que Lorenzo demande à jeter un œil à ses autres tableaux, s'il y en avait.

– Sur quoi travailles-tu ? l'interrogea-t-il en désignant la grande toile posée sur le chevalet.

Nicola se tordit les mains.

– C'est un paysage abstrait, expliqua-t-il. Ce sont des morceaux d'étoffe trempés dans le plâtre.

Lorenzo se leva pour s'approcher du tableau. Il l'observa longuement, effleurant les dénivellations et les plis de l'étoffe modelée. *On dirait que le sujet sort de la toile. Très, très intéressant*, songea-t-il.

– Pour ceux-là, tu as utilisé la même technique ? lui demanda-t-il ensuite, accroupi devant deux tableaux posés par terre qui représentaient, peints en ligne continue, un visage masculin avec une longue cascade de cheveux et deux mains ridées qui s'effleuraient.

– Oui, c'est la même, acquiesça le jeune homme. Celui-là, c'est un autoportrait. Sur l'autre, j'ai peint les mains de ma grand-mère…

Lorenzo se redressa et alluma une cigarette.

– Je pensais… Que dirais-tu d'une exposition personnelle à la galerie Ingrosso ? dit-il en soufflant la fumée avant de se rasseoir.

Nicola écarquilla les yeux.

– Ma propre exposition ? Sérieusement ?

– Sérieusement, répondit Lorenzo avec un sourire. J'imaginais une

dizaine de tableaux, en incluant ceux que je viens de voir. De combien de temps as-tu besoin pour préparer les autres ?

– Dix tableaux…, murmura Nicola, pensif, en se passant la main sur le visage.

– J'aimerais inaugurer avant Noël. Je sais que le délai est court. Crois-tu pouvoir y arriver ?

Le jeune homme releva la tête : il avait les yeux en amande, de la couleur des feuilles en automne.

– Oui, je vais y arriver… Je travaillerai jour et nuit, conclut-il dans un élan sincère.

Lorenzo sortit comblé de l'atelier de Nicola. *La première exposition entièrement organisée par moi… J'ai hâte de le dire à mon oncle. Je vois d'ici son air satisfait*, pensa-t-il en prenant l'avenue derrière la porte San Biagio.

Il passa devant le cinéma-théâtre Massimo et aperçut l'affiche à l'extérieur. *Ah ! Il y a un nouveau film.* Et il s'approcha pour voir. « *Les Quatre Cents Coups*. Le film de François Truffaut qui a triomphé au Festival de Cannes », lut-il. *Ah oui. J'avais lu une critique… elle en disait grand bien.*

Il était sur le point d'entrer acheter un billet pour la première séance de l'après-midi, mais il s'arrêta. *Pourquoi devrais-je voir un énième film tout seul ? Cette fois-ci je pourrais inviter quelqu'un… Je pourrais inviter… tiens, Doriana par exemple !* Saisi d'enthousiasme, il décida de lui téléphoner aussitôt. Il entra dans le premier café qu'il trouva le long de la rue, acheta deux jetons et se dirigea vers le fond où se trouvait le téléphone.

– Maison Guarini, répondit la domestique de son inimitable voix nasillarde.

– Bonjour Rosa, je suis Lorenzo Rizzo, de la galerie Ingrosso. Je voudrais parler à Doriana…

À l'autre bout du fil, il y eut un silence.

– Je vais la chercher, dit-elle ensuite.

Lorsqu'il entendit Doriana s'exclamer : « Lorenzo ! Quelle joie de t'entendre ! », il inséra le second jeton.

– Salut, Doriana. Écoute, je pensais…, commença-t-il. Cela te dirait d'aller au cinéma ? Ils passent *Les Quatre Cents Coups*, un film d'un réalisateur français…

– François Truffaut, oui, je sais. Il a remporté le *Prix de la mise en*

*scène** à Cannes, l'interrompit-elle, dévoilant un accent français impeccable.

Lorenzo sourit, agréablement surpris : d'habitude, c'était lui qui connaissait les films, les réalisateurs, les prix et les festivals. C'était la première fois qu'il parlait à quelqu'un qui avait l'air d'en savoir autant que lui.

– Exact, murmura-t-il.

– Avec plaisir, j'avais l'intention de le voir, dit Doriana. Je suis libre vendredi après-midi, cela te conviendrait ?

– Vendredi. Oui, très bien ! s'exclama Lorenzo.

– Parfait, alors. À quelle heure viens-tu me chercher ?

Lorenzo hésita. *Je pensais que nous nous retrouverions directement au cinéma. Vu comme ça, ça a tout l'air d'un rendez-vous galant*, songea-t-il, vaguement embarrassé.

– Disons… à cinq heures ? eut-il à peine le temps de proposer avant que la ligne ne soit coupée.

Avec un haussement d'épaules, Lorenzo raccrocha. Il se dit que tout compte fait, il n'avait pas besoin de la rappeler.

La porte du bureau avait beau être fermée, les cris de Colella résonnaient dans toute l'usine.

– Il s'est levé du mauvais pied, ce matin, marmonna Vito tout en chargeant les blocs de savon refroidis sur le convoyeur qui les transportait à l'étage supérieur.

– C'est ça, parce que tu as l'impression qu'il s'était levé du bon pied les autres jours ? répondit Dario en manipulant l'une des chaudières.

Agnese tendit l'oreille.

– On dirait qu'il parle au téléphone… Mais on ne comprend pas ce qu'il dit.

– Vito, va écouter, lui intima Dario.

L'homme le regarda de travers.

– Et pourquoi moi ? Vas-y toi-même !

– J'y vais, moi ! intervint Agnese. J'ai trop envie de savoir.

Elle courut jusqu'à la porte close et y colla l'oreille.

– Mais à quoi ça sert que je te paie ? s'égosillait Colella. Tu devais me tenir informé de chacun de leurs mouvements. Tu trouves ça normal qu'il m'ait fallu le découvrir ce matin dans le journal ? Je n'arrive pas à croire que tu n'étais pas au courant… Tu te moques de moi ? Je n'en ai rien à faire de tes excuses ! Au revoir.

Elle entendit Colella raccrocher brutalement, repousser son fauteuil en arrière, puis ses pas pesants résonnèrent sur le sol.

En un clin d'œil, Agnès était de retour à son poste.

– Alors ? lui demanda Dario.

– Chut, répondit-elle, haletante, en mettant l'index devant sa bouche.

À cet instant, Colella ouvrit grand la porte du bureau et, l'air renfrogné et le cigare entre les dents, sortit de la savonnerie. Il démarra la Giulietta et fila en trombe.

Agnese attendit que la voiture s'engageât sur le chemin de terre et lorsqu'elle entendit le bruit du moteur s'éloigner, elle fonça de nouveau vers le bureau. *Je veux absolument savoir ce qu'il a vu dans le journal…*

– Agnese, mais où est-ce que tu cours ? cria Dario derrière elle.

Elle entra et se mit à farfouiller sur le bureau. Au milieu des papiers et documents variés, elle trouva le quotidien replié sur une publicité qui couvrait la moitié de la page : pour un rasage impeccable et exceptionnel. avec la nouvelle mousse à raser colella en bombe aérosol, se raser deviendra chaque jour un plaisir ! Sous l'annonce, un homme était représenté un rasoir à la main, avec une moitié du visage sans barbe et l'autre couverte de mousse.

C'est ce qui l'a énervé, pensa Agnese. *Ses frères ont lancé cette nouveauté sur le marché avant lui et il ne peut pas le supporter.*

– Eh, toi, qu'est-ce que tu fais ici ?

La voix de Mario, appuyé dans l'encadrement de la porte une expression surprise sur le visage, la fit sursauter.

– Mario… tu m'as fait peur, dit-elle, la main sur le cœur – exactement le même geste que sa mère.

– Tu es encore là ? Tu n'avais pas demandé une demi-journée de congé ? C'était bien aujourd'hui, non ? (Il jeta un œil à sa montre-bracelet.) Eh bien, il est presque une heure.

Agnese ouvrit grand les yeux.

– Misère ! Il est très tard ! s'exclama-t-elle.

Elle sortit en trombe du bureau, passant devant Mario comme une flèche.

Elle arriva au port les joues rouges et le souffle court ; elle s'arrêta sur le banc, au milieu du vacarme diffus des commerçants, des ouvriers du port et des pêcheurs affairés. Le navire marchand était en train d'accoster sur une mer ridée par un fort sirocco. Agnese abrita ses yeux du soleil et regarda au loin : son cœur bondit lorsqu'elle aperçut Giorgio sur le pont en train de manœuvrer pour larguer les amarres. À côté de lui se tenait Baciccia.

Agnese agita un bras en l'air, mais Giorgio ne la vit même pas. Ce fut Baciccia qui la remarqua : il la scruta un moment, l'air intrigué, puis il donna un coup de coude à Giorgio en pointant vers le bas. *Ah, il m'a enfin vue !* pensa-t-elle. Giorgio s'appuya au bastingage et se pencha en avant pour lui adresser un grand sourire. Elle lui sourit en retour, et lorsqu'elle leva de nouveau le bras pour le saluer, une rafale de vent souleva sa longue jupe à fleurs blanches et bleues jusqu'à mi-cuisse.

– Non, misère ! s'exclama-t-elle.

Pendant une poignée de secondes, Agnese lutta contre le vent, mais comme il n'y avait pas moyen de tenir sa jupe, elle dut s'accroupir et attendre qu'il tombe. *Quelle honte, cette jupe de malheur*, pesta-t-elle en se redressant. Elle leva les yeux vers Giorgio, qu'elle surprit en train de rire de bon cœur : depuis là-haut, il avait dû se régaler de la scène. *Son rire… l'un des plus beaux sons au monde.* Elle ne pouvait pas l'entendre à cette distance, mais il lui suffit de l'imaginer, cristallin et irrésistible, pour éclater de rire à son tour.

Un peu plus tard, Giorgio débarqua et s'élança vers Agnese pour la serrer dans ses bras.

– Cheveux fous… *Belin*, ton odeur m'a tellement manqué, susurra-t-il en la serrant fort contre lui.

Puis il s'écarta et la regarda droit dans les yeux ; il lui prit délicatement le visage entre les mains et lui donna un baiser sur les

lèvres. Quelques marins à peine descendus à terre eux aussi se mirent à rire grassement.

– Bravo, Belesecche ! Le Rudolph Valentino de chez nous ! plaisanta l'un d'entre eux en dialecte romain.

Agnese rougit, embarrassée.

– Ignore-les, ces *nesci*, quels idiots vraiment, dit Giorgio avec une joyeuse grimace.

Ils marchèrent le long de la promenade en se tenant la main, tandis que la radio du kiosque à boissons passait à plein volume :

Tintarella di luna, tintarella color latte
Tutta notte stai sul tetto
Sopra al tetto come i gatti
E se c'è la luna piena
Tu diventi candida[2]*…*

Agnese se mit à chantonner à voix basse :

Tin tin tin, raggi di luna
Tin, tin, tin, baciano te[3]*…*

Lorenzo se retourna, l'air amusé.

– J'aime bien cette chanson, expliqua-t-elle. Elle me met de bonne humeur.

Il sourit et déposa un baiser sur sa joue.

Ils se rendirent à l'auberge Da Pino et, après avoir commandé un quart de vin rouge, ils se mirent à parler sans plus s'arrêter : il lui dit combien il avait été heureux de revoir à Savone ses frères, qui grandissaient à vue d'œil.

– Enrico sera bientôt aussi grand que moi, c'est fou. Et Luca… il est le premier de sa classe. Surtout en mathématique. Tant mieux : c'est lui qui s'occupera des comptes de l'entreprise ! conclut-il.

Agnese hocha la tête puis la posa sur la paume de sa main. Elle avait les pommettes toutes rouges et le regard embrumé.

– *Belin*, mais tu es déjà ivre ?

Elle se redressa.

– Je ne sais pas. Je ne crois pas. Je me sens seulement un peu…

comment dire… légère, voilà.

Et elle lui adressa un sourire détendu.

Giorgio rit.

– D'accord, mais fini le vin pour aujourd'hui. (Il éloigna son verre.) À toi maintenant. Qu'est-ce que j'ai raté pendant ces semaines ?

Agnese croisa les bras sur la table.

– Eh bien, il y a du nouveau en effet. J'ai reformulé la savonnette *Marianne*.

– Comment ça, « reformulé » ? Explique-moi mieux, dit-il en se penchant en avant.

Agnese lui raconta alors sa dispute avec Colella, la décision absurde du patron d'arrêter la production de *Marianne*, le choc et son acharnement à trouver une solution.

– Je me suis dit alors : je peux la reformuler et l'améliorer ! Et Colella sera convaincu de relancer la production. Je l'ai appelée *Nouvelle Marianne*. Et… je l'ai créée en pensant à toi, ajouta-t-elle dans un filet de voix, les yeux baissés.

– À moi ? s'étonna Giorgio, flatté.

Il allongea les mains sur la table et prit celles d'Agnese entre les siennes.

– Vraiment ? Tu as fait un savon pour moi ? Comme ton grand-père pour sa Marianna ?

Il sentit son cœur se gonfler de tendresse.

Elle leva les yeux et acquiesça avec un sourire timide.

– Je voudrais qu'elle soit bleue. Comme tes beaux yeux. Il y aura une base de talc, comme pour *Marianne*, mais avec une pointe de vanille, un cœur de myrtille, et en tête, des notes presque imperceptibles d'agrumes, de citron et de mandarine.

Giorgio l'écoutait, admiratif et confusément intimidé. *Incroyable. À chaque fois, elle dit ou fait quelque chose qui me laisse sans voix*, pensa-t-il.

– J'ai acheté toutes les essences et j'y ai travaillé à la maison pendant des semaines. J'ai fait je ne sais combien d'essais, je voulais que le parfum soit… unique ! poursuivit-elle. Et maintenant que j'ai mis au point la formule, je suis prête à la proposer à Colella.

Il fronça les sourcils.

– Pourquoi fais-tu cette tête ? demanda-t-elle.

– Tu es sûre que c'est une bonne idée ? Il va te la voler et s'en

arroger tout le mérite, comme pour l'*Inès*. C'est injuste.

Elle haussa les épaules.

– Je sais… Mais comment faire autrement ?

– Eh bien… et si tu lui présentais la savonnette déjà toute faite ? Sans lui révéler la formule. Tu serais la seule à la connaître. Comme ça, tu pourras un jour l'emporter avec toi, quand tu créeras ta *propre* Casa Rizzo. Où qu'elle soit…, ajouta-t-il ensuite en murmurant les deux derniers mots presque pour lui-même.

Agnese l'observa, pensive, comme si elle était vraiment en train de considérer cette idée.

– Oui, mais comment faire ? Je ne peux pas y travailler à l'usine. Colella s'en apercevrait. Non, c'est impossible, conclut-elle en secouant la tête.

Il y eut un bref silence.

– Et si…, murmura-t-il. (Un petit sourire éclaira soudain son visage.) Tu as toujours la clef de la savonnerie ?

– Oui. Colella n'a pas changé le portail… Pourquoi ?

– Est-ce qu'il sait que tu as la clef ?

– Non… il ne l'a jamais su, pour ce que cela importe. Il a pris celle de papa. Je ne crois vraiment pas qu'il sache que Lorenzo et moi en avons chacun un double.

– Et il n'y a pas de gardien de nuit ?

– Je ne pense pas. Je le saurais s'il y en avait un. Mario me dit tout.

– Et tu sais comment faire fonctionner les machines ?

– Bien sûr que je sais…

Elle le regarda d'un air perplexe. Elle ne comprenait pas du tout où il voulait en venir.

– Alors voilà comment nous allons faire ! s'exclama Giorgio en donnant un coup sur la table qui fit trembler les verres. Nous irons cette nuit. Je t'aiderai, moi ! Nous nous enfermerons dans l'usine et nous en sortirons avant l'aube. Mais pas seuls, avec la *Nouvelle Marianne* !

Agnese le scruta, abasourdie.

– Mais que dis-tu ? C'est impossible.

– Pourquoi donc ?

– C'est trop risqué… Et si on nous surprend ?

– Mais non, personne ne le saura, fais-moi confiance.

– Et que vais-je dire à mes parents ? Je n'ai jamais passé la nuit hors de la maison…

– Tu n'as pas à leur dire. Tu sors en cachette lorsque tu es sûre qu'ils sont endormis. Si tu savais combien de fois je l'ai fait, dit-il avec un geste de la main.

– Moui… Mais si cela tourne mal et qu'on nous surprend… ? insista-t-elle.

– À quel point tiens-tu à ce savon ? Sur une échelle de un à dix, coupa-t-il.

– Onze, répondit-elle du tac au tac.

Il la regarda avec le sourire de quelqu'un qui n'attendait pas d'autre réponse. Et il lui fit un clin d'œil.

Le vendredi après-midi, Lorenzo arriva en avance chez les Guarini. Il se gara à sa place habituelle sur l'esplanade et, en descendant de la Granluce, il remarqua deux grands hommes aux bras musclés occupés à décharger une encombrante boîte en carton rectangulaire d'une camionnette.

– Par ici, s'il vous plaît, leur dit la domestique, debout devant la porte, tandis que les deux hommes hissaient le paquet dans les escaliers.

– Bonsoir, Rosa, la salua Lorenzo en s'approchant. Je suis venu chercher Doriana.

– Entrez, entrez. Mlle Doriana n'est pas encore prête, répondit la bonne en refermant la porte. Vous pouvez attendre ici.

Et, l'air affairé, elle retourna donner ses instructions aux deux livreurs.

– La cuisine est en bas. L'escalier à gauche, suivez-moi.

Lorenzo attendit quelques minutes dans la vaste entrée en se balançant sur ses talons. *Qui sait ce qu'il y a dans ce paquet*, pensa-t-il. *C'est sans doute l'un de ces nouveaux appareils électroménagers…* Autant aller jeter un œil, se dit-il, au lieu de rester là sans rien faire. Il descendit deux volées de marches, s'arrêta sur le seuil de la cuisine et glissa la tête dans l'encadrement de la porte : les deux hommes avaient

ôté l'emballage en carton et étaient en train d'installer un réfrigérateur dans un coin vide, sous le regard émerveillé de la domestique. C'était la première fois que Lorenzo en voyait un de près : il était blanc, bombé, avec des angles arrondis. *Mais oui, c'est celui de la publicité : « Un froid du tonnerre… un vrai Frigidaire ! »* Il fut pris d'une envie de rire. *Quel slogan ridicule… on dirait ceux de cette outre bouffie d'orgueil de Colella*, pensa-t-il avec une grimace de dédain.

Il était remonté à l'instant où Doriana descendit le grand escalier en se tenant à la rampe dorée. Elle portait une robe jaune sans manches, avec une jupe ample au genou et un ruban noir qui enserrait sa taille fine. L'encolure délicate laissait apparaître la peau blanche de son décolleté. En la regardant venir vers lui avec un sourire désinvolte et la bouche maquillée de rouge, Lorenzo ne put s'empêcher de penser qu'elle n'avait jamais été aussi jolie.

Ils gagnèrent la voiture et tandis qu'il ouvrait la portière côté conducteur, Doriana s'immobilisa de l'autre côté, les mains croisées, en le regardant comme si elle attendait quelque chose.

Lorenzo l'interrogea du regard et elle, d'un air amusé, indiqua la portière.

– Oh, bon sang, jura-t-il tout bas.

Il fit aussitôt le tour de la voiture et lui ouvrit.

– Excuse-moi, murmura-t-il ensuite, avec un sourire gêné.

– Parterre ou balcon ? Le balcon coûte cent quatre-vingts lires, le parterre cent trente, dit l'homme au guichet d'une voix monocorde, les joues creusées et l'air las.

– Balcon, naturellement, répondit Doriana en posant la main sur le bras de Lorenzo.

Il lui rendit un sourire tendu et paya les deux places.

Dans une salle à moitié pleine, Lorenzo regarda le film sans dire un seul mot. De temps en temps, Doriana se tournait vers lui pour observer son visage extrêmement concentré, captivé. Après le générique de fin, il resta silencieux et, durant tout le trajet vers la sortie, il marcha tête baissée, les mains dans les poches de son

pantalon.

– As-tu perdu ta langue ? plaisanta-t-elle une fois dehors.

Il releva la tête.

– Excuse-moi, je pense encore au film, répondit-il, songeur.

Et il alluma une gauloise.

– Et ?

– Et c'est un chef-d'œuvre, une révélation…

Elle lui décocha un sourire à fossettes.

– Qu'est-ce qui t'a tant plu ?

Lorenzo souffla la fumée.

– J'ai aimé, mais aimé au sens propre, l'absence de sentimentalisme et de rhétorique, bien que cela raconte une histoire dramatique, cruelle, expliqua-t-il. On dirait presque un documentaire… On suit les journées de cet enfant, on le voit aux prises avec une école qui ne le comprend pas, des parents qui ne savent pas lui témoigner de l'affection, une société qui se contente de réprimer et c'est tout.

– C'est vrai. C'est un film qui sait se poser les questions qu'un enfant de treize ans se poserait tous les jours.

– Exactement ! s'exclama-t-il.

– La scène avec la psychologue m'a frappée, dit Doriana en se dirigeant vers la voiture. As-tu remarqué qu'il n'y a pas de contrechamp ? Comme si le réalisateur avait voulu souligner la solitude d'Antoine, le fait qu'il soit incompris.

Lorenzo resta sans voix, fasciné par la pertinence de cette observation. *Je n'avais jamais parlé de cinéma de cette manière, avec qui que ce soit*, pensa-t-il. Angela n'avait jamais été une spectatrice attentive ni passionnée et à chaque fois, c'était à lui d'expliquer le sens profond du film, de souligner tel ou tel détail qui lui avait échappé.

– Et puis la scène finale, avec la fuite de la réalité qui s'interrompt au bord de la mer…, était en train de dire Doriana.

– Oui. Et le plan serré sur le regard plein d'angoisse, renchérit-il. Bouleversant.

Ils continuèrent à parler tout au long du trajet de retour. Ils étaient d'accord : par certains aspects, le film rappelait les œuvres néoréalistes, mais il s'en détachait par d'autres. À partir de ce genre cinématographique, observa Doriana, le film de Truffaut en avait inauguré un autre, avec des caractéristiques radicalement nouvelles.

– Nous voici arrivés, dit Lorenzo en éteignant le moteur de la voiture.

Il se tourna vers Doriana et lui fit un petit sourire.

Elle le lui rendit, en penchant un peu la tête.

– Ne bouge pas, je viens t'ouvrir, dit-il.

Il l'aida à descendre en lui offrant le bras et l'accompagna jusqu'à la porte.

– Merci de m'avoir invitée, dit-elle en prenant la clef dans son sac. J'espère que tu le referas.

Et elle lui jeta un regard intense de ses yeux vert vif.

– J'y compte bien. C'est un plaisir de regarder les films avec toi, répondit-il. À bientôt alors, Doriana.

Elle continuait à le fixer, la clef serrée dans la main, comme si elle ne parvenait pas à se décider à ouvrir la porte.

– J'y vais, murmura Lorenzo.

L'air vaguement déçu, Doriana hocha la tête et entra dans la maison.

À peine remonté dans sa voiture, Lorenzo s'adossa au siège et respira profondément ; il se sentait soudain bizarre, inquiet, comme s'il venait d'échapper à un danger. Il passa la main dans ses cheveux ébouriffés, glissa une cigarette entre ses lèvres et démarra.

Dans l'obscurité, Agnese n'arrivait pas à viser la serrure.

– Misère, je ne vois rien…

– Attends, je vais t'éclairer, chuchota Giorgio en pointant la lampe torche.

Il l'avait, pour ainsi dire, empruntée. Car Agnese avait été catégorique : il était hors de question d'allumer les lumières de l'usine, c'était trop risqué. Il fallait trouver une alternative. Il y avait réfléchi quelques instants. « J'ai trouvé ! » s'était-il alors exclamé. Il était remonté sur le navire et s'était mis à fouiller dans la cabine jusqu'à ce qu'il mette la main sur la lampe torche de Baciccia dans son casier. *Je la remettrai à sa place demain matin, il ne s'en apercevra même pas.*

Agnese ouvrit lentement le portail en veillant à ne pas le faire

grincer, même si l'on n'entendait pas âme qui vive dans l'épais silence de la nuit alentour.

À la lueur de la torche, ils entrèrent dans la fabrique vide et muette. Le cœur d'Agnese battait à tout rompre : toute la journée durant, elle n'avait pas réussi à se débarrasser de la peur d'être démasquée. *Si jamais cela arrivait…*, pensait-elle, en proie à l'angoisse. *Colella commencerait par me jeter dehors, et puis il m'emmènerait tout droit à la police.* « Qui veux-tu qu'il y ait, en pleine campagne, au milieu de la nuit ? Ne t'inquiète pas, tout ira bien », n'avait cessé de lui répéter Giorgio.

Il avait certainement raison, avait-elle fini par se convaincre, elle se créait des soucis pour rien.

Elle monta à l'étage et s'enferma dans le vestiaire pour enfiler la combinaison et la charlotte.

– Est-ce que je dois en mettre aussi ? Ça m'irait bien, non ? plaisanta Giorgio en l'attendant les bras croisés derrière la porte.

Elle sortit.

– Peut-être seulement la charlotte, dit-elle, très sérieuse. Si des cheveux tombaient dans la pâte, tout serait à refaire.

Il porta aussitôt les mains à sa tête.

– Oh, mais je ne perds pas mes cheveux, moi, s'offusqua-t-il. Je suis encore jeune !

Agnese eut envie de rire et se couvrit la bouche de la main.

Ils retournèrent au rez-de-chaussée, elle en tenue complète et lui seulement avec la charlotte.

– Je me sens un peu *nescio* avec ce truc sur la tête, murmura Giorgio.

Elle se retourna pour le regarder et lui répondit par un petit rire.

– Alors, annonça-t-elle ensuite sur un ton soudain professionnel. En premier lieu, nous allons préparer la pâte de savon. Il faut mettre en marche la chaudière à droite, la plus petite.

– Je m'en occupe. Je suis le magicien des chaudières. Lorsqu'il y en a une sur le navire qui fait des siennes, c'est toujours moi que l'on envoie jeter un œil.

Une fois la chaudière allumée, Agnese se hissa sur l'échelle pour atteindre le rebord de la cuve, lorsque Giorgio pointa la lampe torche sur son visage, manquant de l'aveugler.

– Stop ! lui ordonna-t-il d'une grosse voix. La bourse ou la vie ?

Agnese s'immobilisa sur l'échelle et éclata de rire.

– Là, oui, on dirait un *nescio* !

– Mais tu ne sais même pas ce que ça veut dire, s'esclaffa-t-il à son tour.

– Si, je sais ! Ça ne veut pas dire « idiot » ?

– Bravo, tu apprends enfin le dialecte ligure. Je suis fier de toi !

Agnese fit une grimace et atteignit le sommet de l'escabeau. Elle versa dans la chaudière l'huile d'olive et les autres graisses végétales et, une fois qu'elles furent fondues, elle y ajouta petit à petit la soude caustique.

– Voilà, laissons à présent reposer un peu la chaudière avant de continuer, dit-elle en descendant de l'échelle que Giorgio tenait fermement à la base.

Échelon après échelon, Agnese se sentait envahie d'un calme étrange, comme si la peur s'était évanouie d'un seul coup, exactement de la même façon que la vapeur exhalée par la chaudière se dissolvait contre le plafond de la savonnerie.

– On a le temps pour un baiser, ou plutôt deux, dit-il.

Il l'attira vers lui et lui enleva sa charlotte.

Agnese sourit, ferma les yeux et le laissa l'embrasser.

– La prochaine fois, tu m'emmèneras encore danser ? dit-elle en se lovant dans ses bras.

Giorgio posa son menton sur la tête d'Agnese.

– Pas la peine d'attendre la prochaine fois… on peut danser maintenant. Ici.

Agnese haussa un sourcil.

– Ici ? Sans musique ?

– Je m'occupe de la musique ! Quelle chanson veux-tu ?

Elle sourit.

– *Tintarella di luna*, répondit-elle sans hésiter.

Il posa alors la torche par terre, le faisceau lumineux dirigé vers le haut, et, serrant Agnese contre lui, il commença à chanter à mi-voix, en se balançant doucement de droite à gauche :

– *Abbronzate, tutte chiazze, pellirosse un pò paonazze, son le ragazze che prendono il sol*[4]…

– Tu chantes très faux ! dit-elle.

Pour toute réponse, Giorgio poursuivit à tue-tête :

– *Ma ce n'è una che prende la lunaaa*[5]…

– Chut ! lui intima-t-elle, mais avec un air amusé.

Il la fit virevolter et lorsqu'ils se trouvèrent face à face, ils se mirent à danser le twist, tandis que Giorgio continuait à chanter sans placer une seule note correctement.

Tout à coup, ils s'arrêtèrent et éclatèrent de rire en se jetant dans les bras l'un de l'autre.

– Ça suffit, remettons-nous au travail, dit-elle en riant et en remettant sa charlotte.

Il était minuit tout juste passé lorsque Giorgio, suivant scrupuleusement les instructions d'Agnese pour fixer le tube à la chaudière, transvasa la masse chaude de savon dans le mélangeur.

Puis il descendit auprès d'elle et lui effleura le dos, tandis qu'elle, l'air concentré et décidé, versait les additifs dans le savon tout en lui expliquant à quoi servait l'un ou l'autre. « La silice colloïdale est un plastifiant, disait-elle. La colophane est un résidu de la térébenthine. »

Il hochait la tête, même si, en réalité, il ne comprenait rien du tout.

Après avoir versé les essences parfumées, Agnese lui tendit une fiole bleue.

– C'est toi qui mets le colorant. C'est du bleu cyan, la teinte la plus proche de tes yeux, précisa-t-elle avec un sourire.

– Moi ? Mais tu es sûre ? Et si je me trompe ?

– Tu ne vas pas te tromper, je vais te guider, le rassura-t-elle.

Elle s'aperçut, avec une surprise mêlée de douceur, qu'elle avait prononcé exactement les mêmes mots que son grand-père, tant d'années auparavant, lorsqu'il lui avait demandé pour la première fois : « Agnese, veux-tu verser toi-même l'essence de talc ? »

Giorgio se pencha et distilla le colorant par petites doses et rapidement, le savon se teignit entièrement de bleu.

– Joli ! s'exclama-t-il.

– Tu as vu ? Comme par magie, dit-elle en posant une main sur son épaule. Tu sais, mon grand-père m'avait dit qu'un jour nous prendrions un bain dans le savon chaud. Lui et moi…

Giorgio se tourna vers elle et la regarda d'un air qui signifiait : *Et qu'est-ce qu'on attend ? Faisons-le maintenant !*

Agnese rit.

– Non, ne te fais pas d'idées bizarres…

Puis elle jeta un coup d'œil à l'horloge et vit que le soleil se

lèverait quatre heures plus tard, heure à laquelle le navire larguerait les amarres et où il s'en irait. De nouveau.

Ils mirent peu de temps à transvaser la masse fluide et bouillante dans le séchoir.

– Vois-tu ces claies sur les chariots qui tournent ? dit Agnese en les désignant du doigt. Le savon s'y solidifie à une température conditionnée. Dans vingt minutes, notre bloc sera prêt. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

– Et après ? Qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il.

– Nous irons à l'étage pour le tailler et le façonner. Ce ne sera pas long : le bloc est petit. Et puis… je dirais qu'on aura fini ! Nous n'avons pas eu le temps de préparer le moule avec l'inscription, mais tant pis.

À quatre heures et demie du matin, les premiers échantillons de la *Nouvelle Marianne*, de petits ovales bleus, sortirent de la presse automatique.

Le cœur palpitant, Agnese se baissa, prit une savonnette à deux mains et l'étudia, les yeux brillants, presque incrédules. Elle la porta à son nez : elle était très parfumée… On sentait le talc de manière prépondérante, mais on percevait aussi les notes de vanille et de myrtille, et celles, très délicates, du citron et de la mandarine. *Oui, elle est exactement comme je la voulais*, pensa-t-elle, satisfaite. Elle se demanda si son grand-père, lorsqu'il avait créé *Marianne*, avait ressenti la même joie qu'elle en ce moment. Elle était certaine d'une chose : comme elle, son grand-père avait eu tout du long la personne qu'il aimait à ses côtés.

– Tu as réussi, Cheveux fous…, murmura Giorgio en l'enlaçant par-derrière. Je suis fier de toi.

Et il appuya son menton dans le creux de son omoplate.

– *Nous* avons réussi, le corrigea Agnese.

Elle tendit la main en arrière et lui ébouriffa les cheveux du bout des doigts.

1. « *Ma ce n'è una che prende la luna* », paroles de la chanson *Tintarella di Luna* (« Teint de lune »), chantée par Mina Mazzini, plus connue sous le nom de Mina, 1959.

2. « Teint de lune, teint couleur de lait / Toute la nuit tu es sur le toit / Sur le toit comme les chats / Et si la lune est pleine / Tu deviens blanche comme neige », paroles de la chanson *Tintarella di luna*, chantée par Mina Mazzini.

3. « Tin tin tin, les rayons de lune / Tin tin tin, t'embrassent… ».

4. « Bronzées, toutes tachetées, peaux rouges un peu empourprées, ce sont les filles qui prennent le soleil », début de la chanson *Tintarella di luna*.

5. « Mais il y en a une qui prend la lune… ».

12

Terminus

Octobre 1959

Agnese fut réveillée en sursaut par un vacarme de voix provenant de l'étage inférieur. Tout ensommeillée, les cheveux en bataille, elle s'assit dans le lit.

– Quel boucan ! bougonna-t-elle en se frottant les yeux.

Elle jeta un coup d'œil au réveil : il n'était même pas sept heures.

– Pff, je pouvais dormir encore une demi-heure, grogna-t-elle.

Elle se rallongea en tirant la couverture jusqu'au-dessus de sa tête, mais pas moyen de se rendormir. Autant se lever et aller voir ce qu'il se passait, misère !

Mais où sont mes chaussons ? Elle s'accroupit pour regarder sous le lit. *Ah, les voilà.* Elle tendit le bras pour les prendre, écartant la boîte en carton où se trouvaient les échantillons de la *Nouvelle Marianne*.

Elle mit le chausson droit puis le gauche et descendit dans la cuisine.

– Mais qu'est-ce qu'il te prend ? était en train de dire Giuseppe, en pyjama, une tasse à la main. Tu n'as jamais fait de caprices, toi.

– Il me prend que je suis fatiguée ! éclata Salvatora.

Elle était devant l'évier, en chemise de nuit, en train de laver la vaisselle avec une éponge pleine de mousse.

– Pourquoi vous disputez-vous ? demanda Agnese en s'asseyant.

– Ta mère veut une machine à laver, soupira Giuseppe avant de boire une gorgée de café.

– Et ton père ne veut pas me l'acheter, répliqua cette dernière.

Elle reposa une petite assiette sur l'égouttoir et s'essuya les mains dans un torchon.

– Ce n'est pas vrai que je ne veux pas. Je t'ai dit : dès que possible…

– Mais quand ? Quand ce sera possible ? l'interrompit Salvatora en mettant les mains sur les hanches. Avant, nous n'avions pas ce genre de problèmes. La télévision, tu me l'avais achetée tout de suite, non ?

Giuseppe croisa les mains sur la table.

– Nous savions qu'il allait falloir nous serrer la ceinture quelque temps. J'ai fait un investissement… Attends que le bateau soit prêt, et tu vas voir combien on va en vendre. Une machine à laver, tu parles ! Je t'achèterai même un Frigidaire !

– Le bateau par-ci, le bateau par-là. Il n'existe plus rien d'autre, maintenant.

Agnese suivait la discussion, son regard allant de son père à sa mère.

– Tu ne manges pas, ce matin ? lui demanda Salvatora d'un ton brusque.

Et, sans attendre sa réponse, elle remplit de lait la tasse de sa fille et rapprocha la boîte de biscuits.

Agnese souleva le couvercle et prit six biscuits, en les comptant deux par deux.

– Excusez-moi…, dit-elle alors. Combien coûte une machine à laver ?

Salvatora s'appuya sur le buffet et croisa les bras sur sa poitrine.

– Celle qu'a achetée tante Luisa coûte cent trente-neuf mille lires. Et moi je veux la même, répondit-elle en détournant les yeux.

– Allons, ma chérie… (Giuseppe essaya de l'amadouer.) Tu as toujours lavé les vêtements à la main. Tu peux bien continuer encore un peu…

– Mais bien sûr ! s'exclama Salvatora, piquée au vif. Peu importe si j'ai le dos en compote, la sciatique qui me fait souffrir et les mains tout abîmées…

Sa voix se brisa et ses yeux s'emplirent de larmes.

Pauvre maman, pensa Agnese avec une moue triste. *Cent trente-neuf mille lires… C'est presque quatre mois de salaire. C'est vrai que c'est une somme ! Mais cela me fait trop de peine de voir maman dans cet état…*

Combien est-ce que j'ai sur mon livret d'épargne ? Elle fit un rapide calcul mental, en additionnant l'argent que lui avait donné son père après la vente de la savonnerie à celui qu'elle avait gagné chaque mois, depuis qu'elle travaillait pour Colella.

– Maman, je vais te l'acheter, moi, la machine à laver, déclara-t-elle alors.

Et elle croqua dans un biscuit.

Ses parents se tournèrent vers elle.

– Mais non, ne t'inquiète pas, ma chérie, dit Salvatora en adoucissant la voix. Tu n'as pas à t'en soucier, c'est à ton père de le faire.

– Je suis sérieuse, maman. J'ai un peu d'argent de côté… Je suis en train d'économiser, vous savez…

– Allez, va te préparer, sinon tu vas être en retard au travail, l'interrompit Giuseppe.

Agnese acquiesça en souriant, se leva et sortit de la cuisine. Tandis qu'elle montait l'escalier, elle entendit Salvatora murmurer :

– C'est vraiment une gentille fille, pas comme l'autre…

Malgré les températures clémentes des premiers jours d'octobre, Giuseppe arriva au chantier trempé de sueur. Avant d'entrer, il prit une profonde inspiration et s'essuya la nuque avec son mouchoir. Malgré les longues promenades et un régime draconien, il avait perdu à peine trois kilos ces derniers mois. « Ça ne va pas, monsieur Rizzo, ça ne va pas du tout, avait commenté le médecin lors de la visite de contrôle. Vous portez toujours un poids dont vous ne parvenez pas à vous libérer. Vous devez découvrir ce que c'est pour pouvoir perdre vos kilos en trop », avait-il conclu d'un air entendu.

– Te voilà ! dit Luigi. Viens vite me remplacer, il faut que j'aide Michele.

Il désigna la barque de pêche sur laquelle le jeune homme était en train de fixer des lattes de bois.

Giuseppe ôta sa veste, jetant un regard furtif aux deux hommes. Depuis qu'il les avait surpris dans les toilettes à l'arrière du chantier, il

se sentait mal à l'aise chaque fois que Michele le regardait avec un peu d'insistance, que Luigi posait une main sur son épaule ou qu'il les entendait rire et parler à voix basse, complices. Luigi l'avait certainement remarqué, car il lui avait demandé un jour : « Tout va bien, Giuse' ? Tu as l'air bizarre depuis quelque temps, comme si tu étais soucieux. » Il avait bafouillé qu'il était inquiet pour le bateau : il craignait qu'il ne soit pas terminé à temps pour le salon nautique en avril, il avait l'impression que le travail avançait lentement… « Ne t'inquiète pas », l'avait rassuré son ami en lui serrant le bras. À son contact, Giuseppe avait sursauté.

Il s'assit sur le tabouret et se mit à poncer le bois du bateau en construction là où Luigi s'était arrêté.

– Il va falloir choisir la couleur du vernis. Et le nom aussi. Tu y as réfléchi ? demanda celui-ci tout en plantant des clous dans une latte.

– Au nom, pas encore, répondit Giuseppe en se retournant. Quant à la couleur… J'aimerais que le bateau soit noir et bordeaux.

Luigi s'immobilisa.

– Noir et bordeaux…, répéta-t-il.

– C'est sûr que c'est… élégant, commenta Michele.

Giuseppe eut un sourire forcé, puis il leur tourna le dos et se remit à poncer en silence tout le reste de la matinée.

Alors qu'il rentrait à la maison pour déjeuner, le bras douloureux d'avoir tant frotté, il sentit soudain une faiblesse immense s'emparer de lui, comme s'il était sur le point de s'évanouir. Il s'adossa péniblement à un mur et s'affaissa. Tout devenait flou autour de lui ; il oublia soudain où il était et où il allait.

Un jeune homme au volant d'une Fiat 500 bleu ciel s'arrêta près de lui.

– Monsieur Rizzo, ça ne va pas ? lui demanda-t-il.

Il tira le frein à main, descendit de la voiture et courut le relever.

– Qui es-tu ? bredouilla Giuseppe, le regard vide.

Le jeune homme le dévisagea en fronçant les sourcils.

– Comment ça, qui je suis ? Je suis Antonio, le fils de Maria. Nous habitons dans la même rue, vous avez oublié ? Là, dit-il en pointant du doigt une petite maison au portail vert.

Giuseppe mit quelques instants à rassembler ses esprits.

– Antonio… oui, murmura-t-il enfin.

Il essaya de se relever, mais ses jambes se dérobèrent sous lui.

– Ne vous forcez pas, lui intima le jeune homme en plaçant le bras de Giuseppe sur son épaule. Voilà, appuyez-vous sur moi. Je vous raccompagne à la maison. C'est bien là que vous alliez, non ?

Giuseppe le regarda et, durant une fraction de seconde, il eut l'impression de voir Lorenzo.

– Oui, à la maison. J'étais en train de rentrer à la maison.

Toute la matinée, Agnese avait piaffé d'impatience en pensant aux savonnettes qui se trouvaient dans son sac au vestiaire. Elle était arrivée à la savonnerie bien décidée à montrer à Colella la *Nouvelle Marianne*, mais à peine était-il entré qu'il s'était retranché dans son bureau avec Poil de Carotte et, avant de fermer sa porte à clef, il avait donné l'ordre qu'on ne le dérangeât pas. Cela faisait des heures qu'ils étaient ensemble. Que pouvaient-ils bien avoir de si important à se dire ?

À l'heure du déjeuner, quelques minutes avant la pause, la porte s'ouvrit enfin et Poil de Carotte sortit, un gros dossier sous le bras : comme toujours, l'homme s'en fut sans un regard pour personne. *C'est maintenant !* se dit Agnese. Elle se précipita dans le vestiaire et revint, les savonnettes enveloppées dans du papier kraft à la main.

La porte du bureau était ouverte, mais elle frappa quand même.

Colella leva les yeux des documents sur lesquels il était penché et la regarda, visiblement ennuyé.

– Oui, Rizzo, qu'y a-t-il ?

Agnese entra et referma la porte derrière elle. Elle posa le paquet sur le bureau et resta debout, les mains croisées.

– Et ça, qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

Il se pencha en soupirant et défit l'emballage.

– Des savonnettes bleues ?

Elle acquiesça.

– J'ai reformulé la *Marianne*. Et… voici le résultat.

Colella l'observa avec une expression indéchiffrable : Agnese n'aurait pas su dire s'il était sur le point de lui hurler dessus ou de lui éclater de rire au nez.

– Vous avez dit que *Marianne* ne se vendait plus, poursuivit-elle. Voici une nouvelle version, plus moderne. Je l'ai donc appelée *Nouvelle Marianne*. Sentez son parfum : elle a la même base de talc, mais…

– Excuse-moi, l'interrompit-il en levant une main. Si je comprends bien, tu as utilisé mon usine, mes machines, pour tes expériences, alors que je te paie pour travailler pour moi ?

Le cœur d'Agnese se mit à battre plus vite.

– Je ne l'ai pas faite ici ! J'y ai travaillé à la maison, j'ai bricolé un petit laboratoire avec ce que j'avais, mentit-elle.

Colella se mit debout et appuya ses poings sur le bureau.

– Écoute-moi, Rizzo, commença-t-il avec un soupir las. Je n'en peux plus d'entendre encore parler de cette savonnette. Vraiment plus. Tu ferais mieux de te faire une raison et…

– Je ne peux pas ! éclata Agnese. Regardez-la au moins. Essayez-la, sentez-la !

Colella se rassit, fit une pause et alluma un cigare.

– Tu as vu ce que nous produisons ici ? lui demanda-t-il en soufflant la fumée. (Son ton était désormais calme mais sévère.) Tu auras remarqué que les savonnettes de toilette ne sont pas exactement la priorité de cette usine.

– Et l'*Inès* alors ? On en fabrique plein ! rétorqua-t-elle.

– Justement. Il y a déjà cette savonnette pour femme et elle se vend bien. Maintenant, sors, s'il te plaît. Et remporte-les avec toi, ordonna-t-il avec un geste impatient.

Agnese prit une profonde inspiration et baissa les yeux. Elle ne s'attendait pas à un refus aussi sec, persuadée qu'à peine Colella aurait vu la savonnette bleue et qu'elle lui en aurait vanté les qualités, il aurait été convaincu. *J'ai été bien naïve*, pensa-t-elle, amèrement déçue. *Comment lui faire changer d'avis ? Que pourrais-je lui dire d'autre ?* Puis elle se demanda soudain : *Que dirait Giorgio à ma place ?*

Elle fut prise d'une soudaine inspiration et sourit. Elle ramassa les deux *Nouvelle Marianne* et les serra contre elle. Puis elle regarda Colella droit dans les yeux.

– Comme vous voudrez, dit-elle. Alors je vais la proposer à vos frères. Ils comprendront tout de suite, eux, que ce n'est pas une savonnette ordinaire. J'en suis certaine.

Mazette, j'ai vraiment dit ça ? songea-t-elle, surprise et légèrement

amusée.

Colella releva lentement les yeux et la fixa du regard. Il la dévisagea longuement. Comme si c'était la première fois qu'il la voyait.

– Combien de jetons faut-il pour un appel longue distance ? demanda Agnese, le souffle court.

Elle avait couru jusque-là à toutes jambes.

– Au moins six pour obtenir la ligne, répondit le tenancier du Bar Italia, un homme d'un certain âge avec des moustaches blanches et qui empestait le vin aigre. Et, ajouta-t-il en plaisantant, il t'en faudra sept, si tu veux parler aussi.

Pas sept. C'est un numéro impair, pensa-t-elle aussitôt.

– Donnez-m'en huit, s'il vous plaît.

Elle s'approcha du téléphone, s'assit sur le tabouret et composa le numéro.

– Allô ? pépia la tante Luisa.

– Bonjour, tante Luisa, c'est Agnese.

– Ma chérie, quelle coïncidence ! J'allais vous appeler après le dîner. Je voulais dire à ta mère que…

– Attends, l'interrompit Agnese. Je ne t'appelle pas depuis la maison. Je suis au café. Je cherche Lorenzo.

– Oh, murmura Luisa, étonnée. Je ne sais pas s'il est rentré. Je prenais un bain… Je vais voir dans sa chambre, attends un instant.

Sa chambre. À ces mots, Agnese ressentit une pointe de jalousie : son frère n'avait qu'une seule chambre, et elle se trouvait juste à côté de la sienne. Chez eux et nulle part ailleurs.

– Oui ? dit enfin Lorenzo.

Son cœur bondit. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas entendu le timbre grave de son frère…

– Lorenzo, c'est moi.

Il y eut un silence à l'autre bout du fil.

– Il s'est passé quelque chose aujourd'hui, poursuivit-elle en insérant un nouveau jeton.

D'une traite, elle lui raconta tout dans les moindres détails : la *Nouvelle Marianne*, la nuit à l'usine, la manière dont elle avait réussi à tenir tête à Colella jusqu'à ce qu'il dise oui.

– Tu comprends ? Il allait faire disparaître la *Marianne*. *Notre Marianne*. Et je l'en ai empêché ! Je l'ai sauvée !

Un silence, encore.

– Lorenzo, tu es là ? Tu as entendu ce que j'ai dit ? Tu n'es pas content ?

– J'ai entendu, répondit-il d'un ton brusque. Qu'est-ce que tu attends ? Des applaudissements ?

Agnese se tut. Toute l'euphorie qui la portait jusqu'alors s'évapora brutalement.

– Pourquoi devrais-je être content, exactement ? Parce que tu as créé un produit pour Colella ? Pour la deuxième fois ? (*Pour la deuxième fois ? Comment sait-il pour l'*Inès *?*) Tu crois vraiment avoir « sauvé » la *Marianne* ? Tu te rends compte de l'absurdité de ce que tu dis ? Tu l'as donnée à cette outre gonflée d'orgueil et maintenant il va y apposer sa marque. Voilà ce que tu as fait !

– Ce n'est pas vrai ! Je suis la seule à connaître la formule, la combinaison des essences. Il ne l'aura jamais, je te le garantis, répliqua-t-elle la voix tremblante. Je l'emporterai avec moi quand il y aura la nouvelle Casa Rizzo, et alors toi et moi, on pourra peut-être…

– Ça suffit, Agnese ! cria Lorenzo. (Elle sentit les larmes lui monter aux yeux.) Je ne veux plus rien entendre ! Ne m'appelle plus, compris ?

Et il raccrocha.

Agnese resta là, le combiné muet contre son oreille ; elle ferma les yeux et appuya son front contre le métal froid du téléphone. Combien elle aurait eu besoin du rire de Giorgio à cet instant…

Au même moment, Lorenzo fixait le téléphone raccroché, les traits du visage contractés et les yeux humides.

Il se précipita dans sa chambre et claqua la porte. Il s'effondra sur son lit et s'allongea, jambes croisées, un bras derrière la tête. *Elle a tout gâché, tout !* pensa-t-il en essuyant ses larmes de la paume de sa main. Si seulement sa sœur l'avait écouté, si elle s'était levée de sa chaise ce fameux jour… Ensemble, ils auraient repris l'usine, parce que tous les deux, *ensemble*, ils avaient toujours été plus forts que tout. Et ils auraient pu encore l'être, si Agnese lui avait fait confiance, si

elle ne l'avait pas laissé se battre et y croire tout seul…

Il prit le dessin dans son portefeuille ; en le regardant, il eut l'impression d'entendre les mots de son grand-père : *Je compte sur toi, mon bonhomme. C'est à toi de perpétuer le nom des Rizzo, tu as une grande responsabilité. Tu le sais, n'est-ce pas ?* Non, se dit-il en ravalant ses larmes, il ne pouvait plus rester à attendre et à regarder, pendant que Colella, tel un monstre insatiable, continuait à faire main basse sur tout, y compris sur les idées de sa sœur. *Ce que je gagne ne suffit pas, cela ne suffira pas non plus dans quelques années. Il faut que je trouve un moyen. Je dois trouver cet argent de malheur.* Il pouvait l'emprunter, pensa-t-il. *Mais à qui ?* L'oncle Domenico n'accepterait jamais, pas pour ce qu'il voulait en faire. Et il n'était pas si riche de toute façon. Il lui fallait un autre plan…

Il se laissa envahir par un tourbillon de pensées agitées jusqu'à ce qu'une idée, lentement, se mette à germer, sous la forme d'une silhouette, d'abord, puis d'un nom.

– Doriana…, murmura-t-il d'une voix presque inaudible.

---

fermé pour cause de deuil. Angela écrivit ces mots sur une feuille qu'elle colla sur la porte de la boutique de céramique. La mère du propriétaire était morte durant la nuit : elle avait quatre-vingt-seize ans et était partie dans son sommeil.

Oronzo avait alors décidé de fermer quelques jours, et Angela avait peine à le croire : elle allait enfin avoir un peu de temps pour elle. Elle ferma la porte à clef et, avec un grand sentiment de libération, elle enfourcha le Lambretta et démarra en trombe. Il fallait qu'elle se dépêche, elle n'avait pas beaucoup de temps ; l'autocar pour Lecce partait à midi et elle devait encore repasser chez elle fourrer quelques vêtements de rechange dans un sac. *La tête de Lorenzo quand il me verra ! Il ne s'y attend pas du tout*, pensa-t-elle avec un petit sourire tout en sortant les robes de son armoire. *Pas celle-ci, il manque un bouton ; ni celle-là, la manche est toute décolorée ; cette autre est trop large…* Elle passa en revue sa maigre penderie et prit les deux seules robes qui avaient encore un aspect correct, bien que ce ne fussent pas ses

préférées.

Elle arriva sur la place San Francesco alors que le bus avait déjà refermé ses portes et s'apprêtait à partir. Elle accéléra le pas et frappa à la fenêtre du chauffeur.

– Ouvrez, s'il vous plaît !

L'homme se retourna, l'air agacé, mais après l'avoir regardée, il lui sourit gentiment et lui fit signe de monter à bord.

– Merci ! C'est vraiment très aimable de votre part, dit-elle en entrant.

– Je vous en prie. Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour une jolie fille comme vous…, répondit-il en l'examinant de la tête aux pieds.

Angela ne répondit pas. Elle avança jusqu'au fond et s'assit sur l'un des nombreux sièges libres. Elle voyageait seule pour la première fois, mais, étrangement, elle n'en éprouvait aucune inquiétude. Au contraire, elle se sentait tellement excitée… Elle allait bientôt pouvoir serrer Lorenzo dans ses bras et voir à quoi ressemblait une vraie ville, elle qui n'avait jamais quitté Araglie en vingt-quatre années d'existence…

Mais après deux heures de voyage, elle commença à s'impatienter. *On n'arrivera jamais…*, pensa-t-elle. L'autocar avait marqué une halte dans d'innombrables villages, et les sièges étaient presque tous occupés. *Espérons que ce soit le dernier arrêt*, se dit-elle lorsque le chauffeur sortit à Lizzanello pour s'immobiliser au milieu d'une place. Angela soupira, posa la joue sur la paume de sa main et regarda par la fenêtre : elle promena distraitement ses yeux sur la façade du château, le café désert, le parvis de l'église, un palmier qui semblait se perdre dans le ciel, quand elle aperçut une femme qui sortait du bureau de poste. Elle était vêtue d'un uniforme constitué d'un pantalon, d'une veste et d'un béret. Elle portait en bandoulière une sacoche de cuir marron. *Une femme facteur ?* s'étonna-t-elle. Elle n'en avait jamais vu auparavant. La femme se sentit sans doute observée, car elle se mit à regarder autour d'elle jusqu'à ce qu'elle aperçoive l'autocar et Angela. Elles se dévisagèrent un instant, puis la femme lui adressa un salut en soulevant légèrement son béret. Angela tressaillit, sourit timidement et murmura : « Bonjour » avec un petit mouvement des doigts. Lorsque l'autocar redémarra, la porteuse de lettres enfourcha une mobylette blanche et s'éloigna.

L'arrivée à Lecce par une route bordée d'immeubles hauts et gris

s'accompagna du vrombissement des voitures, du vacarme des klaxons, des voix des gens, de la musique jaillissant des cafés… Angela descendit de l'autocar avec un sourire lumineux, électrisée par toute cette vie qui évoluait à une vitesse inédite, bien différente de celle à laquelle elle était habituée. Elle resserra son pardessus beige et commença à marcher, jetant des regards curieux tout autour d'elle. *Voilà la pierre jaune pâle dont me parlait Lorenzo*, pensa-t-elle en admirant les façades du centre-ville. Elle avançait sans savoir où elle allait, mais peu lui importait. Elle savait que la galerie se trouvait non loin de la porte Rudiae et se disait qu'elle finirait bien par la trouver : tout ce qu'elle voulait à présent, c'était regarder, ne laisser passer aucun détail. Lorenzo lui répétait toujours que les détails faisaient tout. C'était valable pour les tableaux comme pour les films, pour les personnes comme pour l'amour.

Elle s'installa à la table d'un café sur la place Sant'Oronzo et commanda en souriant une eau gazeuse. À Araglie, elle n'avait jamais osé s'asseoir seule au café de peur du qu'en-dira-t-on, mais ici, personne ne savait qui elle était, elle se sentait différente, légère, capable de faire des choses impensables jusqu'alors.

Après avoir demandé des informations à un vendeur de bicyclettes, elle arriva à la galerie et s'arrêta pour observer son entrée élégante avec la plaque en cuivre qui brillait sous le soleil. Elle afficha son plus beau sourire et entra.

– Lorenzo ? appela-t-elle en avançant à pas prudents dans une grande pièce ordonnée et impeccable, aux murs blancs recouverts de tableaux avec des cadres en marqueterie.

L'oncle Domenico surgit de la salle voisine. Il s'arrêta net en la voyant.

Qu'y a-t-il ? On dirait qu'il a vu un fantôme, songea-t-elle.

– Angela…, murmura-t-il avant d'aller à sa rencontre.

Il lui serra poliment la main et lui demanda ce qu'elle faisait là d'un ton où pointait un brin d'agacement.

– Je voulais faire une surprise à Lorenzo, expliqua-t-elle. Où est-il ?

– Il arrive, je crois, répondit-il avec un petit rire nerveux. Nous sommes sortis ensemble de la maison, après le déjeuner, mais lui, comme d'habitude, a préféré venir à pied. Il est comme ça, il aime marcher.

Il haussa les épaules en signe de conclusion.

Il est comme ça ? Lorenzo aime marcher ? Mais depuis quand…

– Attends donc ici, poursuivit-il en désignant un petit canapé en velours rouge au milieu de la pièce. Mais excuse-moi, j'étais en train de travailler et…

– Pas de problème, dit aussitôt Angela avec un sourire forcé.

Restée seule, elle s'assit sur le canapé. *Quel accueil…*, pensa-t-elle avec une moue vexée.

Lorsque Lorenzo arriva à la galerie et la vit assise de dos au milieu de la pièce, le regard dans le vague et l'air de s'ennuyer ferme, il faillit faire une attaque et s'immobilisa sur le seuil.

Est-ce Angela ? Ou bien une fille qui lui ressemble ? C'était si étrange de la voir là, dans un contexte qui lui était parfaitement étranger, qu'il douta que ce fût elle. Il s'approcha doucement.

– Angela ?

Elle se retourna, rayonnante. Et se jeta à son cou.

– Enfin ! Mais où étais-tu ?

Lorenzo, mal à l'aise, esquissa un demi-sourire.

– Mais qu'est-ce que… Quand es-tu arrivée ? Et comment ?

– En autocar… Et comment sinon ?

Et elle lui planta un baiser sur la bouche.

– Toute seule ?

– Oui ! Toute seule !

Il continuait à lui sourire, mais avec une expression confuse.

– Mais tu n'es pas content de me voir ? Tu as l'air bizarre…

Lorenzo hésita.

– Si, bien sûr que si. Je suis juste surpris.

– Si j'attendais que tu viennes me voir…, lui reprocha-t-elle à mi-voix.

Précédé d'un relent de tabac brûlé, l'oncle Domenico refit son apparition dans la pièce.

– Quelle surprise, n'est-ce pas ? dit-il avec une pointe de sarcasme qui n'échappa pas aux deux jeunes gens.

Il tira une bouffée de sa pipe.

– Ce soir, Lorenzo, nous sommes invités chez les Guarini, tu te rappelles ?

– Oui, je sais, répondit son neveu.

– Qui sont les Guarini ? demanda Angela.

Lorenzo se mordit la lèvre et lança un regard à son oncle.

– Des clients importants, répondit Domenico. Les *plus* importants.

– Alors il me faudra une tenue adaptée…, dit-elle.

– Non, de toute façon, toi et moi nous n'irons pas, la coupa Lorenzo.

L'oncle fronça les sourcils, un peu surpris de cette réaction, mais ne fit pas de commentaire.

– Et pourquoi pas ? Cela ne me déplairait pas, répliqua Angela.

Lorenzo l'attira vers lui et lui caressa les cheveux.

– Tu t'ennuierais à mourir, crois-moi. Ce sont des soirées barbantes. Tu sais ce que nous allons faire, plutôt ? Je t'emmène dîner dans un bel endroit romantique. Rien que toi et moi.

– Si c'est comme ça…, murmura-t-elle en lui effleurant le bout du nez avec un sourire.

Mais avant, il avait quelque chose à faire, lui dit Lorenzo. Elle pouvait naturellement l'accompagner, si elle le souhaitait. Il devait faire un saut chez un jeune peintre talentueux, si talentueux qu'il lui avait proposé une exposition personnelle dans la galerie de son oncle.

– Je veux simplement voir comment avance son travail et s'il a besoin de quelque chose. Ce sera rapide et nous aurons ensuite toute la journée rien que pour nous, lui promit-il en l'embrassant sur le front.

Maculé de plâtre et de peinture, Nicola les accueillit avec le visage halluciné d'un artiste en plein élan créatif. Angela sourit. *Il a l'air sympathique*, pensa-t-elle.

Tandis qu'il les conduisait à son atelier, le jeune homme se mit aussitôt à parler de l'exposition, de toutes les idées qui lui étaient venues pour les tableaux et dont il avait hâte de discuter avec Lorenzo. Il ajouta, avec une certaine appréhension, qu'il était convaincu de la nécessité d'un fil conducteur reliant tous les tableaux, mais il n'arrivait pas à se décider : la technique ? un thème ? autre chose ? Qu'en pensait Lorenzo ? Ils se lancèrent dans une discussion en fumant cigarette sur cigarette, tandis qu'Angela, assise sur un tabouret, regardait autour d'elle et, presque sans s'en rendre compte,

oscillait légèrement, faisant jouer le soleil sur ses cheveux. Nicola continuait sa conversation animée avec Lorenzo, mais il commença à lui jeter des regards aussi furtifs qu'intenses. Il finit par la fixer avec insistance et lui demanda à brûle-pourpoint :

– Est-ce que tu travailles comme modèle ?

Angela sourit, surprise.

– Non, je n'ai jamais posé. Mais… merci, je le prends comme un compliment.

– C'en est un en effet, répondit Nicola.

Angela savait bien ce que signifiait l'expression qui avait aussitôt tordu le visage de Lorenzo : la jalousie.

Nicola s'approcha d'elle et lui leva le menton avec l'index.

– Tu as un visage très singulier, dit-il en l'examinant. Il est à la fois angélique et malicieux, lumineux et insondable, et…

– Et on doit partir maintenant, l'interrompit Lorenzo en frappant dans ses mains.

– Mais… attends, murmura l'autre, un doigt devant sa bouche, comme s'il avait eu une intuition soudaine. Et si c'était elle, le thème que nous cherchions ? Penses-y : la coexistence des opposés. Une même image donnant lieu à deux interprétations opposées… Si elle posait pour moi, je pourrais…

– Angela ne pose pas, elle te l'a dit, répliqua Lorenzo avec un sourire nerveux.

Il prit la main de sa fiancée et l'obligea à se lever.

– C'est un thème intéressant. Travaille-le. Mais avec quelqu'un d'autre.

Il regarda Nicola droit dans les yeux en prononçant ces mots et entraîna Angela vers la porte.

Ils restèrent silencieux dans la ruelle, mais à peine dans la rue principale, Lorenzo ne put se contenir :

– Poser pour lui… Mais qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Il voulait que tu deviennes sa muse ? Je lui aurais fichu mon poing dans la figure !

Angela eut un petit rire.

– Allons, il n'a rien dit de mal. Tu devrais te sentir flatté.

Lorenzo s'immobilisa.

– Mais c'est plutôt *toi* qui t'es sentie flattée…

Elle haussa les épaules.

– Eh bien oui. Ça m'a fait plaisir, et alors ?

– Et alors les compliments des autres hommes ne devraient pas te faire plaisir. Les miens devraient te suffire.

– Disons que tu ne m'en as pas fait beaucoup dernièrement.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je t'en fais tout le temps.

– Autrefois…

Lorenzo souffla et se remit à marcher, mais d'un pas rapide.

– Qu'est-ce qu'il y a ? dit-elle en essayant de rester à sa hauteur.

Il s'arrêta de nouveau.

– Il y a que tu es en train de retourner la situation. Au lieu de parler de tes torts, tu m'accuses de je ne sais quoi.

– Mes torts ? Et quels torts ? Je n'ai rien fait.

– Tu en es vraiment sûre ? Pourquoi Nicola s'est-il senti en droit de dire certaines choses ? Et devant moi en plus ! Je te le dis : tu lui as sûrement fait les yeux doux, tu l'as provoqué…

– Mais que sait-il de nous, lui ? Et de toute façon, c'est faux ! protesta-t-elle.

– Si, c'est vrai ! C'est ce que tu fais toujours : tu séduis, tu charmes, avec cette obsession d'être la plus belle du royaume. Tu sais ce qu'il y a ? J'en ai plus qu'assez de toi et de ton manque de confiance en toi.

– Mais je ne suis pas comme ça ! C'est toi qui as un problème… C'est toi qui n'as pas confiance en toi.

– Moi, je n'ai pas confiance en moi ?

Lorenzo éclata d'un rire amer.

– Tais-toi donc ! lui intima-t-il.

– Tu vois ? Tu vois comment tu me traites, maintenant ? On ne dirait plus mon Lorenzo. Ton cœur s'est endurci, tu as la tête ailleurs. Tout ça à cause de cette usine…

– Quel rapport avec l'usine ? fulmina Lorenzo.

– Tout a un rapport avec elle ! Regarde ce que tu es devenu : un homme consumé par la colère et le désir de vengeance. Tu es si plein de fiel que tu ne sais plus comment m'aimer.

Elle s'interrompit et soupira.

– Pourquoi ne laisses-tu pas tomber ? Je t'en prie. Fais-le pour toi, pour nous. La Casa Rizzo n'existe plus. Fais-toi une raison. Bâtissons un autre avenir ensemble. Ici, à Lecce, si tu préfères. S'il te plaît, penses-y, avant qu'il ne soit trop tard. Tu as fait une promesse.

– Quelle promesse ?

Angela leva la main et lui montra la bague à son doigt.

– Celle-ci.

Lorenzo détourna le regard.

– Tu penses vraiment tout ce que tu as dit sur moi ? lui demanda-t-il.

Elle prit une inspiration.

– Oui.

Il hocha la tête avec une grimace de défi.

– Alors je crois qu'il vaut mieux que tu rentres à Araglie. Tu as mal fait de venir.

Elle le dévisagea.

– C'est tout ? Tu n'as rien d'autre à dire ?

– Il n'y a plus rien à dire, murmura Lorenzo.

– Dis-le en me regardant dans les yeux. Tu veux que je m'en aille ? Tu en es vraiment sûr ?

Il soutint son regard.

– Certain, répondit-il.

Sans répondre, Angela le planta là et s'éloigna dans la direction opposée, d'un pas furieux. Elle gagna la billetterie de l'autocar sur la place Sant'Oronzo et se plaça dans la queue, les bras croisés. Mais à mesure que les gens défilaient et qu'elle se rapprochait de la caisse, une idée commença à germer dans son esprit, toujours plus nette, lumineuse.

Elle se glissa hors de la queue et se mit à courir.

Par chance, elle se souvenait parfaitement du chemin.

Arrivée devant la porte, elle frappa, essoufflée.

Nicola ouvrit la porte, mais il n'eut pas le temps de dire un mot.

– D'accord, dit aussitôt Angela. Je poserai pour toi.

Il l'observa un instant, désarçonné. Puis un sourire se dessina lentement sur son visage.

Lorenzo chaussa une paire d'Oxford en cuir noir et mit la veste de son complet rayé.

Son oncle et sa tante l'attendaient là-bas, dans le salon, tirés à

quatre épingles pour le dîner des Guarini.

Il ouvrit le battant de l'armoire, celui avec le miroir à l'intérieur. Il se jeta un coup d'œil rapide, ajusta le nœud de sa cravate et leva la tête : le reflet de ses propres yeux et ce qu'il y vit le pétrifièrent.

Il referma la porte d'un coup sec.

13

Le prix à payer

Novembre 1959

– Attends ! s'exclama Doriana en s'arrêtant devant la vitrine d'une parfumerie.

Enveloppée dans un manteau en cachemire vert, elle posa une main gantée sur la vitre et admira, les yeux brillants, les élégantes fioles de parfum, les savonnettes dans leurs emballages de papier à motifs, les accessoires de toilette en tout genre.

– Veux-tu entrer ? lui demanda Lorenzo avec un sourire.

– Juste un instant, répondit-elle avant de se faufiler dans la boutique.

Lorenzo la suivit en jetant un coup d'œil à la montre à son poignet : oui, se dit-il, ils avaient encore le temps.

Le film qu'ils allaient voir, *La Grande Guerre*, commençait une demi-heure plus tard, mais il avait déjà acheté les billets : il s'était assuré d'avoir deux places au balcon, car pour Doriana, il le savait désormais, le parterre était hors de question.

La jeune fille voulut sentir une quantité exagérée de parfums, français en particulier, et en essaya au moins quatre différents, en les vaporisant sur chaque centimètre visible de sa peau. Lorenzo sentit sa gorge piquer et toussa : l'air imprégné de ce mélange de fragrances alcoolisées était devenu irrespirable. Il dit alors à Doriana en se frottant les yeux qu'il sortait un instant prendre l'air.

Il s'adossa au mur et, bien qu'il toussotât encore, il alluma une

gauloise. Soufflant la fumée par le coin des lèvres, il se souvint soudain de la seule et unique fois où il avait offert un parfum à Angela pour son anniversaire quelques années auparavant. C'était aussi un parfum français qui lui avait coûté une coquette somme ; Lorenzo se le rappelait très bien parce qu'il avait dû casser sa tirelire d'enfant pour le lui acheter. Mais à peine avait-elle déballé le *Miss Dior* et découvert le flacon raffiné en forme d'amphore qu'Angela avait eu l'air déçu. Elle ne l'avait même pas senti. « C'est que je n'aime pas du tout les parfums, lui avait-elle expliqué. Je ne veux porter que l'odeur de ma peau. » Effectivement, pensa Lorenzo en tirant une autre bouffée, la peau d'Angela avait toujours naturellement un parfum sucré.

Il n'avait plus eu aucune nouvelle. Elle était certainement furieuse… Il l'avait repoussée après une dispute fallacieuse qu'ils avaient tous les deux montée en épingle. Il ne la connaissait que trop bien et savait qu'elle ne ferait pas le premier pas : s'il voulait la reconquérir, ce serait à lui de lui courir après, d'implorer son pardon et d'échafauder des promesses. Il devait s'en tenir au bon vieux scénario. Mais cette fois, il n'en avait ni la force ni même l'envie. Il se sentait vidé et incompris, blessé par ses accusations, écrasé par ses attentes.

Après leur querelle, il s'était muré dans un silence qui avait marqué la distance entre eux et rendu la fracture visible. Il n'aurait jamais cru cela possible. Jamais. Et pourtant, pour la première fois, il ressentait le besoin d'avoir un espace rien qu'à lui, sans Angela, où elle ne puisse pas interférer ; un territoire vierge où semer les graines de *son* avenir, dès demain. Sans avoir de comptes à rendre à personne.

Il tira une dernière bouffée, jeta le mégot par terre et rentra dans la boutique.

– Je n'arrive vraiment pas à me décider, disait Doriana à la femme apprêtée derrière le comptoir.

Elle se tourna vers Lorenzo.

– Lequel préfères-tu ? Celui-ci ? Ou celui-là ? lui demanda-t-elle en lui tendant un poignet puis l'autre.

Lorenzo haussa les épaules.

– Je ne sais pas, les deux te vont bien.

Doriana se retourna vers la vendeuse.

– Je les prends tous les deux alors, s'exclama-t-elle.

La femme acquiesça.

– Je les mets sur le compte de votre père ?

– Oui, merci, répondit Doriana.

Lorenzo posa la main sur son dos.

– Si vous me permettez…, poursuivit la vendeuse en ouvrant un sachet de ses mains ridées et baguées. Je voudrais aussi vous conseiller une nouvelle savonnette. Elle est vraiment délicieuse, croyez-moi. On me l'a livrée la semaine dernière, mais mes clientes se l'arrachent déjà.

– Avec plaisir, dit Doriana.

La femme s'éloigna, ouvrit une vitrine et revint avec une petite boîte bleue qu'elle posa sur le comptoir en verre.

À la vue des mots *Nouvelle Marianne*, le sang de Lorenzo se figea. Ils étaient écrits en lettres cursives roses. En bas, au centre, se trouvait le logo f. colella.

– Je vous la fais sentir, poursuivit la femme en s'adressant à Doriana. Son parfum est divin.

Comme hypnotisé, Lorenzo avait les yeux rivés sur les mains de la vendeuse qui ouvraient lentement la boîte et ôtaient le papier.

– Voilà, dit-elle en tendant à Doriana une savonnette bleue avec un *M* gravé dessus.

La jeune fille la huma.

– Vous avez raison : elle est vraiment divine ! s'exclama-t-elle, transportée. Lorenzo, sens-la aussi !

Et elle lui mit la savonnette sous le nez.

Le parfum du talc lui emplit les narines. C'était bien la *Marianne*, leur *Marianne*, mais c'était aussi autre chose. Un je-ne-sais-quoi qui le toucha profondément, presque aux larmes. Qu'était-ce ? de la nostalgie ? du regret ? de l'amour ? du remords ? Il n'aurait su le dire.

Quoi que ce fût, Lorenzo secoua la tête pour le chasser. Une nouvelle fois, il laissa la seule émotion qui le faisait désormais tenir – la colère aveugle due à la spoliation – gagner son cœur et consumer le reste. Perdu dans ses pensées, il regarda Doriana prendre le sac contenant les coûteux parfums ainsi que la *Nouvelle Marianne* et remercier la vendeuse de l'un de ses gracieux sourires.

À cet instant précis, devant le comptoir de cette parfumerie de luxe, Lorenzo durcit le regard. Il décida que si, pour avoir l'argent nécessaire, il lui fallait se servir de Doriana, il n'hésiterait pas. Et s'il y avait un prix à payer, il le paierait.

Quel qu'il soit.

Les yeux brillants de joie, Agnese suivit des yeux les gros cartons remplis de *Nouvelle Marianne* quittant les murs de l'usine pour la seconde fois de la journée, afin d'être chargés dans la camionnette ; l'espace d'un instant, elle eut l'impression d'être revenue au temps de son grand-père, lorsque *Marianne* était la savonnette la plus appréciée et que la Casa Rizzo en vendait une quantité énorme chaque semaine.

À peine lancée sur le marché, la *Nouvelle Marianne* avait remporté un succès à peine croyable. tout le monde veut la savonnette bleue !, disait le slogan mis au point par Poil de Carotte, qui s'étalait dans les journaux et les revues. En magasin, les savonnettes s'étaient écoulées en quelques jours et de nouvelles commandes avaient aussitôt afflué. Depuis les environs d'abord, mais très vite depuis les quatre coins des Pouilles, et même de quelques villes au-delà.

Agnese le savait, elle avait senti tout de suite au plus profond d'elle-même que ce n'était pas une savonnette comme les autres, qu'elle était véritablement spéciale. Et même cette tête dure de Colella avait fini par le comprendre.

Bien qu'elle l'eût mis au pied du mur avec un chantage en bonne et due forme, il avait réagi de manière tout à fait inattendue : ce jour-là, il ne lui avait pas hurlé dessus, il ne l'avait pas chassée, il ne s'était pas montré offensé de ce qui, somme toute, était un affront. Bien au contraire. Il lui avait même paru plaisamment impressionné par son culot ; Agnese l'avait perçu dans son sourire de jubilation et les mots qu'il lui avait adressés en s'adossant à son fauteuil : « Tu vois, Rizzo ? Au fond, tu n'es pas si différente de moi, contrairement à ce que tu veux croire. » Pour injuste et fausse, voire insultante, qu'elle ait trouvé cette phrase, elle n'avait pas répliqué.

Dès que Colella eut saisi que la *Nouvelle Marianne* allait rapporter gros, il s'était jeté dessus comme un rapace. *Il ne comprend qu'un seul langage, celui de l'argent*, avait pensé Agnese. Il se comportait à présent comme si c'était lui qui avait commandité cette savonnette et il voulait faire comprendre à tous que, bien que ce fût Agnese qui l'avait

formulée, c'était à son flair, infaillible comme toujours, que revenait le mérite de l'avoir produite.

Seul Mario savait qu'Agnese était l'unique détentrice de la formule exacte et qu'elle n'avait posé qu'une condition, non négociable, à Colella : la proportion des essences parfumées devait rester secrète pour tous à l'usine. Même pour lui.

À la pause, Agnese ôta sa charlotte, et elle s'apprêtait à partir lorsqu'elle sursauta : Colella était sorti de son bureau et lui barrait la route.

– Allons faire un tour, Rizzo, lui dit-il avant de tirer une bouffée de son cigare.

Un peu déconcertée, Agnese acquiesça et le suivit dehors.

Ils passèrent à côté d'un groupe d'ouvriers, certains en train de manger leur casse-croûte, d'autres de fumer une cigarette, et ils s'engagèrent en silence sur le chemin de terre.

Agnese marchait à côté de lui, mais un pas derrière. *Que veut-il ? Pourquoi ne parle-t-il pas ?* pensait-elle.

Il s'arrêta soudain et s'éclaircit la gorge.

– Je vais aller droit au but, Rizzo. J'ai décidé de créer un département qui s'occupera uniquement de concevoir les nouveaux produits. Un laboratoire, disons. Avec un œil sur ce que fait la concurrence, ricana-t-il. Bref, j'ai pensé te changer de poste et te confier ce département. Tu seras secondée par deux personnes. Elles ont l'expérience nécessaire, étant donné qu'elles travaillaient pour mon frère jusqu'à hier.

– Un nouveau département… Et c'est moi qui le gérerais ? demanda-t-elle, un peu abasourdie.

– Sous ma supervision, naturellement, précisa Colella.

– Mais… cela signifie que je ne travaillerai plus aux additifs ?

Colella la dévisagea, haussant le sourcil.

– Rizzo, tu as compris ce que je t'ai dit ? Tu auras un rôle important, mieux payé, et tu viens me parler d'additifs ? Les tâches que tu effectues actuellement seront confiées à une autre personne qui travaillait aussi avec mes frères. Il s'appelle Gaetano et tu le rencontreras bientôt.

Il m'a remplacée sans même me le dire, pensa-t-elle, irritée.

– Mais la *Nouvelle Marianne*…, murmura-t-elle.

– Oui, tu continueras à t'occuper d'elle, et d'elle uniquement,

coupa-t-il avec un sourire impatient. Je connais le *pacte*… si on peut l'appeler ainsi. Mais je te préviens : c'est une exception et cela vaut seulement pour la *Nouvelle Marianne*. Tous les autres produits que tu formuleras seront la propriété de la marque f. colella.

Et il la regarda avec l'air de qui vient de marquer le point de la victoire ; ses yeux bouffis d'avidité étaient clairement en train de lui signifier que s'il avait perdu une bataille, ce serait bien la seule. Désormais, tout ce que créerait Agnese serait à lui et à personne d'autre.

Elle prit une inspiration et détourna les yeux vers l'étendue d'oliviers. Elle repensa aux mots de Lorenzo, qui l'avait accusée de concevoir des produits pour les donner à Colella et lui avait raccroché au nez précisément pour cette raison. *Je pourrais refuser et m'en aller*, pensa-t-elle. *Oui, mais après ? Que se passerait-il ? J'emporterais la formule avec moi et* Marianne *disparaîtrait une nouvelle fois, et mes grands-parents avec.* Non, elle ne pouvait pas le permettre, se dit-elle. Pas après tout ce qu'elle avait fait pour la sauver. Tant qu'elle n'aurait pas les moyens de fonder sa propre Casa Rizzo, elle devait rester. Et se plier aux conditions de Colella.

C'était un dimanche matin ensoleillé. La fenêtre de la chambre d'Agnese était grande ouverte ; elle faisait le ménage en pyjama, et passait le balai deux fois sur chaque dalle. Une musique très forte résonna soudain.

– Agnese ! cria Salvatora depuis l'étage inférieur. Baisse le son tout de suite ! Ton père a mal à la tête !

– Mais ce n'est pas moi, maman, s'exclama-t-elle. Cela vient de dehors !

Le balai à la main, elle se pencha par la fenêtre. Juste derrière le portail, posé par terre, se trouvait un tourne-disque portatif, avec un disque qui tournait. *Mais qu'est-ce que…*, pensa-t-elle, perplexe, lorsque la voix du chanteur s'éleva :

La tua mano, la tua mano

Te l'ho chiesta per provare
Me l'hai data, mi hai sorriso
Ti ho potuta ritrovar
I tuoi occhi senza fine
Son gli stessi che mi han dato
La maniera di sognare
Di guardare nel passato
Voglio avere qualche cosa
Da potere ricordare
Voglio uscire e non vederti
Ma sentirti nel mio cuore[1]*…*

Giorgio surgit alors du porche et leva les yeux vers elle.

Agnese mit ses deux mains devant sa bouche, laissant tomber le balai.

Il lui fit un clin d'œil et chanta la dernière strophe en remuant seulement les lèvres.

La tua mano, la tua mano
Tu mi hai dato la tua mano
La tua mano, la tua mano
Tu mi hai dato la tua mano

Elle éclata de rire.

– Ça t'a plu ? demanda Giorgio en souriant.

– Beaucoup ! Mais qui est-ce ? Je ne le connais pas.

– Je ne le connaissais pas non plus. Il s'appelle Gino Paoli. J'ai trouvé le disque à Gênes. Je l'ai écouté et il m'a fait penser à toi.

– Agnese !

Salvatora, encore en chemise de nuit, s'était précipitée dans la chambre de sa fille. Elle avait les joues toutes rouges et un sourire radieux.

Agnese se retourna.

– Maman ?

– J'ai assisté à toute la scène d'en bas, dit-elle avec émotion.

Agnese laissa échapper un sourire.

Sa mère battit des mains et leva les yeux vers le ciel.

– Non seulement il est romantique… mais en plus il est beau ! commenta-t-elle avant de quitter la pièce avec un air triomphant.

Agnese s'habilla en toute hâte et rejoignit Giorgio.

– Mais tu n'avais pas écrit que tu arrivais mardi ? s'exclama-t-elle en le serrant dans ses bras.

– Je t'ai menti, je voulais te faire une surprise. J'ai quelque chose à te dire.

Agnese l'interrogea du regard.

– Une bonne ou une mauvaise nouvelle ?

Giorgio eut un petit sourire.

– Je te le dirai lorsque nous serons sur notre rocher.

Il s'avança pour l'embrasser, mais elle recula.

– Non, pas ici. Ma mère nous épie derrière les rideaux de la fenêtre, je la vois !

Giorgio se mit à rire et elle le tira par le bras.

Ils traversèrent la ville, le fourmillement dominical de la place de la Mairie, l'odeur des pâtes fraîches du Bar Italia, le va-et-vient de la rue des Artisans et la foule réunie sur la place San Francesco, discutant de politique devant le kiosque ou attendant la messe sur le parvis.

– Arrêtons-nous un instant, je dois acheter *l'Unità*, dit Giorgio.

Se frayant un passage à travers un petit groupe d'hommes bien mis, il gagna alors le kiosque.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de femmes policières ? était en train de dire l'un d'entre eux.

– Ça va mal, si ce sont les femmes qui doivent nous défendre ! ricana un autre.

– Tu dis ça parce que tu ne connais pas ma femme, intervint un troisième.

Et ils s'esclaffèrent.

Giorgio paya le journal et s'éloigna en serrant de nouveau la main d'Agnese, mais ils furent interrompus par l'arrivée de la petite Vittoria, qui sembla surgir de nulle part. L'enfant courut vers Agnese avec un tel élan qu'elle faillit la faire tomber.

– Doucement, doucement ! s'exclama-t-elle en riant.

Vittoria aperçut Giorgio et lui jeta un regard noir.

Agnese s'accroupit.

– Pourquoi le regardes-tu méchamment ? Ne t'inquiète pas, il est

gentil, c'est mon ami, lui dit-elle avec un sourire.

L'air peu convaincu, la fillette détourna le regard de Giorgio pour fixer Agnese.

– Sens ! dit-elle alors en lui tendant ses paumes.

Comme chaque fois, Agnese approcha son nez. Mais le parfum, cette fois, était différent.

– Tu as utilisé la *Nouvelle Marianne*…, constata-t-elle.

La petite fille acquiesça.

– Dis-moi : elle te plaît autant que celle d'avant ?

– Encore plus ! s'écria Vittoria en écartant les bras. Tu as fabriqué le savon le plus parfumé au monde.

Agnese leva un instant les yeux vers Giorgio. Ils échangèrent un sourire.

– Et qui te dit que c'est moi qui l'ai fait ? plaisanta-t-elle en se tournant de nouveau vers la petite.

– Personne. Je l'ai compris toute seule, répondit-elle en se tordant les mains.

À cet instant, on entendit hurler :

– Vittoria ! Reviens ici tout de suite !

Agnese se redressa. Concetta se tenait sur le seuil de l'épicerie et regardait dans leur direction avec un air venimeux.

– Allez, on y va, dit Giorgio, trahissant une certaine impatience.

– D'accord…, murmura Agnese, vaguement troublée.

Elle caressa les cheveux en brosse de la petite fille et lui dit :

– Vas-y, vite, sinon ta maman va se fâcher.

Lorsqu'ils furent dans la ruelle menant au port, Agnese remarqua un Lambretta garé et reconnut la plaque : c'était celui de Lorenzo. Elle ralentit le pas et regarda tout autour : elle savait qu'il l'avait laissé à Angela, et c'était elle qu'elle cherchait des yeux, quand elle vit un jeune homme enfourcher et démarrer le scooter. Un type qu'Agnese n'avait jamais vu auparavant. *Comme c'est bizarre.*

– À quoi penses-tu ? lui demanda Giorgio.

Agnese secoua la tête.

– Non, c'est que… c'est le Lambretta de mon frère, expliqua-t-elle en le désignant. Enfin, c'est sa fiancée, Angela, qui l'utilise maintenant, mais ce garçon vient de monter dessus… Je ne comprends pas.

– C'est sûrement un ami d'Angela, elle le lui aura prêté, suggéra-t-

il.

– Moui…

Depuis quand Angela avait-elle un ami garçon ? pensa Agnese. Lorenzo ne le lui avait jamais permis… Elle rentra la tête dans les épaules et continua à marcher.

Lorsqu'ils arrivèrent à leur rocher, deux mouettes qui s'y étaient installées prirent leur envol. Comme si elles savaient qu'elles devaient leur laisser la place.

Giorgio s'assit et Agnese se blottit entre ses jambes. Il l'enveloppa de ses bras et posa le menton dans le creux de son cou. Ils restèrent à regarder la mer, bercés par le bruit léger du ressac.

– En mai, j'arrêterai la navigation, annonça Giorgio.

– Oh… Et… tu retourneras à Savone ? lui demanda-t-elle, la gorge serrée.

Giorgio acquiesça.

– J'ai trouvé un local à louer, là-bas, au port. Le loyer est correct et l'espace est suffisant. J'ai déjà versé la caution.

Agnese baissa les yeux.

– Alors tu ne reviendras plus ici ?

– Eh non, répondit-il. C'est pourquoi je veux te demander de venir avec moi.

Elle se retourna pour le regarder, incrédule. Il lui sourit, tira une de ses boucles et la relâcha.

– Cheveux fous…

– Je ne sais pas si j'ai bien compris… Tu veux que je vienne avec toi à Savone ? Mais pour combien de temps ?

– Eh bien…, répondit-il. Je pensais pour toujours, si tu es d'accord.

Un sourire se dessina lentement sur le visage d'Agnese.

– Mais alors la chanson… *La tua mano, la tua mano*…

Giorgio la prit et la serra fort dans ses bras. Puis il s'allongea sur le rocher et attira Agnese à lui.

Il la regarda droit dans les yeux avec un air très doux.

– Mais tu n'as pas encore répondu.

Agnese était comme étourdie, heureuse mais en proie à une crainte diffuse, à un sentiment de culpabilité qu'elle n'aurait su expliquer.

– C'est que… Comment pourrais-je partir d'ici ? Je ne peux pas quitter la savonnerie.

L'expression de Giorgio changea d'un seul coup. Il se rassit.

– Qu'est-ce que ça veut dire : tu ne peux pas quitter la savonnerie ?

– Je veux dire pas tout de suite, en tout cas, se hâta-t-elle d'ajouter en lui touchant le bras à l'endroit de la petite tache de naissance.

Elle tenta de lui expliquer les raisons : la promotion, l'argent qu'elle gagnerait en plus et qui permettrait de raccourcir le chemin vers son rêve, la *Nouvelle Marianne* qui ne pouvait survivre que si elle restait…

Il l'écouta en silence. Il se détourna et, les yeux mi-clos, il promena son regard sur la mer. Agnese l'observa : la déception se lisait sur chaque trait de son visage. Elle n'ajouta rien, mortifiée, et ôta la main de son bras. Mais qu'était-elle en train de faire ? Le garçon dont elle était amoureuse venait de lui demander de partir avec lui. Et elle ? Il fallait qu'elle prenne le temps de réfléchir ? Pourquoi ne lui avait-elle pas répondu « oui » tout de suite ? *Et s'il change d'idée et qu'il ne revient plus ?* se dit-elle. Rien qu'à y penser, elle n'arrivait plus à respirer.

Giorgio posa de nouveau ses grands yeux bleus sur elle.

– Faisons ainsi, dit-il en rompant le silence. Tu y réfléchis. Tu réfléchis à ce qui est le plus important pour toi : l'usine ou moi. Lorsque tu le sauras, tu me donneras une réponse.

Et il lui fit un clin d'œil avec un sourire triste.

Agnese serra les lèvres. *Pour moi, vous êtes importants tous les deux*, aurait-elle voulu lui répondre. Mais elle décida de garder cette pensée pour elle.

Dans l'atelier, Angela était en train de se déshabiller derrière un paravent, tandis que Nicola, très concentré, préparait les couleurs sur sa palette.

Après s'être présentée à sa porte, Angela était rentrée quelques jours à Araglie. « Le temps de m'organiser », avait-elle dit. Elle avait commencé par vendre le Lambretta à un mécanicien revendeur de véhicules ; elle savait parfaitement que lorsque Lorenzo l'apprendrait, il serait hors de lui. Mais, à vrai dire, peu lui importait : elle était trop en colère contre lui, trop blessée pour laisser de la place aux scrupules. *Bien fait pour lui. Qu'il aille au diable avec son Lambretta*,

avait-elle pensé lorsque, de ses mains graisseuses, le mécanicien lui avait remis l'enveloppe contenant l'argent. Ce n'était pas la somme qu'Angela avait espéré en tirer : il fallait tenir compte de l'usure, avait expliqué l'homme, de la batterie responsable du problème au démarrage et du fait que ce modèle n'était plus produit depuis 1955. Angela dut se résigner en soupirant. Cela restait tout de même une coquette somme, l'équivalent de trois mois de salaire. Et c'était suffisant, du moins pour les premiers temps.

Puis elle était allée tout droit à la boutique de céramiques et avait donné sa démission, indifférente à l'avalanche d'insultes qu'Oronzo avait déversées sur elle : il l'avait accusée d'être une égoïste le laissant tomber sans préavis. Comment allait-il pouvoir trouver du jour au lendemain une remplaçante avec son expérience ? « Après tout ce que j'ai fait pour toi, avait-il murmuré d'un ton offensé. Je t'ai offert un travail alors que tu n'étais encore qu'une gamine, tu ne savais rien faire, tu n'avais que ton joli minois, mais je t'ai quand même donné ta chance. »

Angela avait pris une profonde inspiration et l'avait dévisagé de son regard acéré. Puis, alors qu'il continuait à fulminer, elle lui avait tourné le dos et avait quitté la boutique à tout jamais.

Pour finir, elle avait échafaudé un mensonge à l'intention de sa mère, afin d'éviter qu'elle ne s'inquiète. Lorenzo lui avait trouvé un travail à Lecce, avait-elle prétendu, elle pouvait ainsi le rejoindre enfin. Elle devait commencer le lendemain, et donc partir sur-le-champ.

« Cet argent, Oronzo me le devait depuis longtemps, pour des heures supplémentaires », lui avait-elle encore menti en lui remettant l'enveloppe du mécanicien. Elle n'avait gardé pour elle qu'une partie de la somme. « Cela te suffira pour un moment. Je t'en enverrai encore bientôt. »

Désorientée, Marilena avait pris l'enveloppe, et lorsque Angela était allée dans sa chambre faire sa valise, elle l'avait suivie et s'était arrêtée sur le pas de la porte. « Mais tu vas gagner plus avec ce nouveau travail ? Vous avez l'intention de rester vivre à Lecce ? Vous ne reviendrez plus à Araglie ? Tu vas me laisser toute seule ? »

Angela avait poussé un soupir et fermé sa valise d'un geste brusque sans répondre.

– Tu es prête ? l'appela Nicola.

Angela s'enveloppa dans un drap et sortit de derrière le paravent. Nicola se tenait debout devant le chevalet, avec un tablier, ses cheveux blonds attachés en une petite queue-de-cheval basse.

– Comme hier, allongée sur le dos, la tête tournée vers moi, lui dit-il.

Angela obéit et ôta le drap. La séance durerait des heures, elle le savait déjà.

Depuis qu'elle avait commencé à poser pour lui, elle travaillait sans relâche. Tous les jours. Les tableaux devaient être livrés à la galerie avant la mi-décembre et Nicola peignait frénétiquement ; il arrivait qu'en attendant que la première couche de peinture d'un tableau sèche, il en commençât un autre. Issu d'une famille de la haute bourgeoisie, il témoignait d'une créativité bouillonnante, animée par un talent hors du commun, qui se heurtait ainsi à l'éducation qu'il avait reçue. C'était un volcan doutant de son propre potentiel, un génie craignant le jugement des autres. Angela pensait que c'était le garçon le plus gentil qu'elle ait jamais connu : lorsqu'elle lui avait expliqué la situation, allant jusqu'à lui confier sa dispute avec Lorenzo, il lui avait proposé de l'héberger et lui avait cédé une pièce de l'atelier avec un lit de camp et une petite cuisine ; le soir, lorsqu'ils avaient fini, il restait dîner avec elle pour ne pas la laisser seule ; il l'avait tout de suite traitée et payée comme un modèle professionnel, et jamais il ne l'avait effleurée ni n'avait regardé son corps de manière inconvenante. Son comportement lui donnait l'impression d'être en sécurité, protégée ; c'est pourquoi, la première fois qu'elle avait dû se déshabiller devant un homme qui n'était pas Lorenzo, elle s'était sentie étonnamment à l'aise.

Durant ces semaines de travail intense, elle n'avait pas eu beaucoup de temps pour flâner dans la ville, explorer les rues, faire des rencontres… À dire vrai, chaque fois qu'elle sortait, elle redoutait de tomber sur Lorenzo ; aussi, pour éviter tout risque, elle restait à l'écart du centre-ville et du quartier de la galerie. Lorenzo ne devait pas savoir qu'elle était là… pas tout de suite, du moins. Un matin, il s'en était fallu de peu qu'il ne la voie : Nicola et elle étaient en train de travailler lorsqu'ils avaient entendu frapper à la porte ; Nicola était allé ouvrir, et à peine Angela l'avait-elle entendu s'exclamer : « Salut, Lorenzo ! » qu'elle avait couru se cacher dans les toilettes. Mais Nicola ne l'avait pas laissé entrer, sous prétexte qu'il était en plein processus

créatif et qu'il ne pouvait vraiment pas s'interrompre. « Pas la peine d'être sur mon dos. Tu les verras lorsqu'ils seront finis », avait-il ajouté gentiment. Depuis ce jour, Lorenzo n'était plus venu à l'improviste.

Angela avait un plan bien précis : elle voulait qu'il ne découvre la vérité que le jour de l'inauguration, lorsqu'il la verrait arriver rayonnante aux côtés de Nicola, présentée à tous comme sa muse, auréolée de gloire et d'admiration. C'était la leçon qu'il méritait, pensait-elle. Elle souhaitait lui faire comprendre, une bonne fois pour toutes, ce qu'il avait à perdre en pourchassant un rêve impossible… Alors, peut-être Lorenzo la regarderait-il de nouveau comme avant. Et se souviendrait-il du couple qu'ils formaient.

1. « Ta main, ta main / Je te l'ai demandée pour voir / Tu me l'as donnée, tu m'as souri / J'ai pu te retrouver / Tes yeux sans fin / Sont les mêmes que ceux que l'on m'a donnés / La manière de rêver / De regarder le passé / Je veux un souvenir / Que je pourrai me rappeler / Je veux sortir sans te voir / Mais te sentir dans mon cœur… », paroles de *La tua mano*, chanson de Gino Paoli, 1959.

14

Chronique d'un amour

Décembre 1959

Après avoir aidé Giuseppe à enfiler son manteau, Salvatora l'avait accompagné jusqu'à la porte en le couvrant de recommandations : « Prends la voiture. Ne te force pas. Ne te fatigue pas. Et si tu te sens faible, rentre tout de suite à la maison ! » Depuis le malaise de son mari, elle était encore plus inquiète. Le médecin avait balayé l'épisode comme « une simple baisse de tension due à la fatigue » et avait toutefois mis en garde Giuseppe contre le surmenage : son cœur, malmené par son état d'obésité, risquait de s'affaiblir encore plus. « Ne vous en faites pas, docteur. Je vais le mettre au pas, moi ! » était aussitôt intervenue Salvatora, se frappant la poitrine de la main. Elle avait ainsi contraint son mari au repos absolu, et si Giuseppe faisait mine de dire : « Mais tu sais que je me sens mieux aujourd'hui ? J'irais bien faire un tour au chantier », elle l'interrompait aussitôt. « C'est hors de question, tu ne vas nulle part, tu ne vois pas que tu es encore faible ? » Giuseppe était resté enfermé à la maison pendant quelques jours, et puis il n'y tint plus : il fallait qu'il aille voir son bateau, disait-il.

Il était à quelques pas du chantier, lorsqu'il entendit une mélodie provenant de l'intérieur du hangar.

Il entra. Luigi était accroupi à côté d'un *gozzo*, un chiffon sur l'épaule. Une petite radio posée sur le sol diffusait une chanson mélancolique, dans laquelle un homme promettait à une femme de

l'aimer *più di prima*, plus qu'avant et pour toute la vie.

– C'est nouveau ? demanda Giuseppe, désignant la petite radio.

Luigi haussa les épaules.

– Je l'ai apportée de la maison. Elle me tient compagnie, répondit-il sans se retourner.

Giuseppe acquiesça, ôta son manteau et alla le suspendre dans le cagibi.

– Michele n'est pas là ? s'enquit-il à son retour. Il ne vient pas, aujourd'hui ?

Luigi garda les yeux rivés sur le *gozzo*.

– Non, pas aujourd'hui, ni demain ni après-demain.

– Ah… il est malade ?

– Malade, tu parles… Il est parti.

Giuseppe resta interloqué.

– Je ne comprends pas. Comme ça ? Du jour au lendemain ?

Luigi se mit debout.

– Un cousin lui a trouvé du travail à l'usine Magneti Marelli à Milan. Il est parti hier soir précipitamment, dit-il, tête baissée. Comme un voleur, ajouta-t-il d'une voix presque imperceptible.

Il se redressa. Giuseppe remarqua alors les yeux rouges et gonflés de son ami : il avait pleuré, cela ne faisait aucun doute. Il s'approcha de lui et, tandis que la radio reprenait son triste refrain, il lui posa la main sur l'épaule et lui adressa un regard intense, plein d'affection.

– Je suis désolé, commenta-t-il.

Luigi écarquilla les yeux un bref instant. Il renifla et hocha lentement la tête, comme s'il avait compris que Giuseppe, il ne savait comment ni depuis quand, était au courant de cet amour scandaleux et secret. Il leva une main et la referma sur celle de son ami.

La chanson terminée, Luigi alla éteindre la radio.

– Tu as enfin décidé pour le nom ? le questionna-t-il ensuite.

Giuseppe eut un sourire en coin. Sans répondre, il prit un pinceau et le pot de peinture blanche, rapprocha une chaise du bateau et s'assit. Luigi le rejoignit, les mains sur les hanches et l'œil interrogateur. Giuseppe trempa le pinceau dans la peinture et entreprit de tracer les lettres sur le flanc noir et bordeaux, jusqu'au mot entier : phénix.

– Phénix ? Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Luigi.

Giuseppe rit.

– C'est un oiseau mythologique qui meurt dans le feu puis renaît de ses cendres. Tu sais, expliqua-t-il d'une voix un peu étranglée, c'est ce que ce bateau et le chantier, ici, signifient pour moi : une renaissance.

Luigi esquissa un sourire et donna une petite tape sur sa nuque pleine de bourrelets.

– Phénix ! Joli, mon ami !

Deux jours avant l'exposition, une camionnette louée par l'oncle Domenico alla prendre les tableaux à l'atelier de Nicola afin de les livrer en fin de matinée à la galerie Ingrosso. Lorenzo, brûlant de curiosité, se mit aussitôt à les déballer, ôtant à chacun une double épaisseur de papier brun : en plus des quatre tableaux qu'il connaissait déjà – le nu matiérique, le paysage abstrait, l'autoportrait de Nicola et celui représentant les mains de sa grand-mère –, il découvrit les six nouveaux qu'il n'avait encore jamais vus. Nicola avait écrit sur un petit mot qu'ils faisaient partie d'une série qu'il avait décidé d'intituler *Elle*. Lorenzo les disposa par terre, l'un à côté de l'autre, dans l'ordre des numéros inscrits sur l'emballage et… il fut immédiatement foudroyé. Les œuvres, réalisées avec une technique mêlant sable, plâtre et tissu, représentaient, dans des poses différentes, le corps et le visage d'une femme aux longs cheveux d'or, la seule couleur qui ressortait de la toile. Comme les précédents, Lorenzo trouva ces tableaux aussi extraordinaires qu'indéfinissables, à mi-chemin entre la peinture et la sculpture. Il s'agenouilla et les examina avec attention : la silhouette féminine, cette *Elle* sans nom, était représentée avec une délicatesse et une pudeur extrêmes ; les traits de son visage et les courbes de son corps étaient uniquement rendus par le relief de la matière que Nicola avait modelée avec maîtrise et sensualité.

– Alors ? Quel est l'*implacable* verdict ?

Lorenzo se retourna. Nicola était dans l'encadrement de la porte de la galerie et se tordait les mains avec anxiété.

– Merveilleux ! s'exclama Lorenzo en se redressant.

Il se dirigea vers l'artiste et lui serra le bras.

– Bravo, vraiment. J'ai hâte d'être à après-demain pour pouvoir les montrer à tout le monde.

Nicola sourit, enfin détendu. Tous deux commencèrent alors à discuter de l'installation et de l'éclairage, ainsi que de l'accrochage. Nicola s'opposa fermement à l'utilisation de cadres.

– Les toiles aussi doivent être nues, comme les sujets représentés, expliqua-t-il.

Et Lorenzo pensa immédiatement que c'était une idée magnifique.

Une fois que Nicola eut inscrit sur une feuille le titre de chaque tableau, Lorenzo la prit, la plia et la glissa dans la poche de sa veste.

– Maintenant, excuse-moi, mais je dois courir chez l'imprimeur, dit-il. Pour être sûr que les cartels soient prêts pour demain.

Tandis qu'ils sortaient de la galerie et que Lorenzo fermait à clef la porte vitrée, il se tourna un instant vers Nicola et lui demanda, avec un sourire entendu :

– Qui est donc cette « Elle » mystérieuse ? Viendra-t-elle au vernissage ?

Nicola hésita.

– Oui, finit-il par murmurer en détournant les yeux.

Le soir du vernissage, il pleuvait des cordes. Avec un soupir, Lorenzo se laissa tomber dans le petit canapé rouge au centre de la salle.

– Qu'est-ce que tu as ? lui demanda l'oncle Domenico en chipant une olive sur le buffet à l'entrée.

– Ce que j'ai… Il fallait qu'il pleuve aujourd'hui, bon sang ! Personne ne va venir, se lamenta-t-il, en plein désarroi.

Son oncle rit.

– Ne t'inquiète pas. Ils seront tous là, tu vas voir.

Il cracha le noyau dans la paume de sa main.

– Je dois m'absenter une dizaine de minutes. Je vais chercher ta tante en voiture.

Lorenzo hocha la tête d'un air las. Les invitations, adressées aux familles les plus influentes de la ville qui se trouvaient aussi être

clientes de la galerie, avaient été expédiées par la poste, excepté celle des Guarini, que Lorenzo avait tenu à leur remettre en personne. Cette exposition devait être sa consécration, l'occasion de montrer à tous, et particulièrement aux parents de Doriana, que lui, Lorenzo Rizzo, était digne de leur fille unique et méritait d'entrer de plain-pied dans le cercle restreint des gens « comme il faut » de Lecce. C'est pourquoi il avait passé des heures et des heures à préparer son discours d'inauguration, froissant d'innombrables feuilles, effaçant et réécrivant les phrases ; une fois parvenu à une version satisfaisante, il avait répété devant un miroir pour trouver le ton le plus juste et les pauses les plus efficaces.

Maudite pluie, ce devait être une soirée parfaite, et voilà…, pensa-t-il en renversant la tête en arrière, les bras sur le dossier du canapé. C'est le moment que choisit Doriana pour franchir la porte en souriant. Lorenzo se leva d'un bond.

– Excuse-moi, je suis en avance, dit-elle en refermant son parapluie trempé. Mais… j'ai pensé que tu avais peut-être besoin de soutien pour cette soirée si importante…

– Tu as très bien fait ! s'exclama-t-il aussitôt en l'aidant à enlever son manteau en cachemire, d'un beau bleu vif cette fois. Tu es resplendissante dans cette tenue.

Elle le remercia en penchant légèrement la tête.

– C'est un tailleur Chanel, précisa-t-elle en lissant sa jupe blanche en tweed assortie à une veste aux boutons et aux poches bordés de noir.

Lorenzo emporta le manteau dans le cagibi où avait été installé le vestiaire et, à son retour, il versa un peu de *spumante* dans deux flûtes et en tendit une à Doriana. Elle la leva à demi, avec un petit sourire, et but une gorgée.

– Je suis content que tu sois là, dit-il en la regardant droit dans les yeux. Tu me fais me sentir… serein.

Elle eut une petite moue.

– Vraiment ?

– Vraiment, répéta Lorenzo.

Et il lui effleura la main.

Une demi-heure plus tard, les invités étaient arrivés en nombre. L'oncle Domenico avait raison, pensa Lorenzo en regardant les visiteurs qui admiraient les tableaux, son oncle et sa tante qui

plaisantaient avec les Guarini, et le serveur qui leur proposait un plateau de canapés. Personne ne manquait à l'appel, sauf l'artiste, qui se faisait attendre plus que de raison. Lorenzo jeta un coup d'œil à l'horloge. *Mais qu'est-ce qu'il fabrique ? Il devrait être là depuis un moment*, marmonna-t-il en se mordillant la lèvre.

– Quelque chose ne va pas ? lui demanda Doriana.

– Hein ? non, rien, bafouilla Lorenzo. Pourquoi ?

– Ta bouche, répondit-elle en touchant la sienne du doigt. Je l'ai remarqué, tu sais ? Tu te mordilles toujours la lèvre lorsque tu es préoccupé…

Il n'eut pas le temps de répondre car, soudain, des applaudissements s'élevèrent dans la salle. Lorenzo se tourna vers la porte : il tendit le cou au-dessus de la multitude de têtes et aperçut Nicola à l'entrée. Il se dirigea en souriant vers lui, mais se figea à quelques mètres de l'entrée. Son sourire s'effaça de son visage : au bras de Nicola se trouvait Angela. Drapée dans une robe de soie verte qui lui seyait à la perfection, les cheveux coiffés en boucles souples, elle était magnifique et élégante comme Lorenzo ne l'avait jamais vue ; à son annulaire gauche brillait la bague de sa grand-mère Marianna. L'oncle Domenico s'approcha de son neveu :

– Mais qu'est-ce que cela signifie ? Tu étais au courant ? chuchota-t-il d'un ton contrarié.

Lorenzo secoua la tête ; il ne pouvait même pas articuler un mot, tant il était bouleversé. Son oncle lui donna une petite tape dans le dos.

– Allez, ressaisis-toi ! lui intima-t-il, toujours à voix basse. C'est ta soirée, ne la laisse pas la gâcher.

Lorenzo déglutit, prit une inspiration et se dirigea vers Nicola et Angela, mais les mots s'éteignirent dans sa gorge et il resta à fixer la jeune fille ; elle lui rendit son regard, des éclairs dans les yeux. À cet instant, Doriana rejoignit le groupe et posa en souriant la main sur le bras de Lorenzo. Angela tressaillit.

– Et voici l'artiste. Ravie de vous rencontrer, je suis Doriana Guarini, dit la jeune fille en tendant la main à Nicola avant de se tourner vers Angela, interrogateur.

– Oui, excusez-moi, je vous présente Angela Perrone, murmura alors Nicola. C'est elle qui m'a inspiré pour ces tableaux.

Et il observa Lorenzo qui, muet, dévisageait Angela d'un air à la

fois dur et plein d'effroi.

– Nous sommes prêts à commencer, intervint l'oncle Domenico en évitant de regarder Angela.

Lorenzo acquiesça et s'éloigna, Doriana sur ses talons.

– Tout va bien ? lui demanda-t-elle. Ton humeur a brusquement changé…

Il s'efforça de lui sourire, mais sans répondre. Tandis qu'il avançait vers le centre de la salle et que le bruissement des voix s'éteignait, Lorenzo n'avait qu'une envie, s'enfuir et disparaître. Comment Angela avait-elle pu lui faire un coup pareil, en une soirée si importante pour lui ? Il lui avait fallu être habile pour se cacher tout ce temps, alors qu'il la croyait à Araglie… Elle lui avait menti, elle s'était moquée de lui en allant jusqu'à impliquer Nicola sans aucun scrupule… Pourquoi ? Pourquoi avait-elle agi ainsi ? Le cœur en proie au tumulte, il était arrivé au milieu de la pièce. Tous l'observaient, attendant qu'il se mette à parler. Il parcourut des yeux l'assemblée ; le discours auquel il avait tant travaillé avait disparu, comme effacé de sa mémoire. Quel était le début ? Impossible de s'en souvenir. Un murmure s'éleva dans la salle et les gens se mirent à échanger des regards perplexes et confus. Lorenzo s'arrêta sur le visage de Doriana, qui avait l'air sincèrement inquiète, puis aperçut la mine circonspecte d'Eugenio Guarini, debout à côté de sa fille. Alors, soudain, il se ressaisit. Il prit une profonde inspiration et se mit enfin à parler d'une voix hésitante. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à terminer son discours. Il laissa alors la place à Nicola, qui fut accueilli par un tonnerre d'applaudissements.

Lorenzo s'éloigna et alla droit au buffet dans la pièce attenante ; il demanda au serveur un verre de *spumante* et le vida d'une traite. Il écouta à peine Nicola qui, après avoir raconté l'origine de la série *Elle* et remercié sa muse, était en train de savourer une deuxième salve d'applaudissements encore plus enthousiastes. Suivit un faible brouhaha, signe que les invités avaient repris leurs déambulations dans la galerie en commentant les tableaux. Lorenzo rentra alors dans la salle, vit Angela en train de grignoter un canapé ; il s'approcha d'elle et siffla à son oreille :

– Suis-moi.

Il ne s'aperçut pas que Doriana l'observait et qu'elle l'avait vu se diriger en toute hâte vers le cagibi, tirant Angela par le poignet.

Lorenzo referma la porte et, les yeux brûlants de rage, il poussa la jeune fille contre le mur.

– Qu'est-ce que tu pensais faire ? Tu voulais me faire payer ? Me mettre en difficulté ? Eh bien, bravo, tu as réussi ! Tu es une égoïste. Une égoïste doublée d'une menteuse !

Elle lui jeta un regard méprisant et fit un pas en avant.

– Mon pauvre… Et que vont dire les gens « importants » ? Que va penser Doriana avec son joli minois ? dit-elle en imitant sa voix fluette. Quelle idiote je fais. J'aurais dû comprendre tout de suite. Dis-moi la vérité. C'est à cause de cette gamine mielleuse que notre histoire se termine ?

Il la dévora des yeux, fébrile. Puis il se jeta sur elle et l'embrassa fougueusement. Lorsqu'il releva sa jupe, Angela se serra contre lui.

Le matin du 24 décembre, la queue devant l'épicerie s'allongeait jusque sur la place.

– Mon Dieu, quelle foule…, soupira Agnese.

– C'est toujours comme ça les jours de fête, tu ne le savais pas ? répliqua Salvatora.

Elle prit sa fille par le bras pour se mettre dans la queue. *Pour une fois que je pouvais faire la grasse matinée…*, pensa Agnese. Mais sa mère l'avait entraînée faire les courses avec elle parce que, lui avait-elle expliqué, il y avait trop de choses à acheter et qu'elle ne pourrait jamais porter seule tous les sacs. Comme chaque année, elle avait invité l'oncle Domenico et la tante Luisa à dîner et, comme chaque année, elle était prise de panique à l'idée du menu. Quelques jours auparavant, Agnese l'avait entendue discuter au téléphone avec la tante Luisa du nombre de plats, une autre de leurs traditions. Elle aurait pu parier que sa tante avait suggéré de ne préparer qu'une entrée et un plat de viande, parce que, si elle servait des pâtes entre les deux, ils n'arriveraient jamais à tout manger ; ce à quoi Salvatora avait aussitôt répondu qu'un dîner de réveillon sans trois services minimum, pâtes incluses, était tout simplement inconcevable. En trempant un biscuit dans sa tasse de lait, Agnese avait souri tant cette

conversation était prévisible… mais sa mère avait ajouté à voix basse : « Luisa, pourrais-tu dire à Lorenzo qu'il peut venir aussi ? Nous en avons parlé avec Giuseppe. Notre porte est ouverte, s'il est d'accord… Et puis, c'est Noël, après tout. »

Agnese s'était levée d'un bond et s'était approchée de sa mère avec un regard plein de surprise et de gratitude. Salvatora avait raccroché et s'était mise debout.

« Lorenzo vient aussi ? Vraiment ? » lui avait aussitôt demandé sa fille. « On verra. Ta tante dit qu'il a déjà une autre invitation. Mais qu'elle essaiera quand même de le convaincre. Que veux-tu que je te dise… nous avons fait le premier pas », avait répondu Salvatora avec un soupir. « Espérons, maman… Ce serait le plus beau cadeau de Noël », avait conclu Agnese dans un élan de joie.

Le jour même, elle avait couru chercher un cadeau pour son frère au cas où il viendrait ; elle était allée tout droit au cinéma-théâtre Apollo et avait demandé à Alfredo de jeter un œil aux vieilles affiches. Il l'avait accompagnée en haut, dans la salle de projection, et lui avait indiqué une malle. « Prends ton temps », lui avait-il dit.

À force de farfouiller, Agnese avait déniché le poster d'un film que Lorenzo aimait beaucoup et qu'ils avaient vu ensemble de nombreuses années auparavant : *Chronique d'un amour*, de Michelangelo Antonioni. Agnese ne se souvenait plus des détails, mais il lui semblait que c'était l'histoire d'un homme et d'une femme qui s'aimaient passionnément, mais l'un était pauvre et l'autre riche, mariée à un puissant homme d'affaires…

– Regarde, il y a Marilena ! s'exclama Salvatora en agitant la main pour attirer son attention.

Agnese se retourna. Habillée de noir comme toujours, la maman d'Angela avançait péniblement vers elles, un sac de toile rempli de légumes à la main.

– Comment vas-tu ? Cela fait un moment que je ne te vois pas à l'église, la salua Salvatora.

Marilena répondit qu'elle sortait peu dernièrement, car elle avait très mal à la hanche et préférait rester tranquillement à la maison. Puis elle se tourna vers Agnese.

– C'est bien d'accompagner ta mère faire les courses…, dit-elle, les yeux voilés de tristesse.

Un peu mal à l'aise, Agnese se contenta de lui sourire.

– Angela ne va jamais nulle part avec moi, poursuivit la femme. Depuis qu'elle est partie, je la vois si peu… Elle vient me voir deux fois par mois, si tout va bien… Je suis toujours seule… Mais heureusement que Fernando et elle viennent dîner ce soir. Mon fils amène même sa fiancée, cette fois-ci. Ils sont en voyage ensemble.

– Angela est partie ? Où donc ? demanda Salvatora, surprise.

Marilena expliqua que sa fille vivait désormais à Lecce ; elle avait déménagé pour être plus près de Lorenzo, c'était même lui qui avait trouvé un emploi en ville pour elle – bien qu'elle n'ait pas bien compris ce qu'elle faisait, ajouta-t-elle.

Agnese s'assombrit. *Si Angela ne vit plus à Araglie, alors que pouvait bien faire ce type sur le Lambretta de Lorenzo ?* Impossible qu'elle l'ait prêté, comme le supposait Giorgio. *Il y a quelque chose qui cloche…*

En soupirant, Salvatora marmonna que les jeunes d'aujourd'hui ne tenaient pas en place… Ils n'étaient jamais contents, changeaient de ville et de travail, partaient vivre loin de leurs parents et tardaient à fonder une famille, conclut-elle en lançant à Agnese un regard de reproche. Marilena acquiesça, l'air affligé. Étouffant un bâillement, Agnese promena son regard sur la place et vit soudain Teresa. Elle était assise sur un banc, absorbée dans la lecture d'un livre. Depuis qu'elle était partie à Bari étudier à l'université, Agnese n'en avait plus de nouvelles : pas un coup de téléphone, ni de lettre, ni même deux lignes sur une carte postale. Ce silence ne l'avait pas surprise, mais, à dire vrai, elle en avait été un peu peinée.

– Maman, je vais saluer Teresa…, décida-t-elle après quelques secondes d'hésitation. Elle est là-bas, expliqua-t-elle en la désignant.

Sans interrompre sa conversation avec Marilena, Salvatora lui fit un geste de la main, comme si elle lui accordait une autorisation que personne, en réalité, ne lui avait demandée.

Agnese s'écarta des deux femmes pour se diriger vers le banc ; arrivée devant Teresa, son ombre s'allongea sur les pages du livre et elle dit simplement :

– Salut.

Son amie leva les yeux et referma le livre, le serrant contre elle. En couverture, sur ce qui semblait être un mur, il était écrit en grandes lettres noires *Une vie violente* et, en rouge, *Pasolini*.

– Salut, répondit-elle.

Agnese eut la sensation que le mur de la couverture ressemblait

beaucoup à celui qui se dressait entre elles.

Souriant d'un air pincé, Teresa tapota le banc pour l'inviter à s'asseoir à côté d'elle.

– Tu es rentrée pour Noël ? Combien de temps restes-tu ? lui demanda Agnese en s'asseyant.

Teresa expliqua qu'elle ne resterait que jusqu'à la Saint-Étienne ; elle devait étudier, et elle préférait de loin sa petite chambre à Bari, parce qu'à Araglie, c'était totalement impossible, avec sa mère qui lui demandait sans arrêt de l'aide pour les tâches domestiques ou une commission quelconque.

– Si j'étais un garçon, elle ne me le demanderait même pas en rêve et elle me ficherait une paix royale pour étudier, conclut-elle avec une moue agacée.

Agnese ne dit rien. Elle n'y avait jamais prêté attention, mais elle réalisa à cet instant qu'effectivement, sa mère aussi lui demandait toujours à elle, et jamais à Lorenzo, de mettre la table, de ranger le linge sec ou de donner un coup de balai par terre…

– Ça te plaît, l'université ? l'interrogea-t-elle ensuite en croisant les mains.

Le regard de Teresa s'anima.

– Énormément. Tout est tellement stimulant… Les professeurs, les autres étudiants, l'atmosphère… Bien sûr, c'est difficile si, comme moi, tu dois travailler pour la financer ; mais je vais y arriver. À force d'étudier la nuit, je te promets que j'aurai mon diplôme avec la meilleure mention !

Agnese acquiesça.

– J'en suis certaine, dit-elle avec un sourire.

Le visage de Teresa s'adoucit.

– J'ai appris, pour la *Nouvelle Marianne*. Mon père m'a dit. Je ne sais pas comment tu t'es débrouillée pour faire plier ce type… Comment il s'appelle, déjà ? Ah oui, Colella. Quoi qu'il en soit, tu m'as étonnée. Positivement, je veux dire. Tu as eu le cran de t'opposer au patron et, en plus, tu as même obtenu une promotion. Bien joué !

Agnese éluda le compliment : c'était la première fois que Teresa se montrait fière d'elle, de quelque chose qu'elle avait fait… Prise d'une impulsion, elle lui saisit la main.

– J'ai besoin de parler à quelqu'un, sinon je vais exploser, dit-elle.

Teresa fronça les sourcils mais resta silencieuse. Alors, avec le

débit d'un fleuve en crue, Agnese lui raconta tout : Giorgio, les sentiments qu'ils avaient l'un pour l'autre, la nuit à l'usine – la plus belle de sa vie –, la proposition qu'il lui avait faite, ses tourments à l'idée de devoir faire un choix.

– Je veux être avec lui ! Je le sais, je le sens ici, dit-elle, la main sur la poitrine. Mais je veux aussi rester à la savonnerie, je veux continuer à faire mon travail. Et puis, si je m'en vais et que j'emporte la formule avec moi, la *Marianne* n'existera plus.

Elle prit une inspiration avant d'achever, les yeux suppliants :

– Il revient le mois prochain et il attend une réponse. Que dois-je faire ?

Teresa secoua doucement la tête et mit sa main sur celle de son amie.

– Pourquoi, Agnese ? Pourquoi est-ce toujours à nous, les femmes, de choisir ? De renoncer à une part de nous-mêmes ? On ne le demande jamais aux hommes. Cela te semble juste ?

Agnese ne sut quoi répondre. Elle n'avait jamais considéré la question en ces termes. *Et voilà, je me sens encore plus perdue qu'avant*, pensa-t-elle.

Quelques heures plus tard, tandis qu'elle aidait Salvatora à mettre la table avec la jolie vaisselle, celle qui ne sortait du buffet que pour les grandes occasions, Agnese repensa aux mots de son amie. Elle regarda à la dérobée sa mère, qui portait un tablier et ses boucles d'oreilles des grands jours. *Est-ce que maman aussi a dû renoncer à une part d'elle-même ? Est-ce vraiment le cas de toutes les femmes, comme le dit Teresa ?*

Les mains sur les hanches, Salvatora inspecta la table dressée avec les assiettes en porcelaine décorée, les verres en cristal, les couverts en argent posés sur les serviettes brodées.

– Parfait, dit-elle. Giuse', viens voir comme c'est beau ! cria-t-elle en direction du salon où son mari regardait la télévision.

Agnese lui sourit et regarda la place de Lorenzo, son couvert mis pour la première fois depuis si longtemps. Son cœur se serra : elle

espérait de toutes ses forces qu'il viendrait, qu'il accepterait le signe de paix de ses parents… Elle alla placer au pied du sapin l'affiche enveloppée dans un papier rouge avec un ruban, puis elle se mit à la fenêtre en écartant le rideau. Quelques minutes plus tard, elle aperçut les phares de la voiture de son oncle.

– Ils sont arrivés ! s'exclama-t-elle.

L'estomac noué, elle se précipita pour ouvrir la porte, suivie par Salvatora et Giuseppe. Lorsque les phares s'éteignirent, plongeant de nouveau l'extérieur dans la pénombre, les portières de la voiture s'ouvrirent et n'en sortirent que l'oncle Domenico et la tante Luisa.

Il n'est pas venu, pensa tristement Agnese. Ses parents restèrent silencieux derrière elle.

L'oncle et la tante entrèrent tout sourire, les bras chargés de paquets de toutes les tailles. Dès qu'ils furent assis, Salvatora, sans dire un mot, enleva l'assiette, les couverts et le verre de Lorenzo ; Agnese se tourna et regarda la chaise de son frère avec un soupir d'abattement. De temps en temps, pendant le dîner ou en servant les plats, sa mère jetait des regards accablés à la place vide ; la conversation piétinait, les visages étaient sombres, les plaisanteries des invités n'étaient même pas accueillies par un sourire. Cette chaise vide, ce premier Noël sans Lorenzo, avait gâché la soirée et pesait telle une pierre sur le cœur de chacun d'entre eux.

– Il était déjà invité chez les Guarini, finit par dire l'oncle Domenico, répondant ainsi à la question que personne n'avait eu le courage de poser. Il avait accepté bien avant de recevoir votre invitation.

– Il n'a pas eu le cœur de se désister au dernier moment, intervint la tante Luisa. Doriana aurait été peinée…

– Doriana ? Qui est-ce ? demanda Salvatora, la joue dans la paume de sa main.

L'oncle et la tante échangèrent un regard.

– La fille que fréquente…, murmura Luisa.

Tous se tournèrent vers elle.

– Fréquenter en quel sens ? questionna de nouveau Salvatora en se redressant.

– Au sens où ils s'apprécient, où ils sortent ensemble…, expliqua l'oncle Domenico en lissant sa longue barbe. Sachez que Doriana est la fille d'un duc. Une jeune fille de très bonne famille, la meilleure que

Lorenzo puisse souhaiter. Vous devriez les voir ensemble. Ils forment un très joli couple.

Agnese était abasourdie. Elle parvint seulement à articuler :

– Mais… et Angela ?

– J'aimerais bien le savoir aussi, l'interrompit Salvatora. Sa mère nous a dit qu'elle était à Lecce maintenant, qu'elle avait trouvé un travail grâce à Lorenzo… Nous avons rencontré Marilena ce matin ! Pas vrai, Agnese ?

La jeune fille acquiesça.

– Quelle imagination…, commenta l'oncle en ricanant.

Il prit sa pipe dans la poche de sa veste et l'alluma. Luisa rentra la tête dans les épaules et eut une drôle d'expression, comme pour signifier qu'elle n'avait aucune idée de ce dont sa belle-sœur parlait.

Salvatora soupira alors bruyamment et Giuseppe lui saisit la main avec une grimace désolée.

– Et si nous prenions le dessert dans le salon ? proposa la tante Luisa.

– Bonne idée, dit aussitôt l'oncle Domenico en se levant. Tu as toujours de cette délicieuse liqueur d'amande, Salvatora ?

Tandis que sa mère et sa tante apportaient des plateaux et des petits verres, et que les deux hommes s'installaient dans le canapé, Agnese resta assise dans la cuisine à fixer la chaise vide avec effroi. *Je n'y comprends rien !* pensa-t-elle. *Lorenzo, mais qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que tu fabriques ?*

Au même instant, Lorenzo sirotait un whisky que venait de lui servir Eugenio Guarini devant la majestueuse cheminée du salon où crépitait un beau feu. Les serveurs circulaient avec des plateaux couverts de flûtes de champagne parmi les nombreux invités, tous en tenue de soirée, que Doriana divertissait en jouant la sonate numéro 11 pour piano de Mozart. Lorsqu'elle eut fini de jouer et que les applaudissements fusèrent, la jeune fille se leva et esquissa un gracieux salut.

– Bravo ! s'exclama Lorenzo en s'approchant.

– Merci, dit-elle avec un sourire.

– Je sors fumer une cigarette. Tu m'accompagnes ?

Doriana hocha la tête et le suivit dans la grande orangeraie éclairée par des bougies disposées au sol le long de l'allée.

Il s'appuya sur le parapet en pierre de l'escalier et sortit une gauloise de son paquet.

– Quelle belle soirée, soupira-t-elle en levant les yeux vers le ciel étoilé.

Elle rejoignit Lorenzo devant le parapet et croisa les bras.

– Puis-je te poser une question ?

Lorenzo souffla la fumée.

– Tout ce que tu veux.

– Pourquoi n'es-tu pas allé voir ta famille ce soir ? Tu ne me parles jamais d'eux…

Il jeta la cigarette par terre et l'écrasa de la pointe de sa chaussure.

– Il n'y a pas grand-chose à en dire, répondit-il.

– Allons, ce n'est pas possible…

Lorenzo lui tourna le dos, posa les deux mains sur le parapet et riva ses yeux sur l'orangeraie. Il prit une inspiration.

– Que veux-tu que je te dise ? Tu veux que je te raconte comment mon père a détruit ma vie ? Ou bien le mal que m'a fait ma sœur lorsqu'elle m'a trahi ?

Doriana se ravisa.

– Non, pas si cela rend ton regard triste comme maintenant…

– Alors ne me demande plus de t'en parler, dit-il en se retournant vers elle. Je veux laisser le passé derrière moi et ne penser qu'à l'avenir.

– *Tout* le passé, vraiment ? fit-elle avec une moue.

– Que veux-tu dire ?

– Le modèle… Angela, c'est ça ? Je vous ai vus à l'exposition… Je peux te demander ce qu'il y a entre vous ?

Il la regarda, pris de court.

– Ne t'inquiète pas, personne d'autre ne s'en est aperçu, précisa-t-elle, comme si elle avait lu dans ses pensées.

– Il n'y a rien, se hâta de répondre Lorenzo. Crois-moi. Rien d'important…

– Cela n'en avait pas du tout l'air…

Lorenzo évita son regard et hésita avant de répondre :

– Elle a été mon premier amour, une histoire qui a duré longtemps… mais c'est terminé maintenant. Elle fait partie du passé.

Doriana se tourna vers l'orangeraie.

– Es-tu sûr de ne plus avoir d'engagement envers cette fille ? Je ne sais pas, tu lui auras sans doute fait des promesses…

– Non, aucun engagement, il n'y a aucune promesse, répliqua-t-il d'un ton décidé. J'ai commis une erreur stupide le soir de l'exposition et je m'en suis rendu compte tout de suite…

– Pourtant, tu avais l'air plutôt bouleversé lorsque tu es sorti du cagibi… Je n'ai pas vu son visage. Elle est sortie après toi, n'est-ce pas ?

Elle se tourna de nouveau vers lui.

Il sentit la terre trembler sous ses pieds. Il lui prit soudain la main.

– Je ne ressens plus rien pour Angela, ce n'est pas elle la femme que je veux à mes côtés. C'est une autre, à laquelle je pense depuis longtemps…, mentit-il.

– Une autre femme… Et qui est-ce ? demanda-t-elle.

– Tu ne l'as pas encore compris ?

Doriana secoua la tête, mais avec un léger sourire que Lorenzo lui rendit.

– Si, tu le sais. Tu sais très bien que c'est toi…

Elle le dévisagea.

– En es-tu vraiment sûr, Lorenzo ?

Alors, il tendit la main et lui caressa la joue ; puis il se rapprocha, prit son visage entre ses mains et, avec douceur, il l'embrassa. À cet instant, un souvenir le traversa comme un éclair : il se vit de nouveau enlacé avec Angela, dans le cagibi de la galerie, il sentit ses ongles plantés dans sa chair, ses gémissements étouffés, les baisers à en perdre haleine…

Pris d'une impulsion, il serra Doriana dans ses bras.

– Épouse-moi…, murmura-t-il.

La jeune fille le scruta quelques secondes, l'air incrédule. Puis, émue, elle acquiesça, lui offrant l'un de ses sourires à fossettes.

15

Et restituer au monde sa peau[1]

Janvier-février 1960

Enfermée à clef dans la pièce du nouveau laboratoire qui lui était réservée, Agnese était en train de préparer le bouquet d'essences de la *Nouvelle Marianne* selon les dosages qu'elle était la seule à connaître. Derrière la porte en verre dépoli, dans l'autre pièce du laboratoire, Matteo et Roberto, les deux hommes que Colella avait récemment engagés, étaient penchés au-dessus d'une table, observant attentivement une réaction chimique dans un bécher. Ils étaient tous les deux réservés et taciturnes, et se ressemblaient jusque dans leur apparence : deux grands échalas aux épaules étroites et aux bras longs, la trentaine ; mais Matteo était chauve avec des lunettes, tandis que Roberto avait une épaisse chevelure gominée et une constellation tortueuse de grains de beauté sur le visage. Dès la première fois où elle leur avait parlé, Agnese avait compris qu'ils étaient deux ouvriers expérimentés ; on voyait qu'ils avaient longtemps travaillé dans une grande usine, et elle s'était demandé plus d'une fois comment Colella avait bien pu faire pour les convaincre de venir ! Quel salaire leur avait-il proposé ? Quelles promesses leur avait-il faites ? Mais surtout : comment avaient-ils pris le fait d'être placés sous la direction d'une femme, si jeune de surcroît ? Comme ils travaillaient ensemble depuis moins de deux semaines, elle ne pouvait l'affirmer avec certitude, mais Agnese avait l'impression qu'ils étaient plutôt à l'aise avec cette idée. En revanche, elle ne pouvait en dire autant de Gaetano, qui

l'avait remplacée aux additifs ; un type fort en gueule, vulgaire, au rire grossier et méchant qui irritait Agnese. Un jour – Mario le lui avait raconté –, il s'était permis de faire des plaisanteries à son sujet, sur le fait qu'elle était la seule femme de l'usine, et il avait insinué, presque ouvertement, qu'elle devait bien avoir des accointances avec quelqu'un, là-dedans, peut-être même avec Colella, sinon, pourquoi diable aurait-elle été engagée ? Il s'en était fallu de peu que Vito ne lui fiche son poing dans la figure, et Dario avait menacé de lui botter les fesses s'il s'avisait encore de parler d'Agnese de cette manière. Heureusement, Mario était intervenu pour calmer les esprits et éviter une rixe. Qui sait s'il l'avait aussi raconté à Teresa ? se demanda-t-elle. Et qui sait comment son amie aurait réagi à de telles insinuations ? Elle serait certainement allée tout droit dire deux mots à Gaetano. Et c'est d'ailleurs ce qu'elle-même aurait dû faire, se dit-elle. Mais elle n'était pas Teresa, elle n'avait pas son aplomb.

Agnese se leva et sortit de la pièce en poussant un chariot à deux plateaux remplis de fioles en verre sombre. En s'approchant de Gaetano, elle comprit qu'il était en train de commérer au sujet de Colella, au centre d'un petit groupe d'ouvriers parmi lesquels se trouvait aussi Mario. Ils avaient tous l'air détendu, car Colella n'était pas au bureau ce jour-là.

– Francesco est le plus malin des trois, disait Gaetano en parlant probablement des autres frères Colella. Et c'est aussi le pire, ricana-t-il, puisqu'il a volé la fiancée de l'aîné, alors que la cérémonie était déjà organisée.

– Je vois le genre…, commenta un jeune ouvrier.

– Il en faut, du cran, pour voler la femme de son frère, intervint un autre.

Agnese arrêta son chariot.

– Voilà, elles sont prêtes, dit-elle en s'adressant à Gaetano.

Sans même la regarder, Gaetano lui demanda si elle avait bien fait ses calculs : était-ce suffisant pour la fournée ? en était-elle sûre ?

Elle ne répondit même pas : elle lui tourna le dos et s'éloigna.

Mario haussa le sourcil et quitta le groupe pour la rejoindre.

– Eh, petite Agnese, l'interpella-t-il lorsqu'il fut à sa hauteur.

– Salut, Mario, murmura-t-elle.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu en fais une tête depuis quelque temps…

– Quelle tête ?

– Je ne sais pas… une tête triste.

Agnese prit une inspiration.

– Non, pas du tout. Enfin si, je suis un peu triste aussi, mais ce n'est pas ça. J'ai beaucoup de choses auxquelles je dois penser, c'est tout.

Mario serra les lèvres.

– Bigre… Tu veux en parler ?

– Non, pas encore, répondit-elle. Mais merci.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et déposa un petit baiser sur sa joue maigre et ridée qui sentait la cigarette.

Elle retourna au laboratoire, mais à peine avait-elle franchi la porte que Matteo vint à sa rencontre.

– Tu avais raison ! Le principe actif a parfaitement tenu le coup !

Et il lui remit une feuille avec les résultats de l'expérience.

Agnese sourit.

– Tant mieux. Je n'en étais pas certaine, mais je l'espérais.

Elle se rassit à son poste et ouvrit son cahier à la tranche rouge. La dernière idée à laquelle elle travaillait était un shampoing, mais pas n'importe lequel : elle le voulait exprès pour les chevelures bouclées et indomptables comme la sienne. Un shampoing pour *cheveux fous* ! Elle se rappelait qu'enfant, une fois par semaine, Salvatora lui enduisait les cheveux d'un cataplasme d'huile d'olive qu'elle laissait poser toute la nuit. Le matin, après rinçage, les cheveux étaient souples et soyeux, mais l'effet ne durait que quelques heures : ils redevenaient vite hirsutes et crépus comme à leur habitude. En y repensant, elle s'était dit qu'elle pouvait peut-être recréer cet effet disciplinant avec un produit d'utilisation quotidienne. Un shampoing, donc. En regardant la feuille que Matteo lui avait remise, elle se mit à noter les chiffres sur le cahier, mais elle se souvint soudain que Giorgio devait revenir quelques jours plus tard. Elle lâcha le stylo et fixa le mur vert d'eau du laboratoire ; si d'un côté son cœur battait à l'idée de revoir ses yeux bleus, de le serrer dans ses bras, de l'embrasser, de l'autre, elle se sentait inquiète. Elle s'agita sur sa chaise, comme pour se débarrasser de la sensation d'être au pied du mur. Il fallait qu'elle lui donne une réponse. *Oui, mais laquelle ?* se demanda-t-elle pour la énième fois. Elle voulait l'épouser et partir avec lui et, en même temps, elle voulait rester là, à la savonnerie ; elle désirait les deux choses avec la même

intensité. *Impossible d'en sortir, c'est une impasse*, pensa-t-elle, découragée. Avec un soupir, elle croisa les bras sur la table et posa sa tête dessus.

Dans le salon des Guarini, l'oncle Domenico leva son verre.

– À Doriana et Lorenzo ! s'exclama-t-il.

– À Doriana et Lorenzo ! répétèrent les autres en chœur.

Les deux jeunes gens, debout, s'enlacèrent.

Puis Doriana s'approcha de son père pour le serrer dans ses bras et il lui déposa un baiser sur la tempe.

– Es-tu heureuse, mon enfant ? lui demanda-t-il.

– Comme je ne l'ai jamais été, répondit-elle.

À ces mots, Lorenzo sourit et s'assit sur le canapé en velours, non loin de sa future belle-mère en train de boire une coupe de champagne à petites gorgées. Le lendemain du réveillon de Noël, il avait dû faire une demande en mariage en bonne et due forme, comme l'exigeait une femme du rang de Doriana ; c'était elle qui lui avait expliqué comment s'y prendre, quel costume porter pour se présenter devant Eugenio, et jusqu'aux mots exacts à employer pour demander la main de sa fille unique. Lorenzo trouvait tout ce cirque pompeux et dépassé, voire ridicule, mais il avait gardé cette opinion pour lui.

La conversation entre les deux hommes avait eu lieu strictement en privé, derrière la porte fermée du bureau de Guarini ; comme Lorenzo s'en doutait et comme Doriana le lui avait d'ailleurs prédit, le duc l'avait assailli de questions : « Sauras-tu prendre soin d'elle ? Es-tu prêt à la faire passer avant tout, même avant toi ? Tu sais, n'est-ce pas, que tu ne dois au grand jamais lui donner une raison de pleurer ? Sans quoi tu auras affaire à moi. »

Lorenzo avait répondu « oui, monsieur » à tout, mais lorsque Eugenio lui avait demandé ce qu'il avait l'intention de faire plus tard, s'il pensait rester à la galerie Ingrosso ou s'il envisageait peut-être d'en fonder une entièrement à lui, encore plus prestigieuse, Lorenzo s'était mordillé la lèvre et avait répondu : « Je pourrais, bien sûr. Mais je dis toujours que dans la vie il faut avoir de l'ambition. L'art ne rapporte

que dans une certaine mesure, surtout dans une ville comme Lecce, qui n'est pas exactement une métropole du Nord… » Il avait repris son souffle. « C'est une période de grands bouleversements ; le présent et surtout l'avenir sont à la production industrielle. » Il avait marqué une nouvelle pause. « Il y a par exemple l'usine de savon qui appartenait à mon grand-père… Je pourrais la reprendre et la transformer en une industrie moderne, compétitive à l'échelle nationale », avait-il ajouté, le cœur battant. « Moui… Mais c'est dommage, avec tes études classiques… », avait commenté Eugenio.

Lorenzo ouvrait la bouche pour répondre, lorsque le duc avait poursuivi : « Mais au fond, je te comprends. Le monde est en train de changer, malheureusement. Et toi qui es jeune, tu veux être de ton temps, et tu as raison. Les gens comme moi appartiennent désormais au passé… Nous ne servons plus à rien. »

« Ne dites pas cela… On aura toujours besoin de personnes cultivées et intelligentes comme vous. Quel que soit le monde dans lequel nous vivons… »

Eugenio l'avait observé quelques instants, en plissant les yeux, puis il s'était laissé aller à sourire. « Soit. Alors, j'aurai un gendre dans l'industrie. » Lorsqu'il s'était levé et lui avait serré la main, le jeune homme avait poussé un soupir de soulagement.

– Et toi, qu'en penses-tu ? l'interpella Doriana.

Lorenzo eut l'air perdu.

– À quel sujet ? Excuse-moi, j'étais dans mes pensées…

Elle lui sourit avec tendresse.

– *Maman** proposait mai pour le mariage. À mon avis, c'est l'idéal. J'imagine déjà la réception dans le jardin, avec les arcades couvertes de roses…, murmura-t-elle d'un air rêveur.

– Mai, oui. Très bien…, répondit Lorenzo.

– Le printemps : la meilleure saison pour se marier, approuva l'oncle Domenico.

Giulia Guarini acquiesça, satisfaite, et se mit à parler robe, bijoux et bouquet avec sa fille.

– Rapprochez-vous donc, Luisa, dit-elle alors. Vous nous donnerez votre avis, ce sont des affaires de femmes.

La tante s'empressa de venir s'asseoir à côté de la duchesse, ravie d'avoir été sollicitée.

Alors que toutes trois étaient en grande conversation et que son

oncle dissertait avec Eugenio Guarini sur les vins, la différence entre piémontais et toscans pour être précis, Lorenzo se mit à l'écart des deux discussions ; en observant leurs visages un à un, il vit qu'ils étaient tous surexcités. Surtout Doriana : elle avait les yeux brillants et affichait un grand sourire, comme si ce mariage était tout ce qu'elle avait souhaité depuis le jour de leur rencontre. Il la regarda en inclinant légèrement la tête : elle était si mignonne, douce, comme il faut, mais aussi décidée et sûre d'elle… Elle ferait une épouse parfaite, il en était certain. Ils ne seraient jamais à court de sujets de conversation, étant donné leur passion commune pour l'art et le cinéma. Ils pourraient vivre ensemble une vie agréable, aisée, sans heurts… *Est-ce que ce sera suffisant pour en tomber amoureux ?* se demanda-t-il. Il espérait sincèrement que ce serait le cas, qu'il tomberait véritablement amoureux. Il ferait tout pour. Avec le temps, il oublierait même Angela, en étouffant la passion aveugle qui les avait toujours liés…

Qu'est-ce qui compte le plus pour être heureux avec quelqu'un ? Avoir des passions en commun ou bien être passionné l'un par l'autre ? Il soupira. Il était bien en peine de répondre à sa propre question.

– Nous sommes presque arrivés, dit Nicola.

Angela, qui marchait à ses côtés, lui sourit.

Depuis le soir du vernissage, elle avait commencé à fréquenter les milieux artistiques de Lecce, car Nicola l'entraînait partout avec lui ; elle avait passé de nombreuses soirées en compagnie de peintres et de sculpteurs, de photographes et d'écrivains, à boire du vin et bavarder jusqu'à l'aube. La plupart du temps, Angela restait silencieuse, jouant avec une mèche de cheveux, et elle les écoutait parler d'œuvres, de films et de célébrités dont elle n'avait jamais entendu les noms ; mais si la conversation portait sur un film qu'elle avait vu avec Lorenzo, elle intervenait timidement, pour répéter mot à mot ce qu'il lui avait dit lorsqu'il s'entêtait à lui expliquer les intentions du réalisateur ou qu'il l'obligeait à relever certains détails. Pour Angela, c'était une vie radicalement nouvelle, surprenante : que de temps perdu à la boutique

de céramiques, que d'opportunités et de rencontres manquées… Poser comme modèle lui avait permis de gagner un joli pécule, sans avoir à fournir beaucoup d'efforts. Si Lorenzo n'avait pas été si jaloux, peut-être aurait-elle commencé à faire ce travail bien plus tôt. Nicola avait à cet égard une attitude totalement différente : il l'encourageait, la poussait, l'emmenait dans le monde au lieu de la tenir à l'écart.

De plus, il était gentil et généreux, un véritable ami, le premier qu'elle ait jamais eu. Il avait continué à l'héberger même après le vernissage, et s'était presque offensé lorsqu'elle avait voulu chercher une chambre à louer. Le seul petit inconvénient était les insinuations sur la nature de leur relation. Un jour, un ami de Nicola, peintre lui aussi, l'avait tourmenté toute une soirée : « Vous êtes fiancés ? Allez, avoue ! » avait-il bafouillé, visiblement saoul. Nicola avait secoué la tête, amusé, sans lui répondre. Et cela convenait à Angela : s'il avait déclaré sa flamme, il lui aurait alors fallu le repousser et perdre d'un seul coup tout ce qu'il lui offrait.

Sans compter qu'elle ne se sentait absolument pas prête pour une autre relation. Comment aurait-elle pu l'être ? Elle continuait à penser à Lorenzo chaque jour, en dépit de l'échec du « plan » qu'elle avait fomenté. Certes, Lorenzo était revenu vers elle, mais seulement l'espace de quelques minutes : il l'avait possédée dans un cagibi sordide, avec rage, puis il n'avait plus essayé de la contacter. *C'est temporaire, il va revenir*, se persuadait Angela. D'ailleurs, elle portait toujours à son doigt la bague de sa grand-mère Marianna et, comme il ne l'avait pas réclamée, il ne faisait aucun doute que leur histoire n'était pas terminée.

– Je te présente Franco Capone, le meilleur photographe que je connaisse, dit Nicola avec enthousiasme à leur arrivée au café près de la basilique Santa Croce.

À ce nom, un bellâtre bien mis avec une petite barbe et des traits marqués se leva de sa chaise, ôta ses lunettes de soleil et serra la main d'Angela, la fixant d'un air subjugué. *Eh bien, on dirait que j'ai fait mon petit effet*, se dit-elle, satisfaite. Ils s'assirent et commandèrent à boire tandis que Franco la bombardait de questions : quel âge avait-elle ? où avait-elle grandi ? depuis combien de temps posait-elle ? avait-elle déjà travaillé dans la mode ?

– Est-ce que Nicola t'a mise au courant ? lui demanda-t-il ensuite.

Angela secoua la tête.

– Je ne sais rien du tout.

– Je lui ai juste dit que tu cherchais un nouveau modèle, précisa Nicola.

Franco se pencha par-dessus la table et lui expliqua qu'il était chargé de photographier la collection de printemps de l'atelier de la rue Matteotti.

– Vois-tu où il est ? Tout près, la première ruelle à gauche, dit-il, indiquant le carrefour. Les séances photo s'étaleront sur un mois environ. Tu porteras des vêtements haute couture et, naturellement, tu auras à ta disposition une coiffeuse et une maquilleuse…

Angela l'écoutait, captivée. Dire qu'elle n'avait jamais pu se permettre une seule robe de prix de toute sa vie… Et maintenant… Elle se tourna vers Nicola et ils échangèrent un sourire complice.

Les deux hommes se mirent ensuite à parler de leurs projets respectifs : l'exposition de la galerie Ingrosso fermerait ses portes à la fin du mois, et Nicola confia qu'il était déjà en train de penser à une nouvelle série de tableaux, abstraits cette fois ; Franco avait pour sa part de multiples commandes à Rome, où il habitait.

– Je vais être photographe de plateau pour un grand réalisateur… mais j'ai juré de ne pas dire son nom, dit-il avec un petit rire. Je reviendrai ici début mai. On m'a coincé pour un mariage…

– Comment ça ? s'exclama Nicola. Tu m'as toujours dit que tu ne ferais jamais ce genre de choses !

– Je sais bien ce que j'ai dit, répondit le photographe. Mais je le fais pour ma mère. Elle m'a presque supplié, car c'est la duchesse Guarini en personne qui le lui a demandé. Pour sa fille.

Angela tressaillit :

– Doriana ?

– Exactement. Il semblerait que la petite duchesse se marie.

– Les Guarini… Tu sais que son père a acheté pas moins de six tableaux de l'exposition ? Toute la série *Elle*, dit Nicola.

– Eh bien, joli coup !

– Et… qui épouse-t-elle ? les interrompit Angela, la bouche sèche et le cœur battant à tout rompre.

Il ne va pas dire son nom, ce n'est pas possible…, pensa-t-elle.

Mais Franco répondit :

– Lorenzo Rizzo, de la galerie.

– Non ! s'écria-t-elle en sautant sur ses pieds.

Tandis que Franco la dévisageait, stupéfait, Nicola essaya de lui dire quelque chose, mais trop tard : Angela était déjà partie en courant.

Elle arriva à la galerie le souffle court et le visage baigné de larmes.

– Lorenzo ! Où es-tu ? hurla-t-elle.

Il accourut aussitôt de la pièce attenante, l'inquiétude se lisant sur son visage.

– Angela…, murmura-t-il, surpris de la voir. Qu'est-ce qui se passe ? Tu m'as fait peur !

– C'est vrai ? Tu te maries avec Doriana ?

Il se contenta de la regarder un long instant.

– Ne pleure pas, s'il te plaît, dit-il enfin.

Elle s'approcha à quelques centimètres de son visage et le fixa droit dans les yeux.

– C'est vrai, oui ou non ?

Lorenzo prit une inspiration et tendit la main vers la sienne, mais elle la retira vivement.

– C'est vrai, oui ou non ? répéta-t-elle d'une voix faible.

Il baissa les yeux et acquiesça.

– Salaud ! cria-t-elle alors en le poussant de toutes ses forces.

Lorenzo tituba.

– Calme-toi, je t'en prie ! s'exclama-t-il. Sinon tu vas te sentir mal…

– Je me sens déjà mal, éclata-t-elle, le visage rouge, hors d'elle.

Lorenzo ne l'avait jamais vue dans cet état, même au cours de leurs disputes les plus véhémentes.

– Angela, écoute…, tenta-t-il de dire, mais la jeune fille ne le laissa pas finir.

– Je te hais, siffla-t-elle.

Elle ôta la bague de son doigt et la jeta contre lui. Puis, séchant ses larmes d'un revers de main, elle se rua hors de la galerie.

Encore sonné, une grosse boule dans la gorge, Lorenzo se baissa pour ramasser la bague ; il resta accroupi là un long moment à la regarder entre ses doigts. Jusqu'à sentir ses yeux lui brûler.

Agnese était sur le point d'ouvrir la porte de la maison, lorsque Giuseppe arriva derrière elle.

– Papa ! Je ne t'avais pas entendu venir, sursauta-t-elle. Tu étais au chantier ?

Elle inséra la clef dans la serrure.

– Oui, répondit-il avec un large sourire.

– Qu'y a-t-il ? Tu as l'air bien content…, dit Agnese en lui rendant son sourire.

Ils entrèrent.

– Je le suis en effet, répondit-il en refermant derrière lui. Le bateau est presque terminé, il ne manque plus qu'une ou deux mises au point, mais c'est la fin ! Si tu savais comme il est beau… Il n'y en a pas deux comme lui dans les environs, je te le garantis. Tu viendras le voir ? Quand tu auras le temps…

Il ôta son manteau et le suspendit au crochet.

Agnese le regarda, attendrie.

– Bien sûr que je viendrai, papa.

Et j'amènerai aussi Giorgio, dès qu'il sera revenu, pensa-t-elle en souriant. Mais son sourire s'effaça soudain : le revoir signifiait aussi devoir lui donner une réponse, et elle n'était pas encore prête à décider…

Ils entendirent tout à coup des sanglots. Le père et la fille se regardèrent et se précipitèrent dans le salon. Giuseppe alluma la lumière : Salvatora était recroquevillée sur le canapé, un mouchoir à la main et le regard dans le vague.

– Mais, ma chérie, que fais-tu dans le noir ? s'exclama son mari en la rejoignant.

Agnese s'approcha aussi.

– Maman, pourquoi pleures-tu ? Que s'est-il passé ?

Elle s'assit à côté d'elle et prit sa main dans les siennes.

À grand-peine, la tête basse, Salvatora expliqua qu'elle venait de recevoir un appel de Luisa. Elle lui avait annoncé que Lorenzo allait se marier…

– Avec cette Doriana, hoqueta-t-elle.

Ils avaient même fixé une date.

Incapable de parler, Giuseppe se laissa tomber dans un fauteuil.

– Comment ça, il se marie ? s'indigna Agnese. Avec une fille qu'il vient de rencontrer ? Mais il est devenu fou ?

Salvatora renifla.

– Tu te rends compte ? Il se marie avec une fille que je n'ai jamais vue. Et il ne vient même pas me le dire, non. Il faut que je l'apprenne par sa tante, murmura-t-elle en s'essuyant les yeux avec son mouchoir. Tu vas voir qu'il ne va même pas nous inviter. Je l'ai élevé, et voilà la récompense…

Son mari restait silencieux, perdu dans ses pensées.

– Maman, je ne sais pas quoi dire. Cela me paraît si absurde… Hier encore, il voulait se marier avec Angela et aujourd'hui… Pourquoi tant de hâte ?

Giuseppe soupira.

– Moi je sais pourquoi, dit-il en se levant. Je vais aller lui parler.

Sa femme le regarda sans comprendre.

– Mais où vas-tu ? À cette heure-ci en plus…

– Écoute, je ne peux plus te voir ainsi, ce n'est plus possible. Il est temps que je parle à mon fils. C'est après moi qu'il en a, répondit-il d'un ton décidé.

Il se pencha vers sa femme et caressa sa joue humide.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, je vais tout arranger une bonne fois pour toutes.

Agnese leva les yeux vers son père, mais elle se retint de dire à voix haute le fond de sa pensée : elle était convaincue que cette rencontre tournerait au fiasco. Elle-même avait fait les frais de l'hostilité de son frère chaque fois qu'elle avait tenté une approche, une explication. C'était une confrontation ô combien douloureuse. Elle ne voulait pas que son père essuie la dureté de ce refus, qu'il rentre à la maison le cœur brisé alors qu'il était si heureux… Elle eut une sensation obscure, comme un pressentiment, et elle allait lui dire de ne pas y aller, que de toute façon cela ne servirait à rien, lorsqu'il enfila son manteau et referma la porte de la maison derrière lui.

– Si seulement ils pouvaient enfin faire la paix…, murmura Salvatora.

Sans répondre, Agnese se leva du canapé, et elle s'apprêtait à monter quand sa mère lui dit :

– Ah, il y a une lettre pour toi. Je l'ai mise dans ta chambre.

Une lettre ? Et de qui ? De Teresa peut-être ? Dans sa chambre, elle vit une enveloppe blanche sur la commode. Il n'y avait pas de timbre, seul son prénom y avait été inscrit : *Agnese. Mais c'est l'écriture de Giorgio !* comprit-elle, le cœur bondissant dans sa poitrine. Elle déchira l'enveloppe, s'assit sur son lit et déplia la feuille.

Salut, Cheveux fous,

Je suis là, sur notre rocher, et je regarde le soleil se coucher sur Araglie. Lorsque tu recevras cette lettre, je serai déjà reparti. Tu n'imagines pas combien il m'a coûté de ne pas venir te voir. J'avais tellement hâte de te regarder, de te serrer dans mes bras, d'entendre ta voix… Mais j'ai su qu'il valait mieux attendre. Je sais ce que tu penses, je te vois d'ici, les sourcils froncés masquant ta petite cicatrice. Tu ne comprends pas pourquoi j'ai décidé de ne pas te voir, peut-être même es-tu fâchée… Je sais que je t'ai demandé de faire un choix, et je veux que tu prennes tout le temps nécessaire pour y réfléchir. Je ne veux pas que tu me répondes oui seulement de peur de me perdre. Ce ne serait pas un bon début pour notre vie ensemble. Je souhaite que tu ne ressentes aucune pression, que tu considères en toute sérénité ce qui te rend véritablement heureuse, ce que tu veux pour toi et pour ta vie.

Moi, je suis amoureux de toi et je ne vais nulle part. J'attendrai que tu sois prête à me donner une réponse. La prochaine fois que je viendrai, en mars, j'accourrai auprès de toi.

Ton Giorgio

P.-S. Savais-tu qu'il existe une vieille tradition de savonnerie à Savone ? Moi non ! C'est ma mère qui me l'a dit. Il paraît même que le savon de Marseille aurait été inventé par des savonniers de Savone et non en France ! Va savoir si c'est vrai… Quoi qu'il en soit, j'ai pensé qu'un jour – pourquoi pas ? – ta Casa Rizzo pourrait bien être là-bas. À côté de moi.

Agnese posa la lettre sur le lit et la regarda les yeux brillants de larmes. Jamais elle ne s'était sentie aussi envahie d'amour qu'à cet instant. Mais elle éprouvait une nostalgie poignante.

– Mon Giorgio…, murmura-t-elle.

Elle aurait donné n'importe quoi pour pouvoir le serrer dans ses bras.

Giuseppe arriva à Lecce alors que l'heure du dîner était largement passée. Il éteignit le moteur de sa voiture devant l'entrée de la maison, mais il ne descendit pas tout de suite. Il prit quelques minutes pour respirer profondément et se donner du courage.

Lorsque Luisa ouvrit la porte et le vit, elle fut prise de frayeur.

– Mon Dieu, que se passe-t-il ? Salvatora et Agnese vont bien ? lui demanda-t-elle aussitôt.

Il la rassura : sa femme et sa fille allaient très bien.

– Je suis désolé d'arriver à une heure pareille sans prévenir… J'ai vraiment besoin de parler à mon fils.

– Mais bien sûr, entre donc, répondit Luisa en s'effaçant pour le laisser passer. Malheureusement, Domenico n'est pas là, il est allé jouer aux cartes.

Giuseppe fit un geste signifiant que cela n'avait pas d'importance, il n'était pas là pour lui.

Elle l'accompagna à l'étage, devant la chambre de Lorenzo, et frappa à la porte.

– Oui, qu'y a-t-il ? répondit la voix de ce dernier.

– Tu as de la visite, annonça sa tante avant de se tourner vers Giuseppe pour chuchoter : Je vous laisse…

Lorsque le jeune homme ouvrit la porte, il resta estomaqué.

– Bonsoir, Lorenzo, dit Giuseppe d'une voix vacillante.

Son fils s'appuya sur le chambranle et lui jeta un regard renfrogné.

– Je peux entrer ? Je voudrais te parler, s'il te plaît.

Avec un soupir, Lorenzo fit demi-tour et laissa la porte ouverte derrière lui. Son père le suivit.

– Alors, qu'est-ce qu'il y a ? commença le jeune homme en allumant une cigarette.

Giuseppe jeta un regard aux vêtements entassés sur la chaise, aux revues amoncelées par terre, au cendrier débordant de mégots avant de revenir à son fils.

– Tu as toujours été désordonné, constata-t-il avec un faible sourire.

Lorenzo ne répondit pas. Il le dévisageait comme pour lui signifier de se dépêcher de parler, s'il avait quelque chose à lui dire.

Son père s'éclaircit la gorge et s'assit sur le lit.

– Nous savons pour le mariage, dit-il. Maman était très déçue de l'avoir appris par tante Luisa. Elle était en train de pleurer à la maison…

Il s'interrompit un instant pour reprendre son souffle.

– Nous sommes désolés de tout cela. Nous aurions tant voulu que tu viennes à Noël. Ta mère était si contente. Agnese t'avait même préparé un cadeau…

Lorenzo déglutit.

– Et maintenant, nous apprenons que tu te maries. Comme ça, du jour au lendemain. Et Angela ?

– C'est fini avec Angela.

– Oui, bien sûr…, murmura Giuseppe avec un sourire amer. Tu veux bien m'expliquer pourquoi tu vas épouser une femme que tu n'aimes pas ?

Lorenzo détourna le regard.

– Et qui t'a dit que je ne l'aimais pas ? Qu'en savez-vous ?

Son père haussa les épaules.

– Pas grand-chose en effet. Nous ne savons presque plus rien de toi… Mais je te connais. Tu es mon fils.

Lorenzo éclata de rire.

– *Toi*, tu me connais ?

– Mieux que tu ne le penses… Et je sais bien que tu ne te maries pas par amour, mais pour une autre raison. Tu n'aurais jamais quitté Angela, sinon.

– Non, tu fais fausse route, répondit le jeune homme, agacé.

Giuseppe le regarda dans les yeux.

– Tu le fais pour l'argent. Pour racheter l'usine de ton grand-père. C'est ça ?

Lorenzo resta de marbre : Giuseppe avait visiblement mis dans le mille.

– Ne fais pas ça, fiston. Ne commets pas la même erreur que moi. Ne vis pas une vie qui n'est pas la tienne, parce que tôt ou tard tu devras en payer le prix. Celui du malheur.

Lorenzo éteignit sa cigarette.

– C'est ta faute si j'ai été obligé de prendre… cette décision, répliqua-t-il. Si tu n'avais pas vendu la savonnerie, rien de tout cela ne serait arrivé.

Giuseppe hocha mollement la tête.

– Je suis désolé de la douleur que je t'ai causée, j'en suis sincèrement désolé, dit-il en articulant péniblement chaque mot. Je te demande pardon, pour tout. Mais j'avais mes raisons, et je voudrais encore essayer de te les expliquer. Tu ne m'as jamais laissé le faire…

– Encore ? Tu insistes ? J'allais presque croire que tu étais vraiment désolé, que tu regrettais, même. Mais non… Tu te présentes ici plus que jamais convaincu du bien-fondé de ta décision et tu prétends me dire ce que je devrais faire ou ne pas faire de ma vie. Tu ne vois pas que tout cela n'a aucun sens ? Que cette conversation n'a aucun sens ?

– Elle en a un si tu me laisses parler, si tu m'écoutes, si toi et moi essayons de nous comprendre une fois pour toutes. Je ne peux pas remonter le temps, je ne peux pas te rendre l'usine par magie. Mais je peux encore être ton père, si tu m'y autorises. Je peux être à tes côtés, t'aider à ne pas reproduire mes erreurs… Nous pouvons surmonter cela et nous tourner vers l'avenir…

– Toi, tu veux jouer au père ? Maintenant ? Au bout de vingt-deux ans ? cracha Lorenzo avec un ricanement ironique.

– J'ai toujours été ton père…, murmura Giuseppe.

– Non, c'est justement là que tu te trompes, dit Lorenzo en pointant l'index contre lui. Combien de fois m'as-tu regardé ? Combien de fois m'as-tu écouté ? Combien de fois as-tu levé les yeux de ces fichus mots croisés ? Je vais te le dire : presque jamais, parce que tu as toujours eu la tête ailleurs, toujours, toute ta vie. Tu sais ce que je retiens de toi, par-dessus tout ? Tes silences, tes longs silences étouffants. Et voilà que tu veux parler à tout prix.

Il fit une pause et secoua la tête.

– La vérité, c'est que toi et moi nous n'avons plus rien à nous dire. Je ne pourrai jamais te pardonner. En ce qui me concerne, je n'ai plus de père.

Giuseppe écouta, tête baissée. Les mots de son fils étaient autant de coups de poignard, assénés toujours plus profondément dans son cœur. Il se leva et se dirigea lentement vers la porte.

– Je te demande encore pardon, pour tout.

Ce furent ses derniers mots avant de quitter la pièce.

Giuseppe entra dans sa chambre, et bien qu'il fût presque minuit, il trouva Salvatora encore éveillée. Elle l'attendait, assise dans le lit, en train de lire *Famiglia Cristiana*.

Dès qu'elle le vit, elle posa le journal.

– Alors, comment ça s'est passé ?

Il poussa un soupir et entreprit de déboutonner sa chemise. Puis il regarda sa femme et secoua la tête, l'air désolé.

La déception se lut sur le visage de Salvatora.

– Mais pourquoi, que t'a-t-il dit ?

Il finit de se déshabiller, enfila son pyjama et se glissa sous les couvertures.

– Rien, il n'a rien dit…, répondit-il enfin. Dormons maintenant, tu veux bien ? Je suis très fatigué.

Sa femme acquiesça, abattue, et éteignit la lampe de chevet.

Plus tard, au cœur de la nuit, Giuseppe commença à s'agiter dans le lit.

– Qu'est-ce que tu as ? marmonna Salvatora qui lui tournait le dos, recroquevillée.

– Je ne sais pas, répondit-il. J'ai très mal au ventre.

– C'est sans doute l'anxiété. Tu vas voir, ça va passer. Ferme les yeux.

– Est-ce qu'il y a de la Citrosodine en bas ? demanda Giuseppe un peu plus tard. Je crois que ça ne va pas passer tout seul.

– Oui, il y en a dans le buffet, à côté du sel, murmura-t-elle avant de se rendormir aussitôt.

À l'aube, Salvatora fut réveillée par la lumière du soleil qui entrait par la fenêtre. Elle s'étira, étendit le bras sur le lit et le trouva vide. Elle rouvrit les yeux : Giuseppe n'était pas à côté d'elle. Elle sortit alors du lit, chaussa ses pantoufles et descendit l'escalier.

Elle s'arrêta net au seuil de la cuisine, pétrifiée.

Giuseppe était allongé sur le sol, les yeux grands ouverts. Il ne

respirait plus.

1. « Al mondo la sua pelle », paroles de la chanson *Preghiera in Gennaio* (« Prière en janvier »), de Fabrizio De André, 1967. « Seigneur, fais que son sentier soit fleuri quand il devra te restituer son âme et au monde sa peau, quand il viendra dans ton ciel, là où en plein jour resplendissent les étoiles. »

16

Et je ne te perdrai pas, je ne te quitterai pas[1]

Mars 1960

Tout en noir, la tête voilée, Salvatora était assise à côté du cercueil, ses yeux gonflés et éteints rivés sur le visage cireux de son mari. « Son cœur n'a pas tenu », murmurait-elle en boucle, sans lever la tête. Elle avait l'air épuisé : elle ne dormait ni ne mangeait plus depuis si longtemps, elle n'avait pas compté les heures qui s'étaient écoulées. La veillée funéraire avait commencé en début d'après-midi le jour précédent et ils avaient déjà été très nombreux à venir présenter leurs condoléances : une voisine avait apporté un plateau de pâtisseries dans leur emballage du Bar Italia et l'avait posé sur la table de la cuisine, une autre avait préparé le café ou s'était mise à rincer la vaisselle afin qu'il y ait toujours des tasses propres pour les nouveaux arrivants.

Agnese était aux côtés de sa mère, elle lui tenait la main et sanglotait, incapable de chasser de sa tête l'image de son père au sol, le regard empli d'effroi. La peine qu'elle éprouvait pour lui était indicible : à peine quelques heures plus tôt il lui parlait de son bateau et était si heureux… *Pauvre, pauvre papa*, pensa-t-elle. Lui revinrent à l'esprit les mots de Giorgio, lorsqu'il lui avait dit que les choses arrivaient, un point c'est tout, et que personne n'avait le pouvoir de les éviter. Pas même elle. Quel déchirement de ne pas l'avoir à ses côtés en un tel moment, mais elle n'avait aucun moyen de le

contacter. Elle ne connaissait même pas l'adresse de sa mère à Savone…

Son oncle et sa tante s'étaient mis en route pour Araglie dès qu'ils avaient reçu l'appel d'Agnese et, à leur arrivée, l'oncle Domenico l'avait tout de suite accompagnée aux pompes funèbres. Là, incapable de contenir ses larmes, Agnese avait dû choisir le cercueil, les fleurs et l'installation pour la veillée ; puis ils étaient allés parler au curé de l'église San Francesco pour organiser les obsèques le lendemain. La tante Luisa était restée à la maison pour soutenir Salvatora, anéantie par une douleur inextinguible.

Très tôt, Mario et d'autres ouvriers de l'usine avaient accouru à la veillée, suivis des voisins, du marchand de journaux, de Concetta et même de Colella… Luigi était entré dans le salon et lorsqu'il avait vu Giuseppe dans le cercueil, il s'était couvert le visage de ses mains et avait éclaté en sanglots. *Il aimait vraiment beaucoup mon père*, avait pensé Agnese, émue de la solidité d'une amitié qui avait, tout compte fait, duré une vie entière. Le seul ami que son père ait jamais eu.

Lorenzo, en revanche, n'était pas encore arrivé ; son oncle et sa tante l'avaient réveillé avec la terrible nouvelle, l'exhortant à s'habiller en vitesse pour aller à Araglie avec eux ; mais il avait répondu qu'il préférait les rejoindre plus tard avec sa propre voiture. Voilà ce qu'ils avaient rapporté à Salvatora et Agnese lorsqu'elles leur avaient demandé pourquoi Lorenzo n'était pas avec eux. Alors, dès que quelqu'un franchissait le seuil de la porte, Agnese levait les yeux, s'attendant à voir son frère, mais elle était chaque fois déçue. Elle avait fini par aller voir Luisa, adossée au montant de la porte de la cuisine, une tasse de café à la main, et elle lui avait demandé : « Mais, tante Luisa, qu'est-ce que fabrique Lorenzo ? Tu es sûre qu'il a dit qu'il viendrait avec sa propre voiture ? »

Elle lui avait répondu qu'elle en était parfaitement certaine et que, effectivement, elle ne comprenait pas où il pouvait être. « Ton oncle a essayé d'appeler plusieurs fois à la maison mais personne ne répond. Je ne sais pas quoi te dire… Peut-être a-t-il décidé de venir directement à l'église demain ? »

Puis ce fut le jour des funérailles, mais Lorenzo n'était toujours pas là. *Il viendra*, se répétait Agnese pour se rassurer. *Il ne peut pas ne pas venir, au moins à l'église…*

Vers une heure de l'après-midi, Teresa arriva directement de la

gare, sans même être passée par chez elle, expliqua-t-elle. Le visage affligé, elle se pencha vers Agnese et la serra dans ses bras.

– C'était un brave homme, je l'ai toujours su, dit-elle.

Les yeux d'Agnese s'emplirent à nouveau de larmes.

– Ça te dirait d'aller prendre l'air ? Cela te fera du bien, lui murmura alors Teresa.

Agnese hocha la tête, s'essuyant le nez de la paume de la main.

– Maman, je sors un instant avec Teresa, d'accord ? dit-elle.

Mais Salvatora ne répondit même pas : elle continuait à regarder son mari, retranchée dans son monde.

Les deux jeunes filles se dirigèrent vers la sortie, traversant une foule de gens qui, au passage d'Agnese, lui présentaient leurs condoléances, lui prenaient la main ou effleuraient son bras. Une fois dehors, elles s'assirent sur la marche du porche. Agnese ferma les yeux et respira à pleins poumons : elle ne s'était pas rendu compte à quel point l'air de la maison était vicié.

– Où est ton frère ? demanda Teresa. Je le cherchais pour lui présenter mes condoléances, mais je ne l'ai pas vu…

– Il n'est pas encore arrivé. Je ne sais pas pourquoi… Je l'attends depuis hier, avoua Agnese dans un soupir.

Son amie eut l'air surprise ; elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose avant de se raviser.

À cet instant, Angela et sa mère franchirent le portail. Marilena, l'air accablé, s'agrippait au bras de sa fille. Elle s'approcha d'Agnese, lui saisit les deux mains et, après avoir murmuré : « Je sais bien ce que tu traverses… », elle se dirigea en boitillant vers la maison.

Angela la regarda s'éloigner et soupira.

– Je suis tellement désolée, dit-elle alors en s'adressant à Agnese.

– Merci, répondit cette dernière.

Teresa se leva.

– Je vais voir si on a besoin de moi à l'intérieur…, marmonna-t-elle, voulant visiblement les laisser seules.

Angela s'assit à sa place et, durant le silence qui suivit, Agnese l'observa en coin. *Elle a l'air si différente*, ne put-elle s'empêcher de penser. Ses yeux étaient soulignés d'un trait épais sur les paupières qui formait une virgule au bout, mais ils brillaient surtout d'une lumière nouvelle. Ce n'était pas de l'orgueil, il avait disparu.

– As-tu des nouvelles de Lorenzo ? Mon oncle et ma tante ont dit

hier qu'il viendrait avec sa voiture… Mais cela fait déjà si longtemps…

Angela secoua la tête.

– Lorenzo qui ? fit-elle avec un sourire amer. Parce que si tu parles du Lorenzo que nous connaissions autrefois, celui-là n'existe plus.

Agnese baissa les yeux. Elle ne voulait pas le formuler à haute voix – jamais elle n'aurait parlé en mal de son frère, surtout devant Angela –, mais elle comprenait parfaitement ce qu'elle avait voulu dire. Elle releva la tête et, dans un élan, la prit dans ses bras.

Surprise, et peut-être embarrassée de ce geste d'affection encore impossible peu de temps auparavant, Angela lui rendit son étreinte, timidement d'abord, avant de serrer fort Agnese contre elle, le visage enfoui dans sa chevelure bouclée.

Le prêtre et son escorte d'enfants de chœur arrivèrent à trois heures de l'après-midi. Salvatora se mit debout, soutenue par l'oncle Domenico. Toute l'assemblée fit le signe de croix et écouta en silence la bénédiction de la dépouille du défunt. Lorsque le prêtre eut terminé et que les employés des pompes funèbres commencèrent à organiser le transport vers l'église, Mario et Luigi se proposèrent aussitôt pour porter le cercueil à l'avant, aidés de deux autres hommes qui se placèrent à l'arrière. Ils se dirigèrent à petits pas vers la sortie, suivis par Agnese, Salvatora, l'oncle et la tante, puis du reste du cortège.

Lorsque le cercueil passa le pas de la porte et que Giuseppe quitta à jamais sa maison, Salvatora poussa un cri qui déchira l'air. Elle s'effondra en sanglots désespérés.

Au moment où les cloches de l'église San Francesco d'Araglie sonnaient le glas, Lorenzo arriva à Santa Maria di Leuca ; il avait roulé sans but pendant une journée entière, à toute allure, jusqu'à la route côtière, et était arrivé au bout de la terre, là où se heurtaient la mer Ionienne et l'Adriatique. Il descendit de la Granluce et traversa un village désert en direction de la plage, sous un vent violent qui semblait vouloir le repousser. Il avança jusqu'au rivage et s'assit sur le sable frais, les genoux contre le torse ; une vague l'atteignit alors,

recouvrant ses chaussures. Il les ôta ainsi que ses chaussettes, et resta pieds nus. Son cœur battait vite à cause de l'adrénaline restée dans son corps.

Il regarda la mer agitée, un vrai coup de tabac, et pensa qu'elle était le parfait reflet de son état d'âme. *Il est mort par ma faute*, se dit-il, la tête entre les mains. Cette pensée le tourmentait depuis qu'il avait ouvert les yeux et que l'oncle Domenico, assis sur le lit, lui avait dit à voix basse : « Ton père… cette nuit. Je suis désolé… »

Il était monté dans sa voiture et avait pris la direction d'Araglie, mais à mi-parcours, il avait fait demi-tour et rebroussé chemin. Il n'avait pas le courage de regarder sa mère en face pour lui avouer : *C'est moi qui ai tué l'amour de ta vie. Ce sont mes mots qui lui ont transpercé le cœur. C'est ma faute, à moi seul…* Il en était absolument convaincu.

Il pensa à Agnese et se sentit coupable de la savoir là-bas, à supporter seule le poids de la tristesse. Pourquoi ne l'avait-il donc pas laissé parler ? Qu'est-ce qui lui avait pris de lui dire : *En ce qui me concerne, je n'ai plus de père* ? Pourquoi ? Pourquoi avait-il agi ainsi ? continuait-il à se tourmenter, se frappant la tête de ses poings. Lorsqu'une vague plus déchaînée que les autres s'abattit sur le sable, le giflant en plein visage, Lorenzo mordit son poing fermé. Les larmes commencèrent à sillonner ses joues. Puis il se mit à pleurer si fort, si désespérément, qu'il en eut le souffle coupé. Il s'effondra et laissa l'eau des vagues se mêler à ses larmes.

La belle saison arriva un samedi matin de mars : après des semaines de vent et de pluie qui avaient mis à mal les activités portuaires et le travail des pêcheurs, le soleil était enfin revenu sur Araglie. Agnese et Salvatora marchaient en se tenant par le bras rue des Artisans. Salvatora, en tenue de deuil, ne relevait la tête que pour répondre à un salut. Elles se rendaient au chantier : Luigi les attendait. Mais lorsqu'elles passèrent sur la place San Francesco, Salvatora voulut s'arrêter au kiosque.

– *Famiglia Cristiana*, s'il vous plaît, demanda-t-elle au marchand. Et

aussi *La Settimana Enigmistica*.

Agnese la regarda, attendrie. Voir ce magazine à la maison lui réchauffait le cœur, disait sa mère, cela lui donnait l'impression que son mari n'était jamais parti, même si plus personne ne faisait les mots croisés. Tandis que Salvatora tendait quatre-vingts lires au marchand, le regard d'Agnese tomba sur la première page de *l'Unità*, le journal que son Giorgio achetait toujours : le titre parlait de la recherche d'un accord de programme entre les démocrates-chrétiens, et d'une réunion à laquelle avaient participé Antonio Segni, Aldo Moro et d'autres hommes politiques dont Agnese ignorait l'existence.

– Qu'est-ce que tu lis ? s'exclama Salvatora avec une grimace contrariée. Laisse donc. C'est bon pour les communistes, ça.

– Mais, maman, j'en connais beaucoup, moi, des communistes, rétorqua Agnese. Beaucoup d'ouvriers de l'usine le sont. Et puis Teresa, Mario et…

Elle s'interrompit. Elle allait dire : *et Giorgio aussi, ce garçon beau et romantique qui t'avait tant plu*, mais elle préféra se taire. Elle ne voulait pas que sa mère se fît une idée fausse de lui, ni qu'elle s'inquiète parce que sa fille était amoureuse d'un communiste.

Sans relever, Salvatora secoua la tête et prit de nouveau le bras de sa fille. Elles s'engouffrèrent dans la ruelle et tombèrent aussitôt sur Concetta, qui, bras croisés sur le pas de l'épicerie, observait les allées et venues des passants.

– Quelle belle journée, n'est-ce pas, Salvatora ? dit-elle lorsqu'elle les aperçut.

– Eh oui. On en avait bien besoin, répondit son interlocutrice d'un ton plaintif.

Mais Agnese lui jeta un regard noir : elle n'avait certes pas oublié ses commentaires venimeux… Qu'avait-elle dit exactement ? *Petite, plate, une demi-femme.* Elle aurait voulu lui répliquer : *Eh bien tu sais, ce n'est pas du tout l'avis de ce beau marin*. Mais elle se contenta d'un sourire crispé.

La mère et la fille arrivèrent rapidement au chantier. En traversant le quai, Agnese s'immobilisa : le navire marchand qui était en train de jeter les amarres ressemblait en tout point à celui de Giorgio. Elle s'approcha le cœur battant, pour vérifier. Il était en effet très, très similaire mais, quelle déception, ce n'était pas lui.

Avant d'entrer dans le chantier, Salvatora s'arrêta net et scruta

longuement le portail.

– Maman, qu'y a-t-il ?

Elle fit une moue triste.

– La dernière fois que je suis venue, c'était avec ton père. Mais le portail était fermé ce jour-là et nous n'avons pas pu entrer…

Agnese lui caressa le dos.

– Eh bien, nous allons entrer maintenant, lui répondit-elle. Comme si papa était avec nous.

À cet instant, Luigi sortit et vint à leur rencontre. Il écarta les bras, les posa sur ceux de Salvatora et lui déposa deux baisers sur les joues. Puis il salua Agnese d'une tape affectueuse sur le visage.

– Venez, dit-il.

Elles le suivirent toutes deux à l'intérieur. Agnese regardait tout autour d'elle, pensant que c'était là que son père avait passé la dernière année de sa vie. Elle essaya de l'imaginer entre ces murs, dévoué corps et âme au bateau cher à son cœur. Elle ressentit à la fois du soulagement et de la gratitude : ce lieu, pour si peu de temps que ce fût, avait rendu son père heureux.

– La voilà, annonça Luigi en désignant une grande embarcation recouverte d'une toile cirée. Prêtes ?

D'un geste, il fit glisser la toile.

Salvatora porta la main à son cœur.

Agnese, émerveillée, s'approcha et effleura la coque noire et bordeaux lustrée, admira les sièges en cuir blanc, l'élégance des lignes, la majesté de la structure, la précision de chaque détail…

– Il est si beau…, murmura-t-elle, l'estomac noué.

Si Giorgio le voyait, il l'apprécierait beaucoup aussi.

– Et ce n'est pas tout, poursuivit Luigi.

Il monta sur le bateau, ôta le siège en cuir le plus long et descendit trois marches en bois. Agnese et Salvatora se penchèrent pour regarder : en dessous, il y avait des couchettes, et même une petite cambuse.

– *Phénix*, lut Agnese sur le flanc. C'est le nom que papa avait choisi ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

Le visage de Luigi prit une expression triste.

– Oui, répondit-il en remontant. C'est lui qui a peint le nom. Il m'a expliqué qu'il signifie « renaissance ».

Les yeux de Salvatora s'emplirent de larmes. Elle s'approcha du

bateau et caressa du doigt, une à une, les lettres du mot *phénix*.

– Mon Giuseppe…, répétait-elle.

Quelques instants plus tard, Luigi dit :

– J'ai inscrit le *Phénix* au salon nautique à la foire de Milan qui se tiendra en avril. C'était le rêve de Giuseppe. Et moi…, conclut-il la voix brisée, je le réaliserai pour lui.

Agnese éprouva un profond sentiment de reconnaissance.

– Merci, Luigi. Merci de ce que tu fais pour papa.

L'homme fit un geste pour dire qu'il était inutile de le remercier, il le faisait de bon cœur.

– Nous l'emporterons là-bas d'ici une dizaine de jours, poursuivit-il. Si Lorenzo veut aussi passer le voir avant, il a le temps.

Salvatora se redressa.

– Tu peux l'oublier, lui, répliqua-t-elle d'une voix tremblante. Il n'a même pas daigné venir pleurer son père. Tu parles s'il en a quelque chose à faire du bateau.

Agnese s'assombrit et se remit à regarder le *Phénix*. L'absence de son frère aux funérailles avait été dévastatrice, à lui ôter le souffle. Sans lui, elle s'était sentie terriblement seule, malgré toutes les personnes venues dire adieu à Giuseppe. *Ce n'est pas possible, il doit y avoir une explication. Lorenzo a beau être encore fâché, jamais il ne ferait une chose pareille*, s'était-elle dit, tandis que le prêtre célébrait la messe et qu'elle se retournait sans cesse, espérant enfin apercevoir son frère parmi la foule. Mais elle avait attendu en vain. Non seulement Lorenzo n'était pas venu aux funérailles, mais il avait aussi fait peser son silence les jours et les semaines suivants. C'était absurde, pensait Agnese. Son frère se comportait comme s'il n'avait jamais eu de famille. Elle repensait avec accablement à ce que lui avait dit Angela : le Lorenzo qu'ils connaissaient n'existait plus. Était-ce vrai ? Agnese refusait de le croire entièrement.

– Oncle Domenico, où met-on celui-ci ? Dans la salle principale ? demanda Lorenzo, qui portait un tableau au cadre assez lourd.

– Oui, je te l'ai déjà dit, répondit son oncle d'un ton brusque.

Assis à son bureau, il n'avait même pas levé les yeux.

– Très bien, chef, soupira Lorenzo avant d'emporter le tableau dans la salle au petit canapé rouge.

Depuis le jour de l'enterrement, l'oncle Domenico était devenu agressif et distant. Après son retour à Lecce, où il avait retrouvé son neveu à la maison, Domenico lui avait durement reproché de n'être pas venu aux funérailles ; la tante Luisa, à côté de lui, hochait la tête. « Cela ne se fait pas, Lorenzo. C'est impardonnable, avait martelé Domenico. C'était ton père, pour le meilleur et pour le pire. Et ta mère, la pauvre femme, avait besoin de ses deux enfants auprès d'elle. C'est ma sœur, et tu lui as manqué de respect. Ne l'oublie pas, car moi, je ne l'oublierai pas, sois-en certain ! »

Lorenzo avait baissé la tête et était resté silencieux, décontenancé par la colère de son oncle. Domenico avait fini par lui arracher la promesse de se rendre à Araglie le lendemain. Il avait eu beau essayer à plusieurs reprises de monter en voiture et de partir, à chaque fois, il avait fait demi-tour bien avant d'arriver chez lui : la honte qu'il ressentait était trop grande, il n'arrivait même pas à imaginer se présenter ainsi devant sa mère, comme si de rien n'était. Il avait aussi tâché de lui téléphoner, mais il lui suffisait de soulever le combiné et de composer le préfixe pour être envahi par l'angoisse, et il raccrochait aussitôt. Les jours avaient ainsi passé, et des semaines entières s'étaient envolées.

C'est pour cela que mon oncle m'en veut toujours, pensa-t-il. Comment lui expliquer ce qui le paralysait ? Comment pourrait-il lui rapporter les derniers mots qu'il avait dits à son père, lui révéler que c'était sa faute s'il avait eu un infarctus ? *Non, je ne peux pas, je n'y arriverai jamais*, se dit-il. Il fallait tenir bon encore un peu. *Heureusement, le mariage est proche… alors je pourrai partir de chez mon oncle et ma tante.*

À cet instant, Doriana et sa mère entrèrent dans la galerie.

– Mais quelle surprise ! s'exclama Lorenzo.

Son oncle se mit debout et, soudain tout sourire, fit le tour de son bureau pour saluer les deux femmes.

Doriana s'approcha de Lorenzo et lui déposa un baiser sur la joue.

– Cela fait des heures que nous sommes à la recherche de bonbonnières que nous n'avons d'ailleurs pas trouvées. Mais nous avons au moins résolu la question des fleurs à l'église. En tout cas,

nous étions dans les parages et nous avons pensé t'inviter à déjeuner. Comme il est presque l'heure…

– Vous avez bien fait, je prends mon manteau, dit Lorenzo. Oncle Domenico, tu viens aussi ? demanda-t-il d'un ton hésitant.

Domenico remercia mais répondit qu'il avait malheureusement fort à faire et il regarda aussitôt les deux femmes pour s'assurer que son refus ne les avait pas offensées.

Tandis que Lorenzo enfilait son manteau, la duchesse Guarini s'exclama :

– Ah, vous ne devinerez jamais ce que nous avons vu en passant devant l'atelier de la rue Matteotti ! Le modèle, là, comment s'appelait-elle… – elle eut un geste méprisant –, celle qui était à l'exposition de Santoro, la blondinette ?

Lorenzo sentit son cœur s'accélérer.

– Angela Perrone, murmura-t-il.

Il s'aperçut du coin de l'œil que Doriana était en train de le scruter.

– C'est cela, elle. Eh bien, il y avait une immense photo d'elle dans la vitrine. Je ne comprends pas : alors qu'elle était la muse d'un peintre aussi talentueux que Nicola Santoro, elle en est réduite à faire de la publicité pour les magasins ?

Il y eut un bref silence, chargé de tension. *Donc elle est restée à Lecce*, pensa Lorenzo. *Et elle est maintenant modèle à temps plein, on dirait*, se dit-il, parcouru d'un éclair de jalousie.

– *Maman**, mais en quoi cela t'importe-t-il ? intervint Doriana. Ce n'est qu'un modèle. Je crois que nous en avons déjà assez parlé.

Et elle adressa à Lorenzo l'un de ses sourires prudents.

– Si ces dames sont prêtes, nous pouvons y aller, dit-il alors en ouvrant la porte de la galerie pour les laisser passer.

Mais ces mots empreints de suffisance – *ce n'est qu'un modèle* – l'avaient agacé plus qu'il n'aurait voulu l'admettre.

Lorsque Giorgio s'approcha de la maison d'Agnese, la première chose qu'il vit fut l'avis funéraire. *Mais qu'est-ce que…* Il accéléra le pas, le cœur battant à tout rompre. giuseppe rizzo, lut-il. Juste au-

dessous, il était écrit : nous a tragiquement quittés à l'âge de 42 ans. Et la date : araglie, le 29 février 1960. Belin*, non*…, pensa-t-il, consterné, en se passant la main sur le visage.

Il franchit le portail, grand ouvert comme toujours, et alla sonner. Lorsque Salvatora ouvrit la porte, elle le dévisagea d'un air surpris.

– Bonjour, madame Rizzo. Je suis Giorgio, un ami d'Agnese, dit-il.

– Giorgio… J'apprends enfin ton nom, répondit-elle. Tu es le jeune homme qui est venu ici avec le tourne-disque. Je me souviens très bien.

– J'ai… j'ai lu l'avis funéraire…, bredouilla-t-il. Je suis infiniment désolé. Je vous présente mes condoléances.

– Merci, murmura-t-elle. Viens, entre. Agnese est à l'étage, dans sa chambre.

Salvatora le conduisit dans le couloir et lui dit de s'installer dans le salon le temps qu'elle aille chercher sa fille. Resté seul, Giorgio s'assit sur le bord du canapé ocre, les coudes sur les genoux et les mains croisées. L'air était imprégné des effluves du ragoût qui était certainement en train de mijoter dans la cuisine. Il promena son regard autour de lui : la table basse avec l'exemplaire de *Famiglia Cristiana*, la télévision éteinte, la cheminée avec les deux fauteuils verts de chaque côté et *La Settimana Enigmistica* posée sur l'un d'eux ; sur la commode, adossée au mur d'en face, trônait une photo encadrée en noir et blanc de Giuseppe, il reconnut dans la forme ronde de son visage celui d'Agnese ; elle devait avoir hérité aussi de son père la couleur sombre de ses yeux, se dit-il, puisque ceux de sa mère étaient d'un vert lumineux, il l'avait remarqué tout de suite. Il allait se rasseoir lorsqu'en passant devant la cheminée, il aperçut d'autres photos sur le manteau et s'arrêta de nouveau. Il vit les parents d'Agnese très jeunes, le jour de leur mariage, puis Agnese, enfant, à la plage, puis assise au pied du sapin de Noël. Sur une photo plus récente, elle était avec Lorenzo devant l'entrée de la savonnerie ; le frère et la sœur se tenaient bras dessus bras dessous, souriants et heureux…

– Giorgio ! s'exclama Agnese en dévalant l'escalier.

Il se retourna : Agnese était pieds nus et portait le pull-over qu'il lui avait prêté longtemps auparavant. Elle courut vers lui et se jeta à son cou.

Giorgio la serra fort.

– Je suis si désolé…, murmura-t-il en lui caressant le dos.

Elle le serra encore plus fort.

– Je suis désolé de ne pas avoir été là. Tu ne peux pas savoir à quel point…

Agnese leva les yeux, elle allait dire quelque chose lorsque Salvatora revint dans le salon.

– Que peut-on proposer à ce jeune homme ? Un café ?

Giorgio lui sourit en retour.

– Un café, c'est très bien. Merci beaucoup, madame.

Salvatora hocha la tête et se dirigea vers la cuisine.

Les deux jeunes gens s'assirent sur le canapé, main dans la main. Ils ne pouvaient cesser de se regarder et de se sourire.

– Tu m'as tellement manqué… Je ne veux plus me sentir aussi seule, plus jamais…, murmura Agnese.

Il s'assombrit et mit la main sur sa joue.

– Je sais… Je suis là maintenant.

Salvatora revint, tenant un plateau en argent avec trois tasses en porcelaine ornées de petites fleurs roses et un sucrier, en argent lui aussi. Elle le posa sur la table basse et demanda à Giorgio combien de sucres il voulait dans son café.

– Je le bois noir, merci, répondit-il en se levant pour prendre la tasse.

– Très bien, moi aussi, commenta-t-elle.

Puis elle versa les deux cuillères de sucre habituelles dans la tasse d'Agnese et il eut alors droit à un feu nourri de questions : d'où venait-il ? Comment s'étaient-ils connus, Agnese et lui ? Et quand ? Comment gagnait-il sa vie ?

Lorsqu'il lui répondit qu'il était marin, Salvatora eut l'air déçu.

– Ah, lâcha-t-elle.

– Mais plus pour longtemps, s'empressa-t-il d'ajouter en échangeant un regard rapide avec Agnese. En mai, je ferai ma dernière traversée. Puis, je rentrerai chez moi, à Savone.

Et il décrivit l'entreprise commerciale qu'il s'apprêtait à lancer, annonçant qu'il avait déjà loué des locaux non loin du port.

Salvatora sembla un peu soulagée, mais elle se raidit aussitôt.

– Si tu comptes rentrer à Savone, dit-elle d'un ton glacial, je ne comprends pas quelles sont tes intentions envers ma fille. Comment allez-vous être ensemble, si elle est ici et toi loin d'elle ?

– Non, maman, intervint aussitôt Agnese en posant sa main sur celle de son soupirant. Il ne sera pas loin de moi, parce que j'irai avec lui. Nous allons nous marier.

Giorgio sentit son cœur chavirer. Agnese se tourna et lui adressa un sourire embarrassé, couvrant sa bouche de la main. Il la regarda, submergé par l'émotion. *Est-il possible d'aimer quelqu'un au point d'être bouleversé ?* se demanda-t-il. Mais il connaissait parfaitement la réponse.

1. « E non ti perderò, non ti lascerò », parole de la chanson *Io che amo solo te* (« Moi qui n'aime que toi »), de Sergio Endrigo, 1962.

17

Phénix

Avril-mai 1960

L'annonce du mariage d'Agnese sembla remonter un peu le moral de Salvatora. « Tu te marieras à vingt ans. Cela porte bonheur ! disait-elle. C'est ce que j'ai toujours désiré : te savoir avec un brave garçon », ajoutait-elle en souriant. C'était la première fois qu'Agnese la voyait sourire depuis la mort de Giuseppe. Mais en même temps, sa mère avait du mal à accepter le déménagement dans le Nord, elle ne le comprenait même pas du tout.

– Pourquoi ne monte-t-il pas son affaire ici ? Je veux dire, avec le port qu'il y a à Araglie… Qu'est-ce que cela change, ici ou là-bas ? essaya-t-elle de dire, un matin au petit déjeuner.

– Cela change, maman, expliqua Agnese en reposant sa tasse de lait. Ses petits frères vivent à Savone et cette activité leur fournira aussi un travail.

Salvatora se limita à un « Hum… » et but une gorgée de café. Puis elle alla poser la tasse dans l'évier.

– J'ai compris. Je resterai ici toute seule alors…

Agnese leva les yeux : sa mère était de dos, les deux mains sur l'évier : elle portait une chemise de nuit de coton léger qui faisait ressortir la pâleur de sa peau.

– Pas forcément, maman, répondit-elle. Tu pourrais… venir avec nous.

Salvatora se retourna. La douleur des dernières semaines avait

creusé ses joues.

– Moi ? À Savone ? Mais qu'est-ce que tu racontes, ma fille…

Agnese haussa les épaules.

– Et pourquoi pas ? Pourquoi resterais-tu ici ?

– Partir et abandonner ma maison ? s'exclama sa mère, portant la main à sa poitrine. Non, non et non, hors de question.

– Mais tu ne l'abandonnerais pas ! Et puis, si cela te tranquillise, nous pourrions laisser un double des clefs à quelqu'un qui viendrait jeter un coup d'œil de temps en temps… Tiens, à Mario, par exemple ! Comme ça tu resterais avec ta famille… avec moi.

Sa mère pinça les lèvres, comme si elle était en train d'y réfléchir.

– Admettons, poursuivit-elle après quelques instants, mais comment faire ? Le pauvre Giorgio ne peut pas me prendre en charge moi aussi. Je serais un poids.

Agnese fronça les sourcils.

– Et pourquoi faudrait-il qu'il te prenne en charge ?

– Justement ! C'est ce que je viens de te dire…

– Non, soupira Agnese, tu n'as pas compris : pourquoi serait-ce à lui de te prendre en charge alors que je suis là ? Je n'arrêterai pas de travailler, maman. Selon Giorgio, il y a des savonneries là-bas… Je continuerai à faire ce que je sais faire. Et puis un jour…

Un sourire lui échappa.

– Un jour… quoi ? demanda sa mère en haussant le sourcil.

Agnese se pencha, croisa les bras sur la table et la regarda droit dans les yeux.

– Un jour, je fonderai une savonnerie rien qu'à moi. Une nouvelle Casa Rizzo.

Salvatora la dévisagea, d'abord surprise, puis elle plissa lentement les yeux.

– C'est donc pour ça que tu mets de l'argent de côté ?

Agnese se raidit.

– Et comment le sais-tu ?

Sa mère leva les yeux au ciel.

– C'est toi qui as dit que tu économisais. Lorsque tu voulais m'acheter la machine à laver, tu te souviens ?

Alors ce n'est pas vrai qu'ils ne m'écoutaient pas…, pensa Agnese.

Salvatora se rassit.

– Et de toute façon, tu as besoin d'une partie de cet argent pour

payer le mariage. Ton père n'avait pas des mille et des cents à la banque. Il entendait se renflouer avec le bateau, disait-il.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Agnese tendit la main et serra celle de sa mère.

– Eh bien, nous ferons quelque chose de simple… Lui, moi, toi et sa famille.

Sa mère s'adossa à la chaise.

– Faites comme vous voulez, du moment que vous vous mariez…, commenta-t-elle avant de regarder la tarte aux coings. Mais tu ne prends pas une deuxième part ?

Agnese secoua la tête.

– C'est nouveau ?

Elle haussa les épaules.

– Une ou deux, quelle différence ? Ce qui doit arriver arrive de toute façon…, murmura-t-elle.

Sa mère la regarda, stupéfaite.

– Mais je n'ai pas compris. Tu viens ou non à Savone ? insista Agnese en changeant brusquement de sujet.

Salvatora détourna le regard.

– Seulement si vous vous dépêchez de me faire un petit-fils dont je devrai m'occuper, dit-elle enfin, esquissant un sourire.

Agnese rougit jusqu'aux oreilles et bondit sur ses pieds.

– Je file au travail avant que tu n'en dises plus ! s'exclama-t-elle, profondément gênée.

Sur le chemin de l'usine, Agnese réfléchissait à ce qu'elle allait devoir dire à Colella. Comment réagirait-il ? *Pas bien, en tout cas*, pensa-t-elle. Non seulement parce qu'elle allait emporter la *Nouvelle Marianne* à son nez et à sa barbe et que ce serait un coup très dur pour lui, mais aussi parce que Colella avait conçu le nouveau département exprès pour elle et le lui avait même confié. *Il va être vert de rage. Mais, au fond, peu m'importe désormais… Il n'a qu'à se fâcher.* Avant le départ de Giorgio, les deux jeunes gens avaient décidé de la marche à suivre : elle donnerait sa démission début avril, avec deux mois de

préavis pour Colella. En mai, Giorgio débarquerait à Araglie et resterait avec elle en attendant qu'elle finisse de travailler. Puis, début juin, ils prendraient le train pour Savone… Agnese sourit à cette idée. Elle s'imaginait depuis longtemps la vie quotidienne avec Giorgio, dans une petite maison rien qu'à eux… Comment était-il le matin au réveil ? Était-il un ours comme elle ou bien de ceux qui parlent avant même d'avoir bu leur café ? Dans quelle position dormait-il ? *Et s'il ronfle ?* se demanda-t-elle, et elle fut prise d'une envie de rire. Que de premières fois à vivre ensemble, et toute la vie pour le faire. Certes, il y avait aussi *cette* première fois à affronter… Agnese s'arrêta brusquement et porta les mains à son visage : il était brûlant. *Il va me voir nue !* pensa-t-elle en écarquillant les yeux. *Et si je ne lui plais pas ? Et si… et si je ne sais pas faire cette chose ? Et si je le déçois ?* Elle secoua vivement la tête et accéléra le pas.

Lorsqu'elle arriva à l'usine, elle s'arrêta de nouveau et leva les yeux vers l'enseigne savonnerie f. colella. Elle avait passé les derniers mois à se torturer les méninges à propos d'une décision qu'elle n'était pas prête à prendre… Quelques semaines plus tôt, la simple idée de quitter ce lieu lui donnait l'impression d'être coupée en deux, écrasée par la culpabilité et la peur de ne plus savoir qui elle était en dehors de ces murs. Mais en l'espace de quelques heures, tout avait changé. Il y avait d'abord eu la lettre de Giorgio qui la rassurait : dans leur vie ensemble, il y aurait aussi la place pour son monde fait de savon ; et puis la mort brutale de son père qui avait remis en question ce qu'elle pensait savoir ou vouloir et lui avait fait comprendre que la vie pouvait s'échapper d'un jour à l'autre, sans crier gare. En continuant à observer l'enseigne, Agnese se rendit compte pour la première fois, avec un pincement de nostalgie, que ce n'était plus sa maison, ce n'était plus l'usine de son grand-père. Combien de fois durant tout ce temps s'était-elle arrêtée pour regarder l'enseigne qui avait remplacé celle de la Casa Rizzo ? *Presque jamais, en effet*, se dit-elle. Elle avait tout simplement fermé les yeux, elle s'était obstinée à refuser de voir la vérité en face. Son frère, en revanche, avait vu clair dès le début.

Elle salua un petit groupe d'ouvriers qui fumaient une cigarette en attendant de prendre leur service et entra. La porte du bureau de Colella était ouverte. Avant même de se changer et d'enfiler la blouse verte qui avait remplacé sa combinaison de travail, Agnese frappa deux petits coups.

Colella leva la tête de sa paperasse.

– Tiens, Rizzo ! Entre, entre, je t'attendais, dit-il avec une bonne humeur inhabituelle.

Il lui fit signe de s'installer. Agnese s'assit et remarqua aussitôt le flacon blanc sur le bureau : c'était l'échantillon du shampoing pour cheveux bouclés à l'huile d'olive et de coco.

– Beau travail ! s'exclama Colella en désignant le flacon. Les femmes vont perdre la tête pour ce parfum de noix de coco. Dans le rapport, j'ai lu que tu as essayé le shampoing sur tes cheveux et que tu en as été très satisfaite.

– Oui, confirma-t-elle. Il a la propriété disciplinante que j'espérais obtenir.

L'homme acquiesça, content.

– Bien, bien. Mais nous n'allons pas le lancer tout de suite sur le marché, ajouta-t-il.

– Ah ? s'étonna Agnese. Et pourquoi donc ?

Colella lissa ses moustaches en riant.

– Parce que nous allons faire une ligne entière pour les cheveux ! Des shampoings pour toutes les exigences. Cheveux bouclés et lisses, gras, secs, fins… J'ai déjà mis Cosimo au travail, il est en train de dessiner les nouveaux emballages, expliqua-t-il, tout content. Qu'en dis-tu ? C'est une idée grandiose, non, Rizzo ?

Voilà pourquoi il est de si bonne humeur, pensa-t-elle.

– Oui. Très bonne idée…, murmura-t-elle. Mais avant, je dois vous dire une chose…

Elle prit une inspiration et lâcha dans un souffle :

– Je démissionne. Je vous l'annonce avec deux mois de préavis afin que vous puissiez vous organiser…

Colello resta d'abord de marbre. Puis il fronça les sourcils.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, Rizzo ? Tu te moques de moi ? Tu ne peux pas démissionner.

Elle se redressa.

– Comment cela ? Bien sûr que je peux !

Ses yeux se réduisirent à deux fentes et il eut un petit sourire.

– J'ai compris. Tu veux plus d'argent. Il suffisait de le dire, Rizzo.

– Non, non, rétorqua-t-elle. Ce n'est pas la question. J'ai décidé de partir et c'est tout.

– Je peux savoir pourquoi ou bien c'est un secret, comme ta

formule ? éclata Colella.

Agnese s'efforça d'ignorer cette provocation.

– Je déménage dans le Nord, répondit-elle sans autre précision.

Après tout, sa vie privée ne regardait pas Colella, pensa-t-elle.

Il se pencha par-dessus son bureau.

– Tu comprends, n'est-ce pas, que je ne peux pas retirer la *Nouvelle Marianne* du marché ? Cela me mettrait en difficulté avec les fournisseurs, les magasins, les consommateurs…, dit-il en articulant bien chaque mot, à bout de patience.

– Je sais, je comprends. Mais je n'y peux rien. C'est ma décision, je suis désolée. Je resterai jusqu'à la première semaine de juin, deux mois à compter d'aujourd'hui. Je travaillerai à la ligne de shampoing, je vous promets de la mettre au point avant de partir.

Elle allait se lever lorsque Colella la retint d'un geste autoritaire.

– Combien veux-tu ? Pour la formule de la *Nouvelle Marianne*. Dis-moi ton prix.

Agnese s'emporta.

– Mais elle n'est pas à vendre ! s'exclama-t-elle en se levant.

Colella se mit debout à son tour en pointant son index contre elle.

– Tu sais que je pourrais te faire un procès, te réclamer des dommages et intérêts pour manque à gagner, en bref, te ruiner ? Tu le sais ou non, gamine ?

Elle pâlit. Parlait-il sérieusement ? Pouvait-il lui réclamer des dommages et intérêts ? Les battements de son cœur s'accélérèrent. Puis elle réfléchit. *S'il me fait un procès, tout le monde, y compris ses frères, saura alors que pour produire la* Nouvelle Marianne, *il avait accepté le chantage d'une employée. D'une femme, qui plus est ! Il perdrait la face aux yeux de tous !* Elle soupira, soulagée. *Non, il ne le fera pas, il veut seulement me faire peur.* C'était un stratagème mesquin pour l'obliger à lui vendre la formule. Revigorée par cette intuition, Agnese haussa les épaules et lui répondit :

– Faites comme vous voulez.

Elle observa un instant son expression abasourdie, puis elle lui tourna le dos et sortit du bureau.

Le jour précédant le mariage, alors qu'il était seul chez son oncle et sa tante, Lorenzo s'assit sur la chaise à côté du téléphone, décrocha le combiné et composa un numéro en faisant tourner le cadran. Il attendit. Jetant un coup d'œil au miroir devant lui, il faillit ne pas se reconnaître avec sa nouvelle coupe de cheveux. Avec la douce fermeté qui la caractérisait, Doriana l'avait presque obligé à se rendre chez le barbier de famille avant le mariage. À contrecœur, Lorenzo avait obéi, et lorsque l'homme lui avait demandé : « Que fait-on ? », il avait réfléchi un peu et répondu : « La coupe de Mastroianni dans *La Dolce Vita*. »

– Allô ? entendit-il à l'autre bout du fil.

– Salut, *neh*.

Pas de réponse.

– Salut, Lorenzo, répondit enfin Fernando sans enthousiasme.

– Comment vas-tu, mon ami ? On ne s'est pas vus depuis… l'été dernier ? C'est possible ?

– C'est bien possible. Je suis rentré à Noël. Mais je sais que tu n'étais pas à Araglie…

– Non, c'est vrai.

Un nouveau silence.

– Comment ça se passe, là-bas dans le Nord ?

– Tout va bien, merci.

– Tu travailles toujours chez Fiat ?

– Eh oui. Lore, pourquoi m'as-tu appelé ?

– Pour te parler, savoir comment tu vas, répondit Lorenzo, troublé. Pourquoi sinon ?

– Mmm…

– Mais qu'est-ce qu'il te prend ?

– À moi ? Rien du tout…, répliqua Fernando avec une pointe de sarcasme.

– On ne dirait pas pourtant.

Il entendit son ami prendre une profonde inspiration.

– Lore, écoute-moi, je sais comment tu as traité ma sœur. Je sais aussi que tu te maries et tout ça… Ma mère pleurait lorsqu'elle me l'a raconté.

Lorenzo ne dit mot. Il pensa à Marilena qui l'avait si gentiment hébergé chez elle et il se sentit confusément coupable de ces larmes.

– Je ne me suis jamais mêlé de votre histoire, tu le sais, poursuivit

Fernando. Angela a son caractère, c'est certain. Mais elle ne méritait pas d'être plaquée comme ça, de découvrir que tu te mariais avec une autre alors qu'elle portait encore ta bague au doigt.

– Je… Nando, c'est plus compliqué que ça. Entre Angela et moi, la situation était devenue difficile. Tu l'as vu toi-même l'été dernier… Nous avions du mal à nous comprendre, nous n'avions plus les mêmes envies.

– Non, écoute. Ce n'est pas la question. Les histoires peuvent se terminer, bien sûr. Personne ne t'obligeait à rester avec ma sœur si tu ne le voulais pas. Mais enfin, Lore… Il y a d'autres manières de traiter les gens. Tu t'es mal comporté avec Angela. Très mal. Lorsque tu as compris qu'elle était un obstacle à tes plans, tu t'en es débarrassé comme d'un vieux chiffon. Sans respect.

Lorenzo resta silencieux. Il était incapable de répondre, de se justifier, de faire semblant… Fernando n'avait rien dit qui ne fût vrai. Autant ôter le masque ; il le lui devait, ils étaient amis depuis trop longtemps pour qu'il lui mente.

– Je sais. Tu as raison sur tout, admit-il alors. Tu l'avais même dit ce jour-là à la plage, tu te souviens ? « Tu ne reculeras devant rien pour récupérer l'usine. » C'est ce que j'ai fait. Et je suis à deux doigts de réussir.

Fernando soupira.

– Oui, je m'en souviens bien. Mais je me rappelle aussi t'avoir dit autre chose. De faire attention à ne pas perdre les personnes qui t'aiment, avant qu'il ne soit trop tard. Mais tu ne m'as pas écouté. Tu n'en as fait qu'à ta tête, comme d'habitude.

Lorenzo acquiesça en fermant les yeux.

– Il y a toujours un prix à payer pour obtenir ce que l'on veut.

– Alors je te souhaite de réussir, pour que tu trouves enfin la paix… Que veux-tu que je te dise ?

– Rien, murmura-t-il.

Il savait qu'il n'y avait rien d'autre à ajouter, que le moment était venu de saluer son ami et de raccrocher, mais quelque chose l'en empêchait.

– Lorenzo… Tu m'as appelé parce que tu espérais que je t'arrête ? lui demanda alors Fernando sans détour.

Lorenzo rouvrit les yeux.

– Non, répondit-il, décidé.

Et il raccrocha.

Il fixa le téléphone. Il n'avait pas pu, pensa-t-il. Il avait fini par mentir même à son meilleur ami.

Le col de sa chemise l'empêchait de respirer. Face au miroir de sa chambre, Lorenzo essaya de desserrer le nœud de sa cravate, sans effet : ce maudit col semblait en pierre. Il observa son reflet, engoncé dans son costume, et il eut à nouveau du mal à se reconnaître. Il ne s'était jamais habillé de cette manière. Doriana et sa mère l'avaient choisi, ou plutôt elles l'avaient fait faire sur mesure par le couturier des Guarini : un frac noir, un gilet gris perle sur une chemise blanche et un pantalon sans revers à rayures grises et noires. Par chance, il avait évité le haut-de-forme, pensa-t-il. Doriana avait dit qu'étant donné la saison estivale, il n'était pas obligé de le porter alors que l'étiquette le prévoyait ! Il referma le battant du miroir, s'assit sur le lit et enfila les étroites chaussures vernies noires. Puis il se leva et sentit soudain l'air lui manquer. Avec une grimace agacée, il desserra encore un peu sa cravate.

– Lorenzo, tu es prêt ? cria Domenico.

– Oui, mon oncle. J'arrive.

Il prit son portefeuille sur la commode et en sortit un morceau de papier tout froissé. Il le déplia et fixa le dessin de l'enseigne de Colella sur *son* usine ; en un éclair, la force lui revint. Il remit le dessin dans son portefeuille et rejoignit son oncle et sa tante dans le salon.

À son arrivée, tous deux se levèrent du canapé.

– Quelle gravure de mode ! s'exclama la tante Luisa.

– Je te retourne le compliment, ma tante, répondit Lorenzo.

En effet, il ne l'avait jamais vue aussi élégante : elle portait une robe en mousseline de soie bleu ciel brodée de perles et un petit chapeau en organza assorti. Elle s'approcha de son neveu et, en souriant, ajusta le nœud de sa cravate. Il n'avait pas l'air assez serré, murmura-t-elle.

– Ne les oublie pas, dit l'oncle Domenico en lui tendant une paire de gants gris en daim.

Son oncle étant son témoin, il avait dû se mettre en frac lui aussi, mais le sien était gris foncé.

– Et tu ne dois pas les enfiler, mais les tenir à la main, le prévint-il. Et lorsque tu entreras dans l'église, tu devras les poser à côté du prie-Dieu.

– Oui, mon oncle, je sais. La mère de Doriana m'a tout expliqué, plutôt deux fois qu'une…, commenta-t-il avec un brin d'ironie.

L'oncle acquiesça et le considéra d'un air qui lui parut empreint de tristesse. Depuis les funérailles de Giuseppe, leur relation s'était fissurée et elle n'était pas encore revenue à ce qu'elle était auparavant, bien que Domenico fût visiblement tiraillé entre l'affection presque paternelle qu'il ressentait pour son neveu et celle qui le liait à sa sœur.

– Il ne manque plus que ceci, dit la tante Luisa en glissant un œillet à la boutonnière de Lorenzo. Maintenant, tu es parfait !

Son oncle posa la main sur son épaule.

– Allez, il est temps de partir.

Ils arrivèrent sur la place du Duomo où s'était déjà rassemblée la foule des invités. Lorenzo descendit de la voiture de son oncle et, abritant ses yeux du soleil, regarda distraitement leurs visages : il y en avait certains qu'il connaissait des nombreuses réceptions auxquelles il avait participé, d'autres qu'il n'avait jamais vus. Puis il leva les yeux vers la cathédrale : la façade était d'un style baroque triomphant au décor somptueux ; en haut se trouvait la statue de saint Oronzo, encadré des deux autres saints protecteurs de la ville, dans les niches latérales, mais Lorenzo, à cet instant précis, n'arrivait pas à se souvenir de leurs noms. Le choix de cette église s'était imposé, car la cérémonie devait être célébrée par l'évêque de Lecce, qui ne pouvait rien refuser à Eugenio Guarini. *Je veux bien le croire, avec tout l'argent que le duc lui a donné*, pensait Lorenzo.

– Cela ferait mauvais genre si j'allumais une cigarette ? chuchota-t-il à l'oreille de son oncle.

Celui-ci, planté tout droit à ses côtés, les mains derrière le dos, répondit sans broncher :

– Absolument.

Lorenzo soupira. Il avait une terrible envie de fumer.

Il ne tarda pas à entendre le bruit d'un klaxon ; tous les yeux se tournèrent vers l'entrée de la place. Accompagnée de son père, Doriana arrivait à bord d'une Mercedes décapotable d'un joli bordeaux

flamboyant, conduite par un chauffeur coiffé de l'immanquable béret. La voiture avait appartenu au grand-père de Doriana, qui en avait fait l'acquisition avant la guerre et l'avait laissée en héritage à son fils ; un jour, au cours d'un dîner, Eugenio Guarini avait insisté sur le fait qu'il n'y en avait que sept cent soixante-quatorze exemplaires au monde.

Arborant un sourire radieux, Doriana descendit de la voiture aidée de son père, en frac lui aussi. Derrière lui, Lorenzo entendit s'élever un chœur d'exclamations. En effet, Doriana était vraiment ravissante, pensa-t-il. On aurait dit une princesse dans cette robe qu'elle avait voulue identique à celle de Jacqueline Kennedy, en tulle et soie, composée d'une jupe bouffante, d'un bustier près du corps avec des petites manches et rehaussée d'un fin collier de perles autour du cou. Elle tenait un bouquet dans ses mains. « Il doit aussi être comme celui de Jacqueline, l'avait-il entendue dire à sa mère durant les préparatifs. Orchidées blanches, roses et gardénias ! »

– Nous devons entrer, lui annonça l'oncle Domenico en lui posant la main sur le bras.

Lorenzo acquiesça sans bouger. Il resta regarder Doriana encore quelques instants. Oui, il apprendrait à l'aimer, se dit-il, décidé. Il s'y emploierait. Mais alors qu'il allait se retourner, son esprit lui joua un mauvais tour : l'espace d'une seconde, il eut l'impression que celle qui s'avançait vers l'église dans une robe digne d'un conte de fées, au bras de son père, était Angela. Il sentit son cœur se serrer. Il baissa la tête et se frotta les yeux.

– Allez, Lorenzo. Les invités sont déjà presque tous dans l'église, insista son oncle avec douceur.

Il dut le prendre par le bras pour l'accompagner à l'intérieur.

Plus d'une heure plus tard, les mariés sortirent de l'église sous une pluie de grains de riz, d'applaudissements et de cris joyeux.

Cachée derrière un muret, Angela avait suivi toute la scène. Elle aperçut Franco en train de prendre une photo du couple avant qu'ils ne descendent du parvis. Puis elle observa Doriana, qui arborait un sourire radieux, et scruta enfin longuement le visage de Lorenzo, en

tâchant de comprendre ce que *lui* ressentait. Elle vit qu'il se mordillait sans cesse la lèvre, ce qui signifiait qu'il était nerveux, ou du moins soucieux ; il avait de surcroît un regard étrange, difficile à définir. Pour Angela, c'était un regard vide de toute émotion ; ce n'était certainement pas celui d'un homme heureux, se dit-elle, non sans un certain soulagement. Elle avait bien fait de venir, pensa-t-elle. Elle avait au moins pu voir de ses propres yeux ce dont elle avait l'intime conviction : Lorenzo ne ressentait rien pour cette gamine, si ce n'est, peut-être, une vague affection. Il l'avait épousée pour l'argent, pour racheter cette maudite usine. Elle repensa à ce que lui avait dit Fernando le jour de Noël : « Son obsession le condamnera à être malheureux. » Et il avait haussé les épaules d'un air résigné.

Elle, à présent, se sentait prête. Elle ne renoncerait pas au bonheur. Franco lui avait proposé de le suivre à Rome, il lui avait dit qu'une fille comme elle pouvait percer dans le monde du cinéma. Il en était absolument convaincu. « Avec ce minois, tu réussiras tout ce que tu voudras entreprendre », avait-il ajouté. Elle se ferait remarquer, elle deviendrait riche et célèbre, se promit-elle, plus déterminée que jamais. Et Lorenzo, un jour, la verrait dans un film ou lirait un article sur elle dans le journal…

Elle lui jeta un dernier regard et vit le sourire factice avec lequel le jeune homme remerciait les invités qui s'attroupaient pour le féliciter.

Une larme roula soudain sur la joue d'Angela.

– Idiot, murmura-t-elle.

Elle essuya son visage du dos de la main. Et s'en alla.

Agnese était assise par terre les jambes croisées, occupée à écrire sur une feuille posée sur la table basse du salon.

– Que fais-tu ? demanda Giorgio en s'installant sur le canapé.

Elle releva la tête.

– J'écris une lettre à Teresa, répondit-elle en posant le stylo. Pour lui dire au revoir. Je ne pourrai pas la voir avant de partir. Elle a des examens et je sais qu'elle ne reviendra pas avant août.

– Salue-la de ma part, cria Salvatora depuis la cuisine où elle

repassait un drap.

– Mais vous ne vous étiez pas disputées ? demanda Giorgio. Il me semblait pourtant…

– Non, non. En réalité, nous ne nous sommes jamais disputées, expliqua-t-elle. C'est juste que… nous nous étions éloignées. Mais nous sommes toujours amies.

– Je te l'avais bien dit, non ? Les amitiés ne se terminent pas comme ça, intervint encore Salvatora. On s'éloigne, mais on se retrouve après. Si vous écoutiez vos parents, de temps en temps…

Agnese et Giorgio se regardèrent et éclatèrent de rire.

– Mais ma parole, elle a des oreilles d'éléphant ! commenta-t-il.

– Je t'ai entendu, jeune homme !

Tous deux rirent à nouveau. Giorgio se leva du canapé, se pencha vers Agnese et déposa un baiser sur son front.

– Je te laisse écrire, alors. Je descends au port acheter un peu de poisson.

Elle acquiesça. Tandis qu'elle reprenait son stylo, elle entendit Giorgio passer la tête dans la cuisine et dire :

– Madame Salvatora, est-ce que du poisson vous conviendrait ? Je le préparerai moi-même pour le déjeuner.

– Mais qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Un homme aux fourneaux, c'est du jamais-vu…

Giorgio rit.

– Eh bien vous le verrez aujourd'hui ! Et vous vous lécherez les babines !

– Oui, c'est ça…, rétorqua sa future belle-mère, amusée.

Lorsque Giorgio ouvrit la porte pour sortir, Salvatora lui cria au dernier moment :

– Prends aussi des crevettes violettes, si tu en trouves !

– À vos ordres ! répondit-il.

Agnese rit doucement. Elle était si contente que Giorgio et sa mère s'entendent aussi bien ; depuis qu'il était chez eux, Salvatora avait même recommencé à rire…

Elle regarda sa feuille. Elle avait seulement écrit :

Chère Teresa,
Comment vas-tu ? Je t'écris une lettre pour te dire au revoir.

Elle prit une inspiration et continua.

Demain matin, je la donnerai à ton père, c'est lui qui te l'enverra. J'ai fini par prendre ma décision. J'irai à Savone avec Giorgio. Figure-toi que maman vient aussi avec nous ! Nous partirons début juin, nous avons déjà commencé à faire les valises. Ma mère tient absolument à y mettre mon trousseau, elle dit qu'elle y travaille depuis que je suis petite. Mais comment ferons-nous pour tout caser dans le train ? Elle veut même emporter un stock de son eau de rose. Comme si on n'en vendait pas à Savone…

Bref, ce n'est pas de cela que je voulais te parler. Je voulais te dire que j'ai beaucoup pensé à ce que tu m'as dit il y a longtemps, que ce sont toujours les femmes qui doivent faire un choix et renoncer à une part d'elles-mêmes. Depuis ce jour-là, j'ai commencé à regarder les femmes autour de moi d'un œil différent et, pour chacune d'elles, je me suis demandé : « À quoi celle-ci a-t-elle renoncé ? Et elle ? Et cette autre femme ? »

J'ai eu peur que cela m'arrive à moi aussi… Mais j'ai compris plus tard que ce ne serait pas le cas. Et tu sais quand ? Lorsque Giorgio m'a dit que je pourrais chercher du travail dans l'une des savonneries de Savone et qu'il m'a encouragée à en ouvrir une rien qu'à moi, là-bas, dès que ce serait possible. J'ai donc compris qu'à ses côtés, je resterais toujours moi-même, celle que je suis.

Alors j'ai pensé que choisir n'était pas forcément une mauvaise chose. Et que renoncer à quelque chose pour quelqu'un ne l'était pas forcément non plus. L'important est, selon moi, d'être libres de le faire, de décider, nous et nous seules, ce que nous voulons et ce à quoi nous pouvons renoncer.

Voilà, c'est ce que je voulais te dire.

Je t'embrasse fort,

Agnese

Elle plia la feuille en quatre et la glissa dans une enveloppe blanche.

À cet instant, quelqu'un frappa à la porte. *C'est sûrement Giorgio qui a oublié les clefs*, pensa-t-elle.

– Agnese ! Tu y vas ?

– Oui, maman, répondit-elle en se levant.

Lorsqu'elle ouvrit la porte, Luigi était devant elle. Il tenait à la main une petite boîte bleue.

– Je peux entrer ? Ta mère est là ? demanda-t-il avec un large sourire.

– Bien sûr, entre ! quelle bonne surprise ! s'exclama Agnese en refermant la porte.

Elle le conduisit à la cuisine.

– Maman, regarde qui est là !

– Bonjour…, murmura Luigi.

Dès qu'elle le vit, le visage de Salvatora s'éclaira. Elle posa le fer à repasser, alla vers lui et prit ses deux mains dans les siennes.

– Assieds-toi, je te sers un café.

L'homme s'installa et posa la boîte devant lui. Il la poussa vers Salvatora lorsqu'ils eurent tous fini leur tasse.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, surprise.

De la tête, il lui fit signe de l'ouvrir.

Elle souleva le couvercle, plongea la main et sortit une plaque de verre posée sur un socle doré. Agnese se pencha pour lire.

catégorie embarcations à moteur
premier prix
phénix

Les deux femmes relevèrent d'un coup la tête vers Luigi. L'homme sourit, les yeux pleins de larmes.

– Il a gagné ? Le bateau de papa a gagné ? Vraiment ? dit Agnese, la voix brisée.

Salvatora se couvrit la bouche de la main et, les yeux rivés sur la plaque, elle laissa des larmes silencieuses baigner lentement son visage.

18

Casa Rizzo

Juin-juillet 1960

Deux jours avant le départ. Les bagages étaient prêts, la maison avait été nettoyée de fond en comble et les meubles recouverts de draps blancs. Agnese aurait tant voulu mettre dans sa valise le diplôme de son grand-père, les affiches et les brevets de la savonnette *Marianne*, mais il n'y avait plus de place et de toute façon, les cadres étaient vraiment trop lourds. Elle avait fini par ne prendre que la photo de ses grands-parents. *Je me ferai envoyer le reste par Mario*, pensait-elle.

À l'usine, la nouvelle de son départ était sur toutes les lèvres depuis des semaines : certains anciens ouvriers de la Casa Rizzo avaient d'abord été stupéfaits, d'autres étaient sincèrement désolés, d'autres encore semblaient dire qu'ils assistaient à la fin d'une époque. Mais lorsque Agnese, légèrement embarrassée, avait expliqué qu'elle s'en allait par amour, pour se marier, l'amertume de ces hommes se transforma aussitôt en allégresse. « C'est juste, alors. Tu dois penser à ta vie », avait commenté Vito, et Dario avait renchéri : « Bien sûr ! C'est normal qu'une fille de ton âge veuille se marier. » Mario l'avait serrée dans ses bras. « Je suis très content pour toi. Mais tu vas quand même me manquer. Tu le sais, non ? » Agnese avait acquiescé, un peu émue. « Toi aussi, tu vas me manquer », lui avait-elle répondu. Alors que ce fort en gueule de Gaetano avait déclaré avec sa mesquinerie habituelle : « Ainsi va la vie : lorsqu'elles se marient, les bonnes

femmes doivent rester à la maison. Mais avant aussi, à vrai dire. » Personne ne l'avait écouté, à part un ouvrier plus âgé qui avait émis une sorte de grognement d'approbation.

Même Matteo et Roberto, les employés avec lesquels elle partageait le laboratoire, lui avaient semblé tristes. « Quel dommage… Nous faisions du bon travail ensemble », avaient-ils dit. C'était vrai, avait reconnu Agnese, surtout concernant la ligne de shampoing à laquelle elle avait consacré chaque jour de ces deux derniers mois. Colella aussi avait été satisfait de ces produits, bien qu'il ne le lui ait jamais dit. En effet, depuis qu'elle avait donné sa démission, il l'avait superbement ignorée, et s'il avait quelque chose à lui dire ou à lui demander, il passait par Mario, Matteo ou Roberto. Par exemple, lorsqu'elle avait dû préparer une quantité colossale du bouquet de la *Nouvelle Marianne*, Mario avait été chargé de lui en transmettre l'ordre : « Colella veut faire des stocks et remplir le dépôt. » Agnese n'avait pas été surprise le moins du monde : il était évident que Colella ne pouvait pas retirer le savon du marché de but en blanc et cette quantité lui suffirait à répondre à une belle série de commandes.

Quant à elle, elle se sentait incroyablement sereine. Elle était certes désolée de quitter Mario et les autres ouvriers, et elle était sûre que tant qu'elle n'aurait pas trouvé un nouvel emploi, son travail lui manquerait énormément ; mais elle se sentait déjà ailleurs, confiante, prête à accueillir à bras ouverts la nouvelle vie qui l'attendait. *Qui aurait imaginé que je puisse un jour envisager tranquillement l'idée de partir d'ici ?* pensa-t-elle tout en s'affairant dans le laboratoire.

À cet instant, elle vit passer Lorenzo derrière la vitre.

Mais que…, tressaillit-elle. Elle se précipita vers la porte et l'ouvrit, le cœur battant. Son frère était en train de frapper à la porte du bureau de Colella ; elle se précipita pour le rejoindre, mais trop tard. Elle vit Lorenzo ouvrir la porte et entrer.

Misère ! Mais que se passe-t-il ? pensa-t-elle, sonnée.

Colella s'adossa à son fauteuil et fixa Lorenzo en plissant les paupières. Il ne semblait pas savoir qui il était.

– Tu ne me reconnais pas ? commença le nouveau venu, les mains dans les poches de son pantalon.

Le patron prit quelques instants puis écarquilla les yeux.

– Lorenzo Rizzo… Pour une Rizzo qui part, un Rizzo qui revient, ironisa-t-il. Tu as réfléchi ? Tu veux travailler pour moi ? C'est un peu tard, par contre.

Lorenzo secoua la tête, tordant la bouche en un petit sourire.

– Tu étais bouffi d'orgueil et tu l'es toujours.

Colella changea d'un coup d'expression. Il se pencha au-dessus du bureau.

– Et toi tu étais stupide et tu l'es toujours.

– À chacun son titre, commenta Lorenzo en haussant les épaules.

– On peut savoir ce que tu veux ? lui demanda Colella, le visage tendu.

Lorenzo s'éclaircit la gorge et avança d'un pas.

– Tu te rappelles ce que je t'avais dit ? Que je ne reviendrais ici qu'en tant que patron…

– Et je crois que tu es en plein rêve ou que tu es tombé sur la tête, l'interrompit Colella. À l'heure actuelle, cette usine est la mienne, à ce que je sache.

– Plus pour longtemps.

Colella éclata de rire.

– J'ai compris, tu as perdu la tête, dit-il avant de reprendre son sérieux. Tu avais raison sur un point toutefois. Ta sœur et toi êtes faits du même bois. Arrogants, présomptueux et sans respect !

Lorenzo fit mine de ne pas avoir entendu.

– On parle affaires ? Ou bien faut-il continuer cette saynète ?

Il regarda autour de lui : il remarqua qu'il n'y avait plus trace de la Casa Rizzo. Les affiches, les prix, le diplôme, la photo de ses grands-parents… tout avait disparu.

– Affaires ? Toi, gamin, tu veux parler affaires ?

– Oui, répondit-il, imperturbable. Je veux racheter la savonnerie.

Colella se mit à rire de nouveau.

– Cela t'amuse ? dit Lorenzo.

– Tu ne peux pas savoir à quel point, répondit l'industriel, qui alluma un cigare en riant. Dis-moi, tu as gagné à la loterie ? Parce que c'est seulement dans ce cas que tu pourrais acheter cette usine.

– Oui, on peut dire que j'ai gagné à une sorte de loterie, répliqua

Lorenzo.

L'autre souffla la fumée et prit un air vaguement curieux.

– Ah, tu n'as pas su ? poursuivit sèchement le jeune homme. J'ai épousé la duchesse Guarini. Le mois dernier tout juste.

Colella resta soudain coi.

– Ah, tu ne dis plus rien, maintenant ? Bien, c'est moi qui parle alors. Quelle que soit la valeur actuelle de l'usine, je t'en offre le double.

L'homme le fixa.

– Le double ? répéta-t-il.

– Tu as bien entendu. Je reviendrai dans une semaine. Et tu me donneras ta réponse, conclut Lorenzo, qui partit sans donner à Colella le temps de se ressaisir.

Une fois sorti, il s'adossa au montant de la porte. Il tâcha de contrôler sa respiration et ferma les yeux. *C'est fait*, se dit-il. Puis il les rouvrit : c'était si étrange d'être là à nouveau… Étrange et naturel à la fois. Il était de retour à la maison, pensa-t-il, avec une sensation de familiarité qui lui fit chaud au cœur.

– Lorenzo !

Il se retourna.

– Agnese…

Elle courut vers lui et s'arrêta à un pas de distance.

– Que fais-tu ici ? Que se passe-t-il ?

– Viens, sortons, murmura-t-il en posant la main sur son dos.

Ils arrivèrent sur l'esplanade et s'éloignèrent jusqu'à l'orée du chemin de terre.

Lorsqu'il s'arrêta, Agnese le fixa avec insistance dans l'attente d'une explication. *Comme il a changé…*, pensa-t-elle. Il avait une coupe de cheveux différente qui lui donnait l'air d'être quelqu'un d'autre. *Comme s'il était devenu adulte du jour au lendemain.* Et puis ces vêtements élégants, de grand seigneur… qui sait combien ils avaient coûté !

Lorenzo leva les yeux vers l'enseigne.

– Tu la vois ?

Agnese soupira et leva aussi la tête.

– Oui… et alors ?

– Alors, elle sera bientôt changée et on y lira de nouveau : Casa Rizzo.

Elle le regarda sans comprendre.

– Mais qu'est-ce que tu racontes ?

– Je t'avais promis de réussir.

– Lorenzo, écoute, je ne comprends pas.

Il donna un coup de pied dans un caillou.

– J'ai fait une proposition d'achat à Colella.

– Mais Colella n'a aucune intention de vendre… C'est impossible.

– Il ne l'avait pas jusqu'à aujourd'hui…

– Mais pourquoi dis-tu cela ? Veux-tu bien m'expliquer ?

– Je lui ai proposé le double de la valeur de l'usine.

– Le double…, répéta-t-elle, incrédule. Lorenzo, mais où vas-tu trouver tout cet argent ?

– Dans la fortune des Guarini… Où sinon ?

– Ah, je comprends mieux maintenant…, dit Agnese dans un filet de voix. Et ta femme sait ce que tu as l'intention de faire ? Tu es sûr de l'avoir vraiment, cet argent ?

Lorenzo plongea les mains dans ses poches.

– Ma femme ferait n'importe quoi pour moi. Et mon beau-père a confiance en mes capacités.

Agnese fixa un point à l'horizon en réfléchissant. La situation ne lui semblait soudain plus aussi absurde… Elle connaissait Colella, son avidité, et elle savait qu'il ne parlait qu'un seul langage : celui de l'argent.

– Et Colella a accepté ?

– Pas encore. Mais il acceptera, répondit Lorenzo.

Agnese baissa les yeux. *Je n'arrive pas à croire que c'est vraiment en train d'arriver… Juste au moment où je m'en vais…*

Lorenzo lui saisit soudain les mains. Elle releva la tête et le regarda, le cœur battant.

– Les choses peuvent redevenir comme avant, dit-il. Si nous redevenons unis, si nous travaillons main dans la main, en équipe… Toi, moi et notre usine. Comme cela a toujours été.

Agnese resta décontenancée. Elle était émue, très émue, d'entendre ces mots de sa bouche. Mais elle sentait aussi qu'il y avait dans ce discours quelque chose de profondément déplacé. Elle retira ses mains.

– Tu n'es pas venu aux funérailles de papa.

Lorenzo poussa un soupir.

– Je sais…

– « Je sais » ? C'est tout ce que tu as à dire ? éclata-t-elle en haussant la voix.

– À quoi bon en dire plus ? Si je te disais que je suis désolé, que j'ai souffert pour papa, tu me croirais ?

– Tu as souffert ? Vraiment ? Alors pourquoi n'es-tu pas venu une seule fois ? Tu as une idée de ce qu'a ressenti maman ? De ce que j'ai ressenti, *moi* ? J'avais le cœur brisé, voilà, et toi tu n'étais pas là, tu n'as jamais été là !

Lorenzo essaya de dire quelque chose, mais Agnese n'arrivait plus à s'arrêter.

– Tu viens ici à l'improviste et tu me dis que tout peut redevenir comme avant. Mais tu t'entends parler ? Tu disparais pendant tout ce temps, tu me repousses chaque fois que j'essaie de me rapprocher de toi, tu ne viens pas aux funérailles de papa, tu te maries et tu ne nous invites même pas, et tu t'attends à me retrouver exactement là où tu m'as laissée ? Non, Lorenzo, ça ne marche pas comme ça.

Il prit quelques instants avant de répondre :

– Je comprends… Et tu as toutes les raisons d'être en colère. D'ailleurs je l'étais moi aussi, pendant trop longtemps…, murmura-t-il, et il se mordit la lèvre.

Agnese eut à la fois envie de le prendre dans ses bras et de le repousser.

– C'est trop tard, Lorenzo…, dit-elle avec un nœud dans la gorge, détournant le regard vers les oliviers. Et de toute façon, je m'en vais demain.

Lorenzo fronça les sourcils.

– Que veux-tu dire ? Où vas-tu ?

– À Savone. Avec le garçon que j'aime. Il s'appelle Giorgio. Mais qu'est-ce que tu en sais, toi ? Tu as manqué cela aussi dans ma vie…, dit-elle, la voix tremblante.

Son frère la regarda, les yeux embués.

– Et maman viendra aussi avec nous. Au moins elle ne restera pas ici toute seule. Sans papa, souligna-t-elle, au bord des larmes.

Puis elle secoua la tête, croisa les bras et regagna l'usine.

Juste avant de rentrer dans le laboratoire, elle entendit le vrombissement d'une voiture démarrant en flèche.

La gare de Lecce était en pleine effervescence. Giorgio, son sac de marin sur l'épaule, s'arrêta et leva les yeux vers le panneau des départs.

– Voilà le nôtre, dit-il en pointant le doigt.

Agnese plissa les yeux.

– Lequel ?

– Le Gênes-Brignole de 11 h 10. De là, nous prendrons un autre train pour Savone.

– Mais il n'y a pas de bancs ? marmonna Salvatora en regardant autour d'elle. Il fait chaud, je vais tourner de l'œil…

Elle s'éventa avec son chapeau.

– Maman, on monte bientôt dans le train, la rassura Agnese.

Sa mère avait l'air pour le moins agitée, si ce n'est franchement de mauvaise humeur ; avant de quitter la maison, elle avait fait le tour de toutes les pièces d'innombrables fois pour s'assurer que tout était en ordre et qu'elle n'avait rien oublié. Lorsqu'elle avait fermé la porte à clef, sa main tremblait légèrement et elle avait laissé échapper une larme. Agnese ressentit de la peine pour elle : ce devait être bien difficile de quitter un lieu où elle avait vécu avec son mari, où ses enfants étaient nés et avaient grandi… C'était un changement important, radical, et elle n'était pas du tout sûre que sa mère fût réellement prête à vivre une nouvelle vie dans le Nord. Elle espérait qu'elle tisserait tout de suite des liens avec la mère de Giorgio ; elle aurait au moins une amie.

– Allons au café boire un peu d'eau et nous rafraîchir, dit Giorgio, en posant une main prévenante sur le bras de Salvatora.

Elle acquiesça, visiblement éprouvée, et essuya du doigt les gouttes de sueur qui perlaient au-dessus de sa lèvre. Ils se dirigèrent alors vers le café de la gare en traînant pas moins de cinq valises derrière eux. Ils avaient dû en acheter trois exprès, car il n'y avait chez eux que les deux de Salvatora et de Giuseppe qu'ils avaient utilisées pour leur voyage de noces à Naples.

Ils entrèrent dans le café et, laissant les valises dans un coin, ils se rendirent à la caisse où Giorgio sortit son portefeuille. On entendit

alors, dans le petit poste de radio sur le comptoir, la voix de Mina, reconnaissable entre toutes.

Quando sei qui con me
Questa stanza non ha più pareti
Ma alberi, alberi infiniti
Quando tu sei vicino a me
Questo soffitto viola
No, non esiste più[1]*…*

– Je ne connais pas cette chanson, elle doit être nouvelle, murmura Agnese.

– Oui. Je ne crois pas l'avoir déjà entendue, dit Giorgio en se retournant.

Io vedo il cielo sopra noi
Che restiamo qui, abbandonati
Come se non ci fosse più
Niente più niente al mondo[2]*…*

Tous deux se regardèrent et échangèrent un sourire, comme si cette chanson parlait d'eux.

Peu avant onze heures, ils gagnèrent le quai numéro deux. Salvatora observa la locomotive et fronça les sourcils :

– Lorsque j'ai pris le train, il y a bien des années – ton frère n'était pas encore né –, il ne ressemblait pas du tout à ça…

– Ah, l'époque du train à vapeur…, plaisanta Giorgio en chargeant les valises.

– Pourquoi ? Il n'est pas à vapeur, celui-ci ? demanda-t-elle.

Giorgio éclata de rire. Une voix masculine annonça dans le haut-parleur que le train pour Gênes-Brignole partirait bientôt du quai numéro deux. Tous trois se hâtèrent de charger la dernière valise et, une fois à bord, se mirent en quête d'un compartiment libre. Ils en trouvèrent un à quatre places dont une occupée par une jeune femme avec un nouveau-né dans les bras.

– Pouvons-nous nous asseoir ? demanda Giorgio en désignant les trois fauteuils libres.

La voyageuse fit un signe d'approbation. Il la remercia d'un sourire et plaça les valises au-dessus des sièges.

Agnese s'assit sur le fauteuil à côté de la fenêtre, en face de la jeune mère. *Elle doit avoir mon âge*, pensa-t-elle. Elle lui adressa un sourire que l'autre ne lui rendit pas, détournant même le regard.

Quelques instants plus tard, le train s'ébranla lentement.

– On y est ! s'exclama Giorgio, assis à côté d'Agnese.

Il lui tendit la main, la paume vers le haut, et elle la serra. Face à eux, la tête appuyée sur le siège, Salvatora leur adressa un regard d'une douceur infinie mêlée d'une nostalgie presque douloureuse.

Tout en serrant la main de Giorgio, Agnese se tourna vers la fenêtre et observa les étendues d'oliviers et la campagne à perte de vue. Elle se souvint de ce qu'elle avait répondu à Fernando, à la plage, un matin d'été où tout se tenait encore. *Personne au monde ne pourrait me rendre plus heureuse que lorsque je suis à la savonnerie. C'est impossible*, s'était-elle exclamée, sûre de ce qu'elle affirmait. Elle ressentit un élan de tendresse envers celle qu'elle était alors, la jeune fille qui ne connaissait encore rien à l'amour… Elle se tourna de nouveau vers Giorgio et vit qu'il s'était déjà endormi. Elle l'observa avec intensité et pensa qu'il était très beau aussi de profil. Puis elle regarda sa mère qui s'était mise à lire *Famiglia Cristiana*. Elle retourna alors à sa contemplation par la fenêtre. Elle aperçut sur un petit chemin de campagne une femme souriante qui marchait en tenant deux enfants par la main, un petit garçon et une petite fille. Sûrement un frère et une sœur, se dit-elle. Avec un soupir, elle posa la joue sur sa main et repensa aux mots de Lorenzo : *Si nous redevenons unis, si nous travaillons main dans la main, en équipe… Toi, moi et notre usine. Comme cela a toujours été.* Lorenzo avait tenu sa promesse, il avait réussi ce que tous, et elle en particulier, avaient jugé impensable. Son frère était sur le point de récupérer l'usine. Grâce à Lorenzo, leur maison, la Casa Rizzo, continuerait d'exister. *Et moi, je ne serai pas avec lui…*, pensa-t-elle, saisie d'une soudaine tristesse. Tout en continuant à regarder par la fenêtre, elle sentit ses yeux s'embuer. Puis une larme roula sur son visage. Personne ne s'en aperçut, hormis la jeune femme qui était en train de l'observer.

Bon sang, je n'ai jamais eu aussi chaud de ma vie, pensa Lorenzo en refermant la portière de la Granluce. Le soleil de la fin juillet était déjà impitoyable, bien qu'il fût seulement huit heures et demie du matin. Il ôta sa veste et, en chemise et cravate, il se dirigea vers l'esplanade. En marchant, il leva les yeux vers l'enseigne savonnerie f. colella et sourit : avant septembre, la nouvelle enseigne casa rizzo. savonnerie historique depuis 1920 serait prête. On le lui avait garanti.

Juste avant d'entrer, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Dès qu'il franchit le portail de l'usine, un groupe d'ouvriers réunis à l'entrée l'accueillit avec des applaudissements et de grands sourires. Lorenzo fut pris au dépourvu : ils étaient tous là, les anciens employés de la Casa Rizzo, ceux qui avaient été engagés du temps du grand-père Renato, ceux qui n'étaient jamais partis, ceux qui l'avaient attendu sans même le savoir. Mario s'avança et lui mit la main sur l'épaule.

– Bon retour à la maison, lui dit-il.

Lorenzo fut saisi d'émotion. Oui, c'était exactement cela, il était rentré à la maison, pensa-t-il.

Il ouvrit la porte de son bureau et resta quelques secondes sur le pas de la porte en promenant son regard sur la pièce. Le fauteuil de son grand-père était toujours là, ainsi que sa table. Les murs étaient vides et il pensa aussitôt qu'il avait hâte de les remplir à nouveau, avec l'histoire à venir. Il s'approcha du fauteuil et le tira lentement. Il s'assit et posa ses mains sur les accoudoirs. Il eut soudain du mal à respirer. Il porta la main à son nœud de cravate pour le desserrer jusqu'à le défaire complètement. Mais ce ne fut pas suffisant. Il défit aussi le premier bouton de sa chemise et essaya de prendre une profonde inspiration. Il s'adossa au fauteuil et ferma les yeux en penchant la tête. Une image surgit alors de nulle part : il se revit enfant, avec son tablier d'écolier, en train d'épier à travers le trou de la serrure la classe des troisième année d'élémentaire, dans l'espoir d'apercevoir Angela, la petite fille à laquelle il pensait jour et nuit. Il écarquilla les yeux et se redressa.

Il referma le bouton de sa chemise et, troublé par ce souvenir, il saisit le combiné du téléphone posé sur le bureau.

– Allô ? répondit Rosa, la femme de chambre.

Lorenzo lui demanda de lui passer tout de suite sa femme.

– Me voilà ! s'exclama Doriana, quelques instants plus tard, d'une voix guillerette.

– Bonjour, chérie. Que fais-tu ?

– J'allais sortir avec *maman**, nous avons des courses à faire. Mais dis-moi plutôt comment tu te sens. Qu'as-tu éprouvé en retournant là-bas ?

Lorenzo hésita.

– Ce sont beaucoup d'émotions mélangées.

– J'imagine, dit-elle avec douceur. Tu me raconteras tout ce soir au dîner !

– Bien sûr… à ce soir !

Il raccrocha.

Peu après, on frappa à la porte.

– Oui, entrez, dit-il.

Mario ouvrit la porte et s'approcha. Il tenait à la main une enveloppe blanche.

– C'est pour toi, dit-il en la lui remettant.

Lorenzo prit l'enveloppe cachetée au dos et la retourna. *Pour Lorenzo*, était-il écrit. Il la reconnut aussitôt : c'était l'écriture pointue et penchée d'Agnese.

Il leva les yeux vers Mario.

– Agnese me l'a donnée avant de partir, expliqua le contremaître. Elle m'a demandé de la garder en lieu sûr et de ne te la donner qu'aujourd'hui.

Il lui sourit et sortit du bureau, refermant la porte derrière lui. Resté seul, Lorenzo fixa un moment l'enveloppe, le cœur battant. Puis il se décida enfin à l'ouvrir.

Il en sortit un petit morceau de papier et lut : *Ceci est la propriété de Casa Rizzo*.

Il fronça les sourcils. *Qu'est-ce que cela signifie ?* Il regarda de nouveau dans l'enveloppe. Il y avait une autre feuille, pliée en deux. Il la sortit et la déplia lentement.

C'était la formule de la *Nouvelle Marianne*.

1. « Lorsque tu es ici avec moi / Cette chambre n'a plus de murs / Mais des arbres, des arbres infinis / Quand tu es près de moi / Ce plafond violet / Non, n'existe plus… » ; début de la chanson *Il cielo in una stanza* (« Le ciel dans une chambre »), texte et musique de Gino Paoli, 1960.

2. « Je vois le ciel au-dessus de nous / Qui restons ici, abandonnés / Comme si rien au monde n'existait plus… »

Épilogue

Ce que je n'ai pas[1]

Août 1982

Le bruit de la sonnette le réveilla en sursaut. Encore tout ensommeillé, Mario se leva du fauteuil où il s'était assoupi et se traîna jusqu'à la porte en s'aidant d'une canne. Il découvrit sur le seuil un jeune homme qu'il n'avait jamais vu : il était grand et maigre, avec une masse de cheveux bouclés et de grands yeux bleus. Il portait un sac à dos surmonté d'un sac de couchage et avait des écouteurs autour du cou.

– Que voulez-vous ? demanda le vieux contremaître en plissant les paupières.

– Vous êtes monsieur Mario ?

– En personne. Et toi, qui es-tu ?

Le jeune homme lui tendit la main.

– Marco. Marco Canepa. Je suis le petit-fils de Salvatora… Salvatora Rizzo.

Mario écarquilla les yeux et lui serra faiblement la main.

– Ça alors… tu es le fils d'Agnese ? demanda-t-il avec un sourire.

– Eh oui, répondit le garçon, lui souriant en retour.

– La petite Agnese… Comment va-t-elle ? Et ta grand-mère ?

– Ma mère va bien. Et ma grand-mère aussi, même si elle a toujours des petits tracas de santé…

– Ah, je la comprends… Mais entre, entre ! s'exclama Mario, ouvrant grand la porte.

– Non, non, je vous remercie. Je ne veux pas vous déranger. Je suis là pour les clefs de la maison de ma grand-mère. Elle m'a dit de venir chez vous.

Mario le scruta, tâchant de déceler dans le visage de ce jeune homme les traits d'Agnese, et il tressaillit d'émotion lorsqu'il remarqua que le garçon tenait de sa mère non seulement les cheveux, mais aussi le doux sourire et les yeux de chat. Leur couleur océan, en revanche, venait certainement de son père, pensa-t-il, le jeune marin qui venait chercher Agnese à la sortie de l'usine…

– Attends-moi ici, dit-il enfin.

Il rentra dans la maison et réapparut quelques instants plus tard, un trousseau de clefs à la main.

– Allons-y, je t'accompagne.

Il ferma la porte derrière lui.

– Vous êtes sûr ? Je peux y aller seul, si vous m'expliquez où c'est, tenta de dire Marco.

Mais le vieil homme émit un grognement, lui prit le bras et se mit en route, s'appuyant sur sa canne.

– Raconte-moi : tu es venu exprès de Ligurie pour voir la maison de Salvatora ? lui demanda-t-il après quelques pas.

– Pas tout à fait, pour être honnête. Je suis de passage dans le coin et j'en ai profité. Je dois prendre plus tard le ferry à Otrante. Je vais rejoindre des amis en Grèce, pour fêter le baccalauréat.

– Ah, tu es diplômé. Bravo. Avec quelle note ?

– Quarante-deux sur cent, répondit Marco.

Mario lui décocha un regard surpris.

– Tu n'aimes pas beaucoup étudier, on dirait.

Le garçon éclata de rire.

– Pas beaucoup, en effet. Je préfère jouer au rugby !

Le vieil homme le regarda, interdit :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Marco rit de nouveau :

– C'est un sport. Vous savez, où tous les joueurs font une mêlée…, expliqua-t-il à grand renfort de gestes.

Mario haussa les épaules et fit une moue signifiant qu'il n'en avait aucune idée.

Ils passèrent sous la porte de la ville et parcoururent la route bordée d'oliviers. Lorsqu'ils arrivèrent au bout, Mario s'arrêta devant

la dernière maison à gauche, dont le portail était ouvert.

– C'est celle-ci, dit-il.

Tout en s'enfonçant sous le porche vers l'entrée, il expliqua qu'il venait souvent au début faire un peu de ménage ou enlever les mauvaises herbes, mais avec le temps, il s'était contenté d'ouvrir la maison deux fois par an.

– Personne n'est jamais revenu…, expliqua-t-il, comme pour se justifier.

Il mit la clef dans la serrure et ouvrit.

Une forte odeur de renfermé et de poussière les assaillit. Tandis que Mario ouvrait grand les fenêtres et ôtait les draps blancs des meubles, le jeune homme regardait autour de lui, se déplaçant avec précaution : un canapé ocre, une télévision minuscule, deux fauteuils verts de chaque côté de la cheminée, sur l'un d'entre eux était posé… *Non, je n'y crois pas !* pensa-t-il. C'était un numéro tout poussiéreux et jauni de *La Settimana Enigmistica*, la revue que sa grand-mère lui faisait acheter chaque samedi. Il s'approcha de la cheminée et examina les photos en noir et blanc. *Voilà maman petite*, pensa-t-il en souriant. *Elle avait déjà les « cheveux fous », comme dit toujours papa.* Sur une photo, elle était à la plage, sur une autre, elle était assise au pied du sapin de Noël et sur une autre encore… il y avait, au bras de sa mère, un garçon plus grand qu'elle, avec une chemise blanche et les cheveux en bataille. Ils souriaient, heureux. Marco prit la photo, souffla la poussière et la montra à Mario :

– C'est mon oncle ? l'interrogea-t-il.

– Oui, c'est Lorenzo, répondit l'homme à voix basse. Là-dessus, il avait à peu près ton âge ; cette photo a été prise à l'usine. Je me souviens bien de ce jour-là.

– L'usine ? La Casa Rizzo ? Grand-mère m'en a parlé…

Mario détourna le regard.

– Tu veux voir la chambre de ta maman ? s'empressa-t-il alors de demander, comme s'il voulait changer de sujet.

Marco s'éclaira :

– Oui, s'il vous plaît.

Et il remit la photo à sa place.

Ils montèrent à l'étage, et à peine fut-il entré dans la chambre d'Agnese qu'il eut une sensation étrange, comme s'il était déjà venu… Aux murs étaient accrochées différentes affiches publicitaires, un tas

de prix pour un savon dénommé *Marianne*, un diplôme en sciences agricoles où il était écrit en grand : renato rizzo. *Mon arrière-grand-père*, se dit-il. Dans un coin, par terre, il remarqua un petit tourne-disque portatif et s'accroupit ; à côté, il y avait aussi un vieux disque à la pochette orange avec la photo d'un très jeune Gino Paoli : il s'intitulait *La tua mano*. Non loin de là se trouvait une sorte de long cylindre, emballé dans du papier rouge ; on aurait dit un cadeau jamais ouvert…

– C'est ton oncle qui les a dessinées, précisa Mario en désignant de sa canne les affiches publicitaires. Tu as vu comme elles sont belles ?

Marco se redressa et observa les dessins. Ils étaient certes bien faits, mais ils étaient tellement… anciens, datés.

– Oui, elles sont belles, murmura le garçon avec un sourire forcé.

– À côté, il y a la chambre de ton oncle. Tu veux la voir aussi ?

Marco haussa les épaules :

– Pourquoi pas ? Tant qu'à faire…

La chambre de Lorenzo était plutôt dépouillée ; les seules traces de son oncle étaient les nombreuses affiches de cinéma aux murs, des films que Marco n'avait jamais vus, et puis un chevalet, de vieux tubes de peinture et des pinceaux secs et durcis. Un carton posé sur le bureau laissait dépasser quelques feuilles à dessin ; Marco s'approcha, en parcourut quelques-unes et s'aperçut que le sujet représenté était toujours le même : une magnifique jeune femme aux longs cheveux blonds. *Elle ressemble à quelqu'un que je connais*, pensa-t-il. *Je l'ai déjà vue quelque part, mais où ?*

– Jeune homme, je dois bientôt y aller, annonça soudain Mario. C'est l'heure de mes médicaments. Mais si tu veux rester, reste. Je te laisse les clefs et tu me les rapportes après.

– Non, ça va. Je pars aussi, répondit Marco. Mais je vais d'abord vous aider à remettre les draps sur les meubles.

– Ne t'inquiète pas, l'interrompit Mario en se dirigeant vers la porte. Je reviendrai demain avec ma fille, elle m'aidera. Elle arrive de Bologne pour les vacances. Elle est avocate là-bas, tu sais ?

La fierté s'entendait dans sa voix.

Le garçon se contenta d'esquisser un sourire.

Sur le chemin du retour, Marco demanda si l'usine de savon était loin.

– Pas du tout, elle est juste à côté. On y accède par ce chemin de

terre, tu le vois ? expliqua Mario en le pointant du doigt.

– Je voudrais y jeter un œil. Vous m'accompagnez ?

L'homme changea d'expression, comme s'il avait été saisi d'une violente douleur.

– Non, moi je ne vais pas là-bas, dit-il seulement.

Un peu surpris par cette réaction, Marco n'insista pas. Il salua le vieil ouvrier et le remercia, disant qu'il avait été vraiment très aimable.

– Salue bien ta grand-mère et la petite Agnese de ma part, furent les derniers mots de Mario avant qu'il s'éloigne en boitant.

Resté seul, Marco remit ses écouteurs dans les oreilles et appuya sur le bouton *play* de son Walkman. Sur le chemin de terre, il chantonna avec Fabrizio De André :

> *Quello che non ho è di farla franca*
> *Quello che non ho è quel che non mi manca*
> *Quello che non ho sono le tue parole*
> *Per guadagnarmi il cielo, per conquistarmi il sole*[2]*…*

Soudain, il aperçut l'enseigne : casa rizzo. savonnerie historique depuis 1920 et il ne tarda pas à arriver sur l'esplanade. Tandis que De André entonnait : *Quello che non ho è un treno arrugginito / Che mi riporti indietro da dove son partito*[3], Marco s'arrêta et leva les yeux sur l'usine abandonnée. Il observa la façade noircie et le lierre qui l'avait envahie, les vitres opaques des fenêtres, le bois usé du portail… Il repensa à ce qu'il avait vu dans la chambre de sa mère, à tout ce qui renvoyait à ce lieu… Il devait avoir signifié beaucoup pour elle. *Alors pourquoi ne m'en a-t-elle jamais parlé ?* pensa-t-il. *Je ne sais pas grand-chose non plus de l'oncle Lorenzo… Et pourtant sur cette photo, tout jeunes, ils avaient l'air tellement… unis.* Que s'était-il passé dans sa famille, avant lui ? Comment et pourquoi les choses avaient-elles changé ? Quelles décisions les avaient éloignés ? Et qu'est-ce que ces décisions les avaient amenés à abandonner définitivement derrière eux ?

Il ressentit subitement un profond malaise, presque de la crainte… Peut-être n'était-il pas arrivé là, à Araglie, par hasard ? Peut-être y avait-il dans l'histoire de sa famille quelque chose qu'il devait voir. Pour comprendre…

Il fit aussitôt demi-tour.

Il arriva sur la petite place du village, entra dans le Bar Italia et acheta une poignée de jetons. Puis il se dirigea vers la cabine téléphonique à côté d'un banc et composa un numéro.

– Allô ? répondit une jeune fille après quelques sonneries.

– Sandra, c'est moi, dit Marco.

Un silence.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Je suis dans les Pouilles. À Araglie, pour être précis, le village de ma mère, dit-il en parcourant la place du regard.

– Et qu'est-ce que ça peut me faire ? Que veux-tu ? Que je te souhaite bon voyage ? Eh bien, bon voyage.

– *Belin*, tu es furax… En réalité, je voulais te dire que j'ai changé d'avis. Je ne vais plus rejoindre les copains en Grèce.

La jeune fille ne répondit pas.

– J'ai décidé de venir avec toi, poursuivit-il. Nous passerons l'été ensemble, comme tu le voulais.

– Ah ? s'étonna-t-elle.

Puis, radoucissant sa voix, elle lui demanda :

– Et quand arrives-tu ?

Marco leva le regard vers le ciel et sourit.

– Demain.

1. *Quello che non ho*, titre d'une chanson de Fabrizio De André, 1981.

2. « Ce que je n'ai pas, c'est le pouvoir de m'en tirer / Ce que je n'ai pas, c'est ce qui ne me manque pas / Ce que je n'ai pas, ce sont tes mots / Pour gagner ma place au ciel, pour conquérir le soleil… », paroles de la chanson *Quello che non ho*, de Fabrizio De André, 1981.

3. « Ce que je n'ai pas, c'est un train rouillé / Pour me ramener là d'où je suis parti… »

Remerciements

Mon premier merci s'adresse, une nouvelle fois, à Lila et Babù, mes petits chiens chéris. Ce sont d'ordinaire deux fripons bruyants et pleins d'énergie, mais dès qu'ils voient que je m'assieds pour écrire, ils deviennent soudain deux petits angelots ronflants. Et ils m'offrent ainsi le silence dont j'ai besoin.

Merci à maman et papa, parce qu'ils sont toujours de mon côté.

Merci à Elisabetta, ma sœur, mon âme sœur et ma meilleure amie à jamais.

Merci à mon beau-frère, Giacomo, devenu le frère qui me manquait.

Merci à mon oncle Luca, irremplaçable conseiller en musique, qui me faisait écouter en boucle, à cinq ans déjà, *Be-Bop-A-Lula* et *Jailhouse Rock*.

Merci à mon éditeur, Marco Tarò, pour avoir cru dès le début à cette histoire et pour ses précieux conseils.

Merci à mon éditrice, Cristina Prasso, la femme dont tout le monde aurait besoin dans sa vie. Je l'aime beaucoup, malgré son aversion pour *Pulp Fiction* à laquelle je compte bien remédier.

Merci à l'infatigable duo du service de presse de la maison d'édition Nord : Barbara Trianni, qui a la patience d'un moine tibétain et la douceur de ceux qui sont en paix avec eux-mêmes, et Egle Santonocito, « maréchale » en herbe à l'enthousiasme explosif.

Merci à Emanuele Bertoni, le responsable commercial, pour tous les fous rires qui ont fait de nous des amis.

Merci à Viviana Vuscovich, responsable des droits, l'une des personnes les plus passionnées et souriantes que je connaisse, capable d'illuminer une pièce entière de sa seule présence.

Et un immense merci au reste de l'équipe de Nord : Grazia

Rusticali, Giorgia di Tolle, Chiara Negri, Valentina Abaterusso ; ainsi qu'aux femmes formidables du service marketing : Elena Pavanetto, Lara Spagnol, Giulia Fossati et Marta Lacchini.

Le dernier merci, le plus important, s'adresse une nouvelle fois à Anna Allavena. Sans elle, ce livre, comme le précédent, n'existerait pas.

Crédits musicaux

Io che amo solo te (Moi qui n'aime que toi)
Paroles et musique de Sergio Endrigo
© 1962 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays
Reproduit avec l'autorisation de Hal Leonard Europe

Inverno (Hiver)
Paroles de Fabrizio De André
Musique de Fabrizio De André et Gian Piero Reverberi
© 1968 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays
Reproduit avec l'autorisation de Hal Leonard Europe

Tintarella di luna (Teint de lune)
Paroles de Franco Migliacci
Musique de Bruno De Filippi
© 1959 Accordo Edizioni Musicali Srl – Milano

La tua mano (Ta main)
Paroles et musique de Gino Paoli
© 1959 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays
Reproduit avec l'autorisation de Hal Leonard Europe
Preghiera in gennaio (Prière en janvier)
Paroles de Fabrizio De André
Musique de Fabrizio De André et Gian Piero Reverberi
© 1967 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays

Reproduit avec l’autorisation de Hal Leonard Europe

Il cielo in una stanza (Le ciel dans une chambre)
Paroles et musique de Gino Paoli
© 1960 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays
Reproduit avec l’autorisation de Hal Leonard Europe

Quello che non ho (Ce que je n’ai pas)
Paroles et musique de Fabrizio De André et Massimo Bubola
© 1981 Universal Music Publishing Ricordi Srl
Tous droits réservés pour tous pays
Reproduit avec l’autorisation de Hal Leonard Europe

DE LA MÊME AUTRICE

LA PORTEUSE DE LETTRES, Albin Michel, 2024 ; Le Livre de Poche, 2026.

Retrouvez toute l'actualité des éditions Albin Michel
sur notre site albin-michel.fr
et suivez-nous sur les réseaux sociaux.
Instagram : editionsalbinmichel
Facebook : Éditions Albin Michel
YouTube : Editions Albin Michel

L’analyse automatisée de l’oeuvre visant à extraire des informations, notamment sur les constantes, les tendances et les corrélations, conformément au III de l’article L.122-5-3 du code de la propriété intellectuelle, est interdite.

TABLE DES MATIÈRES

Titre

Copyright

Prologue - Cinq ans plus tôt

1 - L'été où tout se tenait encore

2 - « Toi et moi, que sommes-nous ? »

3 - L'arrachement

4 - « Je reste là où est ma maison »

5 - Le pull-over qui sentait le Neve

6 - L'anniversaire sans bougies

7 - Mais toi qui pars, mais toi qui restes

8 - La Fiat Granluce

9 - Ton baiser est comme un rock

10 - Nouvelle Marianne*

11 - Mais il y en a une qui prend la lune

12 - Terminus

13 - Le prix à payer

14 - Chronique d'un amour

15 - Et restituer au monde sa peau

16 - Et je ne te perdrai pas, je ne te quitterai pas

17 - Phénix

18 - Casa Rizzo

Épilogue - Ce que je n'ai pas

Remerciements

Crédits musicaux